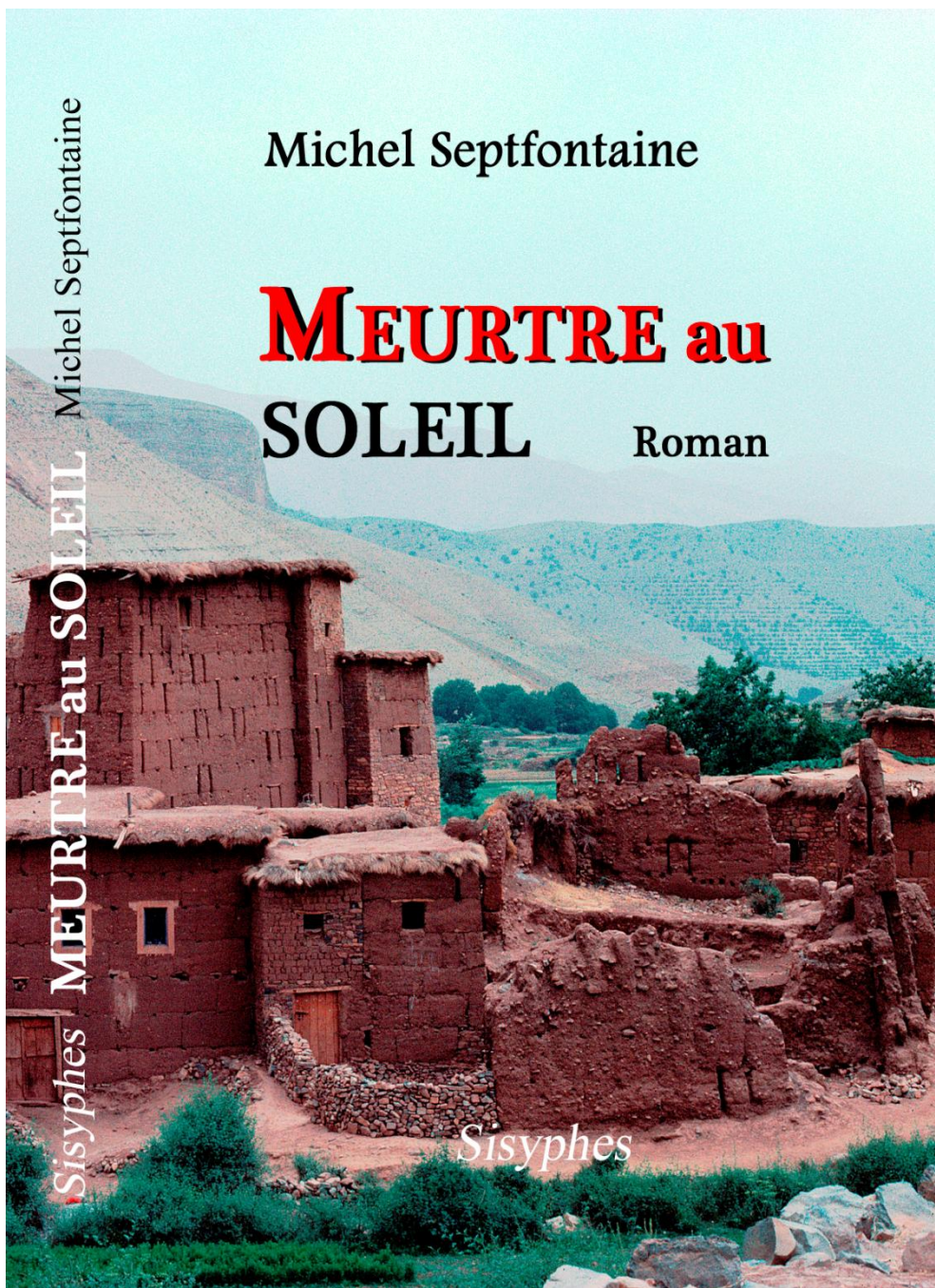


Sisyphe **MEURTRE au SOLEIL** Michel Septfontaine

Michel Septfontaine

MEURTRE au
SOLEIL Roman

Sisyphe



Meurtre au Soleil

Déjà parus :

L'Impasse, Éditions Thélès, Paris 2007
Éditions Sisyphe, 2010

La Scierie – Le forestier de la Cathédrale, Éditions
Thélès, Paris 2008

L'Impasse, Éditions Sisyphe, 2010 (réédition)

Le Soleil Pourpre – Chronique d'un marginal, Éditions
Sisyphe, 2010

La Loge, Éditions Sisyphe, 2011 (avec une aquarelle d'Anne
Masi)

L'Imposture, Éditions Sisyphe, 2012

Résumés et commentaires sur « Michel Septfontaine / Open
Library »

Michel Septfontaine

Meurtre au Soleil

Roman

Sisyphes

Photographie de couverture :
Un douar berbère dans une haute vallée du
Haut Atlas, Maroc

Texte intégral
Adresse de l'auteur sur **www.palgeo.ch**

© Éditions Sisyphes, 2012
ISBN

Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre : je suis venu apporter non la paix mais l'épée. Je suis venu mettre la division entre le fils et son père... l'homme aura comme ennemis ceux de sa propre maison.

Matthieu, 10 : 34

Car on donnera à celui qui a, et il sera dans l'abondance ; mais à celui qui n'a pas, on ôtera même ce qu'il a.

Matthieu, 25 : 29

Dans ce roman, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait une pure coïncidence, en dehors de la réalité historique qui a profondément perturbé le cours du XXe siècle.

Résumé

Le destin de Samuel Rodriguez, le forestier, se joue dans les désordres de l'Histoire provoqués par la déraison des hommes, pendant la Deuxième Guerre mondiale. Élevé dans le cadre de la ferme familiale en Savoie, au milieu de la forêt sauvage des Bauges, Rodriguez voue un véritable culte à la nature. Au contact de Gustin, le mécanicien philosophe, il va s'ouvrir au monde. Un monde qu'il a déjà parcouru à travers ses lectures d'adolescent et qu'il rêve de connaître et d'améliorer, sensible aux injustices liées à la condition humaine et aux abus d'un clergé qui pèse lourdement sur les consciences.

Avec Louise, sa jeune femme capricieuse et insaisissable, il connaîtra un amour mouvementé qui cédera devant les difficultés que va devoir affronter le couple, émigré au Maroc, dans une vallée perdue du Haut Atlas. Désormais seul, Rodriguez subira les attaques répétées d'un mystérieux ennemi qui, à l'image d'un esprit maléfique, cherchera à provoquer sa perte.

La scierie, symbole d'une réussite éphémère et fragile, est dominée par le piton calcaire de la Cathédrale, sentinelle géante et bienfaitrice qui veille sur la vallée de l'oued Ahançal. Jusqu'au jour où la destinée de Rodriguez basculera, dans un pays devenu indépendant et menacé par des mouvements d'insurrection dans les populations berbères rurales.

Notes biographiques

L'auteur est né en 1944 à Genève, où il suit des études de Géologie. Il travaille ensuite en Algérie, dans le cadre du projet de développement d'une cimenterie en Oranie. Conquis par le pays et ses habitants, il accomplit en 1974, avec sa compagne, un raid de six semaines en 3CV à travers le Sahara. Après plusieurs années de recherches géologiques dans les Alpes, Michel Septfontaine est engagé en 1980 par le Service de la carte géologique du Maroc, avec le soutien financier de l'aide humanitaire Suisse. Il réside cinq ans à Rabat avec sa famille et effectue de nombreuses missions dans le Haut Atlas et la chaîne du Rif, en pays berbère.

À la suite de ses recherches sur le terrain, l'auteur a publié des travaux scientifiques traitant de la géologie des Alpes (dont un mémoire de 120 pages, éditions Birkhäuser, Bâle, 1983) et de l'Atlas marocain.

Une bibliographie figure sur le site : **www.palgeo.ch**

Les ouvrages romanesques sont répertoriés et résumés sur certains sites de vente internet et sur « Open Library ».

Les dernières parutions sont disponibles dans les librairies Payot ou Manor en Suisse romande ou consultables dans les bibliothèques publiques (Genève et Vaud).

AVANT-PROPOS

Au Maroc les forestiers, à l'instar de Samuel Rodriguez, forment un groupe social un peu à part. Ils jouent un rôle évidemment essentiel pour la conservation de la nature, de la faune et de la flore ; mais ils doivent aussi être vigilants et nuancés, dans leurs rapports avec la population berbère qui cherche à exploiter, pour survivre, les derniers hectares de forêt, parfois centenaire, subsistant sur les pentes et au creux des vallées du Haut Atlas. Dans un pays dénudé, où le soleil cuit la terre, et où le sol, taraudé par l'érosion pendant la saison des pluies, ne nourrit plus son homme, les Berbères, comme les premiers colons français, tentent vaillamment de subsister. Il faut alors contrôler les coupes sauvages dans les rares forêts de pins, de cèdres ou de genévriers, et trouver des solutions pour maintenir les habitants dans cet environnement hostile.

Bientôt le tourisme de masse, qui attire une nouvelle population d'émigrés européens aisés, risque de faire peser une nouvelle menace sur ces derniers espaces verts. Là encore le forestier a un rôle important, de modérateur, à jouer. Une fois les pistes aménagées, on doit s'attendre tôt ou tard à un déferlement de véhicules et au développement d'un tourisme ravageur qui mettra en péril les écosystèmes fragiles, subsistant le long des grands oueds. Les incendies de forêt pourraient dévaster des régions jusqu'à maintenant épargnées. Avec peu de moyens, les forestiers, dévoués à leur tâche, sont cependant prêts à relever ces nouveaux défis, dans l'attente d'une aide substantielle de l'État.

Comme géologue, j'ai eu le bonheur de rencontrer l'un d'eux, Abdelkrim Alharras, ainsi que sa famille, la première fois dans leur chalet de Tilougguit, à quelques heures de l'exploitation de Rodriguez et du sommet de la Cathédrale, par une mauvaise piste traversant l'oued. J'ai été reçu, ainsi que ma femme et mes enfants, de manière chaleureuse, dans les règles de la tradition des gens de la montagne. J'ai compris, au contact d'Abdelkrim, que l'amour de la forêt n'excluait pas celui des livres. Comme Samuel Rodriguez, le héros de cette histoire, il s'est imprégné des textes écrits par les meilleurs auteurs arabes et occidentaux, dans le but d'élargir son horizon pourtant déjà très ouvert sur le monde. Il m'a appris l'humilité en face du mode de vie difficile et noble de la société berbère et surtout montré que la solidarité qui lie entre eux les gens de bonne volonté n'était pas un vain mot. Quelques années plus tard, à Beni Mellal, j'ai reçu d'autres leçons de vie. J'avais un peu oublié le sens du mot « humanisme », et je suis finalement retourné en Suisse, riche d'une expérience nouvelle. À trop regarder les montagnes, on néglige parfois les hommes... !

Première partie

*« De l'incompréhension à l'intolérance
il n'y a qu'un pas...
L'ignorance permet de le franchir. »*

Auteur inconnu.

Chapitre Un

Le GMC roula encore quelques mètres sur la piste détrempée, avant de s'immobiliser devant le tablier du pont suspendu. L'oued Abid était en crue ; l'eau brune charriait des troncs déchiquetés, tels des corps morts qui s'échouaient sur la rive graveleuse, en aval.

Rodriguez tira le frein à main, qui résistait : la mécanique du matériel de guerre américain était souvent grippée ! Mais, à Casa, le vendeur lui avait proposé un prix intéressant pour le véhicule tout-terrain.

Il s'accouda à la portière, en faisant un petit signe amical en direction du Noir qui se protégeait de la pluie, dans sa guérite en bois peint, adossée à un des piliers de béton. Le tirailleur sénégalais fit quelques pas en direction du véhicule, un large sourire sur sa face ronde, découvrant une rangée de dents blanches, régulières. Rodriguez ouvrit la portière et sauta sur le sol boueux.

« Salam » Abdou ! Tu es de garde aujourd'hui ? Sale temps ; tu serais mieux à la cantine de Ouaouizaght. Rien à signaler ?

— « Labès » m'sieur Samuel ! « Koul chi bikhir », vous retournez à la scierie ? Faites attention, la piste est devenue très mauvaise, avec cette pluie qui n'en finit

pas ! Pendant la nuit, l'eau a dévalé la pente de la montagne ; elle a creusé des trous profonds... Depuis, aucun camion ne s'est risqué. À Tazoult, ils attendent ! »

Samuel Rodriguez pensa que Santini, son voisin qui exploitait la mine de plomb en face de la falaise des Aït Abdis, ne prendrait en effet pas le risque d'envoyer le camion en direction de Beni Mellal aujourd'hui. Il tenait trop à son matériel. Le Corse était près de ses sous ; il payait mal ses ouvriers et Rodriguez lui reprochait souvent son avarice. Pour le forestier, les gens avaient droit à un salaire décent ; ce n'était que justice. Mais Santini prétendait que, de toute façon, les Berbères se contentaient de peu, qu'il ne fallait pas changer leurs habitudes ; ils pouvaient déjà être contents d'avoir du travail, même pénible. Et puis, en période d'insécurité, tout le monde devait prendre sa part de responsabilité ! Dans la vallée de l'oued Ahançal, les colons étaient constamment menacés.

Depuis le discours de Sidi Mohammed à Rabat, réclamant l'indépendance, des tribus avaient pris le maquis et harcelaient les patrouilles de l'armée française, parfois les civils.

Une portière claqua dans le dos de Rodriguez ; Ali, son contremaître, vêtu d'une longue « djellaba » grise, les rejoignit. Il serra affectueusement les mains du tirailleur. Ali louchait légèrement, ce qui donnait une fausse impression d'agressivité à son visage buriné. Rodriguez lui prit le bras en lui désignant les poutrelles de bois, mal agencées, qui formaient le tablier du pont :

« Vérifie la position des lattes, elles sont souvent déplacées après le passage des camions. Je n'ai pas envie de coincer une roue du GMC. Reste sur le pont, tu me

signaleras les clous qui dépassent un peu trop. Ils n'ont pas encore inventé le marteau ici ! »

Il remonta dans le véhicule, et lança le moteur d'un coup d'accélérateur nerveux. Il conduisit lentement, observant le dos du contremaître qui marchait devant lui. Malgré le ronron puissant du moteur, on entendait le bruit de l'oued en furie, vingt mètres plus bas. La pluie s'était remise à tomber, tenace, étoilant le pare-brise.

Ali attendait à l'extrémité du pont ; il s'installa à côté de Rodriguez. Sa djellaba humide sentait la chèvre et le feu de camp. Là-bas, devant la scierie, les ouvriers faisaient encore le pain de manière traditionnelle. Ils ne rejoignaient le douar qu'une fois par semaine. Ceux de Tilougguit avaient un peu plus de chance : ils rentraient parfois tous les jours dans leur foyer. Les femmes attendaient, résignées et occupées par les tâches quotidiennes. Rodriguez s'arrangeait pour libérer ses ouvriers les jours de souk ou pendant les fêtes musulmanes et les mariages. Il avait plusieurs équipes qui faisaient fonctionner l'entreprise tous les jours. L'armée, son principal client, était exigeante. Le bois de pin était très prisé pour la construction des cantonnements provisoires ou la confection des caisses de matériel militaire. D'une manière générale, le bois était plutôt rare au Maroc et Rodriguez s'était fait une bonne réputation dans cette région de l'Atlas. Maintenant, ses planches circulaient dans toutes les grandes villes de la plaine.

Le matin-même, ils avaient quitté l'hôtel de Paris, à Beni Mellal, sous une pluie battante. Les rues de la ville étaient transformées en rivières ; une eau brune coulait le long des trottoirs défoncés. Hors de l'agglomération, ils s'étaient engagés sur la route du col d'Adoumaz, dans le

Moyen Atlas. Elle était goudronnée, mais mal entretenue : il fallait contourner de nombreux nids-de-poule et le bas-côté était profondément raviné par endroits. La piste, gorgée d'eau, commençait quelques kilomètres après le col.

Un peu avant Ouaouizaght, la pluie avait cessé, comme fatiguée d'avoir trop harcelé la terre sèche. Rodriguez pensa que cette année les cultures seraient bien irriguées, après les durs travaux de labours, sur ce sol ingrat d'Afrique du Nord. Un pâle soleil brillait dans un ciel encore chargé de gros nuages gris, au ventre rond. Il faisait déjà chaud dans l'habitacle du GMC lorsqu'ils arrivèrent en vue des premières maisons de Ouaouizaght. Rodriguez avait décidé de rendre visite à l'officier des affaires indigènes qui résidait, avec la cavalerie, sur une des collines du douar.

*

Le capitaine Robert était son ami depuis plusieurs années. C'était un homme de haute taille, maigre, les cheveux presque blancs ; une barbiche impériale lui donnait un air sévère. Il avait des yeux bleus, très clairs, limpides comme un ciel d'été sans nuages. Serge Robert avait la quarantaine, mais déjà une lourde expérience des hommes acquise lors des combats qu'il avait vécus pendant le débarquement d'Italie. Comme jeune lieutenant, il dirigeait une section coloniale encore inexpérimentée : des Marocains et des Algériens venus des montagnes du Rif et du Tell avec l'intention de libérer la France de l'occupant nazi. Ces hommes étaient

des Berbères, des montagnards habitués à résister à l'occupant, depuis des générations. Le capitaine avait appris à respecter le courage de ces gens qui faisaient leur baptême du feu dans les collines rocailleuses de la campagne romaine. Lui-même avait été blessé, en voulant porter secours à l'un de ses soldats ; il avait eu un poumon perforé par un éclat d'obus de mortier. Il s'en était tiré grâce à sa constitution robuste, mais il souffrait parfois en silence. Le plus souvent il parlait peu et chaque parole faisait mouche.

Ici, à Ouauizaght, il était apprécié de tous. Les soldats français de son détachement l'admiraient pour ses faits d'armes et sa manière franche d'aborder les hommes. Les Berbères des hautes vallées de l'Atlas l'estimaient : Robert était toujours ouvert au dialogue.

Rodriguez avait parfois le sentiment que son ami était mal à l'aise dans son rôle de défenseur de la colonie. Comment justifier vraiment la présence française dans ces régions reculées du Maroc ? Les habitants vivaient depuis des siècles dans une nature sauvage, avec leurs règles et leurs lois. Les Européens avaient voulu imposer leur modèle culturel et religieux pour venir en aide à un peuple qu'ils croyaient encore primitif. Ils n'avaient pas conscience qu'ils s'imposaient à une société déjà très structurée, bien adaptée à un milieu hostile.

Le capitaine était en grande discussion avec un chef berbère, devant l'entrée du poste : un bâtiment solide, en pierres de taille et au toit en pente, recouvert de tuiles roses ; le soleil revenu éclairait joyeusement la cour de la résidence, des rayons de lumière jouaient dans le feuillage vert foncé de deux chênes centenaires. Le capitaine se retourna en entendant le bruit du moteur

Diesel. Rodriguez lui fit un grand signe de la main à travers le pare-brise embué. Robert marcha en direction de la camionnette, un sourire aux lèvres :

« Tu arrives au bon moment ; j'en avais assez d'écouter les réprimandes de Benchemsi. Le caïd a reçu des plaintes des gens de Tilougguit. À cause de Delauze, bien sûr. Les habitants en ont assez de l'attitude arrogante du lieutenant. Il faudra que je lui fasse la leçon un de ces jours. Dis-moi, tu as fait des frais ? Mais ta camionnette n'est plus toute jeune, elle risque de te laisser en rade sur la piste... »

Il caressait le capot du Dodge, d'un air connaisseur ; il le flattait, comme on passe la main sur le flanc d'un animal. Rodriguez sauta du marchepied et donna une bourrade amicale au capitaine. Devant l'officier de cavalerie il prenait conscience de sa petite taille. Ses copains à l'école, puis plus tard à l'armée, le plaisantaient ; mais ils n'insistaient pas trop devant son corps musclé de paysan de montagne.

« Je crois que j'ai fait une bonne affaire. Depuis l'accident avec la Citroën, il ne me restait que le camion. Maintenant je suis plus mobile ; je pourrai monter jusqu'aux Bou Guemès sans problème. La bâche du Dodge est trouée, mais je la ferai réparer à Tilougguit. Quel sale temps ! La piste sera bientôt impraticable. Je ne suis pas encore de retour à la « Cathédrale » !

— Oui, mais au moins les « fellahs » auront de l'eau. L'hiver passé il a peu neigé et cette année on a eu un été très sec. Les sources sont au plus bas.

— C'est vrai, il faut penser aux habitants ; pour eux c'est une question de survie ! »

Le caïd, resté sur les marches du poste, les écoutait. Sur son visage tanné, on lisait une attention polie. Il

attendait. Il était venu en habit de cérémonie, son turban éclatant de blancheur, le « rezza », soigneusement roulé autour de son crâne lisse. Il portait une djellaba brodée avec, en bandoulière, sur la poitrine, un poignard au fourreau d'argent ciselé.

Le capitaine l'avait rejoint, suivi de Rodriguez et du contremaître :

« Ecoute, Mohammed, j'ai pris note de ta plainte. Tu pourras dire à l'« amghar » de Tilougguit et aux notables des autres tribus que je parlerai au lieutenant Delauze. Ce n'est pas un méchant homme, mais il veut se faire remarquer. Il cherche à en faire plus. Il a aussi perdu un cavalier au Talmest: ça l'a rendu nerveux !

— Merci, mon capitaine. Toi tu comprends les gens d'ici. J'ai confiance en toi ; que la paix soit sur ta famille, « Bismi Allah ! »

Rodriguez regarda le caïd s'éloigner d'un pas lent et digne en direction du centre du village. Robert posa une main sur l'épaule de son ami en montrant la porte du poste entrouverte :

« Soyez les bienvenus ! Il est onze heures trente, on va prendre l'apéritif. Ensuite vous mangerez un morceau avec moi, avant de continuer votre chemin. Le temps s'améliore, pourvu que ça dure ! »

Le grand salon du poste était peu meublé ; une banquette d'angle recouverte de coussins colorés faisait face à deux tables basses. La pièce était humide et sentait le renfermé. Il n'y avait pas de chauffage et les hivers étaient parfois rigoureux à Ouaouizaght. Mais ici, en moyenne montagne, on craignait surtout les grandes chaleurs de l'été qui paralysent toute activité. Bien qu'ils proviennent d'élevages de la région, les chevaux de la troupe souffraient plus que les hommes. Lorsque le vent

poussiéreux du sud apportait ses bourrasques étouffantes dans les basses vallées de l'Atlas, les gens se réfugiaient dans la fraîcheur relative des maisons aux toits de terre. Les ruelles des douars, écrasées par la chaleur solaire, étaient désertées.

Rodriguez s'installa devant une des tables rondes. Deux verres et une carafe d'eau attendaient les convives. Une odeur d'anisette flottait dans l'air de la pièce. Ali avait rejoint le « chaouch » de service dans la petite cuisine où chauffait l'eau du thé avec les feuilles de menthe.

Robert s'assit en face de son ami ; il avait le visage soucieux :

« Cette histoire avec Delauze m'ennuie. Nous avons eu la paix pendant plus d'une année, et voilà que, par sa faute, un homme de sa section se fait tuer par les rebelles, il y a deux jours. Cette mission sur le Talmest était inutile, je le lui ai dit : il voulait contrôler les nomades Aït Atta qui font pâturer leurs chameaux sur le plateau. Il pensait trouver une cache d'armes. C'était de la provocation. La patrouille a été reçue à coups de fusils. Ils n'ont même pas vu leurs agresseurs qui tiraient depuis les crêtes. Les nomades n'y sont pour rien. Bouvier est tombé, une balle dans la tête. Il est mort sur le coup. Delauze n'était pas présent : c'est le caporal qui menait le groupe. Ils ont descendu le corps du malheureux à dos de mulet, jusqu'à la Cathédrale. Bouvier était arrivé au Maroc il y a à peine un mois. Il avait 25 ans et évidemment aucune expérience du bled.

— Il va y avoir des représailles, que comptes-tu faire ?

— J'attends des ordres, mais je n'ai pas l'intention de m'en prendre aux gens des douars. Ils sont pacifiques et

le caïd collabore avec nous. Il ne connaît pas les maquisards... du moins il le prétend !

— À Casa, j'ai remarqué une certaine nervosité. Les gens ont peur et une partie de la médina est en grève. L'hélico tourne autour du port et quadrille les quartiers extérieurs. L'armée surveille les bidonvilles. Le discours du sultan a mis le feu aux poudres.

— Oui, mais le Résident général Guillaume a fait une grossière erreur. Il sous-estime l'esprit de résistance des Marocains. Tout le monde sait qu'il cherche à destituer le sultan Mohammed Ben Youssef avec la collaboration du Glaouis de Marrakech ; mais le peuple admire son chef spirituel, un symbole de l'indépendance du pays ! »

Robert s'était levé, il tournait dans le salon d'un pas nerveux, le visage contrarié. Il regarda un instant par la fenêtre : des nuages bas passaient devant le soleil et la lumière du jour faiblissait subitement dans la pièce.

Rodriguez but une gorgée du liquide parfumé et fit claquer sa langue. Il reposa le verre avec précaution. Dans le fond, Delauze était un imbécile : il se croyait investi d'une mission sacrée, salvatrice, auprès des gens du bled. Il vivait la présence militaire française en pays berbère comme un sacerdoce. Rodriguez n'aimait pas le visage de Delauze ; il lui trouvait une forme trop carrée, à l'image de ses principes étroits. L'homme avait une mâchoire forte et des lèvres fines, à peine tracées. Il semblait les avoir avalées. Ses cheveux blonds, courts, étaient coupés en brosse. Il était toujours rasé de très près, la peau des joues, rose, rappelait celle des jeunes enfants. Ses yeux bleus avaient l'éclat des pierres, et leur dureté. Quand il dévisageait une personne en face de lui, l'autre avait l'impression désagréable d'être en faute. Delauze aimait culpabiliser les gens, même ceux de sa

troupe. Et Rodriguez ne faisait pas exception. Le lieutenant trouvait, dans cette attitude, un avantage certain sur son interlocuteur. Il se méfiait des rapports humains, ne voyait chez les gens que des relations d'agressivité.

Pourtant l'homme avait un défaut : il aimait la bouteille et buvait en cachette. Lorsqu'il était un peu éméché, il était pris d'une sorte de délire mystique. Il parlait du droit chemin et du rôle de l'Église dans ce bled peuplé d'indigènes incultes. Il tapait sur la table et menaçait de mettre tout le monde au pas... y compris le capitaine Robert qu'il accusait de collaborer avec les « Chleuhs ». Il voulait envoyer un rapport à la Résidence pour dénoncer le laxisme des autorités militaires locales. Rodriguez devait le freiner dans son enthousiasme d'alcoolique.

Le chaouch entra dans la pièce, il portait un plat à tajine brûlant. Il dressa rapidement la table et, avant de partir, s'adressa au capitaine :

« J'ai entendu le soldat-radio ; il parlait dans la cour. Il a reçu un message de Tilougguet. Au village, il dit que la crue de l'oued Ahançal est très importante. L'eau passe sur le tablier du pont !

— Merci, Saïd. Samuel a entendu. Je crois qu'il risque de rester une nuit avec son ami Delauze, avant de pouvoir rejoindre la scierie ! »

Cette nouvelle n'enchantait pas Rodriguez, mais le pont était toujours en place. Avec un peu de chance... Jacques viendrait peut-être l'attendre avec le camion, de l'autre côté de la rivière, au cas où ! Mais il n'y croyait pas trop, son frère manquait vraiment d'esprit d'initiative

et il devait constamment le surveiller pour limiter ses excès, surtout depuis sa maladie.

Le capitaine Robert était en train de découper délicatement une cuisse de poulet. Il trempa ses doigts dans un bol d'eau claire et s'essuya minutieusement à une pièce de tissu. Il s'adressa à son invité, le visage grave :

« Tu as reçu des nouvelles de Louise et du métis ? Ils sont toujours au Maroc ?

— Je me suis renseigné à Marrakech ; j'ai un ami au service de l'identité à la Résidence. Ils n'ont aucune nouvelle. Elle a disparu avec son amant. Ils sont peut-être en Europe. Déjà six mois maintenant. Et je ne suis pas prêt de revoir mon argent, mais je ne lui en veux pas. La vie était trop dure ici pour elle. J'aurais dû le comprendre avant. J'ai trop parié sur la beauté des paysages et l'accueil chaleureux des gens. Je me suis trompé.

— Tu es trop bon, Samuel ; elle t'en a fait voir de toutes les couleurs. Ne te justifie pas. Elle vivait comme une princesse au chalet et elle descendait régulièrement à Marrakech. Tu l'as trop gâtée ! »

C'était vrai, il avait été faible avec elle ; il obéissait à tous ses caprices. Il voulait qu'elle soit heureuse avec lui dans cet exil volontaire. Après une année passée dans la vallée, elle avait commencé à s'ennuyer. Elle rêvait de Bellecombe, leur village natal dans les Alpes de Savoie, où ils s'étaient mariés : là-bas il y avait toute sa famille et ses amies qu'elle avait quittées le cœur gros. Louise supportait mal le climat du Haut Atlas, les étés torrides et les hivers humides. Alors, elle avait choisi la fuite, avec Paul Morand, le contremaître de la scierie.

Après une absence de quelques jours pour affaire, Rodriguez avait retrouvé le chalet vide. Elle n'avait pas laissé un mot, comme si elle avait vécu toutes ces années avec un étranger. Elle avait emporté une grosse somme d'argent. Il ne s'en était pas remis ; maintenant il poussait sa vie devant lui, machinalement. Il appartenait à cette terre aride où il continuerait à lutter contre une nature qui ne faisait pas de cadeaux. Il se sentait solidaire de ses ouvriers, des Berbères durs à la tâche. C'était sa seule famille ; il avait définitivement tourné le dos à l'Europe.

Le capitaine s'était levé, et Saïd était venu débarrasser les couverts. Robert regardait à nouveau le ciel en caressant sa fine moustache blanche. Le soleil avait disparu et un grand manteau gris recouvrait les collines boisées.

« Il est temps pour toi de partir. J'ai l'impression que la pluie est de retour. Tu vas avoir de la peine dans la montée du col. J'attends un camion qui transporte une patrouille de tirailleurs. Ils reviennent du Tizi n'Aït Aïssa ; on m'a signalé des présences suspectes autour de la source. Ils ont du retard.

— On devrait pouvoir passer ; j'ai le treuil devant la voiture, en cas de pépin.

— Alors, bonne chance, je ne te retiens pas !

— Merci pour l'apéro et le tajine ; Saïd est toujours un fin cuisinier. »

Le vieux GMC démarra lentement, Rodriguez manœuvra avec un peu de difficulté devant le poste : le volant était dur à manier, il résistait aux bras musclés du forestier. Après un dernier salut, Rodriguez prit la direction de la piste boueuse qui descendait vers le fond de la vallée de l'oued Abid, enjambé par le pont

suspendu. Le capitaine était resté sur la dernière marche du perron : il regardait le véhicule disparaître derrière le mur d'enceinte de la résidence. Il avait le visage pensif ; il remonta les marches en haussant les épaules.

*

Abdou était resté au milieu du pont ; le tirailleur noir agitait son bras vers le GMC en signe d'amitié, petite silhouette éphémère. Maintenant la piste serpentait dans la pente de terre rouge, sur la rive gauche de l'oued Abid. Elle s'élevait régulièrement en direction de la montagne. La pluie avait redoublé de puissance, poussée par le vent, giflant le pare-brise : de grosses hallebardes qui voilaient le paysage désolé. Rodriguez avait de la peine à trouver son chemin dans cet univers liquide. Il surveillait le talus sur sa droite, la côte raide se perdait dans une brume cotonneuse qui montait du fond de la vallée. Des buissons de chêne et de lentisque agitaient leur chevelure grise, au gré des rafales.

Par intermittence, le ciel apparaissait chargé de nuages déchiquetés, soulignés d'encre noire, tel un lavis japonais. On entendait les grondements de l'orage. La montagne se refusait aux deux hommes. Le véhicule avançait péniblement, en cahotant, comme un gros insecte maladroit. Le corps d'Ali était ballotté sur son siège ; il heurta durement la portière à la suite d'un violent coup de volant. Rodriguez avait failli s'enfoncer dans une ornière profonde, remplie d'une eau sale. Il sourit au contremaître :

« Cette année, on est servis ! C'est un vrai déluge ; il y aura de l'eau pour tout le monde. Pour l'instant, ça ne fait pas notre affaire : la montée au col risque d'être impraticable. Je ne tiens pas à passer la nuit sur la piste, dans ces conditions. Il est déjà quinze heures trente...

— La voiture est puissante, m'sieur Samuel ; six cylindres en ligne. Avec la double traction on doit pouvoir s'en sortir. Et puis il y a un douar avant le Tizi n'Aït Aïssa.

— Oui, quelques maisons inhabitées la plupart du temps ! Donc pas de souper...

Devant, la piste obliquait à gauche, vers l'est, en direction des crêtes. Subitement, la silhouette d'un camion au mufler gris, surmonté de deux yeux jaunes, menaçants, émergea du néant. Rodriguez donna un violent coup de volant qui envoya le Dodge sur le talus détrempé. Le camion bâché s'était arrêté. Le chauffeur, en treillis militaire, quitta sa cabine, le corps plié en deux par les bourrasques humides. Quelques têtes casquées sortaient timidement de l'arrière du camion ; un homme sauta à terre, le mousqueton à la main.

Rodriguez descendit la vitre de sa portière et salua le chauffeur qui ne l'avait pas reconnu. À cause du tout-terrain. C'était le baptême de la piste pour le vieux GMC, ici on était surtout habitué au matériel français. Le véhicule américain était une nouveauté pour les tirailleurs du poste de Ouaoizaght. Le caporal indigène descendit à son tour du camion et serra la main de Rodriguez, se protégeant le visage, déjà inondé de pluie, avec son chèche. Le forestier ouvrit à moitié la portière qui résistait, poussée par le vent.

« Le capitaine Robert vous attend. Il est inquiet. Vous avez du retard. Tout s'est bien passé ?

— « Makein mouchkine ! », pas de problème ; nous n'avons rencontré que quelques bergers terrorisés par la patrouille ; il a fallu les rassurer. Avec le mauvais temps, les maquisards ont déserté la montagne. Soyez prudents, la piste est très mauvaise avant le col.

— Le Dodge en a vu d'autres ; on doit pouvoir passer ! »

Les militaires étaient remontés dans leur véhicule. Le chauffeur fit ronfler le moteur et le lourd camion reprit sa descente incertaine vers la vallée. Rodriguez démarra à son tour, les roues patinaient sur le sol argileux. Ici la boue rouge avalait tout, elle formait une couche gluante qui collait aux pieds et aux pneus des voitures. Quelques centaines de mètres plus loin, ils croisèrent un véritable torrent qui coupait le chemin, dévalant la pente instable, dans le creux d'un ravin. La végétation trop clairsemée ne retenait plus le sol. Une coulée boueuse glissait comme un manteau sale au milieu de la piste. Rodriguez lança le véhicule dans le torrent furieux ; l'eau montait le long de la portière. Il enclencha le double pont et le GMC franchit l'obstacle en vacillant. L'essuie-glace de droite tomba brusquement en panne et le pare-brise se couvrit d'eau boueuse. La pluie, tenace, tombait toujours.

Plus haut, ils s'engagèrent dans une vallée étroite aux flancs raides, où s'accrochaient de rares buissons. La pente devenait plus importante et, à plusieurs reprises, Rodriguez faillit perdre le contrôle de l'engin. La visibilité réduite ne permettait pas d'appréhender les obstacles ; des blocs éboulés surgissaient subitement du brouillard. Il fallait les contourner avec un maximum de précaution : ils risquaient à tout moment une chute fatale dans le ravin.

« Je ne vois plus la piste ; cette fichue pluie ne veut pas cesser. Baisse ta vitre et essaie de repérer le bord de la falaise.

— « Ouagha » ! Oui, faites attention ; il y a des ornières profondes après le virage ! »

Ali penchait sa tête par la fenêtre ; il avait dû enlever son turban dégoulinant. Il se tourna soudain vers Rodriguez, le visage inquiet, essuyant quelques gouttelettes sur son front dégarni :

« Nous arrivons tout droit dans une ornière, contre la falaise ! Reculez, sinon il sera trop tard... »

Le GMC bascula soudain sur le côté. La tête de Rodriguez heurta le plafond de la cabine avec violence. Il retira son pied de l'accélérateur et coupa le moteur. On n'entendait plus que le bruit de l'averse harcelant la tôle.

« Inutile d'insister, les roues patinent. Je crois que le châssis touche le sol. Cette fois on est vraiment immobilisés, plantés comme des cons ! » Samuel était furieux de sa maladresse...

Dehors, la pluie rayait le paysage à l'horizontale, entraînée par un vent violent qui remontait la vallée. Le sommet des collines était coupé par une barre de nuages sombres qui défilaient comme un tapis roulant, créant un crépuscule lugubre. Enlisé jusqu'aux essieux, le véhicule paraissait misérable : une épave abandonnée dans la tourmente. Les deux hommes hésitaient devant la tempête qui secouait la camionnette. Rodriguez remit le contact et fit quelques tentatives infructueuses. Le moteur hurlait comme un animal blessé. Mais la boue était plus forte, elle les absorbait. Il ouvrit soudain la portière, le moteur tournait au ralenti.

« On va essayer avec le treuil. J'ai repéré un chêne dans une fracture de la falaise. Le tronc me paraît solide. Je vais amarrer le câble, aide-moi à le dérouler. »

Son bleu de travail était déjà trempé, le tissu collait à la peau et le froid lui engourdissait les membres. Il courait vers l'arbre, le front baissé. Ali déroulait le câble métallique, le treuil mal graissé tournait par à-coups, en grinçant. Rodriguez fixa fermement l'extrémité de la ligne d'acier, puis courut vers la cabine ; il faillit s'étaler dans la boue liquide. Il s'assit derrière son volant, Ali était déjà dans la cabine ; il avait enlevé sa djellaba gorgée d'eau. Les deux hommes se regardèrent en souriant. L'orage les avait encore rapprochés.

Le forestier aimait mener ce combat contre les éléments : il comprenait alors mieux la lutte quotidienne des gens des hautes vallées, se sentait solidaire avec eux, en toute simplicité. Depuis longtemps il avait perdu la mentalité paternaliste du colon efficace qui venait donner des leçons à l'indigène. Il y avait cru au début, comme les autres Français, assurés de leur supériorité et surtout désireux de tirer un maximum de profit pendant leur passage à la colonie : ils ne parlaient que de leur retour en métropole, une fois fortune faite. Lui, il était de cette terre maintenant ; comme ses ouvriers berbères, il vivait d'elle. Ses arbres poussaient dans ce sol ingrat qui lui avait apporté vie et prospérité.

« Je vais démarrer lentement, on va remonter le long du câble. On va s'en sortir ! » Samuel était un battant ; il l'avait toujours été, même sous l'occupation, dans une France meurtrie et humiliée.

Le tambour du treuil était couplé au moteur par l'intermédiaire d'un cardan. Il relâcha avec douceur la

pédale de l'embrayage et poussa légèrement l'accélérateur, en s'agrippant au volant, le corps tendu. La camionnette se redressa, hésitante, puis décolla progressivement de sa gangue boueuse. Les roues avant touchaient déjà un sol plus dur. Le véhicule remonta le filin sur une dizaine de mètres, jusqu'au tronc tordu du chêne qui ployait sous les rafales. Ils étaient hors d'affaire ; Ali découpla le treuil puis remonta sur son siège. Dans son regard asymétrique on lisait de la joie. Rodriguez lui répondit en lui serrant amicalement le bras. Les mots étaient inutiles.

Le crépuscule s'annonçait lorsqu'ils atteignirent le col des Aït Aïssa : une plaine herbeuse encore encombrée de brume. La source coulait abondamment sous les trois grands peupliers qui balançaient leur frondaison au gré des coups de vent. Autour, les collines calcaires étaient désertes, luisantes sous la pâle lumière du jour finissant. L'averse avait diminué d'intensité et un coin de ciel gris s'ouvrait timidement à travers le couvercle de nuages.

Le GMC roulait maintenant sur un sol dur ; ils traversaient le plateau rocheux qui dominait le village de Tilougguet.

« Nous serons arrivés dans vingt minutes, mais la nuit va tomber ! Je n'aime pas conduire dans l'obscurité. Il faudra passer la nuit chez Delauze. On en profitera pour recharger la batterie.

— Je ne veux pas rencontrer le lieutenant, m'sieur Samuel. Il ne sait pas parler aux gens. Déposez-moi à l'entrée du douar ; j'irai dormir chez mon cousin. Il vient de marier sa fille, il y a encore beaucoup à manger...

— D'accord, mais on repart tôt demain ; tu me rejoindras au poste ! »

Il faisait nuit noire lorsqu'ils arrivèrent au niveau des premières maisons de Tilougguit. Ali descendit du véhicule et s'engagea dans une petite ruelle de terre qui menait à la demeure des proches de sa famille. Rodriguez traversa le village berbère et se dirigea vers la résidence où était cantonné le détachement des soldats français. Une avenue bordée de jeunes noyers conduisait au poste où logeait le lieutenant. La maison forestière était située en contrebas, entourée de pins d'Alep qui parfumaient l'atmosphère. Les constructions européennes étaient solides, en pierres de taille, à l'image des refuges de montagne qu'il connaissait bien dans les Alpes de Haute-Savoie. Les toits en tuiles rouges apportaient une note familière, mais contrastaient avec les toits de terre des « tigherms » qui abritaient la population locale. Une fumée blanche sortait de la cheminée, vite dispersée par le vent froid. La pluie avait cessé et quelques gros nuages résiduels quittaient le ciel avec regret, dévoilant l'éclat de glace des premières étoiles scintillantes. Il frissonna dans ses vêtements humides, en sortant de la cabine du GMC. Sur les marches du poste, une sentinelle le salua en touchant le bord de son casque, tout en gardant une position réglementaire. Delauze ne plaisantait pas avec la discipline !

Rodriguez heurta à la porte qui fut aussitôt ouverte par la vieille Zahra, la bonne à tout faire du lieutenant. Elle était petite, courbée par les travaux des champs, usée par ses maternités successives. Elle avait les yeux pétillants de malice. Son visage ridé, tatoué, s'éclaircit lorsqu'elle reconnut le forestier.

« Msa l'khir ! » m'sieur Samuel ; vous êtes de retour ! Vos habits sont mouillés ; entrez, j'ai fait un bon feu ; il

reste encore un peu de couscous. Le lieutenant est avec le curé. Ils écoutent le discours à la radio. Je vais les avertir.

— Merci, Zahra. Je connais le chemin, tu peux retourner à la cuisine... »

Il suivit un couloir mal éclairé et frappa à la porte du salon. On entendait la voix un peu grinçante de Delauze qui couvrait le bruit du poste. Rodriguez entra sans y être invité.

Le lieutenant, en uniforme impeccable, leva la tête l'air un peu surpris. Il affecta un sourire de circonstance :

« Rodriguez... vous revoilà parmi nous ! Soyez le bienvenu, je vous présente le Père Lacroix qui a bien voulu nous rejoindre pour rendre les honneurs à ce pauvre Bouvier. Le Père Lacroix est arrivé avant l'orage ; il a eu plus de chance que vous. Nous écoutons le discours du pacha el Glaoui transmis depuis Marrakech. Il dénonce l'appel de Mohammed Ben Youssef qui pousse à l'indépendance et à la rébellion. Le sultan risque la destitution pure et simple. Au moins l'ordre sera rétabli ! »

Le vieux poste en bois émettait avec des crachotements le discours enflammé du Glaoui qui parlait en arabe. Un speaker traduisait en français, d'une voix nasillarde, hésitante, en cherchant ses mots. Le Père Lacroix approuvait, avec des hochements de tête.

« Heureusement que certains notables reconnaissent les bienfaits du protectorat ! Nous avons beaucoup apporté à ce pays. Depuis Lyautey le développement est en marche : on ne compte plus les nouvelles écoles et les hôpitaux sont gratuits. L'infrastructure routière s'améliore chaque année. Dans cinq ans le barrage de Bin el Ouidane sera opérationnel ; une bonne chose pour les cultures du Tadla et l'industrie sucrière. »

Le Père Lacroix était un petit homme maigre, au regard dur derrière ses lunettes à monture d'acier. On le disait un peu intégriste. Il se prenait pour un missionnaire et soutenait résolument les colons les plus radicaux. Il vivait la plupart du temps à Marrakech. Comme aumônier de la troupe, il tenait des discours engagés, condamnant les indépendantistes berbères, fustigeant l'Istiqlâl et sa politique nationaliste. Il s'entendait bien avec Michel Delauze.

Rodriguez connaissait le curé de réputation, mais il ne l'avait encore jamais rencontré. L'homme lui déplaisait souverainement. Son visage étroit avait quelque chose de mesquin ; il faisait penser à un museau de rongeur. Quant aux bienfaits de la colonisation, il avait maintenant de sérieux doutes : la population rurale avait été spoliée de ses terres par les Français qui débarquaient en masse de la métropole pour profiter de ce nouvel eldorado. Les bourgeois marocains et les « grands caïds » n'étaient pas en reste. Ils avaient fait main basse sur les meilleures terres et collaboraient sans vergogne avec l'occupant, comme le pacha Thami el Glaoui. Des dizaines de milliers de « fellahs » se retrouvaient misérables, dépossédés de leur propriété, dans les grands bidonvilles de Casa ou de Rabat. Il en venait tous les jours. L'Administration française tentait aussi d'affaiblir le pouvoir des tribus, dans les « djemmas », et faisait la chasse aux nationalistes.

Delauze posa une bouteille de bordeaux avec trois verres sur la table basse, à côté du poste qui diffusait maintenant de la musique douce.

« Au fait, j'ai oublié de vous dire que le pont sur l'oued Ahançal a été emporté en début d'après-midi. Il

faudra laisser votre camionnette quelques jours à Tilougguit.

— Je m'en doutais ; en principe mon frère Jacques doit descendre au village avec le camion. Il sera là demain. Nous avons une livraison de planches.

— J'ai eu les Travaux Publics par radio à Beni Mellal. Fougerolles m'a promis d'intervenir rapidement ; il va envoyer des hommes et du matériel dans la semaine. Ils ne peuvent plus travailler au barrage, à cause de la crue. »

Le Père Patrick Lacroix leva son verre, en regardant Rodriguez d'un air compatissant :

« J'ai appris vos ennuis, je suis désolé que votre femme vous ait quitté pour ce Kabyle. On ne peut pas leur faire confiance : je parle de votre contremaître ! Les métiers ne sont pas des gens honnêtes, on devrait interdire les mariages mixtes. Vous êtes bien remis de votre accident avec la Citroën ? À la Résidence on parle de sabotage ! »

Décidément les nouvelles circulaient vite entre la vallée et Marrakech. Rodriguez était agacé de cette discussion en forme d'interrogatoire. La thèse de l'attentat n'était pas prouvée. À Beni, ils avaient inspecté le circuit de frein qui avait lâché. Une fissure dans la durit, qui pouvait très bien être due à une usure naturelle. Ou à un coup de canif très habile ? Mais il n'avait pas d'ennemi dans la vallée. Tout le monde appréciait le forestier et connaissait ses rapports privilégiés avec les indigènes. Même Delauze reconnaissait parfois qu'il s'y prenait bien avec ses ouvriers.

« J'ai eu de la chance, la voiture a percuté la falaise le long de la piste. L'avant a été démoli et le pare-brise est en morceaux. Moi, je m'en suis tiré avec une arcade

sourcilière ouverte et une foulure. Sinon, c'était la chute mortelle dans le ravin ! »

Près du feu, son pull et le bleu de travail avec encore quelques traces de boue, avaient séché.

La bouteille était presque vide ; Delauze s'était largement servi. Il était un peu éméché et parlait avec le père Lacroix d'une voix haute, en agitant les mains. Rodriguez avait mangé avec appétit le couscous de Zahra. Il sentait maintenant une grande fatigue l'envahir ; une douleur persistante montait de son dos, irradiait dans son torse musclé. Il avait les tempes serrées et tombait de sommeil. Il n'entendait plus que des bribes de conversation, des mots lancés en l'air qui s'accrochaient aux parois nues de la pièce. Des mots qui ne voulaient rien dire. Le curé écoutait, les yeux dans le vague. Il avait enlevé ses lunettes ; ses paupières rougies lui donnaient un air satanique. L'homme de Dieu impressionnait Rodriguez : il le croyait capable du pire.

Delauze parlait de son engagement dans les Forces Françaises de l'Intérieur et de sa participation à la libération de Grenoble, sa ville natale. Il en rajoutait, d'un ton emphatique. Rodriguez pensa que le lieutenant mentait. Son passé était trouble et il le soupçonnait d'avoir trempé dans la Milice après l'Armistice. L'homme aimait l'ordre et son admiration pour le régime de Vichy n'était un secret pour personne. C'était du moins l'avis du capitaine Robert, qui ne parlait pas pour ne rien dire.

Delauze s'adressa soudain au forestier. Le lieutenant s'exprimait avec difficultés, d'une voix pâteuse :

« Vous qui êtes un héros de la Résistance, parlez-nous un peu de vos exploits ! On dit que vous étiez aux

Glières, quand les Allemands ont maté les maquisards... »

Rodriguez ne répondit pas. Le sujet était trop douloureux. Ils n'étaient que quelques dizaines à s'en être tirés. Un vrai massacre : le piège du plateau s'était refermé sur eux, comme une nasse. Il y avait des milliers de soldats appuyés par les miliciens et les gardes mobiles. L'aviation allemande avait pilonné le plateau, et ils durent fuir à la faveur de la nuit dans la neige glacée de ce mois de mars 44. Des images de terreur défilaient devant ses yeux. Non, Delauze ne pouvait pas comprendre. Le curé non plus.

Rodriguez se leva avec peine. Il en avait assez entendu...

« Il est tard, je vais me coucher, je suis éreinté ; la piste vous comprenez... je vais dormir dans la chambre du réfectoire. Bonne nuit et merci pour le vin ! »

Dehors, il fut saisi par le froid. La lumière du réfectoire était encore allumée. Deux soldats jouaient aux cartes, un verre à portée de la main. Delauze soignait ses hommes : l'alcool était autorisé de dix heures à minuit. Il cherchait à se rendre populaire mais ses soldats ne l'aimaient pas beaucoup. Dans la chambre, Rodriguez s'étendit sur le lit métallique avec un soupir de soulagement. Il s'endormit dans le grand silence de la montagne.

Le lendemain, il fut réveillé à l'aube par le chant du muezzin, qui appelait les fidèles à la prière. Il chantait face au ciel immense. Les notes gémissantes montaient crescendo, puis s'arrêtaient brutalement. La mélodie parcourait les ruelles de terre, entrait dans les maisons. Devant le poste, des soldats s'interpellaient avec des rires

gras. D'autres voix, plus lointaines parvenaient jusque dans sa chambre. Le village était prêt à affronter une nouvelle journée.

Il s'habilla rapidement et entra dans la grande salle commune pour prendre son petit déjeuner. Quelques hommes l'avaient reconnu ; il serra des mains. On le plaisantait sur la camionnette américaine : « Tu aurais mieux fait d'acheter du matériel français, il est mieux adapté au pays. Et puis avec la crue et le pont coupé, c'est un cheval qu'il te faudrait ! »

Il se leva avec un sourire sur les lèvres mais ses yeux restaient graves. Il ressentit un peu d'amertume. Ces jeunes, dans leur insouciance, ne réalisaient pas qu'ils représentaient une puissance occupante. En face, les « Chleuhs » se battaient pour retrouver leur liberté. La voie vers l'indépendance était déjà tracée. Des soldats français allaient mourir.

Il remonta dans le GMC ; Ali entra dans la cour du poste. Le ciel était dégagé, d'un bleu intense. Depuis l'éperon rocheux, où était construite la résidence, on avait une vue plongeante sur la vallée et le vieux village berbère, au pied des collines rousses. Le contremaître monta dans la cabine ; il avait le visage reposé. Rodriguez lui tapa sur l'épaule, d'un geste familier :

« On va descendre jusqu'au pont ; on laissera le Dodge dans la cour de l'instituteur, c'est un ami. Delauze est parti tôt ce matin, avec une patrouille. Je ne l'ai pas revu. »

Le niveau de l'oued Ahançal était toujours assez haut. Il n'y avait plus trace du pont métallique installé par l'armée, mais le vieux pont de terre, construit par les gens de Tilougguit, était toujours en place. Les deux

hommes traversèrent la rivière et s'installèrent sur le bord de la piste, à même le sol.

« Il n'y a plus qu'à attendre. Jacques devrait arriver sous peu avec le camion ; du moins je l'espère : « Inch Allah ! »

Rodriguez se sentait bien ; il regardait l'eau sale qui coulait avec fracas entre les deux murs de pierre usés par le courant chargé d'alluvions. Une vapeur humide montait jusqu'à son visage et le soleil déjà chaud caressait ses épaules. Des enfants bruns jouaient sur la rive : ils criaient et lançaient des cailloux dans les tourbillons boueux. Le forestier pensa, avec bonheur, qu'il serait bientôt de retour chez lui, devant la Cathédrale.

Chapitre 2

L'hiver était arrivé tôt cette année ; un vent glacial soufflait des montagnes, balayant le fond des vallées, soulevant une poussière ocre qui blessait les yeux. Les premières chutes de neige s'annoncèrent début novembre, d'abord timidement. Les giboulées dansaient dans un ciel de cendre, hésitant à se poser sur le sol. Un matin, après plusieurs jours de précipitations, les vitres du chalet s'étaient couvertes de givre, délicates dentelles dans lesquelles les rayons du soleil levant scintillaient joyeusement. Les crêtes des montagnes vers l'est étaient recouvertes d'un linceul blanc. Le plateau des Aït Abdis était désormais inaccessible. À plus de 2500 mètres, la neige avait dû tomber en abondance. Et ceux des hautes vallées étaient maintenant isolés du reste du monde ; ils devaient attendre de longs mois dans leur maison de terre, assis autour du « kanoun » rempli de braises.

Au-dessus de la scierie, la forêt de pins habillée d'argent escaladait la montagne, jusqu'au pied du hameau de Tamga. En contrebas, l'eau verte de l'oued Ahançal coulait paisiblement entre les deux berges gelées. Une rangée de peupliers suivait le cours de la rivière ; les feuilles des grands arbres s'agitaient,

secouées par le vent froid. Le fond de la vallée était recouvert d'alluvions sur lesquels poussait un épais taillis de lauriers roses et de lentisques. Sur la rive gauche, les pentes boisées soulignaient de vert tendre, dès les beaux jours revenus, le pied de la Cathédrale : un massif rocheux d'une grande hauteur, dominant l'oued tel un géant rouge, gardien naturel du monde des dieux de l'Atlas. Lorsqu'il avait contemplé pour la première fois la façade imposante, mystérieuse, de la montagne, Rodriguez avait ressenti une impression d'angoisse mêlée d'un curieux sentiment d'apaisement, comme s'il connaissait déjà le géant. Il avait tout de suite compris que son destin se jouerait ici, au pied de cette falaise. En ce temps-là, il était encore seul. Louise et son frère attendaient son signal. Ils étaient restés à Bellecombe, avec le père.

Le forestier avait embrassé d'un coup d'œil connaisseur la magnifique forêt de pins d'Alep qui tapissait le flanc droit de la vallée : le vert léger, rassurant, des ramures se détachait comme une promesse au-dessous d'un ciel bleu, immaculé.

La scierie était construite sur une dalle de béton, à côté de la piste, un long bâtiment en planches, au toit de tôle. En ce temps là, l'exploitation était abandonnée : son propriétaire, Durieux, avait fait faillite ; il avait mal mené son entreprise. On lui avait reproché de s'être lancé à la légère : il ne connaissait pas bien le métier et n'avait jamais pu vraiment s'intégrer à la population locale, qu'il ne comprenait pas. Les ouvriers choisissaient le moindre prétexte pour ne pas venir travailler. De plus, la banque avait refusé un prêt supplémentaire à Durieux ; l'homme n'inspirait pas confiance. Alors il s'était décidé à vendre et Rodriguez avait conclu l'affaire.

Cinq ans après, la scierie était prospère et le forestier faisait partie du paysage. Chacun reconnaissait les qualités de « l'homme de la Cathédrale » et respectait son travail. Il avait mis en valeur toute une région et fourni du travail à une cinquantaine d'ouvriers. Mais Louise l'avait quitté et il souffrait aussi de la trahison du métier qu'il avait recueilli, à la dérive, un soir à l'hôtel de Paris. Rodriguez haussa les épaules. Cette matinée d'hiver s'annonçait belle, il n'allait pas la gâcher avec des pensées moroses...

À travers la vitre, il contemplait le mur de la Cathédrale qui s'élevait haut dans le ciel. Le soleil, sortant de l'horizon accidenté de l'Est, dardait ses rayons ardents sur l'ocre de la roche ; la montagne était souriante, elle apportait un message plein de l'ivresse de ce nouveau jour. Au crépuscule, elle se couvrirait d'une ombre malfaisante qui pèserait sur la scierie et ses dépendances. Avant de basculer dans la nuit, la montagne était chargée des ombres de l'angoisse ; elle se détournait alors des hommes, indifférente, les laissant seuls, remplis d'inquiétudes et d'interrogations. Rodriguez n'aimait pas trop ce moment où l'esprit flottait entre le rêve et la réalité. Il préférait le repos de la nuit et la certitude des ciels vides, remplis d'étoiles froides.

Il entendit marcher au-dessus de sa tête. Le plancher du chalet craquait sous le poids d'un corps se déplaçant d'un pas hésitant. En haut de l'escalier, son frère Jacques le regardait, mal réveillé, l'œil terne. Agacé, Rodriguez lui fit signe de descendre :

« C'est le moment ! Il est neuf heures. Je me suis levé à six, pour mettre en route le Diesel. Avec le gel, il avait un peu de peine à démarrer. Tu devrais te soigner au lieu

d'aller faire la java avec tes copains à Tilougguit ! Tu ne tiendras bientôt plus le coup ; je ne pourrais pas te garder si tu continues. Ici les ouvriers ne te respectent plus ; tu nous pourris la vie...

— Ecoute Samuel, je mène mon existence comme je l'entends. La semaine je travaille dur, tu sais que j'ai de la peine dans les coupes de bois. Surtout avec l'arrivée de l'hiver. Donc je prends du bon temps quand l'occasion se présente.

— Oui, mais avec toi il y a beaucoup d'occasions ! Je t'ai entendu rentrer avec le Dodge à deux heures du matin. Tu as failli emboutir l'arrière du camion, et j'y tiens à mon vieux « Magirus ». Tu étais ivre, j'ai cru que tu n'arriverais pas à remonter dans ta chambre ! »

Dans la petite cuisine, Rodriguez avait allumé le gaz et préparé la cafetière familiale rongée par les flammes. Il regardait son frère, avec de la tristesse dans ses yeux bruns.

Le « gamin », comme il l'appelait, avait sept ans de moins que lui. À vingt-deux ans il réagissait encore comme un adolescent immature. Il ne pensait qu'au plaisir immédiat et ne concevait la vie que comme une succession d'événements heureux, surtout pour lui ! Il se moquait des autres, vivait en parfait égoïste. Seulement il y avait sa maladie, qui lui grignotait les poumons lentement, insidieusement. Les premières douleurs étaient apparues au début de leur séjour au Maroc. Samuel Rodriguez avait pensé que le climat rude et sain de la vallée lui profiterait, mais l'état de santé de son frère empirait. Le médecin à Beni Mellal, formel, avait averti le forestier en essuyant ses lunettes embuées : « Votre frère développe une tuberculose avancée, il faut

le rapatrier d'urgence en France. Il doit être hospitalisé dans un sanatorium. Chez vous, en Savoie, il sera bien soigné ; ici... »

Jacques n'avait rien voulu savoir : il resterait en Afrique du Nord avec son frère. À Bellecombe, il n'avait personne et le vieux Casimir ne pouvait pas s'occuper de lui. La mère n'avait plus toute sa tête et le vieux peinait à prendre soin de lui-même, dans la grande ferme familiale maintenant silencieuse.

Quelques jours après la fuite de Louise, Jacques commençait à cracher du sang. Il avait pris peur et Samuel le trouva en larmes sur son lit, le visage ravagé. Dès lors le malade ne perdait pas une occasion de faire la fête ; il buvait beaucoup pour lutter contre sa dépression et on l'avait surpris avec deux militaires en train de fumer du kif dans une des boutiques du souk de Tilougguit. Le gamin était un habitué de la drogue ; Delauze avait fait un rapport et informé son supérieur. Jacques risquait l'expulsion pure et simple, à cause du mauvais exemple en face des jeunes de la troupe et aussi de la population locale. Le capitaine Robert cherchait à étouffer l'affaire, mais il avait parlé à son ami Rodriguez d'une voix grave :

« Si ton frère ne change pas d'attitude rapidement, je ne pourrai plus rien pour lui. La Résidence est stricte dans ce genre de situation. En période d'instabilité, la France doit montrer une image parfaite ; les musulmans n'apprécient pas la débauche de certains colons européens. Ils nous critiquent et il est vrai que le comportement de quelques-uns d'entre nous est inacceptable. Je pense à Santini en particulier et à Jacques évidemment. Essaie de le sermonner, sinon... »

Le forestier avait levé les bras, dans un signe d'impuissance. Il avait déjà tout essayé, en pure perte. Jacques était une tête dure, sans cervelle.

Maintenant, dans la petite cuisine, il regardait le gamin boire dans son bol le café brûlant, à petites lampées. Son visage était livide, les yeux cernés et les joues creuses. Courbé sur la table, il avait l'air d'un vieillard. Ses cheveux longs, châains, descendaient en boucles légères sur le col de sa chemise en tissu grossier. Jacques n'était pas fait pour le dur travail de la scierie. En regardant son cou frêle, Samuel Rodriguez pensa que son frère partirait bientôt, talonné par la maladie et cette vie débauchée qui ne le quittait plus ; il devrait accepter l'inéluctable retour. Ici il fallait être robuste, endurant jusqu'au bout. Rodriguez trouvait son énergie dans les éléments naturels et chez les habitants. Leur force était devenue sienne. Il puisait à leur sagesse ancestrale, qui avait traversé des millénaires de conflits et de lutte quotidienne pour subsister. Non, Jacques n'avait pas sa place dans la vallée !

Les deux hommes se levèrent. Dehors, le sol était encore gelé, mais le soleil déjà chaud caressait leur visage, avec la douceur d'une main de femme. Un vent léger soufflait aux oreilles. Au sommet de la Cathédrale, la fine couche de neige fondait, laissant des traces noires sur le haut de la falaise.

« Ils sont en train de scier la dernière grume. Tu pourras prendre le camion dès qu'ils auront fini de charger. Moha te conduira jusqu'à Beni, vous y serez ce soir. Tu diras au client que les finitions seront faites à Marrakech. La petite scie est en panne, j'attends toujours le ruban de rechange. »

Le forestier était soucieux : Jacques allait sûrement profiter du voyage à Beni Mellal pour passer la soirée au Café de Paris, au rez de l'hôtel. Luigi, le tenancier, ne pourrait pas lui refuser l'entrée de son établissement. Le gamin rencontrait régulièrement des militaires en permission qui dépensaient leur solde; ils jouaient aux cartes et buvaient jusque tard dans la nuit. Le patron ramassait parfois un des fêtards, ivre mort. Ils se mettaient à plusieurs pour le ramener dans une des chambres. En haut, c'était le domaine des filles, des Marocaines et des Françaises aussi. Lorsqu'il n'était pas saoul, le gamin en profitait. Ces dames le choyaient, à cause de son jeune âge et de sa maladie. Il faisait déjà pitié. Rodriguez tapa sur l'épaule de son frère :

« Ne traîne pas trop à l'hôtel, tu n'es pas en état. Tu as besoin de repos. Passe voir le docteur avant de partir pour Marrakech. Tu le salueras de ma part. »

Le jeune homme se dirigea d'un pas hésitant en direction du camion qui attendait plus bas, sur la piste. Le moteur tournait lentement, par à-coups. À l'arrière, une fumée bleue rampait sur le sol humide ; l'odeur un peu écœurante du Diesel arrivait jusqu'aux narines de Rodriguez. Moha était monté dans la cabine, il fit un signe au forestier. Sur le visage basané du chauffeur, il lut un sourire complice. Il surveillerait le malade, on pouvait compter sur lui.

Le camion disparut, avalé par un virage de la piste. Rodriguez remonta le talus de terre rouge, veiné d'argile violette, qui formait le soubassement naturel du bâtiment des scies.

Il était midi, mais il n'avait pas faim. Il se dirigea vers les cahutes en tôle qui abritaient les ouvriers pendant la semaine. Trois hommes étaient étendus au soleil, ils

étaient en bleu de travail ; l'un d'eux avait déroulé son turban, son crâne rasé brillait sous la lumière crue.

« Salam aleikoum ! » Venez avec moi... j'aimerais monter à la coupe de Tamga pour marquer quelques arbres. Prenez les scies et la masse, il y a des troncs morts à débiter.

— « Allah isseulmeuk ! » Que Dieu vous vienne en aide m'sieur Samuel. Vous avez bien du souci avec m'sieur Jacques, il est très malade. Nous venons avec vous, on mangera dans la forêt. Je vais préparer le « brel » pour transporter les scies et les outils. Il va faire chaud, Ahmed ira remplir une outre à la source, l'eau est très fraîche à cette saison.

— Merci, Saïd. Il faut que je passe au chalet ; allez seulement, je vous rejoindrai.

Rodriguez tourna le dos aux trois hommes. Ils étaient de Tilougguit, des Aït Isha, des gens fidèles qui aimaient leur travail et surtout leur patron. Ils travaillaient pour lui depuis plusieurs années. Le forestier avait aussi engagé des Berbères de Zahouiat Ahançal, avec moins de succès : on ne pouvait pas leur faire confiance, les hommes manquaient régulièrement le travail. Parfois ils ne revenaient pas. Ils étaient pris par les travaux des champs.

Rodriguez sortit du chalet et s'engagea sur le sentier de la forêt ; il rejoignit la mule et les trois hommes qui marchaient d'un pas régulier sous les branches chargées d'aiguilles toujours vertes, figées. Une lumière douce traversait l'écran de la forêt de pins. Il n'y avait plus un souffle d'air et un grand silence était tombé sur la vallée. Ce soir il écrirait à Bellecombe. Peut-être que Louise recevrait son courrier ?

Le lendemain, il se leva tôt, comme à son habitude ; il devait vérifier la bonne mise en route du travail de la première équipe. Il avait rêvé de Louise : sa femme le regardait avec des yeux amusés ; elle se moquait de lui. Elle ne l'avait jamais aimé et le disait avec des mots durs. Elle cherchait un homme, un vrai, qui l'emmène dans le beau monde. Les paysans et les forestiers ne l'intéressaient plus, ils étaient trop grossiers, des rustres. La forêt l'angoissait.

À Bellecombe, elle sortait rarement de la ferme, sauf pour se rendre à Aix. Son père, qui tenait le bistrot, passait parfois les trouver. Louise se plaignait déjà, elle regrettait son adolescence perdue, parlait de ses amies. Le vieux Compas était gêné, il balbutiait quelques mots d'excuse, essuyait ses yeux fatigués. Samuel apportait une bouteille de gros rouge ; il attendait que l'orage passe, la séance finissait souvent par des pleurs.

Il descendit jusqu'au hangar de débitage. Le moteur Diesel tournait à plein régime entraînant le disque de la grande scie circulaire qui renvoyait une lumière métallique sous les rayons du soleil levant. Un homme en « sarrouel » poussait le chariot. Un autre maniait les commandes de la scie. Ils n'avaient pas vu le forestier.

Rodriguez regarda en direction de la Cathédrale. Le monolithe commençait à s'allumer sous les rayons sanglants de l'astre du jour. Sur la piste un camion Saurer, une marque suisse, s'approchait lentement, secoué par les irrégularités du sol. Le chauffeur, un Noir portant un « fès » couleur brique, usé par les intempéries, lui fit un signe de la main avant de s'arrêter au niveau du hangar. À côté du chauffeur, un Européen de grande taille s'agitait en essayant d'ouvrir la portière du camion

de minerais. Rodriguez avait reconnu Santini qui lui paraissait nerveux, comme à son habitude. Le Corse posa le pied sur la terre molle et se dirigea vers son voisin. Il avait un sourire un peu crispé sur son visage mal rasé.

« J'ai pris la TSF ce matin ; il y avait un bulletin météo. Ils annoncent de la neige pour ces prochains jours. J'ai une grosse commande, les Allemands s'impatientent mais je ne peux pas extraire plus vite. Tu connais le personnel, il faut toujours être derrière. Et maintenant la neige. La piste sera bientôt impraticable. Quel pays ! »

Santini secoua sa tête chauve ; quelques cheveux gris collaient encore à ses tempes ridées. Sa peau était cuite par le soleil. Il portait une chaîne dorée autour du cou. Le col de sa chemise bon marché était entrouvert malgré la température basse de ce matin d'hiver. Santini aimait les femmes, c'était un bon client de l'hôtel de Paris. Il faisait aussi régulièrement des descentes à Marrakech ou à El Hajeb, dans le Moyen Atlas, ville connue pour la qualité de ses bordels. On y trouvait des filles en bas âge venant du monde entier. L'homme empestait le parfum : de l'eau de Cologne, son essence préférée et qui ne lui coûtait pas cher. Il regarda Rodriguez avec l'ombre d'un sourire narquois dans ses yeux marron :

« Toujours pas de nouvelles de Louise ? Tu devrais te trouver une femme, ce n'est pas bon de vivre en célibataire, avec un malade qui ne te fait que des ennuis. Il y a assez de jeunes filles consentantes dans les villages de la vallée. Elles ne sont pas farouches. Tu pourrais trouver un arrangement avec la famille ; les Berbères t'apprécient beaucoup : tu fais partie du paysage maintenant... »

Quelques semaines après son arrivée dans la vallée, le Corse avait commencé à tourner autour de Louise. Il y avait deux ans de cela. Il lui faisait des petits cadeaux, parlait de la vie en ville. Il soutenait sa nostalgie de l'Europe, lui décrivait son île natale en embellissant un peu son discours charmeur. La jeune femme écoutait, légèrement agacée, mal à l'aise. À l'époque, elle aimait encore son mari. Rodriguez ne disait rien, il laissait faire. Il était très pris par la scierie et il négligeait Louise. Elle avait lancé un cri d'alarme, il l'avait lu dans ses yeux. Elle était fragile et le forestier tout à son travail n'avait pas compris le message. Pourtant, il avait l'impression d'avoir été un bon mari. Comme ils ne pouvaient pas avoir d'enfant, il lui faisait des promesses, parlait d'un futur retour en Europe. Bien sûr, il n'en croyait rien : le pays l'avait déjà absorbé ; semblable à ses arbres, il s'était en quelque sorte enraciné dans cette terre qui était devenue sienne.

Comme en rêve, il entendait la voix lointaine de Santini, qui s'adressait à lui sur un ton colérique :

« Tu as reçu une réponse des Travaux Publics pour le pont sur l'oued Ahançal ? Je n'ai rien de nouveau de mon côté. Cet imbécile de Beaudin nous ignore totalement. Il attend que le camion passe dans la rivière. On ne peut pas compter sur un fonctionnaire.

— Non, ma lettre est partie il y a trois semaines. J'en ai écrit une autre pour la métropole. Mais je ne me fais pas trop d'illusion : le bled ne les intéresse pas. Ils pensent qu'il n'y a que des indigènes très primitifs dans les montagnes et préfèrent investir dans l'équipement des plaines. Ils sont à la solde des gros propriétaires terriens.

C'est aussi une affaire de copinage et de politique : il faut marcher dans le sens du vent...

— C'est vrai, mais un de ces jours on descendra à Marrakech ; j'aimerais rencontrer la direction des TP pour les secouer un peu. Tu viendras avec moi, on va créer un précédent ; ils s'en souviendront ! »

Le Corse avait raison. Le pont, situé à quelques centaines de mètres en aval, avant le village d'Imi n'Warg, était dangereux. Une poutrelle métallique s'était descellée et les camions, lourdement chargés, risquaient à tout moment une chute dans la rivière. Même le capitaine Robert s'était inquiété : il pensait aux convois militaires qui remontaient régulièrement la vallée. Beaudin lui avait dit, par radio, que l'État devait faire des économies. Le pont sur l'oued Ahançal n'était pas une priorité. Le directeur des Travaux Publics était près de ses sous. Il gérât son département comme ses affaires personnelles : avec parcimonie. Les difficultés des colons ne le touchaient pas. Et puis le pont de Tilougguait avait été rapidement reconstruit quelques semaines auparavant. Il ne disait pas qu'il avait fallu toute l'énergie de Fougerolles pour obtenir le matériel et les ouvriers dans un délai raisonnable.

Santini remonta dans son camion. Il claqua la portière avec force et sortit la tête par la fenêtre.

« Je resterai à Beni Mellal, il faut que je voie Fougerolles. Je lui parlerai aussi de l'entretien de la piste. Depuis les dernières pluies elle est devenue impraticable par endroits.

— Tu as raison, les camions souffrent beaucoup et les réparations coûtent cher. J'ai déjà dû changer les quatre pneus du mien cet automne. »

Rodriguez regarda le camion de minerai s'éloigner ; il disparut derrière la ligne de peupliers qui bordaient la piste. Le forestier remonta lentement en direction du chalet. La scie s'était remise en marche, les ouvriers attaquaient un nouveau lot de troncs qui attendait sur le parc à grumes en béton. Le bruit strident de la scie résonnait dans la vallée, réveillant les échos de la montagne. Un vol de pigeons effrayés passa au-dessus de sa tête. Il les observa quelques secondes : les oiseaux volaient en direction de Tilouguit ; ils rasaient la cime des arbres et bondissaient soudain dans l'azur immaculé de ce ciel d'hiver.

En ouvrant la porte du chalet, il repensa à Santini. L'homme lui déplaisait par son côté emporté, son air narquois et ses idées toutes faites sur les choses et les gens. Comme Delauze, il manquait totalement d'imagination. Pourtant le Corse montrait certaines qualités. Il était travailleur et avait le sens des affaires. Il avait racheté la mine à un Arabe qui laissait l'exploitation en mauvaise posture. Il faut dire que le cours du plomb et du zinc était au plus bas à cette époque. Santini avait réussi à surmonter cette période difficile en travaillant d'arrache-pied. Les Berbères de la vallée étaient des auxiliaires précieux. Bien que mal payés, ils avaient largement contribué à remettre la mine à flot. Finalement le débouché en Allemagne avait permis à Santini d'éponger ses dettes. Comme pour Durieux avant lui, la banque le harcelait et menaçait de le mettre en faillite. Les financiers n'aimaient pas les petites exploitations. Rodriguez en savait quelque chose. Ses débuts à la scierie avaient aussi été difficiles. Malgré les défauts du Corse, en particulier une certaine arrogance, il se sentait solidaire : ils vivaient la même expérience dans un pays

neuf, face à une nature hostile qui les avait conquis. Comme lui, son voisin de la mine faisait partie de la race des pionniers. Ils étaient peut-être les derniers.

*

La neige était revenue en force au début de l'année suivante. Quelques jours après les fêtes de l'an, le ciel s'était couvert de nuages plombés, formant une barre de tristesse au sommet des « jBELS ». Les arbres avaient perdu leurs couleurs et la terre rouge du sol prenait une teinte grisâtre. À la scierie, on attendait les premiers flocons. Ils arrivèrent en rangs serrés, ouatant le ciel qui recouvrait le sommet des massifs de son écharpe de brume. On ne voyait plus le sommet de la Cathédrale : la pyramide de conglomerat rouge était comme tronquée, elle avait perdu de sa superbe. Rodriguez distinguait à peine la surface de la paroi depuis la fenêtre du chalet.

Dans les jours qui suivirent, la piste se recouvrit d'un voile blanc qui gagnait lentement en épaisseur. Comme le froid persistait, la neige ne fondait pas. D'habitude elle ne restait que quelques jours, elle reculait rapidement devant les rayons solaires et le vent chaud du sud.

Cette année, l'hiver s'installait et les liaisons routières avec la plaine étaient temporairement rendues impossibles. Le camion de la scierie, sous son manteau blanc, était resté devant le hangar, où un lot de madriers attendait depuis une semaine. Sur la piste, les Berbères avaient tracé une voie pour les mules, creusée dans le tas de neige fraîche.

Isolé dans son chalet, le forestier rongait son frein. Il lisait beaucoup et écrivait fidèlement son journal. Très jeune il avait eu le goût des livres, malgré les durs travaux des champs. Sa mère voulait qu'il fasse des études ; le père, Casimir, n'était pas contre mais il avait besoin de main d'œuvre à la ferme. Il avait dit à son fils : « Tu lis tant que tu veux, mais si j'ai besoin de toi, tu poses immédiatement tes bouquins... ! Pour les études, on verra plus tard. J'aimerais que tu prennes aussi en main les travaux de la scierie. On a la chance d'avoir le torrent du Chéran à 100 mètres de la maison. Il faut en profiter ! »

Il avait appris le métier avec son père, mais il n'avait pas lâché les livres pour autant. Maintenant, à la Cathédrale, il pouvait être fier de son travail ; le vieux Casimir avait vu juste. Dans la forêt, Samuel Rodriguez s'était trouvé un nouvel élément où il pouvait rejoindre ses rêves d'enfant et les héros de ses lectures.

Santini était venu le trouver un jour de soleil, à dos de mulet. Le Corse jurait contre les éléments naturels qui lui faisaient perdre de l'argent. Le soir, ils jouaient aux cartes, à la lumière d'une lampe à pétrole. Jacques, qui allait un peu mieux, venait discuter avec les deux hommes. Il se couchait tôt. Lui aussi attendait le dégel avec impatience pour reprendre ses virées dans les bistrots de Beni ou de Marrakech.

La température monta rapidement au début du mois de mars. Après la fonte des neiges, la piste avait été transformée en borbier. Malgré ces mauvaises conditions, Rodriguez avait pu recommencer les navettes vers la plaine avec son Magirus. La vie de la scierie reprenait son cours normal. Le camion de la mine

repassait régulièrement devant le hangar, deux fois par semaine. Parfois Santini était du voyage, il s'arrêtait au chalet pour prendre l'apéro avec le forestier. Un jour l'oued avait gonflé et débordé de son lit. Les flots recouvraient la piste. Depuis une semaine la température avait grimpé en flèche et la neige des sommets s'était mise à fondre à son tour, alimentant de nombreux torrents qui dévalaient les pentes boisées. L'eau de l'« assif » Ahançal charriait une boue rouge et des troncs d'arbres qui dérivaienent comme des cadavres. Les flots venaient lécher le talus au pied du hangar des scies. Le trafic des camions avait dû être de nouveau interrompu. Santini fulminait ; il avait été obligé de faire demi-tour au pied du col de Tazoult, à 500 mètres en amont de la scierie. La crue avait duré trois longs jours, l'oued occupait toute la largeur de la vallée. Le pont d'Imi n'Warg disparaissait sous les flots en colère qui emportaient tout sur leur passage. Le bruit du courant furieux remplissait la vallée. La nuit, Rodriguez entendait le grondement sourd de la rivière par sa fenêtre entrouverte, tel une menace faite aux réalisations des hommes. Il pensait au pont qui ne résisterait pas longtemps. L'activité de la scierie risquait d'être compromise pour de longues semaines.

La décrue s'amorça d'abord lentement, l'eau quittait le territoire conquis avec regret. Puis le retrait des eaux s'accéléra. Le pont apparut à la lumière, recouvert de branchages accumulés le long du tablier, accrochés à la barrière métallique. Le lendemain de la décrue, le forestier décida de tenter un premier passage avec le vieux Magirus chargé de planches jusqu'au toit de la cabine : le véhicule avançait lentement, laissant une trace boueuse derrière lui ; Moha était au volant, le visage

tendu. Rodriguez marchait devant le camion, avec précaution. Sous le poids du véhicule, le tablier s'affaissa soudain de plusieurs centimètres.

« Vite, accélère ! Il faut rejoindre l'autre rive, on risque de perdre le camion. La poutrelle ne tient plus qu'à un fil.

— D'accord patron, « Y Allah ! »

Le moteur rugit et le Magirus fit un bond en avant, les pneus dérapaient sur les planches humides. Après quelques secondes, les roues mordirent sur la terre ocre de la rive et le camion se rétablit sur la piste, en oscillant dangereusement. Rodriguez poussa un soupir de soulagement. Le pont avait tenu, mais il fallait entreprendre rapidement des travaux de consolidation. Il ne pouvait pas compter sur les Travaux Publics. Beaudin s'était absenté, avant la crue, pour un de ses nombreux voyages en Europe. Il avait prononcé de vagues promesses avant son départ. Il avait dit à Santini, qui l'avait rencontré à Beni Mellal : « Je ne peux rien faire dans l'immédiat ; chargez moins vos camions ! » Le Corse était parti furieux du bureau des TP, en claquant la porte.

Rodriguez décida de rendre visite à son voisin. À deux et avec quelques ouvriers, ils pouvaient étayer le tablier du pont. Il tiendrait jusqu'à l'été.

Santini était d'accord ; il descendit à la scierie en fin de semaine, accompagné de deux ouvriers et des trois militaires qui gardaient la mine. Rodriguez avait refusé toute protection ; il ne se sentait pas menacé. Il logea tout ce beau monde dans le chalet et sur la terrasse. La température était clémente et le vent était tombé. Jacques s'était remis à boire, il invitait les jeunes soldats le soir ; ils parlaient dans des discussions sans fin, parlaient de la

France et des femmes qu'ils avaient laissées derrière eux. De leurs parents aussi, avec un brin de mélancolie. Ils n'étaient pas sensibles à la beauté de la vallée, qui se livrait le soir en dévoilant ses charmes forestiers. Une petite brise agitant les branches des pins, courbant leurs pointes graciles. Les hommes parlaient fort en levant leur verre de vin rouge. Rodriguez devait freiner leur consommation. Il avait horreur des gens pris de boisson. Ils montraient alors un comportement animal, en gesticulant de manière grotesque devant les ouvriers musulmans qui les regardaient, le visage fermé.

Les travaux de consolidation du pont allaient bon train. Ils avaient glissé des étais de bois, des troncs de pin massif, pour soutenir le tablier. Le niveau de l'oued était maintenant descendu proche de l'étiage annuel. L'eau glacée montait à mi-mollet. Tout le monde applaudit lorsque le camion du forestier tenta la première traversée. Le test était réussi, les voyages sur Marrakech pouvaient recommencer. Les deux hommes se serrèrent la main ; ils étaient soulagés.

*

C'est environ un mois après l'épisode du pont qu'eut lieu la première attaque de la mine. Rodriguez était en train de surveiller le débitage d'une grume de grande dimension lorsqu'il sentit une main se poser sur son épaule. Il se retourna et se trouva face au capitaine Robert qui tentait vainement de lui faire comprendre quelque chose. Le forestier fit stopper la scie et le silence

de la vallée régna de nouveau sur le hangar. Le capitaine reprit la parole, le visage grave :

« Ils ont attaqué Tazoult cette nuit, il y a beaucoup de dégâts. Santini est blessé, il a voulu se défendre : il tirait avec son fusil de chasse sur les rebelles. Ils sont venus à cheval, ils étaient insaisissables, rapides comme l'éclair. Ils tiraient dans les fenêtres et ont réussi à mettre le feu au bâtiment du réfectoire. Un de mes hommes est aussi blessé : la sentinelle qui gardait l'entrée du site. J'ai été averti ce matin par radio.

— Sale affaire ! Je vais monter avec toi, Santini a sûrement besoin d'un coup de main. Le médecin est avec vous ?

— Oui, j'ai aussi amené le détachement Delauze et la voiture blindée. On ne sait jamais. Tu devrais accepter une protection pour la scierie maintenant. Tu es probablement le prochain sur la liste !

— Je vais y réfléchir... C'est vrai que la situation dégénère. Les gens n'accepteront pas facilement la destitution du sultan Mohammed. Il va y avoir des troubles. Mais tu connais mes convictions...

— D'accord, seulement maintenant on ne peut plus faire confiance à personne ! »

Sur la piste, le moteur du véhicule blindé tournait au ralenti. Delauze, en tenue de camouflage, regardait les deux hommes, le dos appuyé contre la portière. Derrière lui, une dizaine de soldats à cheval attendaient, en fumant des cigarettes. Certains faisaient des commentaires en désignant les bâtiments de la scierie. Deux Berbères, habillés en tenue de combat, servaient d'éclaireurs au détachement. Ils portaient fièrement un chèche kaki, à la mode saharienne. Ils appartenaient à une tribu de la plaine, maintenant soumise et alliée aux forces

françaises. Leur connaissance des gens de la montagne était précieuse. Rodriguez ressentit un certain malaise en face de ces éclaireurs qui collaboraient avec l'occupant. Lui, l'ancien résistant, ne comprenait pas ces hommes qui se retournaient contre leur peuple. Il est vrai qu'il y avait déjà beaucoup de rivalités entre les tribus avant l'arrivée des Français.

Le détachement se mit en route en direction du col de Tazoult. Delauze ouvrait le convoi au volant de la voiture blindée, les chevaux suivaient au petit trot. Rodriguez, accompagné du contremaître, formait l'arrière-garde avec son Dodge.

Le soleil était au zénith lorsqu'ils arrivèrent en face des bâtiments de la mine. Le véhicule blindé était stationné au milieu du terre-plein central, devant le réfectoire à moitié détruit par l'incendie. Les fenêtres du bureau de Santini étaient brisées ; des débris de vitre brillaient au soleil, au pied de la façade. Une ambiance de désolation régnait sur l'exploitation ; on n'entendait que les pas des gardes à cheval et la conversation des éclaireurs avec quelques ouvriers de la mine. Rodriguez suivit le médecin, un petit homme chauve, qui se dirigea d'un pas rapide vers la porte du bureau. À l'intérieur le silence était presque total. On percevait seulement quelques gémissements qui provenaient de l'étage. Le Corse était étendu sur une banquette, le visage blanc, il respirait péniblement. Un jeune garçon en djellaba essayait de le faire boire. Il faisait frais et une lumière douce, tamisée, éclairait la scène. Le docteur posa sa valise sur une table basse.

« Je vais vous faire une injection. C'est un antibiotique mélangé à un tranquillisant. Montrez-moi

votre blessure. C'est l'épaule droite ; il faut enlever votre chemise et la camisole. »

Santini délirait un peu. Il y avait déjà plusieurs heures qu'il attendait. Il refusa de se déshabiller. Il faisait trop froid disait-il. Rodriguez essaya de le raisonner, en vain. L'autre refusait avec obstination. Rodriguez trouva bizarre la réaction du blessé, mais ce dernier était en pleine crise d'angoisse. Finalement le jeune garçon découpa le tissu de la chemise autour de l'épaule. La blessure n'était pas grave, la balle n'avait fait qu'effleurer le muscle. Le médecin désinfecta la plaie et essuya le front en sueur du blessé. Celui-ci serrait fébrilement les lambeaux de sa chemise autour de son torse.

« Dans quelques jours vous serez sur pied. Votre ami Rodriguez viendra prendre de vos nouvelles. Si jamais : vous avez la radio. Je suis stationné à Tilouguit avec la troupe. Maintenant il faut que je m'occupe de la sentinelle, sa blessure est plus grave ! »

Le capitaine Robert et Delauze étaient entrés en silence. Ils se tenaient debout derrière le forestier. La voix du lieutenant, lourde de colère mal contenue, résonna désagréablement dans la pièce :

« Il faut faire un exemple, on ne peut pas les laisser détruire des entreprises civiles. C'est le retour au Moyen-âge, à l'anarchie. Ils veulent réintroduire un système tribal, féodal. Ils ne comprendront jamais les avantages du progrès à l'occidentale ; ces gens ne partagent pas nos valeurs démocratiques. Ils ne le pourront jamais. Je suis pour la manière forte ! »

Rodriguez pensa que cette vision très réductrice du rôle de la France civilisatrice ne mènerait pas très loin. Delauze exprimait le point de vue des colons. Il ne

pouvait pas en être autrement, surtout dans l'esprit borné du lieutenant. Il y avait peu de chance qu'il comprenne les arguments des rebelles musulmans qui rejetaient nos « valeurs ».

Le forestier regardait par la fenêtre éclatée les cavaliers qui bouchonnaient les petits chevaux arabes, en sueur. Il ne put s'empêcher de répondre à Delauze :

« Une fois dans votre vie vous devriez essayer d'être à l'écoute des autres. Si le Gouvernement français avait tenté d'établir un dialogue avec les indépendantistes, on n'en serait pas là. L'interdiction de l'Istiqlâl et le démantèlement des organisations syndicales sont un appel à la révolte. Lyautey l'avait compris : il soutenait la dynastie chérifienne et le pouvoir du sultan. Les nouveaux résidants ont fait tout faux, et votre vision étroite du monde arabe nous mènera à la catastrophe.

— Je ne m'étonne pas de vos propos, Monsieur Rodriguez. Vos lectures vous ont tourné la tête. On connaît vos sympathies pour les indigènes. Mais maintenant la coupe est pleine. L'attaque est la meilleure des défenses, vous le savez bien. Nous allons faire donner l'aviation sur le Talmest et aux Aït Abdis. Les maquisards se terrent dans les « azibs » des moutonniers. Ils sont ravitaillés par les gens des douars. On va organiser une fouille en règle à Zahouiat Ahançal. Ils cachent des armes, tout le monde le sait ! »

Le capitaine Robert ne disait rien. Il semblait approuver le lieutenant. Le forestier était déçu du manque de réaction de son ami. Il savait que le capitaine partageait largement son point de vue. Mais l'option militaire prenait temporairement le pas sur le dialogue, compte tenu des événements.

Rodriguez sortit du bâtiment, le visage fermé. On lisait de la colère dans ses yeux bruns. Il remonta dans le Dodge, à côté d'Ali qui l'interrogeait du regard :

« Le lieutenant veut la guerre et Robert laisse faire. La vie va être difficile dans la vallée !

— Qu'Allah nous protège ! Il va y avoir des morts... »

Rodriguez se fraya un chemin à travers le groupe de chevaux qui attendait, résigné, au milieu de la cour, accablé par la chaleur solaire. Quelques cavaliers levèrent la main pour saluer le départ du forestier. En face de la mine, la paroi hostile des Aït Abdis dominait le col de Tazoult ; le plateau, inaccessible, encore en partie enneigé, semblait les narguer.

*

Après le solstice d'été, il y eut de grandes chaleurs. Le vent venait de l'est, apportant une poussière jaune qui provenait du grand erg occidental. Ces bouffées sahariennes rendaient l'atmosphère presque irrespirable. Les ouvriers travaillaient avec une écharpe sur la bouche, certains avaient ressorti le chèche des grandes occasions ; on ne voyait que leurs yeux brillants entre les plis du tissu blanc. Rodriguez se plongeait dans le travail, les commandes affluaient, il n'arrivait pas à suivre, mais il se retrouvait dans cette activité incessante. La scierie tournait parfois même la nuit. Il avait remis en route le groupe électrogène, et le bruit du Diesel couvrait celui du moteur de la scie et les cris des ouvriers.

À la fin du mois de juillet, il décida de s'accorder une pause. Les premiers orages avaient refroidi l'air surchauffé par le coup de chergui. En altitude il faisait bon, un petit vent frais balayait les hauts plateaux, harcelés sans pitié par les rayons solaires. Avec Santini, remis de sa blessure, ils avaient prévu une partie de chasse au sanglier au pied de la falaise des Aït Abdis. Cette sortie était planifiée de longue date, mais l'activité jusque-là débordante des deux colons ne leur permettait pas de prendre un congé.

Un matin tôt, ils quittèrent la mine à pied et remontèrent un des nombreux torrents secs qui serpentaient à la surface de l'éboulis boisé conduisant au pied de la falaise. Le Corse marchait devant, son crâne chauve brillait aux premiers rayons du soleil matinal. Il avait une stature imposante et Rodriguez eut un peu honte de sa petite taille : on l'avait si souvent plaisanté à Bellecombe ! Il avait été étonné lorsque Louise avait répondu à ses avances. Dans la région beaucoup de jeunes montraient un profil idéal et se prenaient pour des acteurs américains, roulant les mécaniques. À la longue, elle les avait ignorés, séduite par la force tranquille du forestier. Lui ne trichait pas.

« On va s'arrêter quelques minutes. Les cochons ne sont pas loin ; on fait trop de bruit. Nous arriverons bientôt dans la zone dégagée, sous le surplomb de la paroi. Il vaut mieux rester dans les taillis et écouter. »

Santini arma son fusil de chasse et écarta les buissons avec précaution. Les sangliers s'étaient réfugiés sur une vire étroite, à l'ombre de la falaise. Toute une famille : un gros mâle au groin agressif, une femelle et trois petits qui couraient autour du couple. Le vent soufflait dans la bonne direction et les bêtes sauvages ne les avaient pas

repérés. Impatient, le Corse ajusta et tira en direction du mâle. Déséquilibré dans l'éboulis instable, le chasseur ne put atteindre sa cible, la balle n'avait fait qu'effleurer la croupe de l'animal qui bondit vers la lisière de la forêt, suivi de la femelle affolée et de sa progéniture. Rodriguez tira à son tour, mais la troupe de sangliers disparut dans les taillis.

« Tu as tiré trop vite, Gaston. On les a manqués ! »

À ce moment, le troupeau de sangliers ressortit du bois de pins et fonça en direction de la grande faille oblique qui coupait la face des Aït Abdis comme une cicatrice, permettant l'accès au plateau, 250 mètres au-dessus.

« Ils nous échappent : ces sales bêtes vont emprunter le sentier berbère qui mène à la crête. On a encore une chance ; il faut les suivre, avec les petits ils ne se déplaceront pas vite ! »

Santini était furieux, il ne voulait pas reconnaître son erreur. Rodriguez, à bout de souffle, avait de la peine à le suivre. Dans la faille, le sentier mal tracé zigzagait entre de gros blocs calcaires. Des buissons, à l'odeur aromatique, poussaient ça et là, occupant les fissures du rocher. Le sentier était encore à l'ombre, et un vent frais remontait le couloir escarpé.

« Je les vois, ils filent derrière les buissons, au milieu de la faille. Ils ne vont pas très vite, tu as dû quand même le toucher sérieusement. »

Ils firent une pause à mi-hauteur. Les sangliers avaient disparu, et Santini pestait contre sa maladresse. Il chercha sa gourde et dévissa le bouchon métallique, son regard courroucé fixé sur le forestier. Ce dernier observait le sommet de la faille, au niveau de la crête de roche brune qui se découpait sur un ciel bleu profond.

« Il y a quelqu'un là-haut. J'ai vu la tache blanche d'une djellaba ; l'homme faisait des signes. »

Soudain un coup de feu éclata et un projectile s'écrasa au-dessus de leurs têtes contre le mur moussu, avec un bruit mat. Au sommet de la faille une petite fumée bleue s'élevait dans le ciel immaculé. Plusieurs têtes, coiffées d'un turban serré, s'agitaient ; des mains désignaient les deux chasseurs. Santini pointa son fusil vers les agresseurs, mais Rodriguez lança un cri d'alarme :

« Attention, ce sont des partisans. Ils sont trop nombreux. Nous devons fuir, baisse ton fusil ! »

Les deux hommes dévalèrent le sentier sans se retourner. Sur la crête, on entendait des cris, mais les assaillants semblaient avoir renoncé à les poursuivre. Au loin, un bruit de moteur s'imposa progressivement dans le ciel d'azur : venant de l'ouest, deux avions aux cocardes tricolores survolaient la vallée ; ils se dirigeaient vers le plateau. Rodriguez les vit disparaître derrière la ligne de crête. Le silence était retombé dans le cirque rocheux. Le groupe de rebelles s'était enfui, effrayé par les deux Moranes qui tournaient au-dessus de leurs têtes.

« Il se passe quelque chose, j'ai cru comprendre que le capitaine Robert avait renoncé à envoyer de nouveaux raids aériens contre les rebelles. De toute façon les Berbères ne se rendront pas, ils sont fiers et ils ont l'habitude du combat. Ecoute, Gaston, j'entends des détonations ! Ils mitraillent le plateau...

— Oui, mais on finira bien par en venir à bout ! On ne peut plus travailler en sécurité dans la vallée... »

Ils traversèrent la forêt de pins, écrasée par le soleil de ce début d'après-midi. Rodriguez sentait une sourde angoisse monter peu à peu dans son torse. Les partisans

d'abord, puis les avions : quelque chose clochait. Il s'attendait à une mauvaise nouvelle.

Ils arrivèrent épuisés sur le carreau de la mine. Un groupe d'ouvriers discutait à l'ombre d'un des bâtiments. Des soldats fumaient en silence, l'air désabusé, peu concernés. Le travail était interrompu. Surpris, Santini s'adressa à son contremaître :

« Que se passe-t-il ici ? Retournez dans la mine, je ne vous paie pas pour palabrer ! »

Le contremaître hésita, il regardait les autres. Un ouvrier s'avança, plus intrépide que ses collègues. Il avait fait la guerre et parlait bien le français. Il leva une main gercée par le travail :

« Les grands chefs marocains ont destitué le sultan Mohammed, et les Français vont l'exiler. C'est la guerre. Le peuple va se soulever et demander l'indépendance. Aujourd'hui nous sommes en grève. »

Santini ne répondit pas, il regardait Rodriguez, avec un visage embarrassé. Ce dernier haussa les épaules :

« Il n'y a rien à faire, il faut attendre la suite des événements. Et demander une protection renforcée à Delauze ; il sera enchanté. »

Le forestier avait le visage tendu, un goût amer dans la bouche. La parole était maintenant aux militaires ; les armes allaient de nouveau retentir dans la vallée de l'oued Ahançal. La répression serait féroce, la France défendrait ses intérêts jusqu'au bout. À moins que des voix s'élèvent pour prêcher la paix et la réconciliation. Rodriguez ferait partie de ces voix là ! Il croyait à une vie possible, en harmonie, entre les deux communautés. Il n'y avait de toute manière pas d'autre choix.

Chapitre 3

La nuit chaude, africaine, pesait lourdement sur les bâtiments de la scierie. Le ciel criblé d'étoiles luisait au-dessus de l'ombre inquiétante des massifs endormis. Rodriguez avait de la peine à trouver le sommeil. Il s'était couché tard, après avoir revu ses livres de compte et préparé la paye des ouvriers. Dans le grand lit solitaire, il repensait à Louise, à leur ménage éclaté, les yeux grands ouverts, fixés sur le plafond de bois brut. Il ne lui en voulait pas, leur relation s'était transformée au fil des jours, usée par la routine de la vie simple de la vallée, qui s'écoulait au rythme monotone des saisons. Elle n'avait pas compris son attachement à la terre et à sa nouvelle existence. Il y avait aussi de la jalousie ; elle était exclusive, ne voulait pas partager. Elle sentait que le forestier lui échappait, se consacrait entièrement à son œuvre, faisait corps avec la forêt et le désert de pierre des hauts plateaux qui dominaient la vallée de l'oued Ahançal.

Rodriguez rejeta ses draps humides vers le pied du lit, d'un geste brusque des talons. Il se leva, le corps nu, en sueur ; il fit quelques pas autour de la pièce plongée dans la pénombre. Par la fenêtre, il apercevait le toit de tôle du

hangar des scies qui brillait faiblement à la lumière des étoiles. Quelques ombres s'agitaient du côté des baraques des ouvriers. Eux aussi avaient de la peine à trouver le sommeil. Il se recoucha, après avoir bu un verre d'eau. Il parcourut quelques pages d'un de ses livres préférés, à la lumière vacillante de sa lampe à pétrole. La mèche se consuma lentement, avec un léger grésillement et l'obscurité s'installa progressivement dans la pièce. Il s'endormit d'un sommeil épais, peuplé de rêves étranges. Il entendait des voix, on l'appelait avec insistance.

Il ouvrit les yeux, encore embrumés de sommeil. Au plafond, des taches rouges se déplaçaient, telles des feux follets, dans une danse fantastique. On heurta violemment à la porte du chalet. Cette fois, il était complètement réveillé. La voix du contremaître lui parvint, étouffée par la cloison de bois :

« Patron, m'sieur Samuel, réveillez-vous ! « fissa » ! Il y a le feu ! La cabane du groupe électrogène est en train de brûler... »

Il enfila son pantalon, à l'aveuglette et répondit fébrilement, d'une voix enrouée :

« J'arrive ! Mettez la pompe en route. »

Dehors, un vent chaud lui caressa les joues. L'odeur insistante des pins parfumait le lieu du sinistre : de grandes flammes jaunes sortaient du toit du hangar, léchant le ciel noir. Derrière lui, il entendait Napoléon dans son enclos, qui grognait, affolé, martelant le grillage de son groin puissant. Rodriguez avait récupéré l'animal blessé, à la lisière de la forêt. Il avait été gravement mordu par un de ses congénères, derrière une oreille, laissant une trace sanglante sur le sol recouvert d'épines. Le forestier l'avait installé dans un appentis attenant au chalet ; il l'avait soigné et le considérait un peu comme

un animal de compagnie. Il lui parlait, parfois, les jours de déprime. Napoléon répondait, avec des petits cris satisfaits. Ils s'entendaient bien tous les deux.

Devant l'incendie, la chaleur était insupportable. Le hangar était condamné. Deux ouvriers essayaient vainement d'intervenir, la pression de l'eau était insuffisante et le réservoir d'eau de pluie presque à sec. Rodriguez recula lorsque le toit s'effondra, dans une pluie d'étincelles. Derrière lui une voix aiguë, angoissée, surmonta le vacarme de l'incendie :

« Quel malheur ! C'est un accident ? Comment le feu a-t-il pu prendre si rapidement ? J'ai été réveillé par le bruit de la pompe. »

Jacques ouvrait des yeux étonnés en contemplant la ruine qui achevait de se consumer. Des petites flammes bleues couraient encore le long de la façade de bois.

Rodriguez avait la mâchoire serrée, il secouait la tête, de la rage sur le visage :

« Ce n'est pas naturel ; le feu s'est propagé trop vite. Le groupe électrogène ne fonctionnait pas. Pour moi c'est un sabotage ; quelqu'un nous en veut et cherche à paralyser nos activités. La scierie attire des convoitises, nous n'avons pas que des amis, hélas ! Et puis il y a déjà eu la panne avec la Citroën. Là, j'étais visé personnellement. Je ne crois plus à la thèse de l'accident.

— C'est sûrement un coup des rebelles ; après la mine, ils s'attaquent à la scierie. Ils veulent nous impressionner, nous faire déguerpir. Il y a déjà eu des précédents sur le plateau des phosphates, à Oued Zem, contre les intérêts français. Il fallait s'y attendre, ce n'est qu'un début !

— Non, je ne crois pas que les indépendantistes soient impliqués. Ce n'est pas leur méthode. En général

ils attaquent en force et font beaucoup de bruit et de dégâts, comme à Tazoult. Ils ne se contenteraient pas de brûler un simple hangar. Il y a autre chose, je ne comprends pas... »

Les ouvriers s'étaient rassemblés autour des ruines fumantes, les visages étaient désolés ; ils secouaient la tête en parlant à haute voix, les bras en l'air. Ils cherchaient un coupable, accusaient les tribus hostiles aux Français. Un homme se détacha du groupe, en poussant un jeune garçon au crâne rasé et à la peau noire devant lui. Rodriguez reconnut le jeune Rachid, le boy de Louise. Elle aimait bien le garçon qui était à moitié muet. Louise communiquait par signes avec lui. Ils avaient inventé tout un vocabulaire. L'homme et le garçon noir sortirent de l'ombre qui était retombée comme un voile sépulcral sur le lieu du sinistre. Rodriguez discerna un visage maigre : c'était celui d'Ali, le contremaître ; ce dernier prit la parole d'une voix basse :

« Rachid a tout vu, le garçon dormait devant la cabane des ouvriers. Il a entendu du bruit, des pas derrière le hangar et des chuchotements ; il s'est réveillé et s'est approché des intrus. Le gardien somnolait dans la maison forestière. Lui n'a rien entendu, vous pourrez le renvoyer dans son village. C'est un incapable, « kif ouallou ! ».

— Le gamin a reconnu quelqu'un ?

— Il m'a dit quelques mots en « tamazight » ; j'ai cru comprendre qu'un des incendiaires était un ancien ouvrier de la mine. C'est un Aït Saïd du Talmest ; il y a encore des insoumis là-haut. L'homme portait une bouteille, de l'alcool ou de l'essence. Tout s'est passé très vite.

— Alors ce serait quand même une action des rebelles ?

— « Bla chek » ! Probablement. »

Tout le monde se taisait maintenant. Les ouvriers commençaient à fouiller les décombres, le groupe était hors d'usage. Heureusement la grande scie circulaire fonctionnait au fuel, le vieux moteur de camion tournait rond. Le groupe électrogène servait surtout d'appoint et faisait tourner la scie à ruban pour affiner les madriers et confectionner les planches et les lambourdes. Il en serait quitte de faire débiter ses poutres à Marrakech, et commander du nouveau matériel ; les menuisiers n'attendraient pas.

Une aube trouble se levait derrière les grands massifs qui avaient pris une teinte grisâtre. C'était le moment où la montagne se montrait nue et froide. Le soleil n'éclairait pas encore les grandes façades livides. Un vent frais secoua les pins pendant quelques minutes. Rodriguez se dirigea en direction de l'oued ; il traversa la piste et s'enfonça dans les fourrés. Le bruit du courant parvenait à ses oreilles, rassurant. Il s'arrêta sur la rive et plongea ses mains fiévreuses dans l'eau claire et froide. Il avait besoin de réfléchir, de mesurer l'importance des événements. Depuis quelques mois il sentait que le pays était en train de changer. Une sourde animosité montait autour de lui, la population regardait les Français d'un œil nouveau. Lui, l'ancien résistant, connaissait bien cette attitude faite d'espoir et d'arrogance. Les Marocains cherchaient à s'affirmer, poussés par un groupe d'intellectuels qui revendiquaient l'indépendance et une redistribution des terres arrachées aux tribus par les colons. À Marrakech, les gens se retournaient maintenant sur son passage, en chuchotant, avec des airs de

conspirateurs. Les visages avaient perdu un peu de leur chaleur naturelle.

Maintenant, le soleil inondait le fond de la vallée de ses rayons orangés. La grande façade de la Cathédrale s'était à nouveau allumée, dominant l'oued de sa masse imposante. Les montagnes alentours et la pinède avaient retrouvé leurs couleurs. Le temps s'écoulait rapidement et Rodriguez n'avait pas bougé, comme fasciné par le flot tranquille et obstiné de la rivière qui ondulait à ses pieds. Il devrait peut-être quitter un jour ce pays, abandonner son œuvre, s'arracher à cette vallée perdue qui avait pris le meilleur de lui-même. Les événements étaient plus forts que sa volonté ; il dérivait dans les méandres hasardeux de l'Histoire qui emportait tout le genre humain vers une destination inconnue.

Il se secoua. Un bruit de moteur venant de la piste lui fit relever la tête et retourner dans la réalité de ce matin triste et pourtant lumineux. On entendait des bruits de voix et des claquements de portières. Il reconnut la voix haute, avec un léger accent germanique, de René Lepage, l'agent forestier de la Résidence. Rodriguez sortit du taillis de lentisques et fit quelques pas sur la piste en direction des nouveaux venus. Au bruit, Lepage se retourna et le salua un peu mécaniquement, secouant sa tignasse rousse. Il avait les yeux vairs, la peau blanche, délicate et supportait mal le soleil impitoyable de la montagne. Il avait un caractère instable et ne supportait pas la contradiction. Conscient de l'importance de son poste, il se sentait un peu propriétaire de la vallée, croyant régner sur le domaine forestier, appliquant la loi de manière stricte. Les Berbères avaient un peu peur de son grand corps maigre, flottant dans sa tenue militaire. Ses yeux sévères inquiétaient.

Lepage avait parlé à plusieurs reprises de racheter l'exploitation, après le départ de Louise. Il avait cherché à profiter du désarroi de Rodriguez, qui parlait de vendre. À cette époque il ne se voyait plus d'avenir, seul dans la vallée avec son frère malade. En fait les propositions de rachat ne manquaient pas. Un riche financier arabe de Marrakech l'avait relancé à plusieurs reprises, maintenant que l'exploitation tournait bien. Le caïd de Beni Mellal s'était aussi mis sur les rangs ; il proposait une grosse somme.

L'agent forestier était accompagné de son auxiliaire marocain, Omar ben Kassem, un jeune berbère de petite taille, au visage rond, d'humeur égale. Rodriguez s'était lié d'amitié avec le jeune homme. Ses parents habitaient Beni Mellal et Rodriguez était régulièrement invité à des réunions de famille ou à des fêtes. Le mariage d'Omar avec Fatima avait été un événement mémorable ; Rodriguez avait dû quitter la scierie pendant plus de trois jours. Il n'avait pas beaucoup dormi. Louise l'accompagnait, elle avait vécu de vrais moments de bonheur ; elle avait dansé comme une folle avec la mariée et participé aux travaux de la cuisine. Elle aimait ça, Louise, les petits plats et les palabres qui n'en finissaient pas. Avec les femmes d'ici, elle était servie. Elle sortait son arabe approximatif, s'esclaffait de rire devant les yeux ronds des femmes qui ne comprenaient pas. Omar avait sorti quelques bouteilles de rouge ; les deux hommes avaient bu en cachette, ils se félicitaient mutuellement, comme deux complices.

Lepage escalada le talus, et s'arrêta devant la ruine encore fumante du hangar. Une odeur de cendre chaude et de caoutchouc grillé empestait l'atmosphère.

« Là, ils ne t'ont pas raté. Après le coup de la mine, je m'y attendais un peu. Maintenant tu es dans le collimateur de la guérilla. Ils ne font pas de cadeaux ! J'ai eu des hommes attaqués hier après-midi sur la piste, avant Zahouiat-Ahançal. Ils allaient estimer une coupe de bois. Les tribus n'aiment pas que l'on touche à leur patrimoine. Il n'y a pas eu de blessés. Je suis venu t'avertir ce matin, mais j'arrive un peu tard !

— Ecoute René, j'ai des doutes. Les types qui ont fait ça auraient pu s'attaquer au hangar des scies, faire des dégâts plus conséquents ; ils n'étaient même pas armés, du moins c'est ce que dit le gamin qui les a vus. J'ai toujours refusé d'avoir une protection de l'armée ici. Je trouve les militaires trop arrogants. C'est une provocation pour les indigènes.

— D'accord, mais maintenant tu devras suivre les conseils de Delauze. Il sait de quoi il parle. La sédition est en train de s'établir dans le pays. »

L'agent forestier caressait ses joues maigres, il donnait des coups de pied rageurs dans les planches noircies. Un pli de contrariété se dessinait sur son front pâle. Il avait envie d'ajouter quelque chose, mais se retenait, comme par pudeur. Finalement, il ouvrit la bouche, dans un suprême effort :

« Tu sais qu'en cas de coup dur tu peux compter sur moi ! Je suis toujours preneur ; maintenant j'ai la cinquantaine, et j'aimerais quitter l'administration. On est trop mal payé et tu me connais : j'applique la loi mais j'ai de la peine avec la bureaucratie, et avec la chaleur ! J'étouffe à Beni. Les gens me détestent ; ils me comparent à Beaudin, c'est tout dire. Je me verrais bien à la Cathédrale, il y fait bon. Tu es jeune, avec un petit capital tu pourrais refaire ta vie en métropole. Il faut te

remarier, la solitude ce n'est pas bon pour la tête ; et je ne parle pas du reste !

— Je connais déjà ton discours, tu n'es pas le seul à me le servir. S'il le faut, je demanderai l'aide de l'armée. Mais ma vie est ici, mon vieux, inutile d'insister. »

Rodriguez fit un grand geste du bras, désignant les constructions de l'exploitation et le chalet. Il montra aussi le paysage qui sortait de sa léthargie matinale :

« Voilà mon environnement, je suis venu chercher ici une partie de moi-même et je l'ai trouvée. Tu sais que j'ai lutté pour ça ces dernières années. Nous avons construit la scierie avec Louise, elle y croyait au début. C'est tout ce qui me reste d'elle. »

Lepage ne répondit pas ; il avait l'air gêné. Omar les avait rejoints, il serra la main de Rodriguez :

« Je suis désolé pour toi, Samuel. Il faut protéger le site, ils peuvent recommencer n'importe quand. Tu es toujours le bienvenu chez nous, à Beni. Viens prendre quelques jours de repos, Fatima sera enchantée.

— Merci, Omar, je suis sensible à votre invitation. Pour l'instant j'ai beaucoup de travail, les clients se pressent au portillon et j'ai de la peine à faire face. Cet automne, peut-être... »

Les deux hommes remontèrent dans la Jeep qui attendait sagement au bord de la piste. Elle démarra dans un nuage de poussière. Le forestier se dirigea vers le chalet ; il était presque midi. Jacques l'attendait sur le perron de ciment, les bras ballants, pâle silhouette. Rodriguez leva un bras, dans un geste fataliste :

« On ne va quand même pas se priver de manger ; après tout, les dégâts ne sont pas si graves. Je vais préparer une omelette, il reste aussi du jambon. On ouvrira une bonne bouteille. »

Dans le chalet il faisait frais, grâce à l'ombre des grands pins qui étendaient leurs ramures protectrices sur le toit de tôle. En mangeant, Rodriguez regardait à travers la fenêtre la grande paroi familière de la Cathédrale. La montagne fétiche veillait toujours sur l'exploitation. Il y croyait, il y avait comme un pacte entre elle et lui. Mais jusqu'à quand ?

En fin de journée, le camion de la mine s'arrêta devant le grand hangar ; le forestier était en train de mesurer un lot de grumes écorcées avec deux ouvriers. Il se retourna en direction du véhicule, le front en sueur. Santini s'approchait, l'air désolé, les mains en l'air. Il toucha l'épaule de Rodriguez, d'un geste protecteur.

« J'ai appris pour le hangar ; j'étais descendu hier à Tilougguit, jour du souk. Aujourd'hui, j'attendais le camion qui remontait à vide. On en parlait déjà en début d'après-midi, les nouvelles vont vite. Si tu as besoin d'aide...

— Merci, il n'y a pas eu de blessés. On s'en est bien tirés ; l'incendie n'a pas touché les scies.

— Tu as eu de la chance. Delauze va envoyer quelques hommes. Les insurgés sont prêts à tout, maintenant. Il faut se serrer les coudes. On s'attend à d'autres attentats. À Marrakech ils ont fait sauter des bombes ; il y a eu des blessés. Les Européens ont peur.

— C'était prévisible, les Marocains n'accepteront jamais l'autorité du nouveau sultan mis en place par la Résidence. Ben Arafa est une marionnette qui fait le jeu des riches propriétaires fonciers. La gauche est muselée... »

Santini fit la moue. Il n'approuvait pas le raisonnement du forestier.

« Si on veut construire le pays, on doit utiliser les grands moyens. Il faut mettre les terres en valeur, je suis pour une vision à grande échelle ; l'avenir n'appartient plus aux petits propriétaires. Le temps des tribus est révolu. Il faut rentabiliser l'agriculture ; au Maroc la vigne pousse bien : tu imagines, avec ce soleil ! Il faut investir dans la vigne. Je devrais vendre la mine et m'installer dans la plaine. Ici je m'ennuie, même que le plomb se vend bien ! »

Le Corse se plaignait régulièrement, un peu pour la forme. Comme Rodriguez, il avait développé à la longue un lien affectif avec la vallée. Il n'imaginait pas son avenir ailleurs. Il avait ses habitudes, et compensait son manque de femmes avec les filles de l'hôtel de Paris. Luigi le soignait bien, il connaissait ses goûts pour les jeunes blondes, aux formes généreuses, prêtes à tout. Il les faisait venir d'El Hajeb, où les maisons closes étaient appréciées de toute la région.

« Pour changer de sujet, j'ai vu en passant que le pont d'Imi n'Warg était de nouveau fragilisé ; j'ai peur pour mes camions. Il ne tiendra pas les crues d'automne. Je te propose une descente à Marrakech la semaine prochaine : on ira tirer les oreilles à Beaudin. Il faut qu'il fasse quelque chose. Les Travaux Publics ne répondent plus à mes lettres.

— Oui, ça tombe bien, je dois voir mon assureur pour annoncer l'incendie. Ils devraient me rembourser le matériel détruit ; il faudra que je commande un nouveau générateur. »

Santini fit quelques pas en direction de son camion, le corps penché en avant, évitant les branches basses ; il se retourna soudain, le visage sérieux :

« Delauze m'a donné une grenade offensive ; il pense que la piste du col n'est pas sûre. Depuis l'accrochage avec les gars de Lepage, on ne sait jamais !

— Tu ne crois pas que le lieutenant en fait un peu trop ? J'aurais refusé à ta place...

— Non, justement tu n'es pas à ma place. Bon ! C'est pas tout ça, il me reste du chemin à faire et mon chauffeur est malade. Il faut que je conduise moi-même le Renault et il est capricieux, il tire toujours à gauche !

Dans la soirée, Rodriguez dut s'occuper de son frère qui tomba dans une crise de mélancolie. Comme tous les soirs le gamin crachait du sang. Il se croyait perdu, des larmes d'angoisse coulaient sur son visage ; il secouait ses cheveux gras, en tapant du poing sur la table. Le forestier se sentait impuissant devant une telle détresse. Pour la centième fois il tenta de persuader Jacques de quitter le pays et de se refaire une santé, mais le gamin secouait la tête, obstiné, les yeux hagards.

Dans ces moments de déprime, Rodriguez se sentait bien seul. Les ouvriers s'étaient retirés dans leurs cabanes ou étaient partis pour rejoindre leur douar. L'équipe de nuit n'était pas encore au travail, les hommes arrivaient de plus en plus en retard ; ils prenaient prétexte de l'insécurité. Parfois le contremaître, Ali, venait tenir compagnie à son patron. Il s'occupait aussi de Jacques, lui prodiguait des mots d'apaisement. Il était généreux, comme la plupart des gens d'ici.

Mais ce soir le calme régnait sur l'exploitation. Seul le cri strident des grillons hachait le silence.

Le dimanche suivant, au petit matin, l'oued se mit à monter, comme pour donner raison au Corse. Rapidement l'eau déborda sur la piste, et des tourbillons boueux, rouge sang, vinrent lécher à nouveau le talus du hangar principal. Pourtant le ciel était dégagé et une nouvelle journée éclatante s'annonçait, la vallée s'offrait comme une jeune fille fraîche et tendre.

Quelque part en amont un orage violent avait éclaté, les éléments s'étaient déchaînés, mais à la Cathédrale la douceur de l'été avait accompagné ce début de journée.

Rodriguez s'était rasé rapidement sur le perron, à la lumière du jour. Ensuite, il avait fait appeler le contremaître. Il le reçut avec de l'inquiétude dans le regard.

« J'ai peur pour le pont, notre bricolage ne tiendra jamais ; avec les troncs qui dérivent, les étais vont sauter. J'avais prévu une livraison et un voyage avec les déchets de la scierie, on est encombré avec les dosses qui s'accumulent. On va aller vérifier sur place. »

Ils coupèrent à travers la pinède. Depuis le haut du talus de terre violette, on voyait le courant furieux qui commençait à recouvrir le tablier du pont. Ali secoua la tête, il s'écria, soulagé :

« Chouf », patron ! Il a tenu. Le temps est beau, l'eau va sûrement baisser dans la journée. »

Les deux hommes souriaient en rejoignant le hangar des scies. Le contremaître avait raison, la crue ne pouvait pas durer. En effet, en fin de journée l'eau avait commencé à baisser, le courant diminuait et l'oued rejoignait paresseusement son lit, laissant derrière lui un paysage dévasté. La boue recouvrait la piste et des

branches mortes s'accrochaient à la base des peupliers et dans la verdure des taillis de lauriers. Quelques poissons à l'agonie s'agitaient encore sur le sol, leurs écailles brillaient, argentées, sous les feux du soleil couchant.

Rodriguez s'étendit sur son lit défait, fatigué de sa journée de travail. La crue avait un peu perturbé son programme, mais il n'avait qu'un jour de retard sur sa livraison : un lot de lambourdes pour la construction d'une école à El Ksiba. Quant aux déchets de la scierie, ils attendraient encore.

Mais il fallait régler le problème du pont une bonne fois pour toutes. Là, il était d'accord avec Santini. La situation ne pouvait plus durer ; il ne pouvait pas travailler dans le provisoire. Le chauffeur arabe était inquiet, il avait à nouveau peur de capoter dans l'oued avec le camion et son chargement. Le risque était grand et le forestier tenait à assurer un maximum de bien-être à son personnel. Certains colons négligeaient complètement la sécurité de leurs ouvriers, et personne ne prenait le parti des indigènes. Les Berbères, mal payés, étaient souvent rudoyés ; la main d'œuvre ne manquait pas dans la vallée.

Le lendemain, il avait pris sa décision. Il irait à Marrakech pour demander un entretien en tête-à-tête avec Beaudin. Il devait secouer les Travaux Publics et obtenir de l'aide avant les pluies d'automne. L'état de la piste s'était encore aggravé, il fallait combler les ornières avec des blocs de roche et des galets. Le chauffeur perdait plusieurs heures à chaque voyage.

Vers le soir, le camion de la mine s'arrêta comme à son habitude devant le grand hangar. Santini monta au chalet, pour boire une anisette et commenter les dernières

nouvelles annoncées par le protectorat. Il approuva la décision de Rodriguez.

« On partira en fin de semaine, j'ai encore une livraison de prévue. Saïd se débrouillera seul à la mine pour quelques jours. Là-haut, c'est la routine et il n'y a pas trop à faire...

— D'accord, cette fois on va mettre le paquet. J'en ai assez de l'arrogance de Beaudin, il nous mène en bateau. Il s'en fout du bled. On ira avec le GMC, il a besoin d'une révision ; une fois à Beni je prendrai rendez-vous avec Jolivet ; il s'y connaît en mécanique américaine. »

Le vendredi matin, ils étaient en route vers Tilougguit ; le GMC roulait lentement, évitant les fondrières sur la piste défoncée par le passage des camions. Santini était de mauvaise humeur ; il avait mis un veston léger et une chemise neuve pour la circonstance, mais il avait renversé sa tasse de café sur son pantalon clair : il essayait vainement de faire disparaître la grande tache foncée qui ornait maintenant sa cuisse gauche. Rodriguez, accroché fermement au volant de la camionnette, secoué par les cahots, le regardait avec un air amusé sur le visage :

« Tu présentes mal, ils ne vont pas te prendre au sérieux à Marrakech. On trouvera un autre pantalon, demain, à Beni Mellal ; et puis on en profitera pour passer une petite heure au « hammam », ça te calmera, rien de tel que l'eau chaude ! Surtout que la discussion avec Raymon Beaudin risque d'être orageuse. Il faudra garder notre calme si on veut arriver à quelque chose avec lui.

— Tu sais bien que je n'aime pas l'eau, on peut aussi attraper des maladies dans ces foutus bains maures ; en

tout cas on le dit. Et puis, je n'ai pas l'intention d'être calme, ça fait une année que j'attends ce moment ; le bonhomme était toujours absent. Cette fois ce sera la bonne.

— Pas sûr ! Nous n'avons pas pu prendre de rendez-vous. Il trouvera bien un prétexte pour nous décourager. Enfin, demain on téléphonera aux Travaux Publics depuis Beni ; on verra bien... »

Ils entrèrent sur le coup de midi dans Tilougguit ; un soleil de plomb pesait sur le village. Ils mangèrent un tajine au mouton dans une gargote qui donnait sur la place du souk chauffée à blanc. Des gosses insouciantes jouaient dans la poussière avec des chiens galeux. Rodriguez donna quelques pièces à un mendiant au visage craquelé, les yeux humides, la djellaba en loques. Il le connaissait bien : c'était le frère, un peu dégénéré, d'un de ses ouvriers. Il avait été rejeté par sa famille pour une raison obscure, et réduit à vivre de la générosité publique.

Ils reprirent la piste en début d'après-midi. Après trois heures de conduite épuisante, ils arrivèrent enfin en vue du pont suspendu sur l'oued Abid, à proximité de Ouaoizaght. Le soleil déclinait sur l'horizon et ses rayons rasants, aveuglants, blessaient les paupières douloureuses de Rodriguez. Malgré les cahots de la piste, Santini s'était endormi ; sa tête à demi-chauve heurtait parfois le pare-brise. À l'entrée du pont, la sentinelle leur fit un signe de bienvenue. Le pont était un point stratégique et le capitaine Robert avait ordonné une surveillance constante ; il n'était pas difficile d'imaginer que les partisans chercheraient à le faire sauter, un jour

ou l'autre, pour tenter de paralyser les déplacements dans la vallée.

Rodriguez échangea quelques mots avec l'homme, un grand gaillard, qui possédait un fort accent méridional, un peu emprunté dans sa tenue de combat. Puis il lança la camionnette sur le pont ; les madriers posés irrégulièrement claquaient sous le poids du véhicule. Fatigué par cette journée passée sur la piste et aveuglé par les rayons brûlants du soleil couchant, il perdit soudain le contrôle du GMC qui se déporta sur la gauche ; il freina brutalement et la lourde camionnette s'arrêta à quelques centimètres de la rambarde métallique. Un vilain bruit provenant d'une des roues avant l'avertit d'un ennui imprévu : il avait dû rouler sur une des nombreuses têtes de clous qui dépassaient sur le côté des madriers. Santini, complètement réveillé, avait déjà ouvert sa portière et fait le tour du véhicule par l'arrière. Il contemplait le pneu dégonflé en se grattant le sommet du crâne :

« Bravo, tu ne l'as pas raté celui-là ! Je parle du clou, évidemment. Depuis le temps que tu traverses ce foutu pont, tu aurais quand même pu nous éviter ça. On a déjà pas mal de retard ; c'est sûr qu'on va arriver en pleine nuit à Beni Mellal. À l'hôtel, ils n'attendent pas, surtout que les cadres de l'armée occupent d'habitude la plupart des chambres.

— Arrête de râler, viens plutôt m'aider à sortir la roue de secours et le cric. Regarde, Abdou est en faction à l'autre bout du pont. Il va nous donner un coup de main, dans un quart d'heure on sera loin. Quant au logement, ne te fais pas de souci ; on ira chez Omar, l'aide forestier sera content de nous recevoir. Il a de la place. Sa femme

vient d'accoucher, elle est encore à la maternité. Il y a eu des complications. »

La roue de secours fut fixée en quelques minutes, avec l'aide du Sénégalais, le visage hilare. Il tapa sur l'épaule de Rodriguez, d'un geste familier. Il plaisanta :

« Alors, m'sieur Samuel, tu veux passer la soirée avec nous ! Ici il n'y a rien à boire. C'est le bled. m'sieur Santini sera mieux à l'hôtel de Paris ! »

Le Corse ne goûtait pas l'humour facile du Sénégalais. Il haussa les épaules en remontant dans la cabine du GMC. Le soleil se couchait lorsqu'ils traversèrent le douar de Ouaouizaght et Rodriguez se lança à l'assaut du col d'Adoumaz, sans s'arrêter dans le village. Les phares éclairaient la piste d'une lumière glauque ; des ombres fantastiques glissaient le long des flancs du véhicule. Santini s'était rendormi, sa tête ballottait et venait parfois frôler l'épaule du forestier.

À onze heures, ils entrèrent en ville. Une lune pleine éclairait la rue principale encombrée de monde. Il faisait encore chaud et les gens n'avaient pas envie de retrouver le chemin de leur lit. Quelques militaires armés longeaient les trottoirs de terre, en devisant gaiement. Ils échangeaient de lourdes plaisanteries. Ils étaient jeunes et insoucians. Des Arabes en tuniques blanches, le crâne luisant, les croisaient, le corps incliné. Il n'y avait pas de femmes. Des gamins occupaient le milieu de la route, certains étaient étendus sur le goudron encore chaud. Rodriguez conduisait lentement, les yeux chargés de sommeil. L'hôtel de Paris était plein. Luigi, le patron, avait l'air désolé. Sous la lumière du néon, son visage brun avait pris une teinte livide. L'Italien levait les bras au ciel, tout en s'adressant à Rodriguez ; sa voix avait un fort accent du Sud ; il avait vécu longtemps à Marseille.

« Je n'ai plus de place pour vous. Les militaires sont partout, ils ont reçu des renforts, à cause de la dissidence. Depuis que la France a mis en place Ben Arafa au pouvoir, les gens causent. Certains menacent. Ce n'est pas bon pour le commerce. La situation ne profite qu'aux riches propriétaires marocains et au « makhsen ». On peut comprendre les insoumis !

— Ce soir on est crevés... On fera de la politique une autre fois. Je vais demander l'hospitalité à Omar ben Kassem. Il habite à l'autre bout de la ville. »

La maison de l'auxiliaire forestier était plongée dans le silence ; des eucalyptus jetaient leur ombre décharnée sur la façade. Un gommier, noir sur le crépi blanc, montait jusqu'à la terrasse recouverte d'une tonnelle. Au bruit du moteur, une ombre se pencha dans le vide en faisant un geste de bienvenue, après un temps d'hésitation. Rodriguez sortit sa tête chevelue au-dessus de la vitre baissée de la portière. Omar l'avait reconnu ; il s'exclama :

« Quelle surprise, Samuel ! Je ne t'attendais pas. Il fait trop chaud : « skhoun » ; je dors sur la terrasse avec mon frère. Fatima est encore à la clinique, mais le bébé est bien arrivé. C'est un garçon, on a fêté ça avec des voisins. On va vous installer des matelas, les étoiles sont belles. »

Rodriguez était heureux, la voix chaleureuse du jeune forestier résonnait dans sa tête. Ils avaient passé ensemble des moments inoubliables, par tous les temps, sur les sentiers à peine tracés du Haut Atlas. Lepage n'aimait pas trop la montagne, toujours à cause de la chaleur. Il envoyait volontiers le jeune Omar faire des repérages le long des pentes d'éboulis boisées, dans la

vallée de l'oued Ahançal. Avec Rodriguez, ils avaient décidé un jour de traverser le plateau des Aït Abdis. Pour le plaisir. Ils étaient accompagnés de deux muletiers « ahançals », des durs à cuir. La traversée avait duré trois jours. Le soir ils entamaient de longues discussions autour du feu de camp qui crépitait. Ils s'enivraient de l'odeur douceuse du thuya. Omar parlait beaucoup, de son métier et de l'avenir du pays. Il supportait mal la présence française, mais il reconnaissait que sa vie s'était un peu améliorée depuis son engagement aux Eaux et Forêts. Il rêvait d'un pays libre, et s'était engagé, jeune étudiant, au parti de l'Istiqlâl. Depuis la dissolution du parti de gauche, indépendantiste, par le pouvoir français, il avait perdu ses repères. L'administration lui cherchait des ennuis, il était soupçonné d'activisme. Mais Lepage avait pris sa défense ; il avait vanté les qualités du jeune homme, exceptionnelles à ses yeux. Omar était un autodidacte qui avait parfaitement assimilé la culture européenne. Mais il restait très attaché à ses montagnes, faisait corps avec cette forêt qu'il aimait et protégeait. Ils se comprenaient, lui et Rodriguez, et se comparaient avec passion à ces arbres centenaires qui enfonçaient leurs racines loin dans le sol dur des pentes inhospitalières.

Parfois les deux amis se fâchaient, un peu pour la forme. Devant les flammes jaunes du feu de camp, les yeux dans le vague, Rodriguez lui avait dit une fois, par esprit de provocation :

« Avant les Français, c'était l'anarchie dans ton pays. La pacification a apporté une paix définitive entre les tribus. Il n'y a plus de « rezzou » dans le Sud et les femmes peuvent respirer tranquillement dans le Rif. Lyautey a contribué fortement à l'unité du Maroc, tout en respectant vos coutumes. C'est bien connu ! »

Omar se caressait la moustache, qu'il avait bien fournie, tout en regardant son vis-à-vis d'un air sévère. Il avait répondu :

« Tu schématises... Lyautey n'a fait que consolider le pouvoir chérifien et le système féodal qui a toujours régné dans le pays. C'était un monarchiste, il ne vaut pas beaucoup mieux que votre Maréchal. Les deux se sont battus contre les Rifains, il y a eu beaucoup de morts dans les années vingt. Mais Abdelkrim se battait pour son indépendance, pour libérer le Rif des Espagnols. Le Maroc a été bradé par les puissances européennes, au profit du grand capital ; même l'Allemagne était dans la course. Il y a eu des marchandages aux plus hauts niveaux, sur le dos du peuple marocain. L'annexion des terres, la dépossession des tribus, créant l'exode rural vers les bidonvilles datent déjà de cette époque. Et le mouvement n'a fait que s'accroître depuis, sous le protectorat. Je n'aime pas ce terme, il pue l'hypocrisie et le paternalisme européen. Et puis, tu sais bien que beaucoup d'officiers français sont venus mener une guerre sainte au Maghreb, comme Delauze. Il m'effraie celui-là ; je n'aime pas les missionnaires armés ! »

En montant les marches irrégulières qui conduisaient à la terrasse obscure, Rodriguez repensait à cette conversation avec Omar ; le ton du jeune homme était passionné, et c'était bien ainsi. Après tout, les Maghrébins devaient prendre leur destin en main, leur civilisation était aussi ancienne que celle des pays de la vieille Europe. L'ère coloniale n'était qu'un accident de l'histoire, de courte durée, qui avait servi à enrichir quelques grands propriétaires français et la bourgeoisie marocaine, les pachas et les caïds. Omar rêvait d'une

démocratie pour son pays, qui déboucherait sur une répartition plus juste des terres. Mais les mentalités n'étaient pas prêtes pour cela. Rodriguez en était convaincu. Le poids de la société tribale pesait encore beaucoup sur le pays et les gens devraient désapprendre leurs coutumes, renoncer à la volonté de puissance. Et les colons, comme lui, que deviendraient-ils ? Le Maroc était un peu son pays, maintenant, après toutes ces années. Lui aussi rêvait d'une société plus juste, mais il y voyait également une place pour ces expatriés d'Europe qui travaillaient dur aux côtés du peuple berbère. La cohabitation était possible mais dans un esprit fraternel. À la scierie il tentait d'appliquer cette vision, qualifiée d'optimiste par Santini, qui levait les épaules d'un air condescendant, avec une moue d'incompréhension.

Rodriguez se secoua ; il sortit de ses pensées en serrant la main moite du jeune homme qui les attendait au sommet de l'escalier. Le Corse suivait derrière lui, on entendait sa respiration rauque d'asthmatique. Omar leur fit un large sourire d'accueil.

« Il est tard, mais soyez les bienvenus. Mon frère dort déjà, il a le sommeil facile. Vous venez pour affaire à Beni ?

— Non, on va essayer d'obtenir un rendez-vous aux Travaux Publics à Marrakech. On téléphonera demain ; on va tenter de persuader Beaudin de faire quelque chose pour le pont de la scierie. On est tous concernés dans la vallée.

— Le bonhomme n'est pas facile. On a eu à faire à lui avec Lepage, une histoire de sentier pour atteindre une coupe de bois. Il nous fallait un trax, mais on ne l'a jamais eu. Beaudin est ambitieux, il ne pense qu'à son

avancement et à son retour en France. Il ne s'intéresse pas à nous, il préfère se pavaner dans les salons de la Résidence. Avant son départ pour le Maroc, il a eu des histoires à Orléans. On parle de harcèlement envers un collaborateur. Il y a eu plainte et procès ; plusieurs témoins l'ont chargé. Finalement on l'a déplacé vers la colonie, pour éviter un licenciement pur et simple. »

Santini s'était couché sur un des matelas ; il avait la moitié du visage éclairée par un rayon de lune. Il remarqua :

« Fougerolles m'a dit que le directeur des TP avait bénéficié de protections qui lui ont évité le licenciement. On parle de franc-maçonnerie. Ils se serrent les coudes. Mais pour nous, ce n'est pas un cadeau ! »

Il était passé minuit et la fatigue de cette journée mouvementée envahissait peu à peu les membres de Rodriguez. Les autres cherchaient déjà le sommeil ; un petit vent chaud s'était levé sur la terrasse. On entendait bruisser les feuilles de la tonnelle. La ville était plongée dans le silence.

Après un déjeuner rapide, les deux hommes se dirigèrent vers le centre-ville. Rodriguez put obtenir rapidement la communication avec les Travaux Publics, depuis la grande poste. Une secrétaire à la voix grincheuse, peu aimable, donna le ton. Elle prit note cependant d'un rendez-vous pour le lendemain en début d'après-midi ; le directeur était disponible. Il revenait d'un voyage d'affaire en métropole. Santini écoutait, il avait ouvert la porte de la cabine :

« On les connaît ses voyages ! Un bon prétexte pour s'envoyer en l'air. Il double allègrement sa femme depuis des années. Tout le monde le sait à Marrakech. Un chaud

lapin le Beaudin. Il pratique aussi les maisons closes, en toute discrétion. Mais je suis tombé dessus, une fois, il était dans le même établissement, à l'étage. Il ne m'a pas reconnu ; il est vrai qu'on ne se fréquente pas beaucoup ! »

Rodriguez reposa le combiné du téléphone. Les deux hommes sortirent du bâtiment. Dehors, ils furent accueillis par un ciel d'été. Il faisait encore très chaud en ce début de septembre. Le forestier plaisanta le Corse, avec un sourire complice sur son visage hâlé :

« Tu es mal placé pour faire la morale à nos fonctionnaires ! Il faut bien qu'ils se défoulent ; tu imagines : toute la journée dans leur paperasse ? Ils doivent en recevoir des plaintes aux TP. Pour l'instant, moi je vais me détendre au hammam. Tant pis pour toi, ça me mettra en appétit. On se revoit à l'hôtel de Paris pour l'apéritif.

— D'accord, avec mon allergie je préfère éviter... »

Le forestier remonta l'avenue surchauffée. Un avant goût pour la séance de bain maure. Mais il aimait ça. Bizarre quand même que Santini ne mette jamais les pieds dans un établissement de bain... Il haussa les épaules : après tout chacun avait ses préférences ; mais on ne plaisantait pas avec les allergies. Un sacré handicap...

*

Ils firent un repas bien arrosé, suivi d'une petite sieste sur la terrasse de l'auxiliaire forestier. Rodriguez alla rendre visite à Fatima avec Omar ; la jeune maman se remettait lentement de son accouchement, elle avait le

visage fatigué mais rayonnant. Rodriguez serra sa main fiévreuse avec affection. Pour les Ben Kassem, il faisait depuis longtemps partie de la famille.

Dans la soirée il fit une promenade avec Omar et Santini, un peu ivre, autour de « l'Aïn Asserdoun ». La source d'eau fraîche coulait abondamment ; l'eau verdâtre brillait comme un cristal aux derniers rayons du soleil couchant. Il resta un instant devant l'émergence, fasciné par le courant glacial. Il imaginait le long parcours souterrain de l'eau, les méandres capricieux du flot dans de vastes cathédrales immergées. L'endroit était magique. La municipalité parlait d'aménager le site. Les gens venaient de loin pour se rafraîchir et se plonger dans l'ambiance bucolique du lieu.

Le lendemain ils étaient en route pour Marrakech. La route, poussiéreuse, était encombrée de fellahs qui partaient au travail d'un pas lent, l'outil sur l'épaule. Des femmes aux habits bariolés chantaient. L'air frais du matin poussait à l'optimisme et à la joie de vivre. Le monde s'offrait, comme un fruit mûr, et le bleu profond du ciel cachait des promesses de bonheur sans limite.

Un peu avant la grande ville rouge, ils croisèrent plusieurs convois militaires. Rodriguez retomba dans la triste réalité. Sur cette terre, des hommes se préparaient à la guerre. Parce qu'ils n'acceptaient pas de reconnaître l'autre, de le comprendre et d'accepter leurs différences. Encore une fois, on était en plein malentendu ; l'ignorance et l'intolérance gagnaient du chemin, malgré les torrents de sagesse laissés en héritage aux générations « modernes » par des penseurs de bonne volonté qui croyaient en l'homme. Contre toute évidence, ceux là avaient raison car il n'y a pas d'autre choix permettant la

survie de l'espèce. La fraternité prônée par tous les révolutionnaires, à toutes les époques, était une nécessité. Sinon le malheur s'abattrait de nouveau sur les peuples. Fraterniser ou mourir ; tel était le slogan qu'il fallait répéter, devant tous les responsables politiques. Mais qui s'en souciait vraiment ? Comment construire une grande fortune, but non déguisé de la classe bourgeoise française ou marocaine, sur la base d'une idéologie aussi simpliste ? Personne n'avait vraiment essayé jusque là ! Rodriguez serra plus fortement son volant. Les colons étaient en train de creuser leur propre tombe. Et l'armée ne pourrait jamais arriver à bout de la rébellion.

Le forestier donna un grand coup de volant pour éviter une colonie de poules qui courait sur le bas-côté de la route, dans la poussière ocre. Santini heurta violemment la vitre de la portière. Il poussa un juron.

« C'est la troisième fois que tu m'envoies dans le décor. Pour le retour je prendrai le volant. Je vais être tout cabossé ; Beaudin ne va pas me reconnaître ! »

Ils entraient dans les quartiers extérieurs de la ville. Les maisons basses indigènes, en pisé, défilaient de chaque côté de la route. Les palmiers gris de poussière poussaient leur chevelure hirsute au-dessus des douars. Dans le quartier européen il faisait déjà très chaud ; il n'était pas loin de midi. Rodriguez conduisit le GMC jusqu'à la place Djemaa el f'na, en bordure de la médina. Il parqua le véhicule devant un café maure, l'enseigne était écrite en français.

« Je vais demander s'ils vendent de la bière. Je meurs de soif »

Santini sauta sur le sol de la place ; le goudron collait déjà à ses semelles. Il y avait de la bière et du vin.

Quelques militaires, des hauts gradés, prenaient l'apéritif, le képi bleu sur les genoux. Une odeur enivrante d'anisette flottait dans l'atmosphère confinée de l'établissement.

Après la bière, ils commandèrent un tajine et une bouteille de « boulaouane ». Vers treize heures, ils finissaient leur deuxième bouteille. Le Corse était un peu gris, comme le vin, et Rodriguez ne se sentait pas très bien non plus. Pourtant il allait falloir affronter le directeur des Travaux Publics. Après le café, les deux hommes se levèrent et rejoignirent leur véhicule d'un pas hésitant. Rodriguez titubait sous le poids de la chaleur intense qui régnait sur la place maintenant déserte. Il conduisit lentement jusqu'au centre-ville et s'arrêta pile en face d'un bâtiment officiel. C'était un immeuble blanc, de style arabe, avec de grandes arcades qui ménageaient une ombre bienfaisante sur le trottoir dallé. Un groupe de jeunes soldats était en faction, à l'ombre sous les arcades. Ils fumaient des cigarettes en échangeant des plaisanteries, comme tous les soldats du monde. Ils portaient leur FM négligemment, en bandoulière. Depuis les premières émeutes, le Résident avait décrété l'état d'urgence et il faisait garder tous les immeubles administratifs. Des bombes avaient déjà sauté dans le grand souk de la ville, faisant plusieurs morts.

Les deux amis entrèrent dans la vaste salle d'accueil, qui sentait le renfermé. Ils croisèrent des fonctionnaires affairés, l'air très sérieux, des dossiers à la main. À l'étage, Rodriguez repéra le bureau du directeur. Dans l'antichambre une secrétaire marocaine, au corps obèse emballé dans une robe à fleurs, avait le nez plongé dans sa machine à écrire, une vieille Remington. Il faisait très chaud et elle avait des gouttes de sueur qui glissaient le

long de ses joues grasses, malgré l'air tiède qui circulait dans la pièce, péniblement diffusé par un ventilateur accroché au plafond. Elle leva la tête en entendant les pas résolus des deux visiteurs. Santini s'était appuyé sur son bureau et la regardait dans les yeux. La secrétaire, inquiète, cessa de mâcher son chewing-gum et s'adressa au Corse d'une voix basse, un peu grinçante :

« Que désirez-vous ? Monsieur le Directeur n'est pas encore arrivé. Vous avez un rendez-vous ? »

— Plutôt, oui ! On veut voir ton chef ; mon ami Rodriguez a téléphoné hier depuis Beni. On est attendu à quinze heures. Il a déjà dix minutes de retard.

— Monsieur Beaudin est très occupé ; ce n'est pas moi qui ai reçu votre appel. »

Exaspéré, Santini tapa du plat de la main sur le bureau de la grosse marocaine, qui recula sur son siège, effrayée. Rodriguez pensa que l'impatience et le geste du Corse étaient inutiles : Beaudin avait la réputation d'être toujours en retard à ses réunions. Une manière d'essayer de se mettre en valeur, de se faire remarquer. Le bonhomme avait besoin de considération, de se faire mousser. Il avait dû subir de profondes frustrations dans son enfance. Son désir de femmes expliquait aussi bien les lacunes affectives de son éducation.

À cet instant, ils entendirent des pas précipités dans le couloir et la porte de l'antichambre s'ouvrit à la volée. Raymon Beaudin entra dans la pièce, qu'il traversa d'un pas élastique, sans regarder les deux hommes. Il portait une chemise à fleurs et sentait le parfum. Il s'adressa à la secrétaire d'une voix autoritaire, et son regard contrarié était dur :

« Ce courrier n'est pas encore parti ; je vous ai pourtant avertie hier matin : c'est une affaire urgente qui ne souffre pas de délai. On en reparlera ! »

Puis il se tourna vers les deux amis, avec un air de circonstance, comme s'il était surpris de les découvrir là, devant son bureau. Il questionna Rodriguez, sa voix avait pris un ton mielleux, faussement amical ; on lisait un peu d'ironie dans son regard ; ses yeux étaient fixés sur le visage du forestier :

« Monsieur Rodriguez, quel plaisir de vous revoir chez nous. Que me vaut l'honneur ? Vous avez un rendez-vous ?

— En principe, oui. Mais je crois que le message n'a pas passé. Nous venons vous voir pour l'aménagement de la piste et la construction du nouveau pont de la scierie.

— Encore cette histoire de pont ! Vous avez de la chance, je dois à nouveau partir en déplacement dans deux jours. Je serai absent plusieurs semaines. Entrez dans mon bureau, je vais voir ce que je peux faire pour vous ! »

Les deux hommes s'installèrent devant le bureau du directeur ; le silence était total dans la pièce. Beaudin s'assit à son tour, en déplaçant quelques dossiers, pour la forme. Il prit la parole d'un ton condescendant :

« Bien sûr, votre problème a retenu toute mon attention. Je vais en parler en commission, mais nous avons malheureusement des priorités aux Travaux Publics. Nous devons sécuriser la route du col du Tichka, c'est un passage essentiel vers le sud. Il y a de gros ouvrages à prévoir, la route est trop étroite et le terrain instable. Dans l'avenir ce sera une voie royale pour le tourisme. Paris a de grands projets, les oasis du Sud, vous

comprenez... Il y a beaucoup d'argent en jeu. D'ailleurs... »

La sonnerie du téléphone tinta, faisant sursauter les deux colons. Beaudin décrocha. Il avait retrouvé sa voix mielleuse, légèrement contrariée. Il caressait ses cheveux gras, mal coiffés :

« Ecoute, je suis en réunion. Je t'avais dit de ne pas appeler au ministère. Je serai en France la semaine prochaine. » Il reposa nerveusement le combiné dans son logement, avec un bruit mat. Il agita une main en l'air ; on pouvait interpréter ce signe comme une marque de compassion.

« C'est ma belle sœur, elle téléphonait de Toulouse. Mon frère est gravement malade. Je dois me rendre à son chevet... »

Il n'avait pas l'air d'être vraiment affecté. Son visage était sans expression. Il faisait une moue juvénile, en se mordant les lèvres. Il y avait en permanence quelque chose de faux sur ses traits figés. Rodriguez comprit que Beaudin mentait. Le message ne venait pas de France, la liaison avait été beaucoup trop courte. Le forestier paria pour le coup de fil d'une de ses maîtresses marocaines. Santini s'agitait sur sa chaise. Il pointa un doigt vers le directeur :

« Vos affaires ne nous intéressent pas. Répondez plutôt à ma question : à quand les travaux sur le pont, la saison des pluies approche. Vous avez assez de main-d'œuvre pour mener deux chantiers de front !

— Il faut d'abord que j'en réfère à Paris. Faites-moi une demande par écrit, avec un plan de situation... »

Décidément, on tournait en rond. L'homme dictait ses conditions, il savait pertinemment que le travail ne débiterait pas avant longtemps. Il jouait avec les deux

hommes. Il aimait ce genre de compétition imbécile qui ne menait nulle part. Beaudin jouissait de ces victoires éphémères, il avait un avantage facile, avec sa position dominante. Rodriguez pensa à Delauze ; le même genre d'homme, agressif lorsqu'il était pris en défaut. Ils pouvaient être dangereux et le forestier les craignait. Beaudin se leva en regardant à travers la fenêtre sale la rue presque vide, plongée dans le soleil de quatre heures.

« Je ne vous retiens pas ; vous saluerez Monsieur Fougerolles de ma part. Nous sommes contents de l'avancement des travaux du barrage. Dites-le lui ! »

Santini s'était levé de sa chaise, d'un bon ; il balbutiait des mots sans suite, fou de rage. Il menaça Beaudin de son poing. Finalement il sortit du bureau en coup de vent. Le directeur s'était assis, il fouillait dans ses papiers. Son regard croisa celui de Rodriguez qui était resté dans la pièce. Le forestier eut le sentiment que l'autre le regardait avec une expression de haine et d'envie inscrite dans ses yeux à l'éclat métallique. Il devrait se méfier, Beaudin avait la rancune tenace et il enviait la réussite de l'homme de la Cathédrale. La jalousie était un des moteurs qui faisaient fonctionner cette âme perfide.

Dans le couloir, Santini, dégrisé, s'agitait devant des employés qui sortaient leur tête ahurie par la porte entrouverte des bureaux. Une odeur de colle, d'encaustique et de vieux papiers flottait dans l'air. Le Corse prit le bras d'un jeune homme qui allait entrer dans le bureau du directeur :

« Vous vous rendez compte : il est plus têtue qu'une mule, et je m'y connais. Intraitable, il ne nous écoute pas, on est des minables pour lui. Les petits exploitants ne lui rapportent rien, il a besoin de se faire une réputation

auprès de la Résidence. C'est une affaire « qui a tourné en eau de Beudin ! »

Il s'esclaffa à la suite de sa boutade. Son grand corps était secoué par des spasmes de rire. Les gens le regardaient, sans comprendre. Rodriguez le poussa vers la sortie, en essayant de le calmer.

Ils s'installèrent dans un petit bar, dans une ruelle ombragée, en face du bâtiment des Travaux Publics. Santini commanda des bières. Il était épuisé, malgré la brièveté de la rencontre. L'alcool et la chaleur y étaient aussi pour quelque chose. Le Corse n'en finissait pas de commenter leur entretien. Il en voulait à la terre entière, se posait en victime.

Devant le bar, un homme maigre buvait un pastis en discutant avec le patron. Sa chemise kaki était parsemée de taches de sueur, qui dessinaient des auréoles noires sur ses flancs. Il avait les cheveux longs, gras, et portait des lunettes à monture métallique. Il se retourna vers les nouveaux arrivants, en essuyant ses verres embués avec un mouchoir à carreaux. L'homme était un peu éméché, il parlait d'une voix pâteuse :

« Vous revenez des Travaux Publics ? C'est une catastrophe, depuis qu'ils ont nommé ce nouveau directeur. Il ment comme un arracheur de dents. Je suis propriétaire d'une usine sucrière près de Beni Mellal ; elle est située au milieu des champs et les voies d'accès sont impraticables, surtout après les pluies. Comme vous, je dépense une fortune pour l'entretien de mes camions, surtout à cause de l'usure des pneus. J'ai l'impression que les TP cherchent à nous couler, au profit de quelques autres, des petits copains de Beudin. Moi je le soupçonne de chercher à nous poignarder dans le dos. C'est tout à fait son style : un faux-cul, quoi !

J'ai entendu qu'il avait déjà ce genre de réputation à Orléans. Ils l'auraient envoyé à la colonie un peu contre son gré. Du moins c'est ce qu'on dit.

— Oui, le personnage est assez odieux. Je le trouve même grotesque ; là je partage l'avis de ses employés. Il manque de générosité, un calculateur près de ses sous. Mais ses maladresses m'effraient un peu ; on dirait qu'il poursuit un but non avouable, mais il est évidemment le seul à le connaître. »

Rodriguez finit sa bière qui tiédissait au fond de son verre. Il salua l'homme du bar en se levant :

« Il faut que je passe chez mon assureur et que je rende visite à Jolivet, mon Dodge a besoin d'une révision ; il doit changer les plaquettes de freins.

— Inutile, je connais le garagiste ; il est parti en métropole. L'enterrement de son frère. Un cancer foudroyant. Il ne sera pas de retour avant une semaine. »

Le crépuscule tombait lentement sur la grande ville, qui s'embrasait progressivement de pourpre. Ils cherchèrent un hôtel tranquille pour la nuit. Rodriguez décida de s'offrir une nouvelle séance de hammam, avant le repas. Santini refusa, prétextant toujours son allergie. Son ami tenta de le persuader, en vain.

« Tu as besoin de te détendre, après une journée aussi pénible. Laisse-toi aller pour une fois ! »

De guerre lasse, il se rendit seul au bain maure. Plus tard, il s'endormit du sommeil du juste, le bruit de la ville ne l'atteignait plus.

Le lendemain tôt, ils étaient sur la route. À Beni Mellal, Rodriguez s'arrêta devant la villa de Fougerolles. L'ingénieur était dans son jardin, il avait étalé un plan compliqué sur une table basse. Un jardinier berbère, avec

un turban jaune et une longue tunique blanche, le visage brûlé par le soleil, était en train de sarcler une plate-bande. Fougerolles se retourna en entendant le bruit du moteur.

« Vous êtes de retour ? Ils vous ont reçus aux TP ? Ici les nouvelles ne sont pas bonnes. Je vous expliquerai.

— On a fait le voyage de Marrakech pour rien. Beaudin est intraitable. Il campe sur ses positions. Un fonctionnaire zélé qui prend les gens pour des demeures. Je n'ai jamais vu un type aussi maladroit. Cette histoire tourne au ridicule, à cause de lui. Il y a bientôt trois ans qu'on se bat pour l'aménagement de la vallée, en pure perte.

— Je sais, le personnage n'a aucun contact avec ses clients et ses collaborateurs. Il tient des propos blessants, et il ne s'en rend pas compte. J'ai dû le remettre en place plusieurs fois ; il est insultant avec les ouvriers indigènes. Mais le barrage de Bin el Ouidane est une grosse affaire pour lui et il me ménage. Je n'aime pas sa manière paternaliste, faussement cordiale, d'aborder les gens.

— Bon, mais qu'est-ce qu'on peut faire pour le décider à engager des travaux chez nous ?

— Il y a peut-être une solution. Il faut trouver un moyen de pression. Ce genre de bonhomme a horreur du scandale. On pourrait faire remonter son passé douteux à la surface, peu de gens connaissent ses histoires au BRGM ; on pourrait aussi parler de ses maîtresses, de la manière dont il les traite. Il faudrait le menacer d'étaler son curriculum sur la place publique, ils vont adorer à la colonie. J'imagine déjà les sourires en coin, lors des réceptions ; les phrases assassines, qui tuent, autour d'un petit four. » Fougerolles émit un léger ricanement, tout en clignant de l'œil droit : « Et puis on sait déjà qu'il utilise

sa femme Bernadette comme un paravent, une carte de visite. Il ne couche probablement plus avec... Elle est là pour la façade ; il lui en fait voir de toutes les couleurs. Elle pourrait peut-être nous aider. Ma femme a des relations de ce côté-là. »

Rodriguez n'aimait pas trop utiliser ce genre de méthode, mais là, la coupe était pleine. Il fallait jouer sur le même terrain que Beaudin, le pousser dans ses derniers retranchements. L'homme acculé céderait, malgré son orgueil démesuré. Le forestier connaissait un peu Bernadette, une jolie petite blonde pleine de vie, qui assumait son calvaire quotidien avec courage. Elle savait que son mari menait une double vie, mais on ne lui connaissait pas d'amant. Ils avaient deux garçons en bas âge ; elle restait au Maroc pour eux, essayant de recoller les morceaux dispersés de son ménage mal en point.

Fougerolles leur offrit un alcool fort pour détendre l'atmosphère. Il leva son verre, et but une lampée du liquide transparent, avec un soupir de satisfaction.

« La semaine prochaine, j'ai une réunion avec des gens des TP. Je ferai courir le bruit de votre histoire ainsi que de la réaction du directeur qui vous mène en bateau ; on produira des articles de journaux sur le scandale d'Orléans. Quelqu'un enverra le dossier, avec une pétition, à Beaudin. Bien sûr il faudra que vos signiez aussi. Avec ses histoires conjugales, que tout le monde connaît, ça devrait suffire ! »

Santini approuvait, un large sourire sur son visage maigre.

« On va se faire un ennemi de taille. Mais il ne me fait pas peur. Je peux aussi demander à mes clients allemands d'intervenir. Leur approvisionnement en minerais dépend

de l'état de la piste et de la solidité des ponts ; c'est aussi simple que cela ! »

L'ingénieur avait fait préparer la table pour un frugal repas. Il reprit la parole :

« J'ai de mauvaises nouvelles de la vallée. Je ne connais pas les détails, mais en gros il y a eu une embuscade meurtrière organisée par les partisans sur la piste, en direction des Aït Bou Guemès. C'est Grandjean avec son camion qui a dégusté. Le Ford a brûlé ; il est hors d'usage. Je crois qu'il y a un mort. Robert te donnera des détails à Ouaouizaght. »

Ils s'installèrent à l'hôtel de Paris dans la soirée. Luigi sortit une bonne bouteille, et les trois hommes veillèrent jusqu'tard dans la nuit. Des filles étaient venues faire la conversation. Il y avait peu de clients. La ville retenait son souffle avant un événement majeur. L'air chaud était électrique.

Rodriguez exprima le désir de reprendre la piste le lendemain au plus tôt. Il partirait à l'aube. Santini voulait rester quelques jours à l'hôtel : pour prendre un peu de bon temps. Il attendait aussi un gros client, un Juif de Casa, qui lui avait fait des promesses. Il s'intéressait à la mine et parlait de projets de développement. Le Corse voyait d'un assez bon œil une association avec un financier. Il se sentait un peu seul pour gérer l'affaire.

Le lendemain, à l'aube naissante, Rodriguez était sur la route du col d'Adoumaz, le cœur serré. Le sort de la vallée et de la scierie était peut-être en train de se jouer ! Comme il l'avait prédit, les armes prenaient le pas sur le dialogue. Les insurgés refuseraient de renoncer à leurs revendications. Et dans l'armée, il y avait beaucoup de jeunes fous prêts à en découdre.

Chapitre 4

Une animation anormale régnait à l'entrée du village de Ouauizaght ; les gens couraient, apeurés. Une patrouille en habit de combat gardait l'entrée principale du douar ; dans la cour d'une maison aux murs en pierres de taille, une mitrailleuse était en position, balayant la piste de son canon pointé vers un ennemi probable. Un caporal au visage fermé, avec une moustache agressive, s'approcha de la portière du GMC. Il salua d'un geste bref. Rodriguez descendit de la cabine, foulant le sol terreux :

« Que se passe-t-il, il y a eu un accrochage ? »

— Pas dans l'immédiat. On a arrêté deux Arabes, ils ont participé à l'attaque du camion et on s'attend à des représailles. En principe, plutôt du côté de Tilougguit. Mais on ne sait jamais. Tous les douars sont gardés. Une patrouille à cheval est partie ce matin pour surveiller la scierie. Ils ont pour mission d'installer un poste chez vous, avec mitrailleuse et tout le tintouin. Depuis l'affaire de Grandjean, on est pratiquement en état de guerre. Le capitaine vous expliquera. »

Devant l'entrée du poste, il y avait foule : des soldats en tenue de camouflage marchaient au pas et faisaient du

manièrement d'arme. Un adjudant hargneux aboyait des ordres en tapant du pied. Des chevaux étaient attachés à l'ombre des arbres, ils attendaient, indifférents au tumulte, en mâchant de la paille. Sur les escaliers, des cadres de l'armée en uniforme se croisaient avec des fonctionnaires venus de la plaine. Rodriguez questionna l'adjudant qui faisait une pause, appuyé contre le tronc rugueux d'un chêne, en tirant voluptueusement sur sa première cigarette :

« C'est le branle-bas de combat ? J'aimerais causer au capitaine Robert, il est sûrement occupé ?

— Oui, nous attendons une visite du Résident de Marrakech dans la journée. L'action des rebelles contre le camion de Grandjean a mis le feu aux poudres. On craint un soulèvement des tribus berbères. Ils n'ont pas confiance dans la politique du nouveau sultan. Certains le comparent à Pétain, ils l'appellent le « sultan des Français » ; c'est tout dire...

— On ne peut pas vraiment leur en vouloir, je crois que Paris n'a rien compris aux problèmes de la colonie. Et c'est nous qui allons payer les erreurs des politiciens !

— Peut-être, oui. Mais moi je ne fais pas de politique. J'exécute les ordres. Si vous voulez parler au capitaine, il est dans le local radio, à côté du réfectoire. Attention, il est de mauvaise humeur ! »

Rodriguez avait garé le GMC contre le mur d'enceinte. Il se dirigea à grands pas vers le réfectoire ; le local radio était une maisonnette en ciment surmontée d'une longue antenne filiforme qui se balançait sous l'effet de la brise matinale. Il salua un chef berbère, en costume d'apparat : il portait une « farajya » qui élançait sa silhouette fière d'homme des montagnes ; il était venu aux nouvelles avec plusieurs personnes de son village. Ils

avaient tous le visage inquiet. Certains étaient accroupis dans la poussière de l'allée, le regard vide. Rodriguez frissonna devant ces visages figés : à quoi pensaient-ils ? Comment communiquer, dialoguer, à travers le mur d'incompréhension qui s'élevait inexorablement entre ces deux sociétés qui refusaient le compromis, qui avaient fait le choix d'un conflit armé ? Il n'y avait plus maintenant que des occupants qui tentaient d'imposer leurs lois, leur vision du monde à un peuple en rébellion.

Rodriguez avait encore un goût d'amertume dans la bouche lorsqu'il poussa la porte du local. Le capitaine Robert, le visage plus pâle que d'habitude, l'accueillit avec un sourire forcé. Il lui fit un petit signe amical, tout en continuant à parler à un interlocuteur invisible. Après quelques minutes, il redonna le micro et les écouteurs à l'opérateur radio. Il prit Rodriguez par les épaules et le poussa dehors, dans le petit jardin du réfectoire. Le forestier lui parla rapidement de l'échec de sa mission aux TP de Marrakech. Il s'enquit des dernières nouvelles de la vallée.

« Pas bonnes, tu t'en doutes. Tout le monde est en émoi ici. Le chauffeur de Grandjean a été tué. Sa famille est de Ouaouizaght ; les gens demandent des comptes. Certains réclament vengeance. Ils nous tiennent pour responsables. Alors les problèmes avec Raymon Beaudin, ce sera pour plus tard ! Mais il ne perd rien pour attendre celui-là. Je ferai jouer mes relations au ministère de la Défense. On va le renvoyer en Europe : il nous pourrit la vie à la colonie.

— Oui, il faut faire quelque chose. Mais dis-moi, que s'est-il passé vraiment sur la piste ? J'ai déjà entendu plusieurs versions, certaines contradictoires... C'est la

première fois qu'un pareil coup dur nous tombe dessus ! »

— Il y a quand même eu le raid sur Tazoult et l'incendie de ton groupe électrogène. Maintenant ils passent à la vitesse supérieure. Nous devons intervenir. L'affaire a commencé avant-hier, vous étiez à Marrakech avec Santini. Grandjean avait décidé d'accompagner son chauffeur qui partait livrer des alcools et des provisions provenant d'Europe aux militaires en place à Zahouiat Ahançal et aux Bou Guemès. Il fait le voyage deux fois par an, comme tu le sais. Les gars là-haut sont heureux d'avoir des produits authentiques qui proviennent directement de la métropole. Surtout qu'ils étaient à court de Pernod et, qu'en plus, ils devaient mélanger de l'eau de source à leur ration de vin. Grandjean profite un peu de la situation, il se fait pas mal d'argent. C'est de bonne guerre.

— Il n'était quand même pas seul avec son chauffeur ? Ce serait un peu risqué, aller au-devant des ennuis !

— Non, cette fois il s'est fait escorter par l'armée : la voiture blindée de Delauze. Elle était en tête du convoi. Le lieutenant a pensé que la livraison se ferait sans problème, comme les autres fois. Il n'a pas jugé bon de mettre plus de moyens pour accompagner le négociant. Le camion ne transportait pas d'armes. Tout a bien marché jusqu'au col de Tazoult. Grandjean a fait une pause à la mine, il a déposé quelques caisses de vin et bu un apéritif au réfectoire avec les hommes de la patrouille qui gardent l'endroit. Ensuite tu connais le paysage : la piste serpente dans un désert de pierre, on ne pourrait pas y cacher un rat. Des bancs calcaires qui sillonnent les pentes, recouverts ça et là de petits massifs de plantes en

mamelons. Avec le beau temps la visibilité porte à des kilomètres. Ils ne se sont pas méfiés... Robert poussa un soupir de résignation, accablé par l'évidence :

« Les autres les attendaient dans un virage en épingle, sous le jbel Aroudane, en face de la source de Tighlit. Ils devaient être une dizaine, bien armés. La piste était minée, on se demande encore comment ils ont pu obtenir l'engin explosif ! Toujours est-il que l'automitrailleuse, qui était probablement visée, a pu passer par chance sans encombre. Elle avait pris un peu d'avance sur le camion, ils n'ont pas vu tout de suite les rebelles. Il y a dans le coude du virage une petite falaise entourée de buissons d'épineux. Les maquisards étaient camouflés là, ils attendaient. Tout s'est passé très vite. Robert s'essuya le visage ; la chaleur montait du sol. Il continua d'une voix monotone :

« Le camion a sauté au milieu du virage, il a tout de suite pris feu. Le chauffeur arabe a dû être tué sur le coup. On a retrouvé son corps carbonisé dans la cabine. La portière était coincée. Par contre Grandjean a pu sortir de son côté ; il était choqué, à demi-inconscient. Les autres ont tenté de l'abattre, mais il a réussi à se protéger derrière un muret de pierre. Il a eu la présence d'esprit de leur jeter la grenade que Delauze lui avait donnée, ça les a calmés. Ensuite il les a tenus en respect avec son vieux Lüger ; il en était fier : une prise de guerre empruntée à un soldat allemand en 45. C'est la première fois qu'il l'utilisait. Bien sûr, les gars de l'automitrailleuse ont fait demi-tour. Alors les Berbères se sont enfuis dans la caillasse. Les nôtres en ont rattrapé deux qui se sont débattus comme des beaux diables ; heureusement ils avaient jeté leurs fusils. Ils ont été emmenés à Tilougguit ; ce matin ils sont arrivés ici, en mauvais état.

Tu imagines la colère des gars de l'escorte ! Surtout qu'ils sont intervenus avec du retard. Quant à Grandjean, il est sain et sauf, un peu secoué.

— Que veux-tu dire par « mauvais état » ? Ils ne les ont quand même pas tabassés ? Tu as dit que les maquisards n'étaient plus armés ! »

Le capitaine Robert avait le regard fixé sur une plate-bande ; il était visiblement embarrassé. Il continua d'une voix un peu hésitante :

« Je n'ai pas été averti tout de suite, Delauze a pris l'affaire en main dans un premier temps, sans en référer à la hiérarchie ; ça ne lui ressemble pas pourtant. Les deux rebelles ont été interrogés hier soir à Tilougguit, de manière musclée, il faut bien le dire. Ils n'ont pas parlé, ce sont des durs ; on pense qu'ils ne sont pas de la région.

— Où sont-ils maintenant ?

— Ils ont été transférés à Ouaouizaght, l'un des deux est à l'infirmerie, il est salement amoché. On va le déplacer sur l'hôpital de Marrakech.

— Et l'autre ? »

Robert avait détourné la tête ; il regardait un vol de colombes qui rasait le toit du poste. On lisait de l'impuissance dans ses yeux bleus ; un certain désarroi aussi.

« On n'a rien pu faire ; il est mort en arrivant au poste. Le médecin dit qu'il était probablement cardiaque. Il y a eu bavure, c'est sûr, mais c'était un terroriste, après tout ! »

Le capitaine ne paraissait pas très persuadé de son discours. On sentait qu'il avait de la peine à justifier la brutalité des hommes de Delauze sur un prisonnier sans défense. C'était un homme de dialogue, Robert, il y en avait peu comme lui au Maroc. Jusque-là il avait cru à sa

mission de pacification, au contrôle des tribus hostiles, par la force si nécessaire. Mais le doute s'était peu à peu insinué dans son esprit, au contact des indigènes. Il avait compris que leurs valeurs n'étaient pas les siennes et leur vision du monde complètement différente. Le rythme de vie du peuple berbère était calqué sur la nature ; les gens prenaient le temps de vivre, ils se coulaient dans le moule des longues journées d'été ou des interminables soirées d'hiver, prisonniers de la montagne. Les Européens parlaient de paresse, ils confondaient cette manière de domestiquer le temps et les éléments avec une inaptitude au travail. Le travail ! Ce grand mot qui faisait courir les peuples de l'Occident, futurs esclaves d'un système mécanisé, sans âme, dont les excès préparaient les malheurs des jeunesses de demain... Robert en avait souvent parlé avec Rodriguez, dans le chalet, pendant que Louise préparait le repas de midi. Le forestier approuvait ; il connaissait la valeur du travail, le vrai, celui qui réconciliait l'homme avec la terre : les sueurs et les joies du cultivateur, le grand bol d'air dans les forêts des Bauges. Il voyait avec inquiétude la montée d'une société nouvelle, qui oubliait l'individu au profit de la masse. Une société de fourmis. Il n'en voulait pas, et son aventure dans la vallée, la scierie, était une sorte de défi à la civilisation mal comprise. Il avait coutume de dire : « Le Maréchal parlait aussi de la valeur du *travail*, mais *au profit de qui* ? On a vu le résultat ! »

Maintenant les deux hommes se taisaient, ils savaient qu'ils pensaient la même chose. Le système les avait rattrapés, ici, dans cette vallée perdue. La spirale de la violence qui accompagnait toute société totalitaire était

déclenchée, écrasant les hommes sans distinction, puissance aveugle.

« J'aimerais voir le prisonnier au dispensaire ; je pourrais peut-être l'identifier. Tu sais que je connais toutes les tribus, jusqu'aux Bou Guemès. J'ai même des ouvriers qui ont vécu à Abachkou. »

Le capitaine acquiesça ; il vissa son képi sur ses cheveux blancs et se dirigea d'un pas lent vers l'infirmerie. Ils traversèrent une plage de soleil et descendirent un petit chemin de terre, qui conduisait à une bâtisse à deux étages, au toit de tuiles rouges.

Plusieurs lits étaient alignés le long des murs de la salle du bas, la plupart inoccupés. Un soldat au visage jeune, était étendu sur sa couverture ; il était en chemise de nuit, le visage fiévreux. Il serra la main du capitaine, un sourire dans ses yeux fatigués. Robert se tourna vers Rodriguez, en chuchotant :

« Une hépatite, rien de grave. Il lui faut du repos. Les autres sont en haut. »

À l'étage la chaleur était encore plus palpable, presque insupportable. Le gros ventilateur au milieu du plafond ne fonctionnait pas. Une atmosphère funèbre régnait dans la pièce plongée dans la pénombre. Rodriguez jeta un bref regard sur la forme humaine recouverte d'un drap, statue antique couchée, que n'animait plus le fluide de vie. La mort avait pris ses quartiers dans cette salle dévolue à la souffrance. Ici on comptabilisait les erreurs des hommes, le triste bilan des actions militaires était étalé devant le visiteur. En général les responsables de ces massacres évitaient ce genre d'endroits. Peut-être par pudeur ? Ou plutôt par peur d'une remise en question, inquiets devant l'évidence ? De voir en face le résultat de

leur obstination à nier l'existence des autres et leur impuissance à comprendre le monde ?

Le capitaine Robert tenait son képi à la main.

Dans un des coins de la pièce, le médecin de la garnison, celui qui avait soigné Santini, était penché sur une forme étendue, à moitié recouverte d'un drap taché de sang. La tête de l'homme disparaissait sous un pansement épais qui recouvrait l'œil gauche. Le reste du visage était tuméfié. Robert questionna le médecin, avec un peu d'amertume dans la voix :

« Comment va-t-il ? Il est toujours inconscient ?

— Oui, et j'ai peur pour son œil, il a été sérieusement abîmé ; probablement un coup de crosse. Mais ce n'est rien à côté de l'état général : le traumatisme est profond, je pense que le cerveau a été touché. Il n'a pas supporté la baignoire. »

Rodriguez sursauta, choqué. Il regarda le capitaine ; il découvrait peu à peu une réalité qui le dépassait :

« Quelle baignoire ? De quoi parlez-vous, bon Dieu ! Vous ne voulez pas dire... »

Le capitaine secoua lentement la tête, il fixait les yeux du médecin militaire, gêné. Ce dernier reprit la parole, d'une voix un peu rauque, avec un ton doctoral ; il donna un instant l'impression d'être devant un parterre d'étudiants :

« Puisque le capitaine m'autorise... Cet homme est condamné. Il ne va probablement pas mourir, mais je pense qu'il sera handicapé à vie. S'il sort de son coma ! Ils n'auraient pas dû le « baigner » comme ils disent. Il a été privé d'oxygène trop longtemps. Le sergent nous a expliqués qu'ils l'avaient immergé à plusieurs reprises. Les gars étaient furieux, il n'avait pas ouvert la bouche sous les coups. Et puis ils pensaient au camion et au

chauffeur tué ! Bref, ils ont un peu prolongé la séance. Le sergent est aux arrêts de rigueur. Mais Delauze n'a rien fait pour éviter le drame... »

Cette fois, Rodriguez avait compris. Il revoyait la baignoire, la seule à des kilomètres à la ronde. Les hommes du contingent préféraient en général la douche, c'était plus rapide et le nettoyage était plus efficace. Les Berbères, eux se lavaient dans l'oued Ahançal. Le forestier avait dormi à côté du local sanitaire où se trouvait la fameuse baignoire, le jour de l'orage qui avait emporté le pont, quand il avait failli se planter avec le GMC. Il s'en rappelait maintenant : elle était intacte, un peu sale au fond, en face d'un lavabo bouché. L'eau provenait d'un réservoir en alu, situé sur le toit du réfectoire. Il l'avait trouvée innocente, cette baignoire, un instrument banal de la vie quotidienne. Les bords de la cuve éclataient d'une blancheur immaculée, sous les rayons du soleil levant. Il s'était assis, sur une fesse, pour se raser. Le miroir du lavabo était un peu bas.

Le sergent et ses hommes avaient tout de suite compris le parti qu'ils pouvaient en tirer. Ils connaissaient apparemment les techniques de la Gestapo pour faire parler les Résistants, sous l'occupation. À l'époque, on en parlait dans les journaux clandestins et plus tard de grands écrivains avaient dénoncé cet usage non conventionnel des baignoires. On pouvait penser que les hommes de Delauze manquaient un peu d'imagination ; dans le fond ils n'avaient fait que copier sans vergogne les méthodes nazies, du plagiat en somme. Il y avait sûrement d'autres moyens de faire avouer un homme affaibli, de l'obliger à reconnaître un crime qu'il n'avait peut-être pas commis. Quand même, c'était une bonne technique qui ne laissait en principe pas de traces.

Ici, ils n'avaient pas encore adopté le courant électrique, la « gégène » ; mais on ne pouvait pas leur en vouloir : la vallée était loin du progrès, mal équipée, et les crédits militaires avaient été réduits. La colonie coûtait trop cher.

Rodriguez avait envie de vomir. Il regardait le corps immobile du supplicié. L'homme respirait avec peine, par à-coups ; il devait avoir des côtes cassées. Des petites bulles sanglantes apparaissaient aux coins de sa bouche aux dents brisées. La paupière de l'œil droit vibrait légèrement, seul signe de vie dans ce corps anéanti. Le silence était retombé. Dehors, on entendit un véhicule s'arrêter le long du mur du dispensaire. Le capitaine Robert s'était assis sur un des lits vides, il fixait le blessé :

« Ceux qui on fait ça seront punis. J'ai les noms : des anciens de la Légion. Je vais envoyer un rapport à la Résidence générale. Delauze ne sera pas épargné. J'ai honte de notre armée et j'envisage de donner ma démission. Il y a beaucoup à faire dans ce pays. Mais ce n'est pas comme cela qu'on va le mettre en valeur. Les gens vont nous haïr ! »

Rodriguez se leva en entendant des pas dans l'escalier. Il pensa que l'administration militaire allait sûrement étouffer l'affaire. L'initiative du capitaine serait sans lendemain. En métropole on était fier de l'action civilisatrice de notre armée, de l'apport culturel.

La porte de la salle s'ouvrit lentement, avec un grincement de gonds mal huilés. Delauze entra, d'un pas décidé, suivi du Père Lacroix en pantalon et chemise kaki. Il portait une croix dorée, discrète, au revers de sa chemise. Son visage de fouine était pâle, compassé. Il s'arrêta quelques secondes devant la dépouille du

Berbère ; il méditait, le corps légèrement ployé en direction du lit mortuaire. Le Père Lacroix prononça quelques mots, d'une voix basse, conventionnelle :

« Ces hommes ont vécu le martyr du Christ ; quels que soient leurs péchés, ils vont se retrouver devant le Seigneur qui pardonne tout. Allah aussi est miséricordieux. Dans les jardins fleuris du Seigneur, les hommes sont tous égaux. Ils vont rejoindre nos soldats tués au combat ! »

Rodriguez ne put s'empêcher de remarquer : « Et qui s'occupera des assassins qui ont fait ça ? Pourquoi votre Dieu n'a-t-il pas retenu la main, un peu lourde, des légionnaires ? J'ai cru comprendre qu'il avait un jour dissuadé Abraham de sacrifier son fils. Depuis, ça ne s'est plus reproduit. Je crois qu'il nous oublie ; de toute évidence, il s'est détourné de sa création. Elle n'est plus assez bonne pour lui ! »

Le père Lacroix ne répondit pas. Un sourire résigné fleurissait sur ses lèvres épaisses. Le capitaine Robert s'était levé, il fit un signe en direction de Delauze qui restait debout, les bras croisés.

« Lieutenant, vous savez que je n'approuve pas l'initiative de vos hommes. Vous n'aviez aucun ordre dans ce sens. Ce massacre était inutile, vous saviez que les Berbères ne parlent jamais. Vous êtes dans le pays depuis plus d'un an ; vous devriez apprendre les coutumes des gens d'ici. Ces deux hommes ont commis un acte répréhensible, il est vrai, mais ils devaient être jugés, pas torturés. Je vous tiens pour responsable de la mort de l'un d'eux ainsi que de l'état quasi désespéré du deuxième ; en attendant la réponse de la Résidence, vous me ferez le plaisir de rester aux arrêts dans votre

appartement de Tilougguit. Vous êtes démis de votre commandement jusqu'à nouvel avis. »

Delauze avait baissé la tête, comme un écolier pris en faute. Manifestement il ne réalisait pas la gravité de la situation. Il se contenta de répondre :

« À vos ordres, mon capitaine. Je crois que mes hommes ont fait ce qu'ils ont cru être bon pour nous. Ces Arabes sont nos ennemis, des terroristes, poseurs de bombes. Je n'oublie pas, moi, notre devoir de pacification. Sinon à quoi bon notre présence dans ce pays ? Mais j'attendrai la décision de la hiérarchie... »

Le capitaine Robert congédia le lieutenant d'un signe de la main ; ce dernier pivota sur ses talons, en direction de l'escalier. À ce moment Rodriguez, qui avait écouté avec attention, prit la parole, d'une voix où perçait une exaspération mal contenue :

« Ecoutez, Delauze, j'ai aussi mon mot à dire. Votre attitude envers les gens de ce pays est insupportable, vous venez de le prouver une fois de plus. Vous n'avez rien à faire dans la vallée. Votre influence sur les hommes de la troupe est néfaste, ils se prennent pour des soldats chrétiens, et votre ami, le prêtre, ne fait qu'envenimer la situation. J'ai peur que vous ne rendiez désormais, par votre faute, la vie impossible aux colons qui aimeraient collaborer avec les gens des tribus. On ne peut pas vivre dans l'ambiguïté. Moi j'ai besoin de faire travailler les gens, pas de les massacrer. Quant aux partisans arabes, le capitaine vous a répondu : il y a des tribunaux pour juger les excès. Ce n'est pas à vous de mener l'enquête et de juger les présumés coupables ! »

Le lieutenant descendait l'escalier, il n'avait pas répondu à la tirade du forestier. Le Père Lacroix se tourna

vers Rodriguez, le visage congestionné. Il avait les mains qui tremblaient d'indignation :

« Monsieur Rodriguez, vous dépassez les bornes. Nous avons une mission à accomplir, un message à faire passer auprès des populations ; vous n'appartenez pas à l'armée et je ne vous permets pas de critiquer notre action. Vous démoralisez la troupe avec vos réflexions, certains jeunes ont déjà perdu leurs motivations. Notre tâche ne consiste pas simplement à couper des arbres. Mon but est noble : élever des âmes simples à notre niveau, leur permettre d'accéder à la miséricorde du Christ. Bien entendu, vous ne pouvez pas le comprendre. On dit que vous avez des sympathies communistes ? Ceci expliquerait cela ! »

Rodriguez haussa les épaules. On était en plein malentendu. Mais des hommes comme Delauze et le prêtre couraient à la catastrophe, ça il en était persuadé. Il n'avait jamais bien compris le rôle des aumôniers militaires dans l'armée. Pour lui, ces gens servaient surtout d'agents de propagande cherchant à justifier les exactions des militaires, à prouver que Dieu avait choisi son camp, celui des chrétiens en l'occurrence. Il ne voyait pas comment on pouvait concilier le goupillon et le fusil-mitrailleur. Une hypocrisie de plus, mais qui était de toutes les guerres.

À Bellecombe, il était tombé sur l'article d'un journal de la Résistance qui relatait les derniers instants d'un groupe d'otages, transportés dans une camionnette bâchée vers le lieu de leur exécution, en rase campagne. Un brouillard épais recouvrait les champs humides de rosée. Il y avait un aumônier allemand qui tentait de réconforter les civils, la peur au ventre. Parmi eux, un

jeune homme de dix sept ans, qui pleurait. À la faveur d'un ralentissement, le gamin avait réussi à soulever la bâche, qui flottait au vent frais du matin, et à sauter sur le bitume. L'aumônier l'avait vu ; il avait fait stopper le véhicule¹. Le fuyard disparaissait dans la brume. L'homme de Dieu était descendu sur la route, il regardait, impassible, les deux soldats qui étaient partis à la poursuite de l'otage, l'arme à la main. Ils avaient ramené le gosse à moitié mort de peur. Ils ne l'avaient pas tué tout de suite, ce n'était pas encore le moment. La camionnette s'était arrêtée vingt minutes plus tard, devant le mur d'un cimetière. Les cinq hommes avaient été exécutés, froidement, le gamin en dernier, ultime punition. L'aumônier avait dit quelques mots, il parlait de rédemption et d'éternité. Les cinq corps n'étaient plus que cinq tas de vêtements, négligemment étalés dans l'herbe mouillée. L'aumônier ne réalisait pas qu'il avait les mains pleines de sang.

C'est à ce moment précis que Rodriguez avait décidé de prendre le maquis. Et il se méfiait désormais des prêtres. Il y en avait des bons, mais au total on ne savait jamais à qui l'on avait à faire.

Ils quittèrent la salle du dispensaire. Le forestier avait jeté un dernier regard sur les deux corps inertes. Le médecin injectait un liquide jaunâtre au malheureux supplicié. Heureusement, on pouvait atténuer la souffrance. Mais qui pouvait rendre la raison aux hommes, les ramener vers le chemin tortueux de la justice ? La seule voie tracée dans le maquis de l'existence.

¹ Cf. Albert Camus : Lettres à un ami allemand, deuxième lettre.

L'après-midi était avancé, Rodriguez avait encore quatre heures de piste devant lui avant de rejoindre la Cathédrale. Il n'aimait pas rouler de nuit, surtout depuis l'accident avec la DS. Le forestier décida néanmoins de partir immédiatement. Il ressentait une profonde impression de dégoût. Il venait de se faire deux ennemis mortels : Delauze et le Père Lacroix ne pardonneraient pas. Déjà mal vu par l'administration, sa situation dans la vallée devenait de plus en plus difficile. De plus, il devait compter avec les jaloux, les envieux qui regardaient son exploitation avec convoitise ! Ça faisait beaucoup de monde. Mais, depuis le départ de Louise, rien n'avait plus beaucoup d'importance. Il était prêt à recevoir des coups, mais il avait aussi appris à les rendre.

A dix heures, il arrivait en vue du pont d'Imi n' Warg. Il était épuisé, mais la forêt de pins, qui frémissait dans le noir, était une promesse de bonheur, une récompense du monde. Il sentait qu'il avait fait le bon choix.

*

L'hiver avait été clément. La piste restait accessible aux camions et les affaires marchaient bien, tant à la mine qu'à la scierie. La neige était tombée en abondance quelques jours, au début janvier, mais des bourrasques d'air chaud venues de l'est avaient rapidement eu raison du manteau blanc.

Depuis l'automne de l'année précédente, un détachement de l'armée s'était installé sur le terrain de la scierie. Ils avaient planté des tentes autour de la maison en pierres de taille des Eaux et Forêt, et apportaient une

joyeuse animation : une dizaine d'hommes, commandés par le sergent Clairvois, un type sympathique, jovial, qui ne se prenait pas la tête. C'était un bon catholique, mais qui n'approuvait pas l'attitude conservatrice et bornée de Delauze. Il critiquait aussi la rigueur du père Lacroix et doutait de l'efficacité de son engagement missionnaire. Clairvois caressait son ventre rond, qui débordait un peu du ceinturon. Il avait un sourire constamment accroché à ses lèvres lippues. Il y avait aussi de l'humour dans ses yeux gris.

Rodriguez s'entendait bien avec Clairvois ; il lui avait dit qu'il n'aimait pas trop les militaires. Le sergent lui avait répondu : « Il y en a des bons et des vicieux ; c'est comme tout. Vous aussi vous avez fait votre service dans la troupe ; dans le Rif m'aviez-vous dit ? Là-bas ils ne font pas de cadeaux. Depuis Abdelkrim, ils sont toujours en rébellion. »

Ensuite le forestier avait évoqué l'affaire des deux partisans torturés à mort. Il n'y avait pas eu de suite, mais ce n'était pas une surprise. Pourtant lui n'acceptait pas cette manière de mener la guerre. Il le lui avait dit, en insistant sur les mots. Clairvois avait répondu, légèrement troublé :

« Dans un sens je vous comprends, vous travaillez avec ces gens. En tant que chrétien, je suis aussi choqué par cette affaire. Il y a des règles morales que l'on ne devrait pas transgresser. Je pense aussi aux accords de Genève en cas de conflit, mais il est vrai que peu d'États s'en soucient. »

Rodriguez ne croyait pas trop aux grands principes moraux tirés des textes sacrés. Il était évident que Clairvois culpabilisait un peu ; il n'aimait pas la violence gratuite. Le forestier avait appris que les règles de vie

venaient de la terre, du commerce des hommes. Le signal d'en haut, il ne le sentait pas. Le quotidien lui suffisait.

Un jour de février, le sergent vint le chercher dans la cuisine du chalet. On était en fin d'après-midi, et il faisait doux pour la saison. La scie avait fonctionné toute la journée, et Rodriguez prenait un peu de repos ; il buvait un thé très chaud en causant avec son frère. Clairvois interrompit leur tête-à-tête :

« Il y a deux camions des Travaux Publiques sur la piste. L'un d'eux est équipé d'une grue, l'autre est rempli de sacs de ciment, et de bon sable d'oued. C'est pour vous, cette fois vous avez été entendu par Beaudin. Il vous soigne ! »

Le forestier se leva brusquement, en renversant sa tasse sur la nappe fleurie. Il sortit en trombe, suivi par Jacques, les cheveux dans la figure.

Sur la piste, ils rejoignirent les deux camions poussiéreux. Les moteurs tournaient encore. Le chef d'équipe, un grand costaud, en bras de chemise, les salua en lissant son pantalon humide de sueur.

« Il nous a fallu deux jours pour vous joindre. C'est vraiment le bout du monde ici. Je m'appelle Verdier, Louis Verdier. La Direction de Marrakech nous envoie pour consolider ce fichu pont. Beaudin a pris lui-même la chose en main. J'ai cinq hommes, mais nous aurons encore besoin d'aide. Les gars du contingent nous donneront un coup de main ; pas vrai sergent ? »

Ainsi Beaudin avait finalement cédé. C'est Fougerolles qui avait eu raison : il fallait tenir le bonhomme par le bon bout, le menacer dans son orgueil démesuré de paranoïaque. Il avait fini par craquer, mais l'effort avait dû être énorme chez cette personnalité qui

se sentait constamment persécutée, agressée par son entourage. Beaudin n'avait pu supporter que l'on dévoile sa double vie et le pont serait réparé. C'était, somme toute, assez simple. Mais l'homme, blessé dans son ego, chercherait à se venger. Rodriguez pensa avec amertume qu'il s'était fait un ennemi de plus ; de toute façon les deux hommes ne s'aimaient déjà pas beaucoup. Dès leur premier contact, il y avait deux ans de cela, le forestier avait ressenti un certain malaise en face du directeur des TP. Il l'avait trouvé pitoyable dans sa manière d'essayer vainement de se mettre en valeur, de chercher à tout prix à avoir une longueur d'avance sur ses collègues alors que, dans le fond, personne n'attachait vraiment d'importance à son existence. Au Maroc, on était loin de la métropole ; ici les colons devaient relever leurs manches et ils n'avaient pas trop le temps de faire des ronds de jambes en face de l'administration.

Avec son équipe, Verdier se mit au travail dès le lendemain. Aidé de quelques militaires, le chantier avançait vite. Le chef d'équipe avait l'expérience du bled et il savait parler aux ouvriers. Tout le monde mettait la main à la pâte, et après quelques semaines un nouveau tablier reposait sur des piliers en béton, solides. Il fallait faire vite, avant la fonte du printemps. Les crues menaceraient le chantier. Santini était descendu à plusieurs reprises pour constater l'avancement des travaux. Il secouait la tête, d'un air satisfait.

« Cette fois on a eu gain de cause. On pourra enfin travailler en toute quiétude. J'avais l'intention d'acheter un nouveau camion, un quinze tonnes. Les Allemands me harcèlent, je n'arrive plus à suivre. Jolivet m'a parlé d'une occasion intéressante à Marrakech ! »

Le trafic des camions fut cependant légèrement perturbé pendant les pluies du printemps et à la fonte des neiges. Les hauts plateaux se délivraient de l'épaisse couche blanche, partout la roche affleurait au soleil. La montagne se réveillait après une léthargie qui avait duré de longs mois. L'oued fut en crue plusieurs fois, mais le nouveau pont était solide, prêt à défier les eaux tumultueuses.

C'est un peu après le départ de Verdier que Jacques eut une crise violente qui dura plusieurs jours. Il hurlait, en pleine dépression ; sa chemise était tachée de sang. Rodriguez comprit que c'était la fin : il fallait renvoyer son frère en France. Ils durent l'attacher dans le véhicule qui le ramenait à Beni Mellal. Le sergent et le forestier firent la piste avec Jacques, en essayant de calmer le malade. À Ouaouizaght, le médecin militaire lui fit une injection. Jacques fut ensuite hospitalisé à Beni et le docteur demanda son renvoi, au plus vite, vers la métropole. Quelques jours après, Rodriguez accompagna son frère dans une ambulance de l'armée, qui les conduisit à l'aéroport de Marrakech. Le forestier regarda, le cœur serré, le « Constellation » qui s'envolait, dans un vrombissement de ses puissantes hélices, vers la France. Il se sentait encore plus seul, maintenant. Il avait pris conscience, dans la vallée, d'une hostilité sourde, depuis l'attaque du convoi. Les positions se radicalisaient et la méfiance s'était introduite insidieusement dans les rapports humains.

Le lendemain, il rejoignit son gîte, à la tombée du jour. Des nuages d'orage coiffaient le sommet de la Cathédrale. Ali était assis devant le hangar des scies, il se

leva lorsqu'il vit son patron descendre de la cabine du Dodge.

« Ah ! M'sieur Samuel, « mousiba, Ya ouyl ! » quel malheur. Ils ont tué Napoléon ! Pourquoi le « hallouf » ? Il n'avait fait de mal à personne ! Il a reçu un coup de couteau, il y avait beaucoup de sang. On l'a enterré ce matin, le sergent a fait une enquête. »

Rodriguez serra les dents. Maintenant on voulait l'atteindre dans sa vie quotidienne. Le sanglier était un peu son confident, sa mascotte, son animal familier. Tout le monde le savait dans la vallée. Un acte qui n'était pas gratuit, dont le but était de le déstabiliser, de le pousser à commettre une erreur en cherchant à détériorer ses relations avec la population locale. Une provocation de plus après l'incendie. Il pensa à un coup des nationalistes.

*

L'année s'était terminée sans nouveaux incidents. On avait l'impression que le pays retenait son souffle, avant un événement d'importance, qui remettrait en cause la présence française sur ce territoire d'Afrique.

Au cours du mois d'août de l'année suivante, le pays fut secoué par les premières émeutes graves qui marquèrent le second anniversaire de l'exil du sultan Mohammed à Madagascar. Le Moyen Atlas berbère était en ébullition et l'armée française, sur les dents, avait de la peine à contrôler la population. On parlait aussi de massacres de civils à Khenifra et à Oued Zem. Des

dizaines d'Européens avaient été tués. En représailles, la troupe avait exécuté des milliers de Marocains ².

Rodriguez écoutait régulièrement les nouvelles sur son vieux poste en bois, mais les informations étaient largement censurées. Le gouvernement français ne tenait pas à démoraliser ses troupes basées au Maroc, surtout après l'indépendance de l'Indochine et les premiers mouvements d'insurrection dans les départements français d'Algérie, à la fin de l'année précédente. Mais le forestier avait appris la nouvelle des massacres par la bande. Omar le tenait au courant des événements, lorsqu'il passait à la Cathédrale.

À la fin août, Rodriguez se rendit à Beni Mellal pour tenter d'arracher un gros marché à un entrepreneur privé, qui voulait construire un lotissement à l'entrée de la ville. Après une âpre discussion avec le client, un Marseillais buté, il décida de s'accorder une pause à l'hôtel de Paris. En cette fin de journée, il devait y avoir du monde en train de prendre l'apéritif.

Dans la grande salle, pleine de consommateurs, il repéra une table où se trouvait Santini, aux côtés de deux personnages au gabarit de boxeurs, qui parlaient fort. Le forestier reconnut les deux hommes : des chauffeurs de poids lourds, des durs, un peu primitifs, mais sympathiques. Ils travaillaient pour l'usine de sucre, et faisaient régulièrement le trajet de Casa. Ils avaient aussi dépanné Santini, à plusieurs reprises, lorsqu'il avait cassé son vieux camion. Devant leur verre d'anisette, les discussions allaient bon train. Le Corse tapait du plat de

² Cf. Pierre Vermeren : Histoire du Maroc depuis l'indépendance. Collection Repères. La Découverte, 2006.

la main sur la table en formica. Sa voix forte couvrait le brouhaha de la salle :

« Le Gouvernement est en train de nous lâcher ! Edgar Faure veut convoquer des représentants nationalistes à Aix les Bains... Moi je dis qu'on ne discute pas avec des terroristes. Regardez ce qu'ils font en Algérie. Ils posent des bombes dans les marchés ! J'ai entendu que Paris veut faire revenir le sultan au Maroc. Ben Arafa est fini ; avec lui les choses marchaient pourtant bien : il n'était pas trop encombrant. Les Marocains vont se regrouper autour de Sidi Mohammed ; pour nous c'est le début de la fin ! »

Il s'interrompt pour accueillir Rodriguez qui salua la tablée. Les deux gros bras soulevèrent leur verre d'apéritif à tour de rôle, avec des mots de bienvenue. Ils connaissaient le forestier de réputation. On parlait beaucoup de lui dans la plaine, certains l'enviaient. Par contre on critiquait son côté intello, les gens ne comprenaient pas : un forestier qui lisait des livres, avec une bibliothèque bien fournie dans son chalet ! Santini avait remarqué, à plusieurs reprises, en désignant les étagères couvertes d'ouvrages : « Tous ces bouquins, c'est pas bon pour la tête ; ça donne des idées ! Déjà que les gens te trouvent un peu bizarre... Après tu t'étonnes que les copains te tournent le dos ! »

Rodriguez haussait les épaules ; il se fichait pas mal de l'opinion des autres colons, des demeurés pour la plupart, qui ne voyaient pas plus loin que le bout de leur parcelle de terrain. Ils se laissaient porter par le courant de l'Histoire, en tirant la couverture de leur côté, bien sûr. Ceux là allaient vers de grandes surprises. Ils seraient laminés par les événements.

Déjà, à Bellecombe, ses voisins paysans le regardaient d'un sale œil. Un type qui lit des livres était sûrement un communiste, un agitateur même. Alors il leur expliquait, avec de l'impatience dans la voix, qu'ils manquaient quelque chose d'essentiel et surtout de recul. Là non plus ils ne voyaient pas l'utilité. Du temps perdu, avec tous ces travaux aux champs... Cependant, dans l'ignorance des événements, ils n'avaient pas prévu le déluge de feu qui allait s'abattre sur la France, et la suite, avec le Maréchal... Ils étaient devenus un peuple de moutons, sans esprit critique. À part quelques-uns ; et Rodriguez était justement de ceux-là.

Un des routiers tendit une main moite au forestier. Il se nomma :

« Je m'appelle Jussieu, je travaille à l'usine. Je suis passé plusieurs fois avec mon camion devant votre scierie. Du beau travail ! Félicitations. La colonie a besoin de gars comme vous. J'ai entendu que vous aviez eu des ennuis ? Si je peux vous être utile un jour, n'hésitez pas. Les copains vous admirent aussi !

— Merci, vous êtes trop gentil ! Mais j'apprécie votre compliment. La vie est parfois dure là-haut. Demandez à Santini. On se sert les coudes. Mes ouvriers, des Aït Isha pour la plupart, travaillent bien. Je leur dois beaucoup. »

Santini posa sa main sur l'épaule de Rodriguez qui avait tiré une des chaises métalliques à lui. Il s'assit avec un soupir de soulagement et commanda aussi une anisette avec un glaçon. Il étendit ses jambes musclées et fouilla une des poches de son short. Luigi posa le verre sur la table avec deux mots de bienvenue. Le forestier sourit à ses compagnons de table :

« Des fois j'écoute le poste, mais j'ai souvent des pannes. La réception est mauvaise au fond de la vallée. À cause des falaises. Alors je viens aux nouvelles à Beni. Je crois qu'on va vivre des moments difficiles avec le retour du sultan. On est en train d'assister à la fin de l'ère coloniale. Mais on risque de payer le prix fort.

— Vous avez peut-être raison, mais la France doit réagir. On ne peut pas laisser ce pays aux Arabes, ce sera le retour à l'anarchie. Ils sont incapables de gérer leurs terres, et ne savent même pas entretenir les équipements de base !

— C'est une manière de voir les choses, mais je crois que cette vision du monde a fait son temps. Il nous reste toujours le retour à la métropole. Il faut s'y préparer, peu à peu... »

La conversation était devenue animée, chacun donnait son opinion, en tapant sur la table. Finalement, ils entamèrent une partie de belotte, qui détendit l'atmosphère un peu lourde.

Après la partie, Rodriguez décida d'aller rendre visite à son ami Omar, le forestier marocain. Toute la famille Ben Kassem était réunie autour d'un couscous au poulet, sur la terrasse, au clair de lune. Un vent chaud soufflait sous la tonnelle. Malika tenait son bébé sur les genoux ; le visage clair et délicat de la jeune femme sortait de l'ombre. Omar prit la parole, d'un ton solennel :

« Nous vivons des instants historiques ; le retour du sultan va se décider à Aix. Mais l'histoire du peuple marocain est irréversible : le courant nous emmène vers l'indépendance. Vous n'y pouvez rien.

— Les choses ne sont jamais simples, Omar. Moi je ne crois pas à une direction de l'Histoire, à la sagesse des

peuples. Tout est beaucoup plus complexe. Les pachas et les caïds vont de toutes les façons garder leurs prérogatives et s'emparer des terres que les colons laisseront derrière eux. Vous allez vivre une nouvelle colonisation, cachée celle-là, mais bien réelle. Je le sens clairement avec l'Arabe de Marrakech, Rachid Alaoui. C'est un ancien caïd. Il aimerait racheter la scierie. Il va rendre la vie dure aux ouvriers ! Je le connais, ceux de sa race ont déjà largement profité de la colonie. Regarde dans le Moyen Atlas : il y a eu des exactions. Et puis il y a les banquiers, des Juifs pour la plupart. Ils vont vous rançonner ; ce ne sont pas des bienfaiteurs.

— Tu oublies les courants de pensée progressistes dans le peuple marocain, depuis la guerre, et même avant. Les Jeunes Marocains ont déjà montré la voie dans les années trente ; c'est un mouvement spontané, qui a su utiliser la fibre religieuse en se ralliant à la doctrine salafiste. C'est là que le nationalisme moderne est né, avec l'affirmation de la souveraineté du sultan qui avait l'appui du peuple. L'Istiqlâl a pris le relais, plus tard, après la guerre, en proposant une version plus occidentale de l'indépendance, à l'image du socialisme mondial. Allal el Fassi a apporté une caution religieuse au mouvement. Et, depuis peu, nous avons une organisation structurée qui lutte de manière concrète contre le « makhsen » des français : l'Armée de libération marocaine (l'ALM). Tu vois que les colons ont du souci à se faire ! »

Omar avait élevé le ton. Il s'exaltait au fil de son discours. Rodriguez respectait l'enthousiasme du jeune homme, mais il ne voyait pas un avenir très brillant au peuple marocain. Le pays allait retomber dans l'ancien système féodal, la monarchie était ancrée dans les

mentalités et largement défendue par l'islam qui imprégnait profondément la société. Le socialisme n'était qu'un vernis, une notion occidentale mal assimilée, impossible à enseigner dans les campagnes. Non, le pays n'était pas prêt pour sa grande révolution idéologique, et la nécessaire redistribution des terres.

Rodriguez essaya de faire partager son point de vue, mais Omar écoutait à peine, tout à son discours égalitaire. Il parlait d'un hypothétique mouvement de fond populaire et revenait à son idée de la vague inexorable de l'Histoire qui allait balayer les puissances de l'argent et aboutir à une société plus juste. Décidément Rodriguez pensa qu'ils avaient peu de chance de se rencontrer avec Omar, du moins sur ce plan-là : leurs points de vue étaient trop divergents. Le forestier tenta d'expliquer sa position, basée sur son expérience du pays. Il parla aussi des longues discussions qu'il avait eues avec Joël Gustin, son ami le garagiste philosophe de Bellecombe. Gustin lui avait donné le goût de la lecture ; il était un peu son confident ; le garagiste avait une vision très personnelle de l'histoire, un peu anarchiste.

« Je ne crois pas à ton raz-de-marée populaire. Moi je vois les gens dans l'ensemble assez ignorants, peu concernés par leur destin collectif. Les grandes idées restent dans un cercle clos d'intellectuels, elles ne débordent pas dans la rue. Les politiciens qui mènent la barque sont prisonniers de leurs partis ou des intérêts de la finance et des groupes économiques de pression. Il n'y a rien à attendre de ce côté-là. Je pense, avec Gustin, que tout a été dit au niveau des grands principes humanistes, mais très peu de ces principes ont été vraiment reçus. La sagesse antique ne nous a guère influencés dans notre vie quotidienne. Tiens, essaie seulement de sortir un peu des

chemins battus dans nos vieilles démocraties européennes. On te laissera parler, bien sûr, mais tu vas te trouver au ban de la société, avec une étiquette d'agent subversif et plein d'ennuis. Moi je partage le point de vue de Joël, son « marais historique... »

Il m'en a parlé, un jour qu'il était lancé ; on avait bu une bouteille d'apremont, un blanc un peu acide. On essayait d'analyser le pourquoi de la montée du nazisme en Allemagne, et les dangers pour l'Europe, qui tournait fasciste. Moi je raisonnais comme toi, j'essayais de trouver un sens profond à cette grande comédie. Gustin avait rigolé, il m'avait dit : « Tu es comme les autres, tu cherches une justification et un déterminisme à l'action des peuples. Tu as tout faux, mon pauvre Samuel. L'Histoire du monde est un grand marécage, un plan d'eau statique, où les événements se répètent comme des bulles de gaz nauséabondes qui viennent crever à la surface, dans le désordre, au hasard. Le monde est un grand bateau qui dérive, il n'y a pas de capitaine à la barre, si tu préfères. Mais l'image du grand marécage me plait mieux. Il est stagnant, comme l'histoire de l'humanité ; il n'y a rien de vraiment neuf depuis l'âge des cavernes. On prend les mêmes et on recommence. Pourtant j'approuve le modèle de Hegel qui voit un progrès au niveau de la dialectique et du débat contradictoire, sources d'idées nouvelles. Mais pour moi, ces idées ne sont que des bulles plus grosses que les autres, un peu plus colorées. Le long fleuve tranquille de l'Histoire n'aboutit à aucun océan de sagesse, l'ultime rivage n'est qu'une illusion. Tout cet arsenal de bonnes intentions reste seulement partagé par une minorité d'intellectuels qui se gargarise de belles phrases. Comment communiquer le message à la masse ? Ou bien

aux hommes politiques, dont la plupart ne raisonnent qu'en fonction d'un soi-disant bonheur immédiat ? D'un éphémère confort matériel qui paralyse l'esprit, mais qui satisfait monsieur tout le monde, un électeur potentiel ! »

Voilà la théorie un peu délirante de mon ami, un ancien avocat, reconverti à la mécanique. Mais il y avait du vrai dans ses propos ; il faut simplement trier un peu. Quoi qu'il en soit, c'est là que j'ai commencé à comprendre que les gens étaient simplement manipulés par une minorité d'arnaqueurs. Et ça marchait ! Ils devaient se taper sur les cuisses de bonheur les arnaqueurs aux postes de commandes : le bon peuple confiant, plein d'espairs, suivait allègrement. L'exemple de l'Allemagne est suffisamment édifiant, et les Français ont suivi sous Vichy. »

Omar regardait Rodriguez, avec de la surprise sur le visage. Il posa machinalement son verre de thé sur le mur de la terrasse. Malika était allée coucher le bébé ; on l'entendait pleurer dans sa chambre.

« Je ne partage pas le point de vue de ton ami. Sa vision est trop pessimiste ; j'ai l'impression qu'il cherche à régler un compte personnel avec la société. L'action militante et le combat nous délivreront de toute forme d'oppression. C'est ce que vous avez fait en Europe, avec l'aide des Africains d'ailleurs ! Et on ne peut pas nier que le progrès ait apporté un réel bien-être aux Français de métropole. Il y a toujours des retombées, dans la population ; elles ont leurs racines dans les grandes idées dont tu parles ; tout n'est pas perdu !

— Oui, mais il s'agit d'avancées technologiques et il n'est pas sûr que le bonheur soit au rendez-vous ! Comment se servir du progrès matériel si les hommes ne

sont pas raisonnables ? La menace atomique est un nouveau défi à relever, et je ne sais pas si la voiture et le téléphone ont vraiment rendu les hommes plus sages. On parle maintenant de la télévision qui fait son apparition dans les foyers de France. Vu le prix, il s'agit surtout de la classe bourgeoise, j'imagine ! »

Omar ne répondit pas, il caressait sa moustache très fournie qui lui donnait un air sérieux. Il se contenta de hocher la tête, peu convaincu. Il s'était calmé, à cause de l'heure avancée. Ils entendirent passer une patrouille dans la rue, cachée par le mur de la terrasse. Les soldats parlaient fort, avec de grands éclats de rire. On entendit aboyer les chiens du voisin. Omar désigna deux matelas, alignés le long de la paroi de la chambre de bonne, à l'extrémité de la tonnelle.

« On va essayer de dormir un peu, tu m'as fatigué avec tes théories fumeuses ! »

Rodriguez s'étendit sur un des matelas, la lumière sourde des constellations éclairait le carrelage de la terrasse. Bientôt, une lune rousse monta dans le ciel. Il n'avait presque rien mangé, il restait du couscous froid. Mais avec cette chaleur, il n'avait pas d'appétit.

À côté de lui, le jeune forestier dormait déjà, la bouche ouverte. Rodriguez songea quelques minutes, puis il fut pris à son tour par le sommeil.

*

Après un été sec et venteux, les premières pluies d'automne s'annoncèrent, violentes et tenaces. L'eau tombait du ciel en grosses gouttes qui pilonnaient le sol

assoiffé. Les champs desséchés absorbaient le précieux liquide avec avidité. Les nuages fécondaient la terre ; ils passaient, indifférents aux problèmes des hommes. Mais les Berbères remerciaient Allah, le tout-puissant, qui pensait enfin à eux.

En octobre, la nouvelle fit le tour de la vallée, comme une traînée de poudre allumée : après la démission de Ben Arafa, le sultan Ben Youssef était rappelé en France ; les pourparlers avec les nationalistes avaient abouti. Le 31 octobre, Sidi Mohammed débarquait à Nice. Deux semaines après, il rentrait au Maroc et était ovationné à l'aéroport de Rabat-Salé. Les jours du protectorat étaient comptés.

À la scierie, les affaires déclinaient. Les commandes avaient diminué et plusieurs ouvriers manquaient systématiquement le travail. Rodriguez aurait bien voulu trouver de nouveaux marchés, mais il n'avait plus confiance dans son personnel. Même Ali menaçait de le quitter. Un vent de fronde soufflait dans la vallée, depuis le retour du sultan.

Le 7 décembre 1955 le premier gouvernement du Maroc indépendant était chargé de négocier la fin du protectorat avec la France. Pour les colons, une ère nouvelle allait commencer, pleine d'incertitude. Le détachement militaire de la scierie avait été renforcé ; le capitaine Robert craignait de nouveaux attentats.

Un peu avant Noël, Rodriguez reçut une importante commande, inespérée : des planches pour le barrage de Bin el Ouidane. Les travaux étaient en passe d'être terminés, mais Fougerolles était à court de planches de coffrage. Il avait calculé un peu trop juste. Rodriguez avait dû abattre un nombre considérable de pins. La forêt

était maintenant bien dégarnie sur les hauts de la scierie, une centaine de mètres avant les premières maisons de Tamga. Sur le terre-plein de béton, devant le hangar des scies, un impressionnant tas de grumes chauffait au soleil revenu. Il faisait doux pour la saison. Les troncs dégageaient une forte odeur de résine qui parfumait tout le site. Par précaution, Rodriguez avait surveillé lui-même le chaînage de l'édifice ; le tronc au sommet du tas était à plus de cinq mètres du sol !

Sur le coup de midi, le forestier s'était retiré dans son chalet, où l'attendait un repas léger préparé par Ali. Il était en train de vider son deuxième verre de vin, lorsqu'il entendit des appels venant du hangar. Il pesta contre les ouvriers qui devaient normalement être à la pause, devant leurs cabanes. Dehors, il croisa des hommes de Clairvois :

« On vous appelle en bas, un jeune Noir. Il est avec deux ouvriers ! »

Rodriguez descendit en courant en direction du tas de troncs écorcés. Deux hommes s'affairaient avec une barre à mine devant les troncs ; ils essayaient visiblement de tendre une des chaînes qui sécurisait l'édifice instable. Pourtant le forestier avait bien recommandé de ne plus toucher au tas de grumes qui l'inquiétait. Il voulait contrôler lui-même la manœuvre de chaînage. Le gamin avait tenté de l'avertir de l'initiative dangereuse des deux ouvriers berbères.

Le drame se déroula en quelques secondes : Rodriguez entendit un claquement sec et la chaîne se brisa en fouettant l'espace avec un sifflement sinistre. Le jeune Rachid, le boy de Louise, ouvrait des yeux épouvantés. Il bondit en direction du forestier, suivi par un des deux ouvriers, affolé, qui traînait son turban déroulé derrière

lui. L'autre était comme paralysé devant le tas qui commençait lentement à s'effondrer.

Le forestier réagit en un éclair. Il fut sur l'ouvrier hésitant, le regard ahuri, et le plaqua au sol, devant les grumes en mouvement. Deux troncs leur passèrent par-dessus, dans un bruit apocalyptique. L'homme se releva, indemne, et réussit à se réfugier derrière un petit mur en ciment. Rodriguez eut moins de chance : un troisième tronc le happa au passage par une de ses extrémités. Projeté à terre, le forestier reçut de plein fouet la grume suivante qui pesa de tout son poids sur sa jambe gauche. Impuissants, les hommes de la troupe et les ouvriers indigènes assistaient au désastre. Soudain un silence de plomb retomba sur la scierie. Deux militaires bondirent pour porter secours au blessé. Le tas avait retrouvé un nouvel équilibre, et ne menaçait plus les acteurs du drame. Une des grumes avait heurté le wagonnet de la scie principale ; il avait basculé dans la poussière, au bord de la piste ; une roue tournait encore lentement sur elle-même, avec un bruit lugubre de ferraille torturée.

Les soldats étaient penchés sur le corps immobile du forestier, couché dans les débris de bois. Une tache de sang s'élargissait, mélangée à la poussière du sol. Une dizaine d'ouvriers s'étaient rassemblés sur le lieu du drame ; ils se lamentaient avec des gestes et des cris de désespoir. Un des hommes de Clairvois se leva lentement, les traits du visage crispés :

« Il est salement abîmé ! La jambe a été broyée par la grume ; il perd beaucoup de sang. On va faire un garrot, aidez-nous à le transporter dans le chalet. Il est toujours inconscient, mais le cœur bat normalement. »

Le sergent Clairvois arrivait au pas de course, le visage congestionné par l'effort, de l'angoisse dans les yeux :

« Que se passe-t-il ici ? Je faisais une sieste à l'étage dans le chalet ; on m'a averti. Seigneur, quel malheur ! Envoyez immédiatement un véhicule à Tilougguit ; il faut trouver et ramener le médecin du bataillon. La radio est en panne ; elle a bien choisi son moment. »

Ils portèrent le corps inanimé de Rodriguez dans le chalet, et l'étendirent avec précaution sur le grand lit conjugal. Le blessé n'avait pas encore repris connaissance. Clairvois demanda la trousse de premiers secours. Il avait quelques connaissances de médecine. Il fit une injection de caféine pour soutenir le cœur. Il libéra le garrot pendant quelques minutes ; le drap était taché de sang. La jambe avait pris une teinte violette. Le sergent retira le short du blessé, puis sa chemise. À ses côtés, Ali nettoyait le corps inerte avec un linge humide. Il avait les gestes doux et précis d'un garde-malade. Il pleurait devant la jambe écrasée de son patron.

Dans l'après-midi, Rodriguez reprit peu à peu conscience. Il regarda le visage ravagé du contremaître qui était près du sien, sans comprendre : « Mektoub », patron, c'est le destin ; mais tu n'aurais pas dû protéger l'ouvrier. Hassan s'en est tiré, mais toi... ! ».

Derrière, le sergent Clairvois lui tenait la main, avec une expression de profonde tristesse sur son visage bon enfant. Le forestier demanda :

« Quelle heure est-il ? J'ai l'impression d'avoir dormi toute la journée. Ali a raison, je n'aurais pas dû intervenir devant ce maudit tas, l'ouvrier aurait peut-être pu s'en

tirer sans moi. Mais je ne pouvais pas le laisser se faire écraser par les grumes. C'est ma jambe qui a pris, n'est-ce pas ? Je ne la sens plus ! »

Clairvois secoua la tête, les dents serrées. Il posa la main sur l'épaule du blessé :

« On ne peut pas vous le cacher : vous êtes salement touché. Vous avez perdu du sang aussi. Le médecin militaire va arriver d'un instant à l'autre. Je l'ai fait appeler. »

À cet instant, Rodriguez ressentit la première douleur qui partait de la cuisse et remontait dans les reins, en vagues successives. On lardait son corps de coups de poignard. Il faillit hurler. Pourtant, Clairvois lui avait administré un puissant analgésique. En un éclair, Rodriguez comprit que plus rien ne serait comme avant. Il devrait apprendre à vivre avec cette souffrance qui ne le quitterait plus. Des larmes coulèrent sur ses joues tannées par le vent de la forêt. L'aventure marocaine s'arrêtait là ; il n'était plus qu'un vieil homme handicapé, et il avait seulement trente deux ans ! Qui allait s'occuper de la scierie ?

Il repensa furtivement à Louise. Elle l'avait soutenu au début et il croyait qu'ils feraient un bon bout de chemin ensemble. Il s'était trompé. Maintenant, il avait besoin d'elle, mais elle n'était plus là. À travers la fenêtre de sa chambre, il contempla la façade orangée de la Cathédrale, éclairée par le soleil couchant. La montagne l'avait trahi, elle lui tournait le dos, refusant désormais sa protection.

Le médecin arriva sur le coup des huit heures. Il dégageait une odeur fade : la poussière de la piste. Il ausculta immédiatement le blessé, sans dire un mot, palpant la jambe abîmée, recouverte de sang caillé.

Derrière ses lunettes, ses yeux étaient sérieux, absorbés par son examen ; il prit la parole, d'un ton sévère :

« La jambe est probablement perdue, autant vous le dire tout de suite ! Il y a de multiples fractures, les os sont comme broyés. Mais le plus grave, c'est l'hémorragie interne. L'amputation me paraît inévitable, à cause de la gangrène, bien sûr. Votre peau est en jeu. Je vous conseille le retour en France, mais l'intervention se fera à l'hôpital de Marrakech. On va organiser votre transport dès demain matin. Je reste avec vous cette nuit. Je vais vous injecter un puissant soporifique »

Il dormit d'un sommeil profond, sans rêves, et reprit conscience à l'aube, la bouche pâteuse. Devant le lit, le sergent et Ali attendaient son réveil ; ils avaient le visage grave. Clairvois prit la parole ; sa voix était légèrement altérée :

« Ali a examiné la chaîne. Ce n'est pas un accident. Un des maillons a été soigneusement scié ; du travail minutieux, moi je n'avais rien vu. La chaîne tenait à un fil, c'est le cas de le dire ! On a voulu tuer, c'est certain. Quelqu'un vous en veut. Je vais faire un rapport, il y aura une enquête. Vous avez peut-être renvoyé ou maltraité un de vos ouvriers ? Les Berbères ont la rancune tenace ! »

Rodriguez n'était pas surpris. En regardant le médecin qui l'examinait, le soir précédant, il avait déjà envisagé toutes les hypothèses qui pouvaient expliquer l'accident. Les chaînes étaient solides : il les avait testées quelques jours auparavant. Après la DS sabotée et l'incendie, c'était un attentat de plus. Cette fois, ils avaient réussi. Mais ses adversaires cachés connaissaient mal Rodriguez. Il reviendrait continuer l'œuvre de sa vie, malgré ses nombreux ennemis. Le forestier ne ressentait

plus de peur en face de l'épreuve, celle que lui réservaient les hommes. Un ennemi plus sournois l'attendait, il devrait apprendre à vivre avec ; le domestiquer. La douleur serait sa compagne de tous les jours. Là était le vrai combat !

Au milieu de la matinée, Rodriguez se mit à délirer, la fièvre montait dangereusement. Et l'ambulance promise n'était toujours pas arrivée. Le forestier était maintenant plongé dans une divagation onirique qui le ramenait dans un lointain passé, là-bas, au pied des hauts plateaux sauvages des Bauges. Il revoyait la ferme de son enfance, avec des visages familiers, limbés de la lumière d'un ciel d'été sans nuages. Il revécut les événements de sa vie en accéléré, avec un certain détachement. C'était lui, bien sûr, il n'avait pas oublié les durs moments de l'occupation, la lutte contre l'envahisseur nazi, le maquis. Mais en même temps, il lui semblait assister à la projection d'un mauvais film, en spectateur. Et tout le monde était perdant dans ce mauvais scénario. Il feuilletait son passé comme les pages d'un vieil album de photos. Ces albums qu'on ouvrait qu'à certaines occasions et qui restaient la plupart du temps oubliés dans une armoire.

Lorsque l'ambulance arriva, il voyait encore le visage de Louise proche du sien. Au moment où elle posa sa main sur son front, il perdit conscience. Le médecin lui prit la main en murmurant :

« Pauvre Rodriguez ! Il est fini pour le Maroc... S'il s'en tire, il terminera ses jours en Savoie, comme son frère ! »

Deuxième partie

« Quand une guerre éclate, les gens disent :

« Ça ne durera pas, c'est trop bête. »

*Et sans doute une guerre est certainement trop bête,
mais cela ne l'empêche pas de durer. La bêtise insiste
toujours, on s'en apercevrait si l'on ne pensait pas
toujours à soi. Nos concitoyens à cet égard étaient
comme tout le monde, ils pensaient à eux-mêmes,
autrement dit ils étaient humanistes : ils ne croyaient pas
aux fléaux.*

Le fléau n'est pas à la mesure de l'homme... »

Albert Camus.

La Peste.

Chapitre Un

Le village de Bellecombe appartenait déjà à la montagne, les habitants subissaient un climat assez rude, très froid en hiver et chaud en été. Mais ils étaient fiers de cette vie proche de la nature et ils critiquaient volontiers les gens des villes, d'Aix en particulier, qui venaient d'ailleurs assez rarement dans cette région éloignée du massif des Bauges. Depuis les congés payés, on voyait quand même débarquer des vacanciers qui louaient un appartement dans une ferme pour quelques semaines. Il en venait parfois de Paris. Mais les habitants de Bellecombe n'aimaient pas trop se mélanger, ils vivaient entre eux ; ils ne voulaient pas partager leur existence, et surtout leurs querelles. Comme dans tous les villages montagnards, ils étaient un peu repliés sur eux-mêmes.

La famille Rodriguez, sensible à la montée du fascisme en Europe, faisait exception. Le père, Casimir, fils de réfugiés du franquisme, venait du nord de la France ; il avait hérité de la ferme qui appartenait à un oncle républicain, tué en Andalousie, et qu'il n'avait pratiquement jamais vu. Une dizaine d'années auparavant, il avait débarqué avec sa femme Françoise,

enceinte de plusieurs mois, et son premier fils, Samuel, qui avait déjà sept ans. C'était l'hiver et une épaisse couche de neige recouvrait les massifs. La ferme, difficile d'accès, était située en dehors du village, sur le haut d'un champ en forte pente qui dévalait en direction du torrent du Chéran de Bellecombe. Depuis le domaine, on voyait les toits de bardeaux et d'ardoises des hangars à scierie installés plus bas sur le torrent. En hiver, les paysans du village, désœuvrés, débitaient les troncs de sapins écorcés accumulés le long des rives, pendant la belle saison.

Samuel avait été placé à l'école primaire de Lescheraines, un grand village situé à quelques kilomètres en amont de Bellecombe en Bauges, en direction du col de Plainpalais. Le garçon avait débarqué en milieu d'année dans sa classe, et les élèves, en blouses grises, l'avaient regardé comme une bête curieuse. L'accueil avait été froid, malgré les quelques mots de bienvenue prononcés par l'instituteur, Louis Gonthier. Ce dernier avait des yeux très doux derrière des lunettes rondes à monture métallique ; mais il manquait un peu d'autorité. Samuel Rodriguez avait dû s'imposer dès le premier jour, dans le préau de l'école entouré d'un mur blanc surmonté d'une barrière en fer forgé. Des élèves mal intentionnés l'avaient couvert de quolibets : « Samuel, c'est un nom de Juif ça ! » en essayant de le coincer contre le mur de ciment. Il avait joué des poings, sa force physique avait surpris ses adversaires. Ils avaient reculé, un des gamins avait eu une lèvre fendue, le bas du visage couvert de sang. Gonthier l'avait essuyé avec son tablier ; Samuel Rodriguez avait été puni, condamné à rester en classe pendant les récréations le reste de la semaine.

Il avait mal pris la décision de l'instituteur ; petit, il était déjà très sensible aux situations d'injustice : les autres avaient eu ce qu'ils méritaient ; le gamin Bornet, celui qui avait reçu le coup de poing, l'avait aussi traité de « chtimi ». Casimir avait dit à son fils que l'on ne doit pas parler ainsi des gens du Nord : c'était une injure, en quelque sorte. Donc Samuel avait l'impression d'avoir défendu une cause juste : celle de ses origines et il en était fier. Plus tard, il avait jugé son comportement un peu puéril. Les origines, les racines, n'avaient pas trop d'importance, il se sentait alors rattaché au monde. Ce qui comptait vraiment, c'étaient les idées et surtout de sortir des préjugés qui divisaient les hommes. Mais allez faire comprendre cette vision de la société à des gamins ! Surtout que l'école et l'Église encourageaient la jeunesse à se rattacher à un clan, à une idéologie centrée sur la notion de patrie. Et le nationalisme, pour ne pas dire le fascisme, était à la mode. Dix ans plus tard, le jeune Rodriguez devait s'en souvenir. Les événements avaient alors pris un cours dramatique, et les idées populistes et nationalistes allaient entraîner le monde dans une catastrophe planétaire !

Sa mère accoucha d'un petit frère, juste avant Pâques, dans la pièce du haut, sous le toit de charpente grossière. Dans la « ferme des narcisses », comme ils avaient décidé d'appeler le bâtiment, ils attendaient tous l'événement avec impatience et curiosité. Samuel se réjouissait d'accueillir, dans ce monde où on s'ennuyait si souvent, un futur compagnon de jeu avec qui il pourrait partager ses émotions et courir la montagne. Mais il fallait encore un peu de patience ; le bébé, qui avait reçu le prénom de Jacques du fait de ses origines paysannes, en était encore à téter le sein de sa mère. Samuel le

regardait avec curiosité ; au fil des mois il trouvait que le bébé n'évoluait pas beaucoup. Il avait toujours la même taille et ne parlait pas, seul un gazouillement presque inaudible sortait de ses minces lèvres roses.

Le dimanche, Samuel se levait tôt, sa mère le conduisait au catéchisme dans une des charrettes de la ferme tirée par un vieux percheron. Ils roulaient en cahotant, jusqu'au hameau de Boisin, sur la route du col, avant Lescheraines. Casimir gardait le bébé à la ferme.

Le père Laville était le curé de la paroisse, qui regroupait plusieurs villages et il donnait son cours de catéchisme dans la vieille chapelle de Boisin, qui renfermait de très anciennes peintures de la Passion du Christ. Le gosse Rodriguez regardait, la bouche bée, très impressionné, les scènes du supplice de cet homme qui parlait d'amour. Il ne comprenait pas très bien pourquoi les gens lui en voulaient autant, au Prophète de Dieu. Pour le jeune Rodriguez, c'était un homme comme les autres, et ses souffrances lui étaient insupportables. Le père Laville parlait du fils du Seigneur, de son corps, matérialisé dans une miche de pain. Mais là, Samuel ne suivait plus. Pour lui, une fois mort, l'affaire était réglée. Casimir lui avait expliqué, un jour, que les morts ne revenaient plus ; ils avaient joué leur partie et ils devaient laisser la place aux autres. Son père ne croyait pas trop au bonheur éternel, à la béatitude du fidèle sur les pelouses d'un paradis incertain. Il voyait le monde comme un beau fruit qu'il fallait déguster, mais aussi organiser et cultiver. Après., il ne se sentait pas très concerné. Ses origines paysannes l'avaient profondément marqué. Il avait souvent des discussions animées avec Françoise, qui était croyante et parlait d'un destin préparé pour

chacun, de voie juste jalonnée par les anges du Seigneur. Casimir s'emportait alors, il parlait de la guerre de 14, de la mort prématurée du grand-père ; comment justifier un pareil massacre ! En fait de voie pavée de rose, il rappelait l'hécatombe absurde du Chemin des Dames, dans le Nord. Et Dieu dans tout ça ? : « Il nous a oubliés, là-haut, sur son nuage. S'il nous met à l'épreuve, il est quand même bien cruel... »

En bref, Casimir finissait par tomber dans le lieu commun. Françoise, à court d'arguments, quittait la pièce en pleurant. Samuel les regardait, toujours sans comprendre. Il trouvait les adultes bizarres et ne voyait pas très bien le but de ces disputes qui ne menaient à rien. À cette époque, il préférait déjà parcourir les grandes forêts du Semnoz et du Châtelard ; il se grisait de l'odeur des aiguilles de sapins et de l'herbe des prés fraîchement coupée.

Pour ses dix ans, le père lui avait procuré un vélo. Une vieille bécane noire, lourde, avec un seul pignon et un frein torpédo : il fallait pédaler en arrière pour stopper la bicyclette. L'engin n'avait pas de lampe. Mais Samuel prenait un plaisir fou à parcourir les petites routes de la vallée du Chéran. Une fois, il avait presque atteint le sommet du col de Leschaux, en direction d'Annecy. Derrière le col, il devinait déjà l'inconnu ; il s'était promis de revenir. Mais son père lui avait interdit de s'éloigner du village, il était très en colère : « On t'a cherché partout ! Tu te rends compte des risques que tu prends ? Il y a des voitures et surtout des camions qui empruntent le col. Ta mère était dans tous ses états. Et Jacques qui nous fait une rubéole ! Je ne sais plus où donner de la tête ; file dans ta chambre ! »

La santé de son frère n'était pas très bonne. Le bébé avait enchaîné les maladies du nourrisson, et ça continuait. Le médecin disait qu'il manquait de vitamines et que son corps réagissait mal à l'attaque des virus. Françoise se mettait à genoux devant le berceau et invoquait le Seigneur et tous les saints, leur demandant d'intervenir et de chasser la maladie.

Casimir, angoissé et énervé, levait les épaules. Il regardait sa femme, qui avait les yeux cernés, les mains tremblantes, et il lui disait avec un peu d'agacement dans la voix : « Tu ferais mieux de changer de médecin, celui de Lescheraines me paraît peu efficace ; ses médicaments ont rendu le gosse encore plus malade. La fièvre ne retombe pas. Je prendrai la camionnette un de ces jours, après les regains. Le docteur Dufour à Annecy connaît mieux son affaire. En attendant, relève-toi et fais-nous quelque chose à manger. Le travail n'attend pas ! »

Samuel Rodriguez s'était découvert une passion, que sa mère encourageait vivement : il aimait les livres et passait des heures plongé dans un roman d'aventure. Françoise insistait pour qu'il lise les textes sacrés et le journal de la paroisse. Mais le gamin ne comprenait rien aux subtilités du Nouveau Testament et il était déjà saturé des prêches du père Laville. Il n'aimait pas le curé qu'il trouvait trop arrogant, sûr de lui ; l'homme de Dieu avait parfois des gestes un peu trop familiers, il lui caressait la joue, passait sa main dans ses cheveux bruns, mal coiffés...

Le jeune Rodriguez tenait déjà à comprendre le monde par lui-même et à travers ses propres lectures. Il en avait assez de coller des petites images saintes dans un cahier que le prêtre lui avait fourni. Il ne voyait pas le

rapport entre l'histoire de ce peuple du désert, si loin de Bellecombe, et les préoccupations du quotidien de la ferme des narcisses.

Quand même, les leçons du dimanche, dans la petite chapelle avaient du bon : il rencontrait régulièrement Louise, la fille de Georges Compas qui tenait le bistrot du village. Il rêvait des jambes fines de la gamine, sous sa longue jupe blanche, qui cachait un secret qu'il espérait découvrir un jour. Il regardait sa poitrine plate avec envie ; il en avait la gorge sèche. Louise avait remarqué l'intérêt que lui portait Samuel ; elle était friponne et prenait des poses de grande dame, devant la chapelle, en lissant ses longs cheveux blonds. Le père Laville fulminait, il avait repéré leur manège. Il parlait de péché majeur et agitait les flammes de l'enfer devant les deux enfants qui baissaient la tête.

Samuel avait essayé de l'aborder au village, mais Louise l'évitait. Elle faisait exprès de jouer avec les autres garçons de Bellecombe. Ils se moquaient tous de la petite taille du jeune Rodriguez, et de ses gros genoux.

Alors, il se refermait sur lui-même et ouvrait un de ses livres d'aventure ; il y avait plein de belles dames soumises aux caprices de ses héros. Il rêvait des nobles courtisanes décrites par Alexandre Dumas, mais ne dédaignait pas les mignonnes chambrières. Il était d'Artagnan raccompagnant Madame Bonacieux, sur le chemin du Palais Royal. Sa mère entraît parfois en coup de vent dans la chambre encombrée de bouquins :

« Tu ferais mieux de venir m'aider à la cuisine, ou de surveiller ton frère ! Il court comme un cabri dans toute la maison. C'est bien de lire, mais pas n'importe quoi !

— D'accord, maman, mais j'apprends l'histoire de France. J'ai fait de bonnes notes à l'école ! »

Il n'avait pas précisé que c'était surtout le destin de toutes ces belles dames qui l'intéressait. Il imaginait aussi Louise, coincée quelque part entre les pages du roman.

Quoi qu'il en soit, sa mère était fière des bons résultats de Samuel. À table elle en parlait à Casimir, devant son assiette de soupe aux légumes :

« Samuel est bon élève, il lit beaucoup. Je ne veux pas qu'il finisse comme nous, avec toutes ses qualités. Il mérite mieux. Ici on s'éreinte pour un salaire de misère, on dépend des intempéries. Les chevaux sont malades, comment allons-nous continuer ? Tu dépenses à tort et à travers !

— Le gamin viendra travailler aux champs, dès qu'il sera apte. J'ai commencé à quatorze ans ; il fera comme moi. Après on verra : il pourra s'occuper de la scierie sur le Chéran ; il apprendra le métier. Ce n'est pas un travail d'intellectuel, mais il faut savoir compter. Je ne l'empêche pas de lire ses bouquins, mais je ne vois pas trop l'intérêt. S'il veut reprendre la ferme un jour... »

Le jeune Rodriguez avait aussi une autre passion : il aimait déjà faire des découvertes et se sentait une âme d'explorateur, de pionnier ; il passait des heures dans la forêt, à parcourir les pierriers instables sous les falaises blanches, calcaires, du massif des Bauges. Quand le temps était trop mauvais et qu'un brouillard dense recouvrait les pentes boisées, il se réfugiait dans la vieille maison au toit ruiné, que le père avait achetée pour une bouchée de pain au maire du village, Lionel Bornet, deux ans auparavant. Françoise avait beaucoup crié, et même pleuré, à la suite de cette affaire : elle ne voyait pas l'intérêt d'acheter la vieille bâtisse, située en bordure du village, à trois cent mètres de la ferme.

Casimir avait tenu bon ; il pensait que ces vieux murs pourraient lui rapporter gros un jour. Il comptait un peu sur l'attrait de la campagne qui touchait maintenant les gens de la ville. Une fois retapée, la « maison Barbier », qui était en fait constituée de deux bâtisses accolées, pourrait être louée au prix fort, à un couple de retraités ; ou éventuellement à des vacanciers qui chercheraient à fuir la vie trépidante des grandes agglomérations. Le futur gouvernement du front populaire voulait faire voter des lois dans ce sens. On parlait de congés payés, mais la gauche n'était pas encore au pouvoir. Pourtant, Casimir y croyait et Françoise avait dû s'incliner. Le reste de l'héritage de l'oncle avait servi à racheter la maison abandonnée, et à payer les travaux de réfection du toit crevé de la construction principale. Il est vrai que la maison Barbier avait beaucoup de cachet ; un certain mystère régnait derrière les vieux volets clos. Samuel aimait particulièrement la terrasse pavée de dalles moussues, recouverte d'une tonnelle branlante soutenant deux pieds de vigne centenaires. En été, une fraîcheur bienvenue recouvrait la terrasse entourée d'un vieux mur où poussaient des fleurs sauvages. Samuel regardait courir les lézards sur les pierres grises, mangées par le vent humide et le bec des oiseaux qui récupéraient la chaux dans les joints délités.

La ferme des Bornet était située à une centaine de mètres, en partie cachée derrière une haie d'acacias et de frênes, qui s'agitaient sous les bourrasques de vent froid descendant le soir des sommets déchiquetés. En face de la grande maison vide, un hangar au toit couvert de vieilles tuiles rouges, dépareillées, appartenait encore à l'ancienne propriété Barbier, de l'autre côté d'un étroit

chemin vicinal en pente, qui se transformait en torrent pendant les orages violents du mois d'août.

Samuel pénétrait avec délice, les jours de pluie, dans la vieille cuisine qui sentait le renfermé et le moisi. Casimir lui prêtait les clefs de l'ancienne porte en chêne, encore intacte, qui permettait l'accès à la maison à deux niveaux appuyée contre le bâtiment principal. Au début, il avait fait la visite avec son fils. Les deux constructions comportaient de nombreuses chambres, en enfilade. Sous le toit de la grande maison, une vaste pièce, accueillante, mais couverte de gravats, faisait la fierté de Casimir. Il prenait l'épaule de son fils, tout en faisant un geste circulaire de son bras libre : « Tu vois, un jour ce sera un grand salon ; il y a beaucoup de place et on domine le reste du village. On pourrait même construire une mezzanine sur les vieilles poutres, sous le toit. J'ai déjà colmaté le trou et changé quelques ardoises. C'est bon, il ne fuit plus. Mais les planchers sont à refaire. Tu peux venir avec tes copains, mais je veux que tu m'avertisses auparavant. Il faut être prudent dans ces vieilles baraques ! »

Le jeune Rodriguez avait revisité la maison Barbier, plusieurs fois, accompagné des garçons du village. Il avait même invité Bernard Bornet, qui ne lui en voulait plus du coup de poing reçu, dans le préau de l'école. Ils avaient encore eu quelques différends mais, au bout du compte, ils décidèrent de vivre en amis. Samuel pensait que c'était quand même plus simple, du fait qu'ils étaient voisins et Bernard avait finalement partagé son point de vue. À quoi bon se faire la guerre, surtout qu'ils n'avaient pas les mêmes raisons que les adultes qui, eux la faisaient sans réfléchir, avec une bête obstination. Ce n'était décidément pas un modèle à suivre !

Il avait aussi essayé de proposer la visite à Louise, à plusieurs reprises ; mais la gamine, qui grandissait à vue d'œil, avait refusé, en prenant une attitude de femme offusquée :

« Une fois dans ce taudis, qu'est-ce que tu vas me faire ? Je me méfie, de toute façon tu ne m'intéresses pas ! Retourne dans tes bouquins...

— Je t'ai vue embrasser Bernard, l'autre jour, derrière le hangar. Je le dirai à ton père !

— Oh ! Le mouchard ; et jaloux avec ça ! »

Finalement il avait renoncé, et décidé de ne plus la revoir. C'était la bonne méthode, les filles supportent mal de ne pas être courtisées. Elles se sentent oubliées, avec la désagréable impression de ne plus avoir les arguments qui accrochent les jeunes mâles : elles ont besoin d'un parterre d'admirateurs qui leur donne le sentiment d'exister. Samuel avait inconsciemment poussé Louise dans ses derniers retranchements ; vexée, elle avait attendu quelques semaines avant de se manifester à nouveau.

Il était dans le hangar de la maison Barbier, en train de bricoler la chaîne de son vieux torpédo, les mains pleines de cambouis. Elle était entrée à pas de loup, il n'avait rien entendu. En une seconde, elle fut sur lui ; elle l'embrassait dans le cou en murmurant des mots doux. Il essaya de se dégager, surpris. Il y avait une couche de paille dans un coin du hangar. Il l'emporta, la serrant fortement dans ses bras musclés qui sentaient la sueur. Elle se mit à rire lorsqu'il commença à lui caresser la poitrine. Ses seins juvéniles formaient déjà deux petits cônes qui tendaient le tissu de sa blouse de dentelles, dégageant une odeur grisante de lessive bon marché. La

belle blouse était maintenant pleine de taches noires, graisseuses, mais les deux amoureux n'en avaient cure. Samuel l'embrassait à pleine bouche, maladroitement ; elle lui rendit ses baisers, mais, subitement, lui mordit la lèvre inférieure jusqu'au sang. Il cria, indigné, en essuyant sa bouche. Il retira sa main gauche qui était en train de relever la jupe de Louise, le long de ses cuisses brunes et nerveuses. Elle se releva d'un bond, les cheveux pleins de paille et de poussière. Louise lissa sa longue jupe d'un revers de la main et regarda les taches sur sa blouse ; elle affecta un air désolé, de circonstance.

« C'est malin, maintenant je suis bonne pour refaire une lessive. Ma mère va demander comment j'ai pu salir mon beau corsage. Décidément tu es très maladroit. Je comprends pourquoi tu n'as pas de succès avec les filles.

— Qu'est-ce qui te prend ? Il faut savoir ce que tu veux ! Je n'aime pas les allumeuses. Si je ne te plais pas, va-t-en. Tu es une vraie gamine capricieuse et il te faudrait une bonne fessée !

— Cause toujours, je n'ai même pas eu de plaisir avec toi. J'ai voulu essayer, c'est tout. Nous ne sommes pas faits pour nous entendre. Je n'aime pas les garçons de petite taille. Tu es costaud, d'accord, mais tu sens l'ail ; tu diras à ta mère d'en mettre moins dans la salade. »

Elle disparut, comme elle était venue ; une vraie chipie, lunatique au possible. Samuel ne croyait pas un mot de sa tirade indignée. Elle le bluffait, c'était sûr. Il est vrai que Louise avait grandi, elle le dépassait d'une demi-tête. Elle lui reprochait aussi ses vêtements qui faisaient jeune garçon : « Tu es toujours en pantalon court ; on dirait un gamin qui attend sa maman à la porte de l'école. Mets des golfs, comme tous les garçons. Et

puis ces bretelles... J'ai honte pour toi. Dimanche, tu danseras avec une autre fille ; très peu pour moi ! »

Elle savait être cruelle, Louise, elle tapait où ça faisait mal. Elle s'acharnait sur sa victime, Rodriguez avait même vu des garçons pleurer. Il n'avait vraiment plus envie de la fréquenter, mais il savait, dans son for intérieur, qu'il n'en avait pas encore fini avec elle. Tout ça n'était pas très romantique. Il retourna à son vélo avec un soupir, en s'essuyant les mains sur le velours de ses culottes courtes.

C'est à peu près à cette époque qu'il rencontra Joël Gustin, le mécanicien-garagiste. Il avait déjà croisé le bonhomme dans le village, mais il ne lui avait pas vraiment prêté attention. Ce grand type sans âge, maigre, aux joues creuses remplies d'une barbe de trois jours, ne lui disait rien. Gustin était en permanence vêtu d'un bleu de travail et portait un vieux béret délavé qu'il n'enlevait jamais. Il avait les yeux clairs, pétillants d'humour et de malice, le cheveu rare. Les gens ne l'aimaient pas trop ; c'était un bon mécano, mais ils évitaient de causer longtemps avec lui. Il avait une réputation d'original un peu anarchiste et il effrayait les clients qui sortaient rapidement de son garage, le corps plié en deux, comme s'ils avaient échappé à un danger imminent.

Un jour d'été froid, la bise soufflait depuis plus d'une semaine, Casimir avait rejoint son fils qui réparait l'enclos des moutons. Samuel portait une vieille canadienne grasseuse et une écharpe de laine grise qui le protégeait des bourrasques glaciales. Il grelottait ; il avait fait de la fièvre et avait très mal dormi. Il pensait à un début de grippe ; en plein mois de juillet ! Ce n'était vraiment pas de chance. Jacques, le nez rouge, était assis

à ses pieds, jouant avec un marteau. Casimir avait pris la main glacée de son fils dans la sienne :

« Écoute, Samuel, j'ai préparé une surprise pour toi. Va voir Gustin au village. Il t'en dira plus...

— Merci, père, je ne te pose pas de questions. Je devine, bien sûr. N'en parle pas à maman, je sais qu'elle n'aime pas trop Gustin ; il l'inquiète avec ses bavardages continuels. Elle dit qu'il est inconséquent, un mauvais exemple pour la jeunesse. »

En fait, Françoise avait vraiment peur de Joël Gustin qui n'hésitait pas à proclamer ses opinions anticléricales devant tout le village. Il en était même fier. La mère de Samuel en parlait souvent à table, d'une voix indignée, en levant sa fourchette : « Gustin ne va jamais à l'église, il parle comme un bolcheviste et cherche à influencer les jeunes. Le père Laville l'a dit dans un de ses sermons. Le garagiste répand des idées néfastes qui peuvent corrompre nos enfants. En tout cas je ne veux pas vous voir chez lui. Une fois, il m'a interpellée dans la rue, en face du bistrot de Compas. J'ai eu beaucoup de peine à couper la conversation : il m'avait traitée de « grenouille de bénitier » ! Vous vous rendez compte ! »

Le père essayait de temporiser ; lui, il aimait bien l'homme qui avait au moins le mérite de la franchise. Il calmait Françoise, en lui expliquant que le garagiste n'avait de toute façon que très peu d'audience ; il parlait souvent à des gens déjà convaincus, des marginaux, comme lui. Quant au père Laville, il ferait mieux de balayer devant sa porte et d'arrêter de tourner autour des jeunes garçons de la paroisse. Là, Françoise montait sur ses grands chevaux, elle s'indignait : comment pouvait-on juger et surtout douter de la sincérité d'un homme d'Église ? Elle s'emportait et dénouait ses longs cheveux

déjà gris, en prenant des poses de martyr, brandissant une longue aiguille sous le nez de Casimir qui se mettait à rire :

« N'en fais pas trop, le père Laville ne mérite pas qu'on parle de lui ; c'est un gredin qui profite de la crédulité des gens, et surtout des gamins, tu le sais bien... »

Non, elle ne le savait pas. De toute façon, il fallait bien faire confiance à quelqu'un. Et puis l'église, ça ne pouvait pas faire de mal, etc...

Samuel se dirigea donc en direction du centre du village, sous les rafales de bise, le nez coulant et les yeux remplis de larmes. Le garage était situé sur la place, en face du bistrot tabac du père Compas. À travers les vitres de l'établissement, Samuel distinguait Louise qui servait un client, le corps penché sur la table de bois ciré. La gamine se retourna et le reconnut ; elle détourna la tête, avec un air furibond. Samuel ne la comprenait décidément pas.

Gustin était en train de changer le delco d'une Peugeot noire, aux pneus lisses. Il se retourna en entendant entrer le jeune Rodriguez :

« J'ai déjà dit à Bornet que sa voiture était au bout du rouleau. Ça fait deux fois que je lui change son embrayage, et maintenant c'est la partie électrique qui nous lâche. Mais il est près de ses sous ; il ne veut pas investir dans un nouveau véhicule. Alors, avec des gens comme ça, comment est-ce qu'on va faire tourner notre industrie ? Déjà que l'économie française se porte mal. On n'en sort pas de la crise. En Allemagne... »

Samuel fit un signe désespéré pour endiguer le flot de paroles, il essaya de placer quelques mots, en parlant d'une voix forte :

« Mon père m'a envoyé vous voir, c'est pour la surprise ; mais je crois que j'ai deviné : il m'avait parlé d'un nouveau vélo, avec dérailleur. Il paraît que ça roule bien ces engins ; on les utilise dans le Tour de France maintenant.

— Ah oui, attends un peu, je l'ai caché dans la remise, des fois que tu viennes fouiner dans mon garage ! Il est sous clef, ton père se méfie : il a coûté cher, c'est un Cilo ; ils fabriquent des vélos ultralégers. Une vraie petite reine.

— Je l'attends depuis longtemps ; je pourrai me rendre à Annecy, peut-être même à Genève : on a des parents en Suisse. La sœur de ma mère, la tante Juliette. Ma cousine Margot est sympa, je l'aime bien, mais elle est plus âgée que moi. C'est une jolie fille !

— Tu t'intéresses déjà aux filles ? Tu ferais mieux de t'instruire un peu ; j'ai entendu dire que tu étais bon à l'école. Viens me trouver de temps en temps, je te passerai des livres, il paraît que tu aimes ça. Les filles : elles ne cherchent qu'à nous dévorer ! »

Le garagiste avait pris une mine sérieuse, il repartait au quart de tour dans un nouveau délire, parlait de ses amours d'adolescent, les premières filles qu'il avait connues à Aix. Il agitait sa clef à molette, sous le nez de Rodriguez qui reculait, effrayé. Il lui décrivait ses années de galère avec Louise – Samuel avait sursauté, il pensait à la sienne de Louise, ils n'étaient pas encore au bout de leurs peines, à en croire le garagiste ! – Et puis sa deuxième épouse, Yolande, qui l'avait trompé dès la première semaine avec un garçon d'hôtel. Maintenant, il

était célibataire, divorcé et vacciné à jamais contre les femmes. Samuel se moucha ; il risqua quelques paroles :

« Je vous comprends, mais je suis trop jeune pour penser à la misère familiale. Chez nous, ça tourne assez bien. Mes parents se respectent et il y a aussi beaucoup de travail ; ils n'ont pas le temps de se chicaner. Je voulais vous parler de ma mère, pour répondre à votre proposition : je crois qu'elle ne vous aime pas, elle m'interdira de vous rencontrer. Moi, j'aimerais bien causer un peu avec vous et je n'ai pas de bouquin vraiment intéressant. Mes parents ne lisent pas, à part le journal et la Bible.

— Oui, c'est un univers un peu restreint ! Il y a beaucoup d'autres manières d'aborder l'existence, d'utiliser notre gros cerveau. Je t'en parlerai, si tu le veux bien. Il faut que je cause, tu as dû le remarquer. Je crois que les gens ne communiquent plus ; à la campagne ils vivent en clans, terrés dans leur ferme, sourds aux bruits du monde.

Il fit une pause, avant de continuer : « Je sais que les gens ne m'aiment pas, pourtant je suis de la région : je suis né à Lescheraines, à l'époque on accouchait les femmes à la maison. Ensuite, j'ai fait mes études à Aix, mes parents sont toujours là-bas, dans une maison de vieux. Je passe les voir de temps en temps. Je voulais être avocat ; j'ai commencé l'université à Chambéry, après le baccalauréat. Mais j'ai vite compris que la défense du droit était un jeu : il n'y avait pas trace de justice là-dedans. Les pressions autour des membres du barreau sont très fortes. Pour s'en sortir, il faut commencer par mentir. Les arguments, on les invente si nécessaire, il faut du sensationnel. Un bon avocat doit d'abord chercher à plaire, devenir une vedette : en face de lui, il y

a un jury qui ne demande qu'a être convaincu. Souvent des ignorants qui ne réagissent que de manière émotive ! » Il prit un air écœuré, tout en se versant un verre de gros rouge.

« Maintenant que les socialistes et les radicaux sont au gouvernement, j'espère que les choses vont s'améliorer. Laval a dû passer la main devant le Front populaire. On ne le reverra plus, ce n'est pas une perte. Mais je ne crois pas trop à une amélioration sérieuse du système judiciaire ; avec la séparation des pouvoirs, la justice reste ce qu'elle est : une arène où les nantis ont plus de chance d'obtenir un bon avocat. Bon, mais cher ! »

Samuel ne comprenait pas très bien le discours du garagiste. À l'école, on lui avait expliqué que la France était le pays à l'origine de la charte des droits de l'homme, le pays de l'égalité devant la loi. Le père Laville, lui, parlait de justice divine. Et voilà que Gustin remettait tout en cause, à lui tout seul il rayait des siècles d'histoire et de progrès ! Quelque chose ne jouait pas. D'abord, comment ce type, qui savait beaucoup de choses, un intello en somme, comme son instituteur, avait-il pu atterrir dans ce garage ouvert au vent glacial de la montagne, dans ce village perdu de paysans montagnards. Il le lui dit, avec plein de points d'interrogation sur le visage. Il y eut un instant de silence ; Gustin tirait sur son vieux béret, le regard dans le vague.

« Heureusement, j'ai toujours eu une passion pour les moteurs. À côté de mes études, je passais mes jours de congé à bricoler de vieilles motos, puis des moteurs de voiture. J'avais un don pour ça. J'ai fait un apprentissage, un peu à la sauvette, dans un garage de Rumilly, chez un

ami de mon père. Lorsque j'ai compris que le barreau n'était pas pour moi, je suis retourné à mes premières amours. Et à Bellecombe, je suis tranquille. Les gens ne me comprennent pas, mais ils me fichent la paix. Voilà toute l'histoire ! »

Plus tard, Samuel devait se rappeler cette conversation, durant les heures noires de l'occupation. Quelqu'un avait dénoncé le garagiste comme tenant des propos subversifs, critiquant le pouvoir de Vichy ; il était soupçonné d'écrire des pamphlets contre le régime, et d'avoir appartenu au parti communiste. La Milice avait débarqué un jour chez lui, avec un homme de la Gestapo, en chapeau mou, qui parlait mal le français. Ç'en était fait de la tranquillité tant recherchée par Joël, avant la guerre : ils avaient dévasté son appartement au-dessus du garage et emporté tous ses bouquins. On ne l'avait pas revu avant des semaines. Le fils Bornet pensait que Gustin avait aidé les maquisards ; il en parlait à mots couverts, de l'inquiétude sur son visage d'adolescent boutonneux. Et puis Gustin était réapparu dans son garage, amaigri, les yeux éteints. Il boitait et marchait avec une canne. Il ne parlait presque plus. Il ne voulait pas raconter ce qu'on lui avait fait subir. Samuel pensait qu'on avait étouffé dans la gorge de cet homme d'exception les cris de Liberté et de Résistance qui résonnaient encore à l'oreille des hommes de bonne volonté, croyant à un monde meilleur, contre toute évidence. Alors que beaucoup d'autres avaient basculé du côté de « l'ordre nouveau », établi par une bande d'assassins utilisant les moyens du populisme pour faire passer leurs idées nationalistes, conduisant à la négation de l'individu.

Gustin s'était dirigé vers le réduit, au fond du garage. Il avait ouvert le cadenas qui fermait la porte de métal. Il ressortit, en poussant le Cilo à côté de lui. Samuel regardait le vélo de course, les yeux brillants. Le garagiste caressait la selle, avec amour.

« Il est beau, mais c'est une occasion. Tu vois, la peinture du cadre est éraflée à plusieurs endroits. J'ai mis des pneus neufs.

— Merci, Joël. Je remonte à la ferme pour le montrer à mes parents. Jacques va être jaloux, mais il est de toute façon encore trop jeune ! »

*

L'Europe dérivait lentement vers son destin de continent martyr. Les bruits de bottes résonnaient aux portes de la France. La guerre d'Espagne battait son plein et les exactions des partis d'extrême-droite, en Allemagne et en Italie, s'exerçaient en toute impunité. Le fascisme gagnait du terrain partout, mais personne ne réalisait vraiment le danger de ce fléau pour le monde. Après tout, Hitler parlait au nom du peuple, qui l'avait plébiscité. Rien de mauvais ne pouvait sortir de cette situation. On vivait avec des œillères, le modèle allemand faisait rêver. Dans cette société nouvelle, en gestation, le peuple obtiendrait enfin justice contre les abus du capitalisme. L'Europe était devenue aveugle.

À Bellecombe, Casimir jubilait : il avait gagné son pari ! La maison Barbier intéressait plusieurs familles

d'estivants. Des voitures venant des grandes cités, comme Paris ou Lyon, commençaient à sillonner les petites routes de Savoie, à la recherche d'une maison de vacances. On était début juillet de l'année 1938, et des gens, venus du Nord, cherchaient à respirer un peu d'air pur, à oublier pour quelques semaines leur condition difficile de petits soldats au service de l'industrie et du développement, seule voie croyait-on vers un avenir meilleur. Après des années de chômage et de grève, on était maintenant en pleine illusion. Nos concitoyens faisaient la fortune des industriels et des marchands, en échange d'une vie fade et pleine de compromissions. Il fallait donc se détendre ; les vacances, c'était fait pour ça. Les premiers bouchons apparaissaient aux abords des grandes villes. Le tourisme de masse était né, avec la nouvelle industrie. L'individu n'était plus qu'un rouage dans cette société mécanisée, qui ne faisait que cautionner un vieux modèle datant déjà de la fin du XIX^e siècle. Nos dirigeants manquaient quand même un peu d'imagination.

Donc, Casimir Rodriguez avait facilement réussi à louer, à l'année, la vieille maison qu'il avait achevé de retaper. La famille Lescaze, des Parisiens, avait été choisie après de nombreuses discussions avec Françoise. Samuel, qui allait sur ses quinze ans, était enchanté : les Lescaze avaient une fille, Micheline, qui sut tout de suite détendre l'atmosphère entre gens de la ville et ces montagnards un peu primitifs. Elle avait quatre ans de plus que le jeune Rodriguez et riait à gorge déployée en racontant leur voyage chaotique dans la vieille Fiat familiale, sur les petites routes de France. Ils s'étaient perdus plusieurs fois : le père Lescaze y voyait mal, il portait des lunettes aux verres épais et avait de la peine à

lire les rares écriteaux. Samuel regardait avec admiration et envie cette belle fille, qui de plus était intelligente et parlait de choses qu'il ne comprenait pas. Elle l'avait embrassé sur les joues, en bonne copine, comme s'ils se connaissaient depuis toujours.

Ils avaient visité la maison Barbier, tous en cœur. Samuel et Jacques étaient de la partie, ils suivaient Micheline des yeux. La jeune fille s'extasiait devant le travail que le père Rodriguez avait accompli dans la vieille bâtisse. Elle poussait des petits cris satisfaits, entrecoupés de rires juvéniles. Madame Lescaze, fatiguée, s'était assise sur une banquette aménagée le long du mur du grand salon. Elle respirait avec peine, mais paraissait enchantée.

« Après ce voyage éreintant, je crois que nous allons souffler un peu dans votre village. Micheline doit travailler ses examens, la maison est tranquille, nous y serons bien. »

Maintenant que le jeune Rodriguez avait atteint l'âge de l'adolescence, Casimir lui avait rappelé son désir de le voir travailler à la ferme. Il y avait beaucoup à faire et Samuel devrait mettre aussi la main à la pâte. Mais Casimir avait convenu, en accord avec Françoise, que son grand fils continuerait quand même ses études et entrerait au lycée d'Aix en automne. Le père lui avait dit, en caressant ses joues mal rasées :

« Le soir, tu nous aideras à la traite des vaches ; ensuite tu auras un peu de temps pour toi, après le repas. Le samedi, tu viendras avec nous aux champs. Je te laisse ton dimanche. Par contre, tu travailleras à la ferme pendant les grandes vacances, pour les moissons. Je ne t'empêche pas de lire, mais tu es costaud et on a besoin

de ton aide, surtout que je veux remettre en route la vieille scierie sur le torrent de Bellecombe. J'ai des projets, on en reparlera. En attendant, ne tourne pas trop autour de Micheline : tu la regardes comme un gros benêt, tout le monde l'a remarqué ! Elle est trop âgée pour toi, et elle a un fiancé à Paris. »

C'est vrai que Micheline était devenue son attraction principale ; il en oubliait Louise. La jeune parisienne savait capter l'attention. Elle jouait de son visage charmant, encadré par une auréole de cheveux noirs, courts, qui mettaient en valeur son teint pâle. Mais Samuel était surtout conquis par son humeur joviale, son humour et ses grands éclats de rire. Pendant leurs longues conversations, elle le plaisantait, en le traitant de jeune garçon immature. Lui, il essayait de se vieillir, bombait le torse en jouant des muscles pour l'impressionner. Alors elle se moquait de lui.

Elle participait à tous les bals de la région, le samedi soir. Ses parents l'emmenaient dans leur vieille voiture. Samuel les regardait partir, le cœur serré, rongé par la jalousie. Peu à peu, il sentait qu'il devenait amoureux de la belle Micheline ; il rêvait de son corps de femme, de sa poitrine généreuse sous le chemisier de soie qu'elle portait les soirs de bal.

Un jour de leur deuxième mois de vacances, il tenta sa chance. Il avait remarqué que la jeune fille n'était pas complètement indifférente à son regard enflammé. Il lui avait fait une proposition, qu'il croyait de toute façon perdue d'avance :

« Ecoute, Micheline, on pourrait passer une nuit ensemble, en copains, bien sûr, à l'étage du hangar : il y a de la paille et avec quelques couvertures, on sera bien.

De toute façon nos discussions nous font coucher tard tous les soirs. J'aimerais vraiment passer une nuit à côté de toi. On sera en face de tes parents ; ton père peut même nous interpeller depuis la fenêtre de la maison. Allez, ne refuse pas ! »

La belle Micheline avait hésité, surprise. Mais, contre toute attente, elle n'avait pas refusé. Elle lui avait quand même dit :

« N'oublie pas que j'ai un fiancé, il ne serait pas content s'il apprenait que j'ai passé une nuit sur la paille avec un jeune garçon, tu ne trouves pas ? Je vais en parler à mon père, mais en principe c'est d'accord. Seulement c'est moi qui choisirai le jour... »

Elle se mit à rire, de son rire de gorge profond, avec un peu d'ironie dans ses yeux noirs. Elle avait déjà un plan que le jeune Rodriguez ne pouvait pas deviner. Elle le regardait, d'un air narquois. Comme Louise, elle aimait jouer avec ses admirateurs. Quand même, Micheline aimait bien Samuel, mais elle voulait lui faire comprendre que c'était elle qui menait le jeu.

Le matin du jour convenu, Samuel se rendit en direction de la maison Barbier ; il traversa le champ d'herbe haute, couvert de rosée. Sur la terrasse, sous la vigne centenaire, il y avait du monde. Il remarqua un nouveau véhicule qui était parké en face, contre le mur du hangar : une camionnette grise, avec les vitres couvertes de buée.

Le père Lescaze, qui était en train de boire une tasse de café, accueillit Samuel avec un large sourire :

« Viens te joindre à nous, Micheline a invité une de ses amies qui suit un cours avec les sœurs du couvent d'Albertville. Elle cherche à entrer dans les ordres, je crois qu'elle suit une voie mystique. On a connu Julie à

Paris, c'est elle qui nous a donné l'envie de parcourir votre belle région. Elle restera deux ou trois jours... »

Il la regarda : elle n'était pas gâtée par la nature, Julie. Elle avait la trentaine, le visage sévère et, à côté de Micheline, elle faisait grise mine : c'était typiquement la fille laide et qui le savait. Elle devait envier son amie ; ce n'était pas possible autrement : à travers ses lunettes à monture d'écaille, elle avait le regard fourbe. Samuel pensa qu'elle aurait dû rester dans son cloître, à l'abri des murs sales qui la coupaient du monde. Soudain, il comprit, en remarquant le regard amusé de la belle Micheline. Julie était l'arme secrète que la jeune fille allait lui opposer, afin de garantir sa sécurité de fille promise. Cette visite n'était pas un hasard, la copine servirait de bouclier. Décidément, il n'était pas de taille ; la jeune parisienne le manipulait comme un débutant.

« Julie vous accompagnera ce soir dans la grange ; elle se réjouit, elle adore le camping et surtout dormir dans le foin. » Le père Lescaze exultait ; il avait compris le jeu de sa fille et il en rajoutait. Par contre, on pouvait lire une grosse déception dans les yeux du jeune Rodriguez. Il se taisait en regardant la grosse fille se beurrer une tartine. Elle mangeait goulûment, comme si elle n'avait pas été nourrie depuis plusieurs jours.

Le soir, après le repas, il grimpa à l'échelle branlante qui menait à l'étage du hangar. Le plancher grossier était recouvert d'une épaisse couche de foin qui exhalait une odeur enivrante ; un voile de poussière était suspendu dans l'atmosphère lourde et chaude de cette soirée d'été. Les deux filles suivaient, en jacassant. Le rire de Micheline résonnait dans la vieille construction, mais Julie ne disait rien. Elle paraissait contrariée.

Comme Samuel s'y attendait, la grosse Julie s'étendit entre lui et Micheline, formant une sorte de rempart avec son corps ingrat, qui dégageait une odeur forte, indéfinissable. Déçu, il s'arrangea un petit nid dans le foin qui craquait sous son poids. Il n'osait plus rien dire et souhaita bonne nuit aux deux filles

La lune éclairait le grenier d'une lumière sourde, irréelle. Il avait dû s'endormir, mais il s'était brutalement réveillé ; il sentait le contact d'une main moite, celle de Julie, qui prenait la sienne en la dirigeant sur la poitrine généreuse de la jeune femme. Elle pressait cette main contre ses seins gonflés en poussant des petits cris. Samuel, complètement conscient, sursauta et retira sa main. Il avait envie de vomir, avec la sensation d'un piège qui s'était refermé sur lui. Julie ne bougeait plus. Quant à Micheline, elle dormait du sommeil du juste, en ronflant légèrement. Samuel se retourna brusquement, la rage au cœur. Il chercha de nouveau le sommeil qui tarda à venir.

Le lendemain matin, il fut réveillé par un rayon de soleil. Il avait la tête lourde, encore pleine de cauchemars. Les filles avaient disparu. Elles étaient attablées en face, sur la terrasse de pierre, devant un bol de café. La folle nuit d'amour était terminée. Samuel soupira et secoua ses habits couverts de brindilles. Il enjamba la barrière et commença à descendre l'échelle du grenier.

Quelques jours plus tard, il rendit une visite à Gustin. Le garagiste était en train de démonter le moteur d'une vieille moto. Une odeur d'huile brûlée et de graisse minérale saturait l'atmosphère. Samuel raconta son aventure, avec force détails. La déception se lisait sur son

visage, il caressait nerveusement sa moustache naissante. Il en était fier, elle lui donnait un petit air d'adulte ; il paraissait ainsi plus vieux que son âge.

« Tu te rends compte, une séminariste qui veut se faire sauter. Et moche avec ça ! Qu'est-ce qu'ils fricotent dans leur couvent, je croyais qu'ils se donnaient entièrement au Christ. À mon avis elle n'a pas la vocation !

— Oui, on rencontre beaucoup de gens frustrés dans ce genre d'établissement. Il faut bien que ça sorte un jour ou l'autre. Là, elle t'a choisi. L'occasion pour elle était trop belle, il ne fallait pas la rater. Chez eux, à Albertville, il n'y a que des filles ; le séminaire, c'est pour les garçons. Entre filles, c'est moins excitant, bien que certaines s'y accommodent. »

Le mécano déplia son long corps maigre, et hocha la tête, avec un air très concerné :

« Je connais la musique, ta Micheline a joué un numéro gagnant : elle est très maligne. En général, les filles ont une longueur d'avance sur nous. Elles travaillent beaucoup à l'intuition. Là, elle a saisi la balle au bond. C'est de l'opportunisme : elle savait que la visite de sa copine était imminente. Moi, avec Yolande... »

Gustin était reparti dans son délire personnel ; il avait une tendance morbide à gratter ses plaies, à se faire mal. Il ramenait tout à son expérience très erratique du couple, croyait avoir compris le mécanisme compliqué qui faisait fonctionner les femmes. Son expérience des moteurs l'amenait à une vision parfois réductrice, schématique, des êtres humains. Rodriguez lui fit remarquer qu'il y avait quand même une grande diversité parmi les filles, malgré quelques similitudes, comme celles qu'il voyait maintenant entre Louise et Micheline.

Il quitta le garagiste qui continuait à pérorer au milieu de son atelier silencieux, en face de la moto démontée.

*

À la radio, les nouvelles n'étaient pas bonnes ; le ciel de l'Europe s'assombrissait de jour en jour. Toutes les nations s'armaient, au cas où. La gauche avait à nouveau perdu le pouvoir en France, et les partis fascistes florissaient partout, aux dépens des démocraties moribondes. Les promesses de Munich n'avaient pas été tenues, et les Allemands avaient percé la frontière Tchèque. Très habilement, Hitler avait fait conclure, par Von Ribbentrop, une alliance de non-agression avec Staline. Le traité germano-soviétique garantissait, pour quelques années, la tranquillité aux troupes allemandes, sur le front de l'Est. Beaucoup de communistes, dégoûtés, rendaient leur carte du parti.

Ensuite, ce fut l'invasion de la Pologne, pourtant une ancienne alliée du Reich, et qui avait participé au dépeçage de la Tchécoslovaquie aux côtés des Allemands. La réponse de l'Angleterre et de la France fut immédiate. La déclaration de guerre à l'Allemagne fut envoyée le 3 septembre 1939. Le conflit le plus meurtrier de l'Histoire avait commencé.

Chapitre 2

Bellecombe s'était réveillé avec la gueule de bois. Le soir précédant, le Président du Conseil avait pris la parole d'un ton solennel, pour annoncer l'entrée en guerre de la France. Les habitants du village retenaient leur souffle devant le poste ; ils ne réalisaient pas vraiment ce que signifiait la nouvelle, comme tous les Français d'ailleurs. On avait l'impression que quelque chose de majeur était en train de se passer, mais on ne savait pas vraiment quoi au juste. À la ferme des narcisses, Casimir avait écouté le discours, l'oreille collée contre le tissu sale de la vieille radio en bois. Jacques, du haut de ses dix ans, répétait les paroles du discours officiel sans comprendre. Il avait pris une mine sérieuse, tout en taquinant son grand frère. Casimir essayait de le faire taire, en vain. Le père s'adressa à Françoise, le regard exalté :

« Enfin, on va pouvoir engager le pays pour lutter contre le fascisme. On a attendu trop longtemps, les nazis ont eu le champ libre ces dernières années. Munich est un désastre et Daladier s'est laissé berner par Hitler, comme les britanniques d'ailleurs. Maintenant on va leur donner une leçon, aux Boches, les faire rentrer dans leurs frontières. Ce ne sera pas long, notre armée est forte et les Alliés sont résolus. L'Italie de Mussolini hésite ; c'est

le bon moment, l'Allemagne est isolée. La ligne Maginot nous protège au Nord du pays, et les Allemands n'oseront jamais traverser la Meuse. Ils n'en ont pas les moyens.

— Tu ne crois pas que les choses sont plus compliquées ? Déjà le grand-père en 14 disait que notre armée ne ferait qu'une bouchée des Prussiens ; ils portaient la fleur au fusil, pour deux semaines disaient-ils ! On a vu la suite, l'enlèvement du conflit dans la boue des tranchées. J'ai peur de l'avenir ; que deviendront nos enfants !

— En tout cas, moi je pars. On est tous concernés, il faut défendre nos valeurs républicaines et la démocratie en Europe contre la dictature des partis populistes. Tu vois bien qu'ils cherchent à asservir le peuple au nom du peuple. Ils sont habiles ; pour eux tous les moyens sont bons. Le moment venu, ils essaieront de tirer leur épingle du jeu. Ça ne fait pas un pli. La persécution des Juifs en Allemagne est insupportable : ce sont des gens comme nous, un peu plus doués pour le commerce, c'est tout. On ne peut pas concevoir une société basée sur la discrimination. Même nos colonies ne se portent pas très bien ! À force d'exploiter les indigènes, on va se ramasser de futurs conflits. L'addition sera douloureuse... »

Samuel avait écouté attentivement son père, avec un peu de surprise. Il n'était pas habitué à l'entendre parler autant. Et il approuvait le point de vue de Casimir. On ne pouvait pas laisser faire : le fascisme infectait les démocraties. En France, on parlait de la Cagoule, ils avaient beaucoup d'adhérents. En Suisse voisine, des voix s'élevaient qui chantaient les louanges du national-socialisme, même au sein de l'armée. « L'ordre

nouveau » faisait recette, et des cadres militaires admiraient l'efficacité de la « Wehrmacht », en France comme en Suisse. La peste brune progressait peu à peu dans le pays, s'insinuait dans les foyers. C'était aussi le point de vue de Gustin, qui se fâchait lorsqu'on évoquait la situation internationale. Le visage crispé par une colère impuissante, il faisait la leçon au jeune Rodriguez qui écoutait, les yeux ronds :

« Ces gens sont malins, ils ont compris comment fonctionne la société. Ils travaillent pour eux, en prenant le peuple en otage. Je devrais dire qu'ils annexent la pensée des gens, qu'ils leur font croire à un bonheur facile, avec une propagande qui touche à l'élémentaire, mais qui fait mouche. Ils leur proposent une prise en charge, en échange de quoi ils demandent une obéissance aveugle. Le peuple est bête, c'est là le problème. Chacun ne vit que pour soi, et c'est peu de le dire. Les fascistes utilisent une recette assez simple, mais efficace : promettre un bien être matériel et flatter l'ego de leur électorat. Avec quelques arguments sécuritaires et le mirage du nationalisme, l'affaire est jouée. Il n'y a plus qu'à habiller les chômeurs avec un uniforme et les envoyer en première ligne. Ils en redemandent. Parfois le réveil est brutal. Mais ça ne fait rien, le peuple est ignorant et il oublie vite. Alors on en prend d'autres et on recommence, au gré des aléas de l'Histoire. Un jour je te parlerai du « marais historique » ; il faudra que je publie quelque chose sur ma théorie. La mécanique et le bricolage ça laisse le temps de penser ! J'ai un vrai bouillon d'idées dans mon cerveau de tâcheron. Mais je ne sais pas si mes contemporains sont prêts à les entendre ! »

Donc Casimir parlait comme Gustin. Samuel était content d'avoir trouvé un point commun entre ces deux hommes qu'il admirait. L'adolescent s'était peu à peu vidé de ses préjugés, au contact de ces personnalités fortes. La sienne était en train de se forger, autour des notions incontournables de tolérance et de justice qui jalonnent constamment l'histoire de l'humanité, en dehors des dérapages de quelques-uns.

Il comprit la décision de son père, qui, malgré une limite d'âge dépassée de quelques mois, demanda à partir pour le front. Sa mère avait évidemment très mal pris la volonté de Casimir de s'engager pour défendre la patrie en danger. Elle avait hurlé son désaccord à travers la maison, avec une impressionnante crise de larmes. Elle se voyait déjà veuve, seule dans la ferme, dépassée par la lourde charge des travaux quotidiens. Mais Casimir était inflexible, il prit contact avec l'adjutant recruteur à Aix et obtint finalement la dérogation demandée. Il devait partir la semaine suivante pour le Nord. Il serait basé, dans un premier temps, à la frontière belge, sur la ligne Maginot. Son départ fut très discret. Un camion bâché vint le chercher, le lundi matin, un jour triste : le brouillard était monté depuis la vallée du Chéran, recouvrant les champs comme un linceul. La nature aussi était en deuil.

Françoise avait les yeux secs, mais le visage figé. Elle acceptait maintenant son sort de femme abandonnée, dépassée par une guerre qui ne la concernait pas. Elle s'enfonçait dans l'absurde, ayant perdu ses repères religieux. Même le père Laville ne pouvait plus la sortir de son mutisme. Elle n'avait pas desserré les lèvres depuis une semaine.

Samuel, lui, était fier de son père. Il le comparait à un de ses héros fabriqués dans les livres d'aventure. Il aurait aussi voulu partir pour libérer le peuple allemand de la mainmise des chemises brunes. Il ne savait pas qu'une nouvelle troupe de soldats d'élite, les « Sturmstaffel », avait éliminé froidement les combattants de la première heure, les « Schutzabteilung », sur ordre du Führer. Les loups se dévoraient entre eux. Les habits noirs allaient faire régner la terreur sur l'Europe. Qui ne tremblerait pas, à l'évocation de ces deux initiales : SS ! La machine à dévorer les hommes était déjà en place. Aveuglés par les ruses du régime nazi, trop confiants dans leur force militaire, les Alliés n'avaient pas vraiment estimé la puissance de l'adversaire.

Pendant la période de la « drôle de guerre », les Français et le corps expéditionnaire britannique attendaient vainement, sur la ligne Maginot, que l'ennemi veuille bien se manifester. Le temps, qui s'écoulait trop lentement, usait les nerfs des soldats alliés. L'Allemagne mettait à profit les longs mois de l'hiver 39-40 pour augmenter ses divisions et aguerrir ses troupes, leur inculquer l'esprit offensif qui ferait pencher la balance. On sait maintenant qu'Hitler doutait de sa capacité à vaincre. Sa force résidait dans la faiblesse de ses adversaires ; il était lui-même étonné de ses propres succès. C'était son entourage criminel qui le poussait à continuer cette aventure morbide, peuplée de cadavres, générant une souffrance inimaginable jusque-là. Et ceci au nom d'une Nation, devenue barbare, et qui pourtant avait atteint les sommets de la pensée et de la civilisation. Le poids des livres ne pesait malheureusement que très peu en face du poids des armes, de l'acier qui allait

s'imposer, en un déluge de feu et de flammes, sur la tête de soldats impuissants.

On attendait les événements, pendant ce rude hiver qui n'en finissait pas. Françoise se remettait à espérer : peut-être que les troupes du Reich allaient se retirer, les soldats rentrer à la maison. Ces pauvres gens - ils sont comme nous - devaient languir de retourner dans leurs foyers. Elle vivait avec cette vision idyllique, imaginait que le conflit n'aurait finalement pas lieu, et Casimir rentrerait, un peu déçu de n'avoir pu en découdre avec les « Chleuhs ».

Pendant ce temps, Samuel avait pris en main les travaux de la ferme. Heureusement, l'exploitation tournait au ralenti ; en hiver, le village vivait replié sur lui-même, le temps était comme suspendu, les activités réduites à l'essentiel. Il devait quand même s'occuper des bêtes, distribuer avec parcimonie la réserve de foin. Les regains de l'automne n'avaient pas fourni la récolte espérée et les réserves étaient limitées. Le jeune Rodriguez regardait avec inquiétude la vingtaine de vaches assignées à résidence dans l'étable sombre, au plafond bas, qui sentait le lait et le foin fermenté. Il fallait espérer que l'hiver ne serait pas trop long ; dès le printemps les bêtes pourraient se refaire au pâturage, en broutant l'herbe grasse des champs en pente, à la lisière de la forêt obscure et mystérieuse.

Samuel Rodriguez avait profité de la trêve hivernale pour s'intéresser à la vieille scierie, sur le nant de Bellecombe, qui ne fonctionnait plus depuis des décennies. Casimir lui avait dit, avant son départ pour le front :

« Il faudrait la remettre en route, mais dans un premier temps, il faut refaire le toit en ardoises et récupérer le matériel : l'axe de la roue à aubes doit être remplacé. Regarde avec le forgeron. Le bief de la prise d'eau a été emporté par la dernière crue du torrent ; il faudra le refaire : il y a assez de vieilles poutres dans la grange. Tu as de quoi t'occuper cet hiver. Demande de l'aide si nécessaire, ton copain Bernard peut te donner la main. Enfin, n'oublie pas d'entourer ta mère, elle traverse une épreuve difficile. Qui peut prédire la durée de cette guerre ? J'espère quand même que tout sera terminé dans le courant de l'année prochaine... »

Effectivement, tout devait être terminé au printemps 1940. Mais pas selon les vœux de Casimir et des généraux français. La ruse d'Hitler, attaquant au Nord, alors que tout le monde l'attendait au Sud, à la hauteur du plateau suisse et de Bâle, devait pleinement réussir. La Meuse, point faible, mal défendu, au nord de la ligne Maginot n'était plus un obstacle pour la troupe allemande bien préparée. Le gros de l'armée française, stationnée entre Lyon et Bourg et dans la vallée du Rhône n'avait pas eu le temps de remonter en direction de la frontière belge. La bataille des Flandres était perdue.

Cependant, au début de cette funeste année 40, on croyait encore au miracle. Françoise priait tous les jours pour le retour de Casimir et la fin des hostilités. Elle se rendait régulièrement à la petite chapelle de Boisin où le père Laville servait la messe. Le prêtre parlait de paix, de miséricorde, de juste combat aussi. Samuel avait une fois accompagné sa mère ; il avait trouvé que le prêche du père Laville était insipide et sentait le réchauffé. L'homme d'église évitait de prendre position ; il pensait

que la bonne volonté des créatures humaines, guidées par Dieu, allait l'emporter sur les haines ancestrales. Il rêvait tout haut, sans réaliser que certains individus étaient inaccessibles à la pitié et aux souffrances des autres. Dans un monde sans Dieu, ils avaient choisi de régner par la force et la terreur sur des peuples soumis, massacrant toutes les formes de rébellion, écrasant des cultures millénaires, foulant au pied tous les monuments de sagesse qu'avait produits l'humanité. C'était ce système concentrationnaire que le père Laville devait dénoncer. On attendait de lui un discours musclé, la condamnation sans condition de tous les fascismes. Mais le prêtre se perdait dans des généralités, citait des passages de la Bible, où l'on parlait d'épée et de violence, une situation inéluctable, une fatalité liée à la condition humaine. Rodriguez pensait que l'on n'allait pas pouvoir combattre « l'ordre nouveau » avec des prières ! En sortant de la chapelle, il décida de cesser d'assister à la messe et aux discours emphatiques et stériles du père Laville qui, dans le fond, ne répondaient plus à son attente.

Depuis son cantonnement, à la frontière belge, Casimir écrivait régulièrement. Le moral de la troupe était au plus bas. L'inaction rongait les hommes qui suivaient avec angoisse, sur les rares postes de TSF disponibles, les mouvements de l'armée allemande le long de la frontière belge. Et puis les événements se précipitèrent. En mai, à la fonte des neiges, la Wehrmacht avait envahi la Hollande, la Belgique et le Luxembourg, en quelques jours. À la ferme, on ne recevait subitement plus de nouvelles du front. Les lettres n'arrivaient pas, et le visage de Françoise était

crispé par l'inquiétude. Elle imaginait des scénarios catastrophe, elle harcelait tous les jours le postier qui levait les bras au ciel, impuissant devant tant de douleur. La fin mai, ce fut encore pire, lorsque l'armée allemande enfonça le front du Nord et prit à revers la ligne Maginot. Le front rompu, la guerre était perdue. En juin les Allemands étaient à Paris, et le 17 le maréchal Pétain signait l'Armistice, reconnaissant la défaite. Le gouvernement français avait renoncé à toute résistance, s'inclinant sous la botte nazie. Il aurait pu se replier en Afrique du Nord et continuer la lutte aux côtés de l'Angleterre. Mais il était trop tard, et la résistance allait s'organiser différemment, grâce à l'élan de la gauche communiste française qui avait dénoncé le pacte de non-agression entre Staline et les nazis.

C'est au début de l'été, en pleine période de troubles, que Françoise reçut la lettre de soutien de sa sœur Juliette, qui vivait à Genève. Elle avait épousé un Piguët, originaire du canton de Fribourg, un type au visage mou qui correspondait assez bien à l'image que l'on pouvait se faire du Suisse moyen, plutôt conformiste. Samuel l'avait vu à deux reprises à Genève, avant les hostilités. Il ne l'aimait pas beaucoup. Encore un qui ne pensait qu'à son confort personnel, peu soucieux des événements. Il était pour un pouvoir fort en France, qui ferait régner l'ordre, et mettrait les Français au travail. Il allait être servi au-delà de ses espérances !

La lettre comportait quatre pages d'une écriture serrée, à l'encre violette. Après quelques formules d'usage, Juliette entrait dans le vif du sujet. Elle n'y allait pas par quatre chemins. On sentait que son passé syndical, lorsqu'elle était encore jeune fille, ne l'avait pas quitté

malgré la proximité d'un mari plutôt conservateur. Elle dénonçait ce qu'elle appelait « le scandale helvétique » : deux genevois bien connus, messieurs Oltramar et Bonny de l'extrême droite populiste, avaient défilé aux côtés des troupes allemandes dans Paris occupé. L'un d'eux avait même prononcé un discours et prêché l'« ordre nouveau » à la radio et dans un grand quotidien de la capitale³. Elle avait bondi en voyant des photos dans un journal suisse. Elle parlait aussi des sympathies nazies de certains officiers de l'armée helvétique, surtout des Suisses allemands, qui voyaient un modèle dans la Wehrmacht et la preuve de l'efficacité du régime national-socialiste. Certains voulaient « mettre au pas » les Romands, un peu trop mous à leur goût. Samuel n'en croyait pas ses oreilles : il écoutait, comme dans un songe, la voix douce de sa mère qui lisait méthodiquement cette lettre qui aurait pu coûter cher à sa sœur si elle avait été interceptée. Avec la censure qui commençait à étendre ses chaînes sur le pays, les dernières libertés étaient cadencées.

Mais Juliette continuait, toujours sur le même ton. Un industriel avait même confié à Gilbert, son mari : « Maintenant que l'Allemagne a gagné la guerre, avec qui allons nous conclure des affaires ? Il faudra bien composer avec le Reich, après tout nous sommes voisins. Les milieux d'affaires sont déjà prêts à s'aligner sur Berlin ; il faut bien vivre. »

Samuel savait déjà que les Suisses étaient un peuple pragmatique. Ils avaient aussi lutté par le passé pour acquérir leur indépendance. Mais, quelque part, le jeune

³ Cf. René-Henri Wüst : *Alerte en pays neutre, la Suisse en 1940*. Payot, Lausanne, 1966.

adolescent avait le sentiment que l'on ne peut pas bâtir une fortune, un pays, sur un tas de cadavres. Et l'Europe sentait la charogne, aux frontières de l'Helvétie. Gustin lui avait dit un jour : « Je pense qu'un pays sans honneur ne peut pas aller bien loin. C'est la même chose pour une entreprise : il faut un minimum de morale, sinon c'est la porte ouverte à tous les abus, à toutes les mafias. L'anarchie en quelque sorte, créée d'ailleurs par ceux qui la combattent. Encore un paradoxe, mais l'Histoire n'en manque pas ! »

Samuel pensait justement à Gustin. Il décida de rendre visite à son ami qui était toujours au village : un des rares à ne pas être parti pour le front. Il avait perdu un poumon en Algérie, à Biskra, lors d'un séjour aux portes du Sahara. Une pleurésie foudroyante, mal soignée ; à Alger le médecin avait pu limiter les dégâts grâce à la pénicilline. Mais Gustin y avait laissé le poumon gauche.

Le mécano était assis sur un bidon, en train de mastiquer consciencieusement un énorme sandwich. Il salua Samuel avec un sourire, la bouche pleine. Le jeune homme regarda Gustin, la mine sombre. Il prit la parole, d'une voix émue :

« J'en ai de belles à te raconter ; moi qui croyais que nos voisins suisses gardaient une certaine neutralité dans le conflit. Ils sont mouillés jusqu'au cou avec les nazis... »

Il résuma en quelques mots la lettre de sa tante, de l'émotion dans la voix. Gustin hochait la tête, en chassant des miettes de pain sur son bleu de travail. Il ne paraissait pas convaincu.

« Ne t'emballe pas trop. Le peuple suisse, dans sa majorité, s'est aligné derrière son Général. Je pense que c'est un type courageux, mais il doit affronter des

opinions fascistes dans son armée, parmi ses propres officiers, et surtout chez les politiques. Dans son discours du 25 juin, Pilet Golaz essaie de ménager les extrêmes, mais ce discours est ambigu ! Je l'ai entendu, il est plein de compromis. Il ressemble comme deux gouttes d'eau aux discours de notre Maréchal. Beaucoup de gens en Suisse n'approuvent pas, mais ils sont impuissants et ils ont peur d'être les prochains sur la liste, après l'Angleterre.

Quant à la neutralité, je n'y ai jamais cru. C'est de la poudre aux yeux, une recette habile pour faire mousser l'industrie d'un pays, et sa place financière. Tout le monde le sait, mais il n'y a que l'extrême droite pour faire semblant d'y croire.

— Pourtant la Suisse n'a pas pris position dans le conflit...

— Ils n'en ont pas vraiment besoin. Les autorités attendent simplement le résultat des courses. Ensuite ils s'aligneront avec le plus fort. Les Allemands, depuis Bismarck, appellent ça de la « *realpolitik* » ; nous, on parle de raison d'état. C'est plus joli.

— Et que penses-tu des partis extrêmes ? Je ne savais pas qu'ils étaient aussi actifs dans un pays qui prétend avoir une vocation humanitaire, donc une nation ouverte sur le monde !

— Ils sont largement minoritaires, cependant ils contribuent à alimenter le défaitisme en Helvétie. Ils veulent déposer les armes, mais Guisan résiste. Oui, ce sont des gens dangereux. Ils sont nationalistes, mais ils veulent une nation à *leur* image. Ce n'est pas la Nation dont les Suisses rêvent, du moins beaucoup d'entre eux. Ces nationalistes-là se cachent derrière des alibis faciles, et brandissent des étiquettes très populaires, pour caresser

les gens dans le sens du poil. Certains politiciens voudraient même introduire un nouveau parti en Suisse, pour promouvoir la voiture, la nouvelle idole du peuple⁴ ; ils ne manquent pas d'air. Comme on dit, un train peut en cacher un autre. Pourquoi pas un parti des réfrigérateurs ? C'est aussi une bonne couverture pour camoufler un programme extrémiste ! La douche froide, c'est pour après, au douloureux réveil. Nous, on a le Maréchal ! »

Rodriguez ne pouvait qu'approuver le point de vue du garagiste. Les partis nationalistes de la droite extrême en Europe ne s'embarrassaient pas de scrupules moraux ou humanistes. L'Italie fasciste de Mussolini l'avait bien montré au début juin en déclarant la guerre à la France, déjà à genoux ! C'était une manière de frapper un homme à terre. L'Histoire devait retenir cet acte de bassesse qui en disait long sur les motivations des soi-disant partis du peuple. Malgré tout, les divisions italiennes n'avaient pas pu franchir la barrière des Alpes. C'était une claque sévère pour le Duce.

*

Samuel Rodriguez travailla tout le mois de juillet à la scierie, aidé de quelques amis de Bellecombe. Le jeune Bornet, qui faisait un apprentissage de charpentier, n'était pas le moins assidu. Le toit fut vite réparé, et le mécanisme d'entraînement de la scie à cadre fonctionnait

⁴ En réalité le parti des automobilistes, à tendance fasciste, a été créé en Suisse à la fin du 20^e siècle. Une partie de ses adhérents se retrouve maintenant à l'UDC, un ancien parti agraire récupéré par l'extrême-droite populiste et xénophobe.

normalement. Pendant l'hiver, Léon le forgeron de Bellecombe, avait remplacé l'axe de la roue et réparé l'excentrique. Dans le bief, refait à neuf, une eau glacée et transparente circulait vers la conduite forcée en tôle galvanisée. Samuel était fier du travail accompli. Il attendait le retour du père avec impatience. Il était sûr que Casimir reviendrait, bien qu'ils n'aient plus aucune nouvelle à la ferme.

Un dimanche, après le repas, Samuel était plongé dans un livre de science, lorsqu'il entendit les cris de son frère qui jouait dans la cour en terre battue. Il faisait beau et chaud, une petite brise secouait les ramures des sapins, en lisière de la grande forêt. Dans le silence de la montagne, les arbres murmuraient un message d'apaisement à ce monde meurtri.

Le gamin entra en trombe dans la salle à manger, en hurlant :

« Il y a une ambulance devant la maison. Papa est de retour ! »

Françoise, qui dormait à l'étage, descendit l'escalier de bois en chancelant, les yeux brillants, mal réveillée. Dehors, une ambulance militaire, avec une grosse croix rouge sur fond blanc, était stationnée. Deux hommes en uniforme kaki soutenaient Casimir, qui regardait sa femme. Des larmes coulaient sur ses joues amaigries ; il avait perdu une partie de ses cheveux. Comme beaucoup, il avait payé un lourd tribut à la guerre, ce ne serait plus le robuste paysan qu'ils avaient connu avant son départ pour le front. Françoise le serrait dans ses bras ; elle sanglotait. Samuel prit la main blanche de son père, il la caressait ; des mots sans suite sortaient de sa gorge nouée. Les deux militaires avaient l'air embarrassé, l'un d'eux prit la parole :

« Il est encore faible, m'dam, mais la blessure n'est pas trop grave. Seulement il a été soigné très tard, en Suisse. Je n'en sais pas plus, nous avons ordre de vous l'amener. Il a passé une nuit à l'hôpital d'Aix. »

Les deux hommes montèrent dans l'ambulance, en faisant le salut militaire. Le véhicule redescendit le chemin qui courait à travers champ, dans un nuage de poussière.

Casimir avait de la peine à parler, mais dans ses yeux noirs, au fond de son visage creusé par la douleur, on lisait une joie indicible. De retour de l'enfer, il regardait autour de lui avec étonnement, comme un naufragé qui rejoint enfin la côte. Il serrait la tête de sa femme contre sa poitrine, et caressait avec délice les cheveux de ses deux enfants. Jacques voulait à tout prix s'asseoir sur ses genoux, mais Françoise dut intervenir, avec un rire de bonheur sur son visage en larmes :

« Laisse papa tranquille ! Il est au bout du chemin, maintenant. Il est de retour chez lui : nous sommes de nouveau réunis... »

Dans les jours qui suivirent, les derniers de ce mois de juillet, qui avait apporté le bonheur dans le foyer des Rodriguez, Casimir se rétablissait progressivement. La famille qui le couvait, la grande forêt, la ferme et les falaises blanches, dans la lumière de l'été l'avaient accueilli avec tant de tendresse qu'il sentait ses forces revenir, son désir de vivre était encore plus fort qu'avant. Samuel essaya de le questionner sur sa vie, là-bas dans le Nord, en face de l'armée allemande. Il voulait en savoir plus sur la terrible débâcle de juin ; tous ces jours passés le long des routes encombrées de l'Est de la France. Mais Casimir ne parlait pas, il regardait son fils avec un triste

sourire. Il y a des choses que l'on ne peut pas expliquer avec des mots.

Plus tard, le jeune homme apprit la vérité par un des compagnons d'infortune de son père. Le fils du boulanger, Jean-Louis Larsac, avait été mobilisé le même jour. Il était beaucoup plus jeune que Casimir. Les deux hommes avaient vécu tout le temps de la guerre à proximité de la frontière belge, attendant l'ennemi qui ne venait pas, les nerfs rongés par l'angoisse. Lors de l'invasion, ils avaient dû se replier sur Montmedy, entre la Meuse et la frontière. Dans la gare de la petite ville, ils avaient connu l'horreur. Dès son retour à Bellecombe, Larsac s'était mis à boire. Il y avait encore de la terreur dans ses yeux gris. Il avait fait des confidences à Samuel, un soir d'ivresse.

Au mois d'août, on commença les moissons du blé et de l'orge, de beaux épis lourds de promesses, qui inclinaient leur tête jaune au cou gracile, remués par le vent chaud qui remontait la plaine du Rhône. Il avait fallu engager des ouvriers agricoles ; Casimir était encore trop faible pour manier la faux, et les grandes fourches de bois. Léon, le forgeron s'était présenté, il avait peu d'ouvrage en été ; il était accompagné par un gars de Lescheraines connu pour son sérieux.

Par contre, Casimir avait refusé la proposition d'Emile Hauser, un Alsacien qui habitait un hameau au-dessus des Déserts, derrière le col de Plainpalais. Emile voulait faire engager son frère, Victor, pour la saison d'été et les regains d'automne. Le frère était au chômage depuis longtemps et vivait de petits boulots. Mais il avait une sale réputation : buveur et coureur de jupons. On ne pouvait pas compter sur lui. Françoise aurait bien voulu

l'engager, Simone la femme d'Emile était son amie, mais le père avait été inflexible.

Simone essayait de cacher ses origines juives, mais tout le monde savait. Avec les poussées d'antisémitisme en France, et l'occupation du territoire par les Allemands et les Italiens dans les Alpes, son amie avait pris peur. Françoise en avait pitié, d'autant que Jacques connaissait bien le fils Hauser, son copain d'école. Samuel craignait aussi pour la tranquillité de Simone, une grande fille rousse au regard apeuré. Tout était possible maintenant, et on vivait dans l'attente du pire.

Cependant, Samuel n'aimait pas beaucoup Emile, qu'il trouvait trop distant, avec quelque chose de faux dans ses yeux jaunis par le tabac et l'alcool. Il buvait autant que son frère. Le père Hauser tenait parfois des propos ambigus dans le bistrot de Compas, lors de ses visites à Bellecombe. Il s'intéressait à la scierie, parlait d'en installer une au hameau d'En Haut, où il avait sa ferme. Il défendait lui aussi « l'ordre nouveau » et prétendait que les Français devraient bien un jour se mettre au travail. Samuel ne comprenait pas : à la ferme des narcisses il trimait dur, et ses parents aussi, depuis leur installation à Bellecombe. Ils se levaient tous à l'aube, à cause des vaches, et en fin de journée, Samuel trouvait encore le temps de potasser ses bouquins jusqu'tard dans la soirée. Il ne voyait pas où l'Alsacien voulait en venir.

Hauser rectifiait : « Je parle des gens dans les villes, il y a beaucoup de feignants. Ici, on est occupé. Mais maintenant le Maréchal va prendre le pays en main. Il va faire la chasse aux gauchistes qui pourrissent notre jeunesse ! »

Le frère, Victor Hauser avait mal pris la décision de Casimir. Il comptait sur cet engagement qui aurait assuré sa subsistance jusqu'au début de l'hiver. C'est Simone qui l'avait répété à Françoise, avec de la peur dans ses yeux verts :

« Victor est rancunier, il était très en colère. Lorsqu'il a bu, on ne peut plus le maîtriser. »

Toutefois, Samuel n'attachait pas trop d'importance à l'événement. D'ailleurs il n'avait jamais vu le frère, qui vivait la plupart du temps à Chambéry, entretenu épisodiquement par une femme plus âgée que lui. Il trouvait qu'Emile suffisait déjà à gâter une discussion, compte tenu de ses sympathies pour Pétain et sa politique répressive.

Pendant les moissons, tout le monde mit la main à la pâte. Le blé mur craquait sous la lame de la faux, qui produisait une sorte de sifflement régulier en coupant les tiges blondes. Casimir, encore faible mais heureux, regardait les moissonneurs qui suaient à grosses gouttes sous la casquette en tissu grossier, qui protégeait mal d'un soleil impitoyable. À midi, le cidre coulait à flots, légèrement alcoolisé. Samuel aimait ce goût de vieille pomme, un peu acidulé, mais qui accompagnait bien la bonne tomme des Bauges, à la croûte épaisse et moisie.

Casimir attendait à l'ombre des frênes. Le soir il montait devant un des chars à ridelles en bois, et conduisait les deux chevaux harcelés de taons et de mouches vers la ferme. Dans les virages, le chargement menaçait parfois de s'écrouler. Les ouvriers, qui suivaient à pied, plantaient alors leurs fourches sur le côté de la charge, pour éviter que la montagne de blé fasse basculer le chariot. En montant le chemin terreux,

où affleurait la roche, les sabots ferrés des chevaux glissaient en produisant des étincelles ; les roues en bois, cerclées de fer, patinaient sur les dalles calcaires. Le plus souvent, la nuit tombait déjà lorsqu'ils arrivaient devant la grange. Françoise préparait le repas ; il fallait nourrir les hommes, qui mangeaient comme des ogres après leur dure journée de labeur. Mais avant il fallait encore traire les vaches. Samuel et son frère précédaient leurs aînés vers la ferme ; dans l'écurie, il faisait frais, les bêtes beuglaient, impatientes, en les voyant s'installer sous les tétines gonflées du lait de la journée.

Avec les événements et les travaux de la ferme, Françoise n'avait plus osé reparler des études de Samuel, qui avait fini son école obligatoire. En septembre, le lycée d'Aix fonctionnait au ralenti, plusieurs professeurs avaient été tués pendant le conflit, d'autres étaient prisonniers, quelque part dans le Nord. Casimir hésitait ; depuis cette guerre éclair, il avait changé son opinion sur les études et les intellectuels en général. Il avait dit, un soir, en tenant son bol de café noir entre ses deux mains gercées de travailleur :

« Finalement, ils racontent des choses valables dans tes bouquins. Si on avait écouté les grands auteurs, on n'en serait peut-être pas là ! L'histoire, ça aide à comprendre dans quel merdier on s'est fourré. J'ai lu que les Alliés en 18 ont humilié l'Allemagne vaincue au traité de Versailles. On vient de payer cher l'erreur des dirigeants de l'époque...

— Oui, c'est ce que m'a dit monsieur Gonthier, l'hiver passé. Hitler a largement utilisé cet argument pour capter l'intérêt des foules, qui ne demandaient qu'à le suivre, surtout avec toutes les belles promesses, qu'il ne

pourra pas tenir, et qu'il leur avait faites. Mais les Allemands sont aveugles, ils se laissent manipuler comme des moutons. Pourtant l'instituteur nous a dit qu'il y avait des mouvements de résistance en Allemagne. Et beaucoup de gens ont fuit le pays. Monsieur Gonthier lit beaucoup, comme Gustin, mais il est plus timide.

— Si tu y tiens, tu pourras continuer des études à Aix ; tu as de bonnes notes. Et c'est pas mauvais d'avoir un type qui pense un peu dans la famille. Tu nous aideras à nous y retrouver : avec leur propagande, on ne sait plus de quel côté se tourner. Tu commenceras en septembre de l'année prochaine ; il faut attendre que leur collège se réorganise. Il faudra aussi te trouver un logement en ville pour la semaine. Cet hiver, tu continues à la ferme. Les vaches t'aiment bien et il faudra aussi commencer à débiter à la scierie. Vous avez fait du bon travail, pendant mon absence. S'ils reviennent, les Parisiens seront surpris ! »

Les Lescaze avaient évidemment dû renoncer à leurs deux mois de vacances. On ne circulait plus sur les routes de France. La maison Barbier restait désespérément vide. Derrière les volets étroitement fermés, les pièces attendaient leurs occupants, dans la pénombre. Samuel s'introduisait de temps en temps dans la vieille cuisine ; il montait les escaliers qui craquaient sous son poids. Dans les pièces du haut, il ouvrait un volet et rêvait de Micheline, en projetant son profil gracieux sur les murs blancs. Il avait un peu oublié Louise : la jeune fille était trop compliquée pour lui. Samuel aimait les situations claires, il trouvait que l'on avait, somme toute, assez peu de temps à passer sur terre et qu'il fallait éviter les petites

querelles quotidiennes qui prenaient beaucoup d'énergie au couple, et finissaient par le miner. Il y avait l'exemple à ne pas suivre : le boulanger de Bellecombe, Larsac, qui s'engueulait tous les jours avec sa femme. On les entendait, depuis la rue. A son retour du front, c'était encore pire. Passé l'époque des retrouvailles, ils étaient retombés dans les vieilles ornières de leur relation malsaine, entrecoupée de séparations et de crises de nerfs. Heureusement, il n'y avait pas d'enfant. Martine trompait le pauvre Larsac avec tous les commis de passage, parfois avec des clients, dans l'arrière-boutique. Le fils Bornet l'avait surprise, un jour, en train de se faire lutiner sur un sac de farine. Le mari était à Aix. L'histoire avait fait le tour du village. Larsac l'avait battue, puis il avait passé la soirée à boire chez Compas, en pleurant sur sa vie conjugale qui partait en lambeaux.

Le jeune Rodriguez avait décidé qu'il ne se marierait jamais. L'enfer des ménages éclatés ne lui disait rien. L'union de deux êtres est une affaire tellement sérieuse qu'il s'était promis de ne pas s'engager à la légère. Il n'envisageait pas de liaison à long terme avec Louise ; elle était trop imprévisible. Et puis il voyait le mariage comme un piège, plutôt comme une fin, alors que sa vie ne faisait que commencer. Pour l'instant, le problème ne se posait pas : Louise sortait avec son ami Bernard Bornet. Il était presque soulagé. Que Bernard se débrouille, ce n'était plus son problème !

Il revint au visage doux et aux beaux yeux noirs de Micheline. Elle lui avait écrit, en début d'année, en lui envoyant une photo. La jeune fille souriait devant la Tour Eiffel, tenant le bras à une amie. Avec une pointe d'humour, elle lui demandait s'il avait enfin mûri. Elle se réjouissait de revoir le village, et de reprendre leurs

discussions sans fin, qui finissaient toujours tard dans la nuit. À Paris, les gens s'inquiétaient du résultat de la guerre, mais restaient confiants, malgré tout.

Depuis l'armistice, il n'avait plus reçu de nouvelles. Le courrier arrivait seulement au compte-gouttes, et les Allemands appliquaient une censure sévère sur tous les textes écrits. Samuel pensait que les lettres de Micheline, avec sa manière franche de commenter les événements, avaient peu de chance de passer la ligne de démarcation. De plus, pendant l'automne 1940, le nouveau gouvernement basé à Vichy, avait mis en veilleuse les institutions démocratiques, et Laval poussait à un rapprochement avec le vainqueur. La presse était muselée, et une chape de plomb pesait désormais sur le pays.

Chapitre 3

Pendant l'hiver, la vie avait repris son cours, malgré les événements tragiques qui marquaient la France ; l'occupation par les troupes ennemies était ressentie comme une sorte de fatalité. On faisait avec, comme s'il fallait vivre avec une maladie grave. Beaucoup de nos concitoyens s'habituèrent à l'idée qu'ils ne seraient plus jamais libres. En fait les Français se trouvaient devant un choix difficile ; il n'y avait qu'une alternative, plus question d'échapper à l'Histoire qui nous rattrapait :

Ou bien on acceptait ce terrible coup du sort, on s'y accommodait, comme le proposait le nouveau gouvernement. Après tout, l'alliance avec les nazis n'avait pas que des désavantages : on pourrait enfin construire une Europe unifiée, qui ferait face au bolchévisme russe d'une part et à l'impérialisme des Américains d'autre part. Les Allemands tendaient la main aux Français, après les avoir un peu malmenés. Mais ce n'était qu'un malentendu ; d'ailleurs, l'élite guerrière de notre pays avait toute sa place aux côtés de la Wehrmacht, surtout que la menace à l'Est se précisait. Bien sûr, il fallait fermer les yeux sur certains « inconvénients » du système, comme la déportation des Juifs et des tziganes qui commençait, vers des camps de

travail, croyait-on. Mais le pays ne s'en porterait que mieux, débarrassé d'éléments parasites, donc inutiles...

Ou alors on résistait, tout simplement, d'abord en faisant le poing dans la poche, puis en le sortant, avec une arme au bout. Seulement là, il fallait du courage, beaucoup de courage ! Et bien des gens en manquaient. À cette époque, ceux qui écoutaient le Général de Gaulle, devant leur poste, camouflés au fond de la grange, risquaient déjà leur peau. Le mouvement de la France libre et le Général avaient été déclarés hors-la-loi. Et ceux qui se ralliaient, même en pensée, avec la Résistance, étaient des terroristes. Comme le disait parfois Gustin, avec un peu d'humour dans les yeux : « On est toujours le terroriste de quelqu'un. Les nazis ont berné et persécuté le peuple allemand et terrorisé l'Europe pendant une dizaine d'années. Maintenant ce sera à leur tour de payer la facture. Leur hégémonie ne durera pas. L'histoire suit un mouvement de balancier contrôlé par la théorie des probabilités. En fait il n'y a que deux solutions : soit tu fais partie des vaincus, et tu espères que ça ne durera pas trop ; soit tu fais partie des vainqueurs, et tu pries pour que ça dure. Le reste, ce sont les règles du grand Casino qui en décident. En général quand une boule noire sort trop souvent, il faut s'attendre à ce que la blanche sorte à son tour. Elle sortira, c'est inéluctable. Un jour les nazis seront chassés du territoire. Mais quand ? C'est évidemment la question... »

Ce point de vue n'était, de loin, pas partagé par tout le monde en Savoie. Les gens cherchaient surtout la tranquillité, et on pouvait les comprendre. Les habitants avaient été habitués à une longue période de paix et aspiraient à la retrouver rapidement, à n'importe quel

prix. Certains se ralliaient au Maréchal et à Laval, pour former la Milice qui contrôlerait la moralité de nos concitoyens. Il fallait tuer un peu, déporter beaucoup, pour élaguer l'arbre de la Nation de ses branches gâtées. Les autres, des jeunes inconscients et pleins de fougue, prenaient le maquis. On fusillait des garçons de 17 ans, qui avaient eu le culot de s'insurger contre l'occupant et cet ordre nouveau qui apporterait croissance et prospérité. D'ailleurs, comment pouvait-on s'élever contre les principes sacrés du travail et de la famille ? Tout le monde sait que le travail est une forme de liberté. Avec la patrie, les populistes et les propagandistes de Vichy avaient défini les trois mamelles du pays. Les jeunes communistes, qui parlaient d'injustice et d'abus de pouvoir, étaient des ingrats, qui ne méritaient pas d'avoir leur place dans la future société. En les fusillant, cette dernière ne faisait que se défendre ; chacun l'avait bien compris.

Au retour de l'été, les Parisiens étaient réapparus. Lescaze avait un peu maigri, ses yeux derrière les grosses lunettes étaient inquiets ; il était moins sûr de lui. Micheline, toujours aussi gaie, avait embrassé Samuel sur les deux joues, en le serrant dans ses bras frais. Son corps sentait l'eau de Cologne et dégageait une odeur plus profonde, féminine, qui troubla le jeune homme. Bientôt ils reprirent leurs vieilles habitudes : des dialogues animés sur des sujets philosophiques auxquels Samuel ne comprenait pas grand chose. La jeune femme lui expliquait, patiemment ; parfois elle faisait des petits dessins, en insistant sur les symboles. Elle répétait, se fâchait en bourrant de coups de poings son torse musclé. Parfois il faisait semblant de ne pas suivre le

raisonnement tortueux de sa compagne. Elle baissait les bras, découragée :

« C'est sans espoir ! Je t'ai expliqué déjà dix fois la différence entre les rationalistes, comme Descartes et les empiristes, Hume ou Locke. Tu ferais mieux de retourner à ta coupe de bois. Je renonce... »

Après son baccalauréat, Micheline avait décroché un poste d'enseignante dans un collège de jeunes filles de la capitale. Elle pensait, avec raison, que l'on peut combattre la dictature et l'oppression avec des mots. C'était sa manière de résister, d'affronter les fléaux de l'Histoire. Elle le faisait avec beaucoup d'acharnement. Elle avait compris que le jeune Rodriguez, malgré son éducation paysanne, était déjà un esprit ouvert, qui se posait des questions, ne se contentait pas des petits bonheurs d'un quotidien souvent assez morne.

L'esprit du jeune homme s'enrichissait à son contact ; sa curiosité naturelle s'aiguillait, ainsi que sa capacité d'étonnement devant la complexité du monde et des visions que l'on peut en avoir. Il comprenait aussi la valeur de la tolérance, si peu pratiquée dans les sociétés humaines. À une époque où beaucoup imposaient la pensée unique, source d'abrutissement, il prenait conscience de la valeur de la diversité des opinions et des cultures. La peur de l'autre disparaissait alors, remplacée par la confiance et la solidarité, permettant d'affronter les rigueurs de l'existence.

Il prenait, peu à peu, une certaine distance avec les jeunes du village et de la région. Les autres adolescents s'attachaient à des futilités, pensaient surtout à consommer l'existence, plutôt qu'à essayer de la comprendre. La guerre avait donné naissance à une société qui avait perdu ses repères et son esprit critique.

Les nihilistes de la pensée avaient gagné : le troupeau était prêt à obéir, à s'incliner devant les nouveaux dieux. Déjà au village des jeunes s'étaient inscrits à la Milice ; ils paradaient devant les filles avec leurs chemises kaki, mettant en évidence le brassard de la collaboration, le béret noir penché sur leur visage rasé de près. Samuel les regardait avec dégoût.

Mais c'est surtout à Boisin que la fièvre de la collaboration avait fait des ravages. Molinier, l'épicier du hameau et le père Laville avaient signé l'allégeance à Pétain. Le prêtre s'en était expliqué lors d'un prêche assez houleux, dans l'église de Lescheraines. Il prétendait que, grâce au nouveau gouvernement, on allait vers une société plus morale et que les gens retrouveraient le chemin des églises. L'idéal communiste, qui appelait à la révolte et à la résistance, n'était qu'un prétexte au relâchement des mœurs et ne conduirait qu'à l'anarchie. Les gens ne pouvaient pas se passer de Dieu, il en était convaincu. Bien sûr il avait entendu parler d'exécutions sommaires, d'actes de barbarie. Mais ces actes relevaient de l'injustice des hommes ; la justice et la miséricorde du Seigneur comblerait la souffrance de ces jeunes moutons égarés, pour l'éternité.

Au début du mois d'août, Rodriguez fut pris d'une forte fièvre. Le médecin diagnostiqua une appendicite aiguë. Il fut hospitalisé d'urgence à Aix ; Casimir était inquiet, il craignait la péritonite. Il y eut des complications après l'opération, et le séjour de Samuel à l'hôpital fut prolongé. Pendant ce temps, les moissons de cette nouvelle année avaient commencé à la ferme. Casimir dut embaucher du monde, pour compenser l'absence du fils. Cette fois, il se décida à engager Victor

Hauser ; il n'avait pas le choix, il avait besoin de bras et il était difficile de trouver des ouvriers en pleine saison d'été.

L'homme venait rarement de ce côté-ci du col de Plainpalais. Dans les régions de montagne, les gens vivent en clans et ne se mélangent pas volontiers. Ceux des Déserts penchaient plutôt du côté de Chambéry, où Victor avait ses quartiers. Mais les quelques paysans du hameau d'En Haut s'étaient renfermés sur eux-mêmes, et depuis que le gouvernement de Vichy était en place, on disait qu'ils avaient choisi la voie la plus facile, celle de la collaboration. Ce qui allait dans le sens des propos à caractère fasciste tenus par Emile Hauser dans les bistrots des environs.

En plein milieu des moissons, Casimir avait rendu une brève visite à Samuel, qui se remettait lentement de son opération. Le fermier avait l'air mécontent ; il caressait nerveusement sa moustache grise.

« J'ai dû me séparer de Victor, c'est un type impossible : le soir il boit comme un trou, et il ne peut plus se lever le lendemain. De plus, le père Lescaze est fâché ; Hauser tournait autour de sa fille, le soir, après le travail. Il lui a même fait des propositions. Il est vrai qu'il était déjà passablement éméché ce soir là ! »

Samuel regardait son père arranger un bouquet de fleurs des champs sur la commode métallique, à côté d'un paquet de biscuits. Il s'exclama, furieux :

« C'est qui ce type ! Je ne l'ai jamais vu. Jacques m'en a parlé une fois, il l'a rencontré au hameau, à l'anniversaire du fils Hauser. On dit qu'il a même essayé de coucher avec Simone.

— C'est exact, c'est un homme à femmes, mais il ne les respecte pas. Il cherche à s'amuser, c'est tout. Mais Micheline l'a sèchement remis en place.

— S'il lui tourne encore autour, il aura affaire à moi. Il ne me fait pas peur !

— Oublie-le, c'est une brute. Il va sûrement retourner à Chambéry ou s'exiler quelque part.... Sa place n'est pas dans les montagnes. En tout cas il était furieux, j'ai eu de la peine à le faire quitter la ferme ! »

L'épisode Hauser n'était pas terminé et la famille Rodriguez allait encore vivre un rebondissement dramatique au milieu de l'hiver.

*

En automne, Samuel avait commencé son lycée à Aix. Grâce à Gustin, qui connaissait beaucoup de monde en ville, il avait facilement trouvé un logement. Une petite mansarde, dans un vieil immeuble en pierres de taille, juste en face du Casino. Le soir, devant la façade richement illuminée, il voyait des couples en habit de soirée qui sortaient de leur véhicule de luxe. Ceux là n'avaient pas été touchés par la guerre ; le pouvoir de l'argent permettait à quelques-uns de traverser sans dommage les crises planétaires. Et même d'en profiter...

Dans sa classe, au lycée, il avait tout de suite été repéré par un de ses camarades : un grand gars maigre, au visage blanc, un peu maladif, avec un regard de myope derrière ses lunettes à monture d'acier. Le garçon, il s'appelait Bernard Louvier, avait un comportement un peu farfelu, à la limite de l'impertinence. Il parlait

volontiers dans le dos des profs, sans se gêner, tenant des discours incohérents devant un parterre de camarades qui s'esclaffaient, en tapant du pied. Louvier bénéficiait d'une certaine protection ; la direction fermait les yeux. Rodriguez devait apprendre, plus tard, que son ami était le fils du directeur du Casino de la ville. Un personnage important, qui rapportait gros à la commune. Il s'était rallié à la politique du Maréchal, sans état d'âme. Les affaires comptaient plus que la vie des hommes, à cette époque de grande moralité. On était en pleine tricherie : dans un monde livré à l'arbitraire et à la force, tout devenait possible. Il suffisait d'être du bon côté du couteau, du côté du manche, s'entend. Les marchands d'armes et les nouveaux milieux d'affaires se partageaient le grand gâteau de l'Europe livrée au pillage. La folie paranoïaque des dirigeants nazis enrichissait beaucoup de monde. C'était une banalité, on le savait, cette situation était de toutes les guerres. Dans une société bouleversée, les occupants et leurs alliés posaient de nouvelles bases, de nouvelles règles scélérates, et on parlait de lois censées encadrer les générations futures. Heureusement, la plupart de ces lois, édictées sur un monceau de cadavres, étaient éphémères. Seulement, après les conflits, certains décrets abjects se retrouvaient, en bruit de fond, dans l'idéologie de partis extrêmes qui se camouflaient, sans honte, dans des caves, ou derrière une couverture d'honorabilité.

Louvier s'était pris d'amitié pour Samuel, sans raison apparente. Peut-être parce qu'ils étaient très différents, au physique et dans leur environnement social. Le jeune homme avait entendu un jour les propos du fils Rodriguez qui parlait de l'injustice et de l'arbitraire qui régnaient dans la société nouvelle préparée par les

idéologues de Vichy et qui manquaient vraiment d'imagination, copiant sans vergogne les grands thèmes déjà défendus par tous les régimes fascistes. Il n'y avait rien de nouveau sous le soleil de cet automne qui s'annonçait d'ailleurs radieux. Louvier avait été frappé par le courage du jeune forestier qui n'hésitait pas à défendre son point de vue la voix haute, de l'indignation sur le visage. C'était peu courant, à une époque où les gens parlaient plutôt à voix basse, avec un air de conspirateurs pleins d'excuses. Il s'était approché de Rodriguez, le fixant de ses yeux clairs, vaguement insipides. Le ton de sa voix était ironique, narquois même :

« Tu m'intéresses, j'aime ton franc-parler. Les autres sont des faux-culs, prêts à écouter le premier venu. Des girouettes. Tu les as impressionnés ; pour un fils de paysan tu n'es pas très conventionnel, plutôt non-conformiste. Curieux ! J'aimerais mieux te connaître.

— Mon père m'a appris à ne pas accepter la fatalité. Il a été blessé sur la frontière belge et a beaucoup souffert lors de son retour, sur les routes de l'exode vers la Suisse. Pour lui, une collaboration avec les Allemands est impensable. Il s'est battu pour défendre le pays. Il continuera pour chasser l'occupant. Jamais il ne baissera la tête.

— Le mien est moins idéaliste, il fait tourner son Casino. Parfois, je m'ennuie ; cette vie de petit bourgeois est trop monotone. Nous avons tout à la maison, sauf peut-être une cause noble à défendre. Ça me chiffonne. Je trouve qu'il manque un peu d'honneur : les affaires, ce n'est pas tout.

— C'est aussi mon point de vue. Beaucoup de jeunes cherchent à résister, mais ils ne savent pas encore comment. Ils n'ont pas d'armes. »

Samuel n'aimait pas vraiment Louvier qu'il trouvait trop arrogant, parfois un peu cynique. Pourtant son camarade de lycée avait un certain charisme, on avait envie de le suivre dans ses divagations de gosse de riche, un peu rebelle. Il profitait de son statut social privilégié pour faire passer ses extravagances. Comme près de la moitié des enseignants, surtout les nouveaux, étaient pétainistes, donc du même bord que son père, Bernard Louvier bénéficiait d'une certaine impunité. Mais il savait capter l'attention de son auditoire, et tout le monde riait de son humour un peu grinçant.

Les deux garçons passaient une partie de leurs soirées dans les bars et les bistrots de la vieille ville d'Aix, ils jouaient au 421 et à la belote avec des clients avinés. Louvier n'hésitait pas à parier son argent de poche, il tenait de son père. Quant à Samuel, son jeu était plus timide. Il suivait son camarade avec précaution. Son argent était compté et il devait gérer au plus juste : un usage qu'il avait appris à la ferme, où les années ne se ressemblaient pas, les récoltes suivaient les caprices du temps plutôt que ceux des hommes. Il n'avait pas l'habitude des lieux de débauche, et répondait maladroitement à l'invite des filles de petite vertu. Louvier les invitait à partager leur table ; parfois la soirée finissait en orgie, et le jeune lycéen montait en chancelant une fille à ses côtés, vers une des chambres prévues à cet effet. Rodriguez, un peu gris, préférait s'en aller. Il n'avait rien contre les amours programmées, planifiées. Mais il trouvait le côté commercial peu

romantique. Il pensait alors à Micheline ou à Louise, en rejoignant sa mansarde solitaire.

Louise, il la voyait peu. Depuis qu'elle sortait avec le fils Bornet, elle évitait de rencontrer Samuel. La jeune fille avait changé, elle paraissait plus raisonnable. Paradoxalement, depuis qu'elle fréquentait son voisin et ami, le jeune forestier avait l'impression que l'adolescente se rapprochait de lui. À la kermesse de Lescheraines, un samedi soir, elle avait dansé avec Rodriguez. Son corps de femme s'était collé contre le sien, il sentait sa joue fraîche contre la sienne. Elle murmurait :

« Je ne t'ai pas oublié, Samuel. Je n'aime pas Bernard, mais lui il est fortuné, j'ai besoin de sécurité. Le bistrot marche mal, et mon père envisage de vendre. Avec toi je n'ai pas d'avenir, la forêt et la ferme, ça ne rapporte rien ; pas plus que tes bouquins, d'ailleurs. Regarde où ça mène : ton ami Gustin est seul, son garage tourne à peine, sa vie est misérable. Et puis, tu as Micheline, j'ai repéré votre manège. Les gens pensent que tu iras un jour la rejoindre à Paris.

— C'est faux, elle est trop âgée pour moi. C'est une bonne copine, voilà tout. Je ne vous en veux pas, à toi et à Bernard. Mais j'ai longtemps pensé que nous deux... »

C'est vrai qu'il était toujours attiré par Louise, son côté fantasque lui plaisait maintenant, alors qu'il se sentait encore un peu prisonnier de ses vieux principes paysans. Cependant ses lectures et les discussions enflammées avec Gustin ou Micheline ne l'avaient pas complètement libéré. Il restait attaché à la terre, à une tradition qui remontait au début des âges. Mais il ne se voyait pas un avenir très brillant avec elle, imaginait des

jours sombres, remplis de querelles très ordinaires. Elle ne savait pas relativiser et s'emportait pour des détails sans importance. Décidément, il attendrait. Il laissait faire, un peu par paresse. Elle lui reviendrait peut-être quand même un jour. Leurs destins étaient en quelque sorte liés. Mais il n'aimait pas trop s'arrêter à cette idée, qu'il trouvait légèrement fleur bleue. Une réflexion de Gustin lui revenait en mémoire :

« Il n'y a pas que l'histoire qui est soumise aux lois du hasard ; nos destins aussi : c'est encore une affaire de boule blanche qui roule sur un chemin chaotique. Qui pourra dire que ta boule, dans son cheminement aléatoire, va rencontrer ou non une boule rouge, tout aussi vagabonde, mal contrôlée ? Par moments, il faut savoir laisser venir, le chaos qui nous gouverne est plus fort que notre volonté. Notre liberté dans l'existence est une illusion, qui se perd dans le trajet circulaire, incertain, de ton destin sur le plateau de la roulette du Grand Casino. Maintenant que tu habites en face, tu devrais t'y intéresser... »

L'hiver arrivait, précoce et très rigoureux. Les rues de la ville étaient encombrées d'une neige lourde, sale sur les bords des routes et le long des maisons. Les rares voitures ne circulaient presque plus et quelques téméraires se risquaient en vélos, cherchant leur équilibre, les deux pieds dans la couche blanche qui virait au gris. Le lac du Bourget était gelé sur les bords et des enfants venaient jouer avec leurs patins à crochets qui se fixaient à la semelle des souliers de montagne. Le ciel était en permanence gris, plombé, comme une menace. La température était descendue à une dizaine de degrés au-dessous de zéro. Le village de Bellecombe était

paralysé, coupé du monde. Rodriguez n'avait pas pu remonter à la ferme le samedi précédant, et il était inquiet pour le week-end suivant. On attendait de nouvelles chutes de neige. Le père comptait sur lui pour faire tourner la scierie. Ils avaient reçu une grosse commande pour un entrepreneur de Chambéry. Une centaine de troncs, du fayard et du sapin blanc, attendaient sagement, alignés le long du torrent. Le travail à la hache, puis à la scie avait été épuisant. Léon, qui s'y connaissait, avait dirigé la manœuvre. Fricotin, le gros percheron, tirait les grumes en direction du dévaloir qui aboutissait à la lisière de la forêt, derrière la ferme.

Dans le froid de cet hiver qui s'annonçait dur, le jeune Rodriguez revoyait avec nostalgie les journées torrides passées dans la grande forêt des Bauges, dégageant une odeur chaleureuse de résine surchauffée. À la ferme ils devraient maintenant se passer de lui pour quelque temps. Jacques pourrait le remplacer à la scierie, mais son jeune âge et sa mauvaise santé ne lui permettaient pas de gros travaux. Le gamin passait des soirées entières avec les vaches, dans l'étable chaude. Il aimait le contact avec les animaux. Françoise le voyait déjà vétérinaire, mais son frère était paresseux et n'aimait pas les études. Il ne lisait pas non plus et passait son temps à se plaindre de tout. Il tenait un peu de sa mère qui s'apitoyait aussi sur son sort, en grattant ses vieilles plaies à longueur de journée. Casimir se bouchait les oreilles et Samuel sortait alors, cherchant une occasion de s'isoler dans la forêt.

Un peu désœuvré, et immobilisé à Aix à cause de l'épaisse couche de neige, Rodriguez décida d'aller rendre visite, le samedi suivant, à l'un de ses professeurs qui l'avait pris en sympathie. Antoine Juvet enseignait

l'histoire et la philosophie. Avec sa femme Marguerite, ils formaient un couple harmonieux, menant une vie apparemment sans nuages. Samuel les avait rencontrés à une réception du lycée ; il avait été frappé par l'impression de sérénité qui se dégageait de ces deux personnages. Antoine était constamment jovial, le visage ouvert, toujours à l'écoute de son vis-à-vis. Il disait volontiers que le contact de l'autre était un enrichissement et qu'il fallait tendre l'oreille et fermer sa bouche en présence de son interlocuteur. Bien sûr, il n'avait pas signé l'allégeance à Pétain, contrairement à la plupart de ses collègues. Cela lui valait une sorte d'ostracisme, on évitait de lui parler ; il se trouvait souvent seul. Mais il s'en fichait ; le directeur, qui ne voulait pas d'ennuis, tolérait une certaine diversité d'opinions dans son établissement. Mais on n'était qu'au début de la collaboration !

Jouvet le reçut sur le perron de sa vieille maison située dans un quartier extérieur tranquille de la petite ville. La neige recouvrait le grand jardin entouré d'une haie de bouleaux. Un chêne, à l'écorce noire, étendait sa ramure squelettique sur un étang gelé. On entendait le bruit de la fonte des glaçons, dans le secret des arbres, sous l'action des pâles rayons du soleil.

À l'intérieur, il fut accueilli par le craquement d'un feu joyeux, dans une vieille cheminée en molasse. Le professeur avait apporté une bonne bouteille, achetée au marché noir. Jouvet avait un visage souriant, toujours gai ; il ne paraissait pas être touché par la gravité des événements et gardait en permanence un esprit ouvert et optimiste en face de ses élèves. Sa longue tignasse grise lui donnait un air dominateur, ainsi que ses épais sourcils noirs. Il avait des yeux gris-bleu, pétillants, qui

apportaient un air de jeunesse à son visage marqué de quelques rides discrètes. Rodriguez aimait bien Jovet, pour son esprit d'ouverture, bien sûr, mais il se sentait simplement à l'aise avec son professeur et admirait son érudition. Marguerite était venue saluer le jeune homme, on l'entendait maintenant remuer des casseroles dans la petite cuisine qui s'ouvrait sur le jardin. Jovet leva son verre en regardant son jeune hôte dans les yeux :

« À la victoire des hommes de bonne volonté sur les dictatures populaires, les pires. Les divisions du Reich sont en train de s'enliser dans les steppes glacées de Russie, Hitler marque le pas devant Moscou ; il n'avait pas prévu la rigueur de l'hiver, là-bas. Les dictateurs font toujours des fautes, c'est pourquoi ils ne durent pas. J'ai entendu les nouvelles de Londres, ce matin. L'armée allemande souffre en face des Russes qui se battent comme des lions. C'est la première fois que la Wehrmacht rencontre de la résistance. C'est bon signe.

— Oui, mais vous ne trouvez pas que c'est encore une fois le pauvre type qui paie pour la folie de quelques illuminés qui poussent leur peuple au massacre, au nom d'un pseudo idéal national, qui dans le fond n'existe pas. Et l'individu, dans tout cela ? Mon père s'est battu pour la liberté et une nation qui maintenant collabore avec l'ennemi, toujours au nom de l'idéal national. Je n'y comprends plus rien, on nous mène en bateau. Et les gens marchent !

— Au contraire, c'est facile à comprendre. Le Führer et sa clique jouent sur l'ignorance des peuples face à l'Histoire. Ils ne font que répéter de vieux clichés bien rodés qui fonctionnent toujours. La supériorité de la race blanche n'est mise en doute par personne dans les couches populaires. Ecoute les conversations, dans les

bistrots ou dans les usines ; c'est édifiant. Les vieux démons sont toujours là, bien présents. Il suffit de savoir les exploiter. C'est ce que fait notre gouvernement. Pétain croit ménager nos concitoyens, leur éviter le pire en faisant de grosses concessions. Mais il se trompe : il ne fait que repousser le jour de l'affrontement. L'injustice et l'arbitraire ne serviront qu'à exacerber les violences futures. C'est mathématique. »

Rodriguez reposa son verre, et essuya ses lèvres humides. Il regarda un instant les flammes jaunes et bleues qui ondulaient au-dessus des bûches incandescentes. Il se sentait bien, un peu comme le fils de la famille. Les rayons du soleil dessinaient une large tache de lumière sur le vieux plancher. Il parla de Gustin à Jouvét, en résumant les idées un peu fantaisistes du vieil original. Jouvét écoutait avec attention :

« Pas si farfelu que ça, ton ami. Dans les grandes lignes, je partage son point de vue. Les bulles de son « marécage historique » symbolisent assez bien l'hégémonie éphémère des grandes civilisations, qui se sont succédé dans le désordre à la tête de l'humanité. Les meneurs ont cru, un moment, tenir les commandes de cette grande machine sans âme, imprévisible et inconséquente qui s'appelle « population » ; dans les démocraties on parle d'électorat. Rien de plus volatile, je ne te l'apprends sûrement pas !

À partir de là, il n'y a plus d'orientation ; c'est chacun pour soi et la machine se déplace au hasard des circonstances, elle n'est pas maîtrisable. Parfois elle s'emballe, comme maintenant. L'Histoire s'accélère ; bientôt on va retrouver un nouvel équilibre, mais jusqu'à quand ! En tout état de cause il n'y a pas de progrès : l'homme n'apprend rien de son passé. Tout a été dit,

mais très peu a été reçu. Gustin a raison. On n'en sortira pas. Pourtant je défends quand même des idées humanistes, plus par nécessité que par conviction. Nous n'avons de toute façon pas d'autre choix ! »

Après le repas, ils se déplacèrent sur la terrasse mouillée, éclairée par le soleil d'hiver. L'air était vif, comme suspendu au-dessus des maisons. On entendait des bruits de pelles qui raclaient le sol des trottoirs. La ville se réveillait de son long sommeil hivernal. Bientôt Rodriguez pourrait rejoindre la ferme ; il s'ennuyait un peu de sa famille. Il avait aussi décidé de reconquérir Louise, mais là, il était en pleine incertitude. Il suffisait qu'elle sente l'affection qu'il lui portait, son amour qu'il n'osait pas avouer, et elle lui échapperait à nouveau. Dans un premier temps, mieux valait feindre l'indifférence, comme par le passé.

Marguerite apporta le café qui fumait dans un pot de grès. Elle sourit à Samuel :

« Il y a beaucoup de chicorée. Si la guerre continue, il n'y aura plus de café du tout !

— Merci, j'aime surtout la chaleur de votre accueil. Vous viendrez une fois à la ferme, j'aimerais vous présenter à mon père. »

Jouvet acquiesça en reposant sa tasse brûlante sur la table en chêne. Il posa sa main sur l'épaule du jeune homme :

« Si le père est comme le fils, je sens que nous allons nous entendre. Je n'ai pas été mobilisé, je suis trop vieux. Ton père a sûrement des choses à raconter sur les combats dans le Nord ?

— Non, il préfère ne rien dire. Il se tait dès qu'on aborde le sujet.

— Je comprends. »

Il y eut un instant de silence ; chacun était plongé dans ses pensées. Une voiture longea le mur de la demeure ; elle patinait sur la route où la neige fondue avait pris une teinte brune.

Samuel regardait Juvet qui enfilait une veste chaude. Un léger vent froid, venu de la montagne, soufflait sur la ville :

« Je crois que Gustin court un risque sérieux à Bellecombe. Il est imprudent. Il ne sait pas se taire et la Milice le tient à l'œil.

— Moi je pense qu'il ne veut pas se taire. C'est différent. Ton ami est courageux, il en faudrait beaucoup des comme lui. Il ne se laisse pas manipuler ! Vois-tu, cette sorte d'homme ira jusqu'au sacrifice suprême, pour défendre ses idées. Les autres n'ont tout simplement pas d'idéal et sont incapables d'abstractions. Ils veulent être rassurés, un point c'est tout. Les grandes questions qui se posent à l'humanité ne les intéressent pas, d'ailleurs ils en ont peur. Penser, pour eux, c'est déjà remettre leur avenir en cause. Alors ils se fondent dans la morosité du quotidien, ils abdiquent. Ils laissent le curé s'occuper de leurs problèmes existentiels.

J'en parle parfois avec ton prof de Science, Dujardin. Lui, il se tracasse pour l'avenir de l'espèce. C'est un darwinien convaincu, mais il reste très critique face à la théorie de l'évolution. La plupart des gens sont effrayés d'aborder l'histoire des êtres vivants, et de l'homme en particulier, parce qu'ils font partie de cette saga ! Leur origine animale les inquiète, les ramène devant leur miroir où ils découvrent, sur leur figure grimaçante, les plus bas instincts qui font la honte d'un peuple. Qui parle d'histoire sous-entend un début et surtout une fin, qui

reste très énigmatique, incompréhensible pour tout dire. Cette plongée dans le temps déstabilise les esprits les mieux accrochés. Surtout lorsqu'on leur dit qu'il n'y a pas de plan préétabli, pas trace de déterminisme dans tout ce grand scénario. Les espèces se construisent au hasard des mutations qui bricolent les organismes les plus convenables dans un environnement en constante transformation. La diversité dans les populations est une richesse qui permet de faire face à ces changements, de présenter le plus de prototypes biologiques possibles, de plans d'organisation. La sélection éliminera ceux qui ne conviennent pas, soumis aux dures réalités du milieu.

Donc, pour Dujardin, il n'y a pas de sélection du plus fort, pas de lutte pour la vie ou de compétition, contrairement à ce que pensent certains idéologues de la mouvance national-socialiste. Ces notions, néfastes par ailleurs, ne fonctionnent que dans nos sociétés élitistes, dirigées par des êtres conscients et parfois malfaisants. C'est de l'anthropocentrisme pur et simple. Le monde du vivant, sans l'homme, est moins cruel. C'est un système sans passion, neutre, qui fonctionne en autorégulation. Ils n'ont rien compris à Darwin. Ont-ils seulement lu « l'Origine des Espèces » ? J'en doute...

— En fait, on projette les règles et les comportements de nos sociétés, nos désirs inconscients, dans le monde animal ? C'est une manière de reconstruire le monde, de le réviser !

— Exactement, et ensuite certains prétendent que ces règles sont inscrites dans la nature, donc bonnes et justifiables. Tu vois, le danger, on le vit tous les jours maintenant : l'état totalitaire construit ses lois sur des fondements complètement biaisés.

On peut prendre un autre exemple, basé sur un malentendu très fréquent : il est faux de parler d'adaptation pour une population animale ou végétale. L'adaptation demande un effort volontaire de la créature, un désir de surmonter les difficultés d'une situation nouvelle. Or une araignée ou un sapin n'ont pas le désir d'exister. Ces plans d'organisation conviennent ou non dans le milieu où ils se trouvent, un point c'est tout ! Encore une fois, le mieux construit aura le plus de chance de subsister. Mais il ne le sait pas, bien évidemment. Le terme de convenance est la traduction qui justement « convient » le mieux à la pensée de Darwin. De même, il n'y a pas de notion de « progrès » chez ce grand penseur. Encore un terme mal utilisé et mal compris, qui n'a rien à faire dans le vocabulaire des biologistes. Le progrès désigne seulement les améliorations technologiques : là il prend tout son sens. Mais dans l'évolution de l'homme et des sociétés, qui aspirent au bonheur, c'est une aberration. L'homme de Cro-Magnon est aussi bien à l'aise dans son environnement que nous le sommes dans le nôtre ; la notion de confort est toute relative. Quoi qu'il en soit, il ne va pas revenir pour s'en plaindre. En résumé, je pense que nous sommes confrontés à un gros problème de sémantique. Le vocabulaire des évolutionnistes est impuissant à traduire leur pensée. Certains mauvais esprits en profitent pour bâtir, sur une simple question de vocabulaire, des systèmes délirants, voire nihilistes, rejetant les vraies valeurs qui rendent vivables nos sociétés : la tolérance et la justice. Quant à la Nation, elle n'entre pas dans le groupe de mes valeurs préférées : on commet trop de crimes en son nom ! »

Rodriguez avait la tête qui lui bourdonnait un peu. Le monde, lui, il le vivait de près lorsqu'il était à la ferme des narcisses. Il le retrouvait dans le vol des martinets qui glissaient harmonieusement dans le ciel éclatant des matins d'été, dans le doux bruissement des ramures sombres de la forêt de sapins, ou encore en écoutant les éclats de rires de Louise qui le plaisantait.

Jouvet s'était levé, il fit un signe en direction de la porte-fenêtre :

« Il fait vraiment trop froid, on va prendre un verre à l'intérieur ! »

Puis, après avoir rejoint la cheminée où le feu se mourait, dégageant une fumée bleue :

« La semaine prochaine, on parlera de Kant en classe. Tu comprendras mieux à quel point nous sommes handicapés pour saisir la réalité de l'existence. Chacun se fabrique son petit bout de planète et croit être dans le juste. Les lois qui régissent notre univers ne sont qu'une invention tirée de notre vision des choses. Pour le philosophe allemand, la réalité est ailleurs, inaccessible. Déroutant, non ? Ça rend modeste... »

Le soir, il se retrouva au centre-ville. Il avait marché comme un somnambule sur les trottoirs encore couverts d'une couche de neige fondante. Samuel avait la tête encombrée d'idées nouvelles, parfois contradictoires. Si Jouvet avait raison, ce qui semblait être le cas, alors il fallait revoir tous ces vieux principes qui lui semblaient si solides et qui l'avaient aidé à se construire, au cours de son adolescence. Il n'avait pas le courage de tout remettre à plat. Avec le père Laville, il avait déjà perdu ses illusions spirituelles ; maintenant Jouvet mettait en doute les valeurs que l'école républicaine lui avait

péniblement inculquées. Alors : même les sciences, le dernier refuge de la raison, n'étaient que chimères qui ne rendaient pas compte des phénomènes ? Il devait même douter de ses sens. Finalement il ne lui restait plus que l'esprit critique, et quelques principes humanistes qui pliaient sous le poids d'une évidence : l'homme était un loup pour l'homme ! Cette phrase, il la connaissait bien ; elle faisait partie de son bagage d'enfant. Il entendait encore le capitaine Nemo la prononcer dans son *Nautilus*. Le paria de l'humanité avait décidé de combattre seul les marchands d'armes et les vaisseaux de guerre. Contre la force barbare, il n'y avait plus que la violence. En Savoie, des jeunes commençaient à s'organiser dans les maquis. Un pays se relevait, un peu groggy, pour reprendre le combat contre l'oppresseur.

Il reprit conscience, sous l'enseigne au néon d'un bar mal famé de la vieille ville. Son camarade Louvier battait la semelle devant la vitrine embuée, une cigarette allumée à la main.

« Je suis sorti prendre l'air. Je ne t'attendais plus... ! »

Les deux garçons entrèrent dans la grande salle enfumée, des quolibets fusaient de toute part ; les clients étaient déjà chauffés à blanc, malgré l'heure peu avancée.

Rodriguez ressortit sur le coup de minuit. Il tenait à peine debout. Mais sa mansarde n'était pas très éloignée du bistrot et il fut rapidement étendu sur son lit, les yeux grands ouverts dans le noir. Il pensa qu'il allait bientôt arrêter ses études. Le père avait raison, tout cela ne rimait à rien. Sa voie incertaine, il la trouverait dans l'effort quotidien, dans la réalisation d'une œuvre. Mais il ne voyait pas encore bien où, et surtout comment ! Un sommeil lourd d'ivrogne le prit au milieu de ses réflexions.

La semaine suivante s'écoula rapidement. Il avait décidé de continuer le lycée encore deux ans, mais il n'irait pas jusqu'au bac. Le vendredi, en fin d'après-midi, il reprenait le bus de Lescheraines. Les routes étaient dégagées jusqu'à Bellecombe. Il ferait le dernier bout à pied : il n'était pas pressé. Il avait deux jours pour profiter de sa famille et de la ferme.

Le lendemain, il accompagna son père au garage de Gustin. Casimir devait faire réviser l'embrayage de sa vieille Citroën. Le mécano était en train de boire un café, accompagné d'un petit verre de spiritueux, dans le bistrot de Georges Compas ; la salle était presque déserte à cette heure matinale. Gustin agita son béret à travers la vitre, en signe d'appel.

Un vieux poêle ronronnait au milieu de la pièce, luttant contre le froid de la nuit. Une réclame d'apéritif, d'un jaune agressif, était punaisée au-dessus de la table de bois ciré. L'odeur du café parfumait l'atmosphère humide, ajoutant une note conviviale dans l'établissement. Gustin tapa du plat de la main sur le plateau usé, faisant vibrer la cuillère dans la soucoupe posée à côté de la tasse.

« Installez-vous. C'est ma première pause ; la voiture peut attendre, je n'ai pas trop de travail ces jours. Les gens hésitent à faire des dépenses : ils bricolent eux-mêmes leurs véhicules. Bonjour les dégâts ! Mais on peut les comprendre, depuis la fin de la guerre on doit tous se serrer la ceinture. »

Casimir tira une chaise, et s'assit en poussant un soupir. Il commanda un café au patron qui était venu les rejoindre : un homme au ventre proéminent et aux bras

poilus, les manches de sa chemise éternellement retroussées. Samuel se décida pour un thé ; il supportait mal le café, surtout le goût de la chicorée qui lui donnait la nausée.

Après quelques banalités, la discussion s'orienta tout naturellement sur la situation du pays et les derniers événements. Gustin, le béret vissé sur le crâne, caressait sa fine moustache. Il remarqua, à voix basse :

« Le pays va mal, je suis inquiet : tous ces jeunes qui se rallient au nouvel ordre mondial !

Je ne comprends pas. La Milice me fait peur, ils sont partout, des fanatiques du nouveau régime. Les gens n'ont plus confiance en leur voisin ; ils se dénoncent pour un rien. Il n'y a plus de dignité, plus d'honneur. De mon temps... »

Il était parti. Très vite, il dévia la conversation sur l'Afrique du Nord, un de ses sujets de prédilection. Un moment, il avait cru que le gouvernement de la France libre irait s'exiler à Alger, la ville blanche ; que la Résistance s'organiserait depuis là-bas. Mais les troupes françaises basées dans les colonies d'Afrique s'étaient rapidement alignées sur le nouveau pouvoir. Samuel lisait de la déception sur le visage fatigué du garagiste. Ce dernier évoquait des années dures mais heureuses, passées sous le soleil torride de l'Algérie :

« J'étais basé à Biskra, la « fleur du désert ». Ce n'est pas encore une oasis, mais presque. On était aux portes du Sahara et dans mon bataillon il y avait beaucoup d'amoureux des grands espaces. On était cantonné avec des gars des compagnies sahariennes. Ils sillonnaient le pays à dos de chameaux. De drôles de types, qui parlaient peu, la tête souvent ailleurs. Avec eux, il y avait des gens du bled, surtout des « Chaamba », nos alliés de toujours

contre les « Touareg ». Ce sont des « Mozabites », des dissidents de l'Islam traditionnel. Certains ont la peau noire, de rudes pisteurs. Le désert, ils ne le voient pas, ils le sentent avec le nez, ou le palpent, du bout des doigts ; ils font corps avec.

J'ai passé des journées entières à la roter, dans les monts du M'zab et dans les Aurès. On a connu la soif, la vraie. J'ai failli mourir, on pissait brun. J'ai perdu beaucoup de poids. Un de mes poumons s'est infecté. Vous connaissez la suite... !

— Ils ne t'ont pas rapatrié en métropole, depuis l'hôpital d'Alger ?

— Je n'ai pas voulu. Après l'opération, j'ai été hébergé par un cousin qui tenait un garage dans un quartier extérieur, à la lisière de Belcourt, une banlieue très populaire de la ville. Il y avait beaucoup d'Espagnols, des Corses aussi. Les Arabes, on les voyait peu. On ne faisait pas attention à eux. Ils vivaient leur vie ailleurs ; pour nous, ils faisaient partie du décor, un peu comme les eucalyptus et les palmiers nains. Beaucoup les considéraient comme des intrus ; ils gênaient presque. C'est le comble, on était quand même chez eux ! Avant la guerre, tout ce petit monde vivait en bonne intelligence, il y avait même des Juifs qui participaient à la vie commune. Maintenant, avec Vichy, ils sont tenus à l'écart. Parfois emprisonnés. Ceux qui dénoncent cette discrimination sont expulsés du territoire vers la métropole.

— Comme quoi la cohabitation, ça a existé. Si chacun faisait un effort, on pourrait envisager une société plus juste, tu ne trouves pas ? Bien que maintenant, l'Europe ait pris un sale tournant... Difficile d'en sortir sans un bain de sang ! »

Casimir buvait son café à petites lampées. Dans le fond, il ne se faisait pas trop d'illusions : ces moments bénis de l'histoire, très localisés, ne dureraient jamais bien longtemps. Il hocha la tête, un peu désabusé. Samuel relança la discussion ; il aimait entendre parler Gustin de cette terre d'Afrique qui envoûtait le jeune homme. Il sentait déjà la chaleur de ce sol ingrat, mais parfumé, et celle du sable blond brûlant sous le soleil de midi.

« Oui, c'était une période heureuse. Mais personne n'avait vraiment imaginé que nous étions en train de vivre des moments exceptionnels. Cette existence, partagée par plusieurs communautés, était naturelle ; personne ne cherchait à comprendre, ou à expliquer. Le bonheur était évident pour nous ; il coulait de source. On vivait des choses simples : l'apéro, une partie de boules... Pas besoin de grands principes théoriques !

— Et la traversée du désert ? Encore un de tes défis ? C'était quand même un peu risqué à l'époque : les pillards, les maladies et les pannes de voiture !

— Oui. Mais je savais que je le ferais un jour. J'ai vu des photos dans un atlas à la bibliothèque du quartier. J'ai rêvé des heures devant les paysages tourmentés du Hoggar. Je sentais comme un appel, j'étais comme aspiré par les grandes hamadas pierreuses, qui rejoignent le ciel quelque part dans un infini vaporeux, là où se forment les mirages.

Pierre, mon cousin, était comme moi. Il voulait aussi revoir un ami en poste à Tamanrasset. On a décidé de partir, un jour de printemps. Tout était prêt, on avait équipé la vieille camionnette Citroën. La traction avant, c'est un avantage : on voit où on met les pneus ! Nous avons roulé en direction des oasis du Nord. La route était goudronnée jusqu'à Djelfa, ensuite, la piste. Je pourrais

en parler des heures, de la piste. J'ai été surtout frappé par l'odeur âcre de la fine poussière de terre qui flotte constamment dans l'air, brassée par le vent de la course. Cette odeur, je la sens encore. Il paraît que c'est l'odeur de tous les déserts, on la retrouve partout. Et puis le silence, à l'étape. Un silence écrasant. Parfois tu as envie de crier pour le faire taire ! Juste une petite brise qui te caresse l'oreille. Après El Golea, c'est vraiment le désert intégral. Sur le plateau du Tademaït, la piste est mauvaise, on patine dans cette poussière brune qui pénètre dans l'habitacle et te dessèche la bouche. Ensuite le granit, dans le massif du Tidikelt, au sud d'Aïn Salah ; il faut s'accrocher au volant. On a fait plusieurs embardées, heureusement sans gravité.

Une fois, on a embarqué un « Targui » ; il sortait de nulle part. On n'a jamais su où il voulait aller. Il nous a fait arrêter une centaine de kilomètres plus loin. Il est parti dans l'immensité, sans rien dire, sans remercier. Je le vois encore marcher vers l'horizon. Des seigneurs, ces nomades ; ils règnent sur le plus beau des royaumes.

On est arrivés à Tamanrasset dix jours après, complètement épuisés. On a été reçu comme des rois au poste. Vous pensez, on avait parcouru plus de 2000 kilomètres depuis Alger, sans un pépin. Pierre a retrouvé son copain qui n'y croyait pas trop. »

Samuel écoutait les paroles de Gustin avec attention, il partageait son enthousiasme. Pourtant il connaissait déjà l'histoire ; le garagiste en parlait parfois, d'une voix haute, les jours de déprime. Samuel aussi quitterait un jour la vieille Europe devenue un peu trop banale pour lui. À écouter son ami, il sentait des ailes lui pousser ; il y avait quelque chose à faire, là-bas. Cette œuvre dont il

rêvait, il allait l'accomplir dans la lointaine Afrique. Ce matin, à Bellecombe, à l'intérieur du bistrot un peu glauque du père de Louise, il avait décidé du lieu où se réaliseraient ses rêves d'adolescent. Restait à trouver le moment propice, après la guerre, peut-être ?

Casimir s'était levé. Il avait sorti un vieux chronomètre, un oignon au cadran doré, de son gousset. Un cadeau du grand-père.

« Bon, ce n'est pas le tout ; l'heure avance. Je t'ai apporté du travail, Joël ; tu n'en as déjà pas beaucoup. La voiture nous attend à côté, devant ton garage. »

Chapitre 4

L'année 1942 marqua un tournant dans cette guerre qui prenait de plus en plus la forme d'un massacre planétaire. Au printemps, les Alliés remportaient leurs premières victoires, d'abord dans le Pacifique où les Américains reconquirent les territoires enlevés par le Japon. En Afrique, Rommel fut arrêté de justesse à El Alamein, aux portes de l'Egypte. Dès l'automne, le général anglais Montgomery prenait l'offensive et envahissait la Libye, chassant les Italiens. Simultanément, en novembre, un corps expéditionnaire anglo-américain débarquait au Maroc, à Casa, et en Algérie. Les forces françaises firent rapidement cause commune avec les Anglo-saxons. L'Empire du III^e Reich commençait à vaciller sur ses bases.

À la ferme, comme dans bien d'autres foyers, on suivait ces nouvelles avec beaucoup d'attention : chaque mouvement des Alliés était un message d'espoir. Lorsqu'on apprit que les Allemands avaient perdu la bataille en face de Stalingrad, ce fut un délire de joie. Casimir tapait des mains, en imitant un chant flamenco, et Jacques tournait autour de la table dans la cuisine, en

poussant des cris de sioux. Françoise, toujours aussi émotive, pleurait silencieusement.

Cependant, Samuel gardait son calme : il savait que la réponse des Allemands serait impitoyable dans les territoires occupés. Hitler était fou de rage. À la suite du débarquement allié en Afrique du Nord, il ordonna l'invasion de la zone libre par ses troupes, malgré les protestations de Pétain. Les soldats de la Wehrmacht et la redoutable police politique allemande remplacèrent l'armée italienne qui occupait jusque-là les régions alpines et une partie de la vallée du Rhône. Les Italiens étaient jugés trop laxistes par Berlin. Beaucoup de réfugiés Juifs passaient en Suisse, en suivant les sentiers caillouteux des Préalpes.

Depuis le début de l'année, Casimir Rodriguez avait décidé de réagir en face de ce qu'il appelait « la honte d'une Nation ». Il avait assisté un samedi soir à un meeting organisé par les jeunes miliciens de la vallée du Chéran, sous une grande tente rapiécée. Les gens de Boisin étaient très représentés. Ils suivaient fièrement leur curé, le père Laville, qui avait pris la parole en distillant des mots d'apaisement et de réconciliation de sa voix compassée, un peu aigrette. Il y avait eu beaucoup d'applaudissements, bien que l'assistance fût un peu clairsemée. Casimir avait gardé ses mains enfoncées dans les poches de son pantalon de velours. Il serrait les poings. Il était resté jusqu'à la fin de la séance, pour ne pas attirer l'attention. Un orchestre improvisé avait joué quelques hymnes allemands, avec beaucoup de fausses notes.

Quelques semaines après, au milieu de la nuit, Samuel fut réveillé par un bruit de conversation provenant de la

cuisine. Il était descendu plusieurs marches de l'escalier de bois, en silence ; en bas, une famille âgée, avec deux enfants, écoutait attentivement les consignes que son père leur donnait à voix basse. Deux autres personnes, des inconnus, attendaient patiemment, les bras croisés. Il se recoucha. Plus tard, il entendit le bruit d'un moteur qui s'éloignait sur le chemin de terre, en direction de Bellecombe. Avant de se rendormir, il pensa que son père avait décidé de mener un nouveau combat. Après l'horreur de la bataille des Flandres, cette nouvelle forme de lutte paraissait douce, presque facile. Pourtant, Samuel connaissait les risques encourus par Casimir et par tous les résistants. Dans les petits villages, on était entourés de mouchards. Il était fier de son père. Lui aussi, peut-être qu'un jour...

Et puis la terrible nouvelle tomba sur Bellecombe, quelques jours après, au début du printemps. Des hirondelles étaient déjà arrivées de leur long voyage et tournaient autour de la ferme pour trouver l'emplacement idéal où construire leur nid de terre. Samuel Rodriguez était sur le toit du hangar des scies, lorsqu'il entendit la voix de son frère qui appelait, à bout de souffle. Il ne comprenait rien, le torrent en crue couvrait les paroles de Jacques. Le jeune homme descendit rapidement, il pressentait quelque chose de grave. Jacques tremblait comme une feuille, son visage maladif était bouleversé.

« Ils ont arrêté Joël, et emporté tous ses livres. Un des hommes, avec un chapeau mou, voulait mettre le feu au garage. Mais Compas, qui avait tout vu depuis son bistrot, est intervenu en disant que l'incendie pourrait se propager sur le reste du village. J'étais avec le père, il est

dans tous ses états. Il a bu trois verres d'eau de vie. Il t'attend à la maison. »

Dans la cuisine régnait comme un vent de catastrophe. Françoise pleurait, les mains jointes. Casimir avait le visage fermé, les dents serrées, devant son verre vide. Il leva les yeux à l'arrivée du jeune homme :

« Il y a eu une rafle dans toute la vallée. Ils ont arrêté plusieurs suspects. On pense à une dénonciation, probablement des voisins jaloux. Tous les arguments sont bons dans ces temps troublés. J'ai peur pour Joël ; tu le connais : il ne peut pas s'empêcher de dire ce qu'il pense. Ils ne vont pas le rater.

— Mais qui a organisé cette descente de police ? Jusqu'à maintenant, on a été tranquilles. À part la Milice, qui roule les mécaniques en cherchant à nous impressionner, on n'a encore pas vu un Allemand. Même les Italiens nous fichent la paix.

— Certains parlent de débarquement ; ce ne sont que des bruits, mais l'état-major allemand est inquiet. Depuis l'entrée en guerre des Etats-Unis, Hitler est nerveux. Il craint que les Alliés n'obtiennent un soutien d'une partie de la population en zone libre. Des jeunes prennent le maquis. Ils commencent à s'organiser, avec l'aide des chasseurs alpins qui n'ont pas déposé les armes.

Compas m'a dit qu'il y avait un commissaire de la Gestapo devant chez Gustin. Il dirigeait les opérations. Il y avait aussi un commandant italien. Il paraissait embarrassé : on n'a jamais eu de problèmes avec les hommes du Duce. Ils ont embarqué le garagiste dans un fourgon gris, sans fenêtres. »

Samuel sentait une sourde angoisse remonter de ses jambes vers son torse, la situation devenait critique. À qui le tour, maintenant ? Plusieurs personnes savaient que

la ferme des narcisses servait de relais aux maquisards, plusieurs familles juives avaient transité par Bellecombe, avant d'être dirigées en direction de Genève. Il fallait interrompre ces activités, du moins pendant quelque temps. Casimir ne voulait rien savoir. Il tapait du poing sur la table, recouverte d'une nappe en toile cirée.

« Pas question ! Je ne supporterai pas que l'on me fasse la leçon. Je me suis battu pour la France et j'entends continuer. Les Boches sont sur le déclin, ils perdent sur tous les fronts. C'est ce que dit la radio de Londres. De Gaulle sera à Paris à la fin de l'année ! »

Samuel trouvait que son père était un peu trop optimiste. La présence de la Gestapo dans un petit village des Bauges n'était pas un bon signe. La répression s'organisait aussi, face à la Résistance. Ils entraient, peu à peu, dans la spirale infernale de la terreur.

*

Dans le courant de l'été, Gustin réapparut au village ; ce n'était plus le même homme. Comme tous ceux qui ont souffert, il restait très discret sur les longs mois de sa captivité. Samuel alla lui rendre visite, le lendemain de son retour, dans l'appartement dévasté, au-dessus du garage. L'étincelle d'humour et de rage de vivre, qu'il avait connue chez cet homme, s'était éteinte. Gustin ne parlait presque plus ; il répondait aux questions avec des mots clefs, comme un automate. Sa combinaison bleue de mécano flottait sur son corps maigre. Il avait toujours son vieux béret, tout ce qui lui restait de la période heureuse, avant son arrestation. Samuel avait aidé le garagiste à remettre de l'ordre dans ses affaires. Les

miliciens étaient revenus dans le local de réparation ; après avoir cassé les vitres, ils étaient repartis en emportant la plupart des outils. Gustin avait dit à Samuel, le visage marqué par l'émotion :

« Quelque part, ils m'ont tué une seconde fois. Ce garage c'était toute ma vie ; maintenant, je peux fermer définitivement. Je suis vidé... »

Rodriguez sentait des larmes de compassion couler le long de ses joues. Ici, l'on avait fait plus que détruire un homme de bonne volonté : on avait bâillonné la liberté d'expression. Avec la chute de Gustin, l'espoir d'un monde meilleur s'éloignait pour longtemps.

En partant, le garagiste lui avait encore dit :

« Tu sais, Samuel, là-bas ils m'ont appris la peur. Elle ne me quitte plus désormais ! »

En novembre, l'Histoire commença donc à basculer au désavantage de l'envahisseur teuton. Pour l'armée du Reich, le débarquement des Alliés en Afrique du Nord était un sérieux coup dur. L'espoir revenait chez tous les démocrates d'Europe. Une tête de pont solide était maintenant ancrée au Maghreb, l'amiral Darlan s'était rallié aux Anglo-américains.

Cependant, depuis l'invasion de la zone libre par les divisions allemandes, les gens vivaient dans une angoisse permanente. On entraît dans un nouvel hiver qui marquait la fin des libertés, déjà bien malmenées jusque-là. Un ciel gris, triste, pesait sur la vallée du Chéran ; il participait à l'ambiance générale, funèbre, qui régnait dans les Préalpes désormais occupées par une horde barbare. Une bise glaciale, qui soufflait depuis plusieurs jours sur les contreforts des Bauges, ajoutait au malaise des villageois. Les gens couraient, le nez rouge, le visage à moitié

dissimulé derrière une écharpe de laine. Ils rentraient dans leurs foyers sans se retourner. Les cheminées étaient allumées en permanence, dessinant sur les toits des arabesques de fumée emportées par les rafales de vent.

Samuel se consacrait à ses études. Au lycée, il essayait d'oublier la situation dramatique du pays. C'était difficile, car la Milice infiltrait les cours, et certains professeurs avaient déjà été censurés par la direction. Il avait peur que Jouvét subisse le même sort que son ami Joël Gustin.

Un samedi, de retour chez lui, il surprit, depuis la fenêtre entrouverte de la cuisine, une conversation entre son père et Bornet, qui était encore maire du village malgré ses sympathies pour la Résistance. Les deux hommes étaient appuyés contre le bassin gelé, au milieu de la cour de la ferme. Un filet d'eau coulait encore par saccades, dans un fourreau de glace, en glougloutant joyeusement. Casimir agitait des mains rougies par le froid, en direction de son interlocuteur :

« Ils les ont interceptés dans la forêt du Margeriaz. Une patrouille allemande, qui n'était pas là par hasard. Il y avait deux camions bâchés sur la route forestière. Aux Déserts ils ont entendu les coups de feu. On a retrouvé les corps des deux gamins le lendemain matin. Ils étaient recouverts de neige fraîche. Quelqu'un les a dénoncés !

— C'est certain, mais peu de gens étaient au courant de la livraison d'armes. Ce sera facile de retrouver le ou les responsables. Je vais mettre quelques gars sur l'affaire. Je te tiendrai au courant. Heureusement que les autres ont pu faire demi-tour, sinon c'était le carnage ! »

Samuel Rodriguez dut refermer la fenêtre, à cause du vent glacial qui le paralysait. Il n'entendit pas la fin de la

conversation. Mais il en savait déjà assez. Les deux jeunes maquisards avaient été vendus par quelqu'un de la vallée, probablement un des habitants de Boisin. Ils étaient tous collabos dans le hameau. Les garçons paraient dans leur uniforme de la Milice, ils avaient l'air de boy-scouts montés en herbe, un peu ridicules dans leur culotte courte. Pourtant, ils étaient dangereux, complètement fanatisés, pétris de certitudes et acquis à la cause de l'occupant. Certains applaudissaient aux exploits de la Wehrmacht. Rodriguez savait qu'ils avaient participé à la mise à sac du garage de Gustin. Ils avaient dénoncé le garagiste à la Gestapo : les Allemands n'étaient pas assez malins pour connaître par eux-mêmes les opinions non-conformistes de son ami. Ils utilisaient des informateurs parmi la population. Ce genre de personnages existerait toujours ; ils se mettaient automatiquement du côté du plus fort, sans état d'âme. Mais leur crime ne resterait pas impuni.

Quelques jours après, Samuel reçut la réponse à ses interrogations. Cette fois, il s'était trompé ; la Milice n'y était pour rien. Ce soir là, il s'était couché tôt, avec un texte de Voltaire sous la main. Il lisait à la lumière d'une lampe à pétrole. On frappa discrètement à la porte de sa chambre. Casimir entra, à pas de loup.

« On a localisé l'indicateur des Boches. C'est une personne du hameau d'En Haut, au-dessus des Déserts. Tu le connais bien : Emile Hauser. Je veux que tu soies au courant, il nous en veut aussi. Pas seulement à cause de son frère ; je crois qu'il ne nous aime pas, depuis le jour où je l'ai remis en place, dans le refuge du col. Il prétendait que je défendais mes amis communistes, que j'appelais les bolchevistes au pouvoir. Heureusement, selon lui Hitler allait mettre de l'ordre ; il allait avaler les

Russes en quelques semaines. Je finirais en prison, ou dans un camp de travail. Le sang m'est monté à la tête, j'ai frappé et il est tombé. Pourtant il est costaud. Il avait beaucoup bu, et l'affaire en est restée là. Depuis, on ne se parle plus.

Mais maintenant, j'attends la Gestapo d'un jour à l'autre. J'ai arrêté de recevoir des réfugiés : c'est trop risqué.

— Et que comptez-vous entreprendre ?

— Il y aura des représailles ces prochains jours. Je m'occupe personnellement de régler cette question. Il faut un exemple, les copains sont d'accord. »

Les jours suivants, la neige tomba avec abondance. Le pays était à nouveau paralysé. Les gens se déplaçaient péniblement à skis ou en carrioles tirées par des chevaux qui brassaient courageusement la neige fraîche, en renâclant. Bernard Bornet était venu rendre visite à Samuel, qui bricolait dans le séjour de la maison Barbier, vide à cette époque. En entendant le pas lourd de son copain dans l'escalier à vis, il se retourna, un marteau à la main. L'autre avait un visage grave, des petites rides autour des yeux :

« Tu bricoles ! Evidemment, à cette saison, il n'y a rien d'autre à faire. »

Rodriguez attendait, il s'était levé, en posant son marteau sur le vieux plancher. Il savait que Bernard n'était pas venu pour parler seulement du temps.

« Les nouvelles sont mauvaises ; Hauser a payé le prix fort. On a trouvé son cadavre dans un réduit, sous la maison. Il était allé ranger un outil ; ils l'ont pris par surprise, tôt le matin. Une balle dans la tête et l'autre en plein cœur. C'est Simone qui l'a découvert : les

meurtriers avaient dessiné une croix gammée avec de la peinture blanche sur le blouson de son mari. Elle a piqué une crise de nerf. Le gamin, Guillaume, est arrivé alerté par les cris. Tu imagines le tableau ! Quand les voisins se sont pointés, les deux étaient en état de choc. Guillaume n'a pas prononcé un mot de toute la journée. Il est toujours muet.

— Comment connais-tu tous ces détails ?

— Mon père a été interrogé par les Allemands ; ils soupçonnent les gens de la vallée, qui sont plutôt opposés au régime de Vichy. Depuis l'affaire de Gustin, ils nous ont à l'œil. Le chef de la « Kommandantur » de Chambéry est monté aux Déserts ; il a convoqué tous les élus des villages, de part et d'autre du col de Plainpalais. Il va y avoir une enquête serrée, on attend des responsables de la Gestapo locale d'une heure à l'autre. Je suis venu t'avertir. Soyez prudents, très prudents ! Beaucoup connaissent ici les activités de ton père ! »

Dans la vieille cuisine de la ferme, sous les poutres noircies par la fumée âcre de la cheminée de pierre, ils attendaient, prostrés. Tout le monde était au courant. Avant de se réfugier dans le mutisme le plus total, Françoise avait prononcé quelques phrases de réprobation, avec beaucoup d'acrimonie dans la voix. Elle avait les yeux fixés sur le mur sale, couvert de mouches, de la pièce : « Et maintenant, à qui le tour ! Vous n'en avez pas assez de toute cette violence ! Avez-vous seulement pensé à Simone et au gosse ? Ils sont détruits pour la vie, comme Gustin. Vous semez la mort derrière vous. Et c'est toi qui as tiré, hein, Casimir ? Ou un autre, quelle importance. Maintenant ça va être à nous de souffrir. On était tranquilles jusque-là. Les Allemands

vont prendre des otages, des innocents ; ils les exécuteront jusqu'à ce qu'ils trouvent les vrais coupables ! Ce monde ne ressemble plus à rien, il n'y a plus de compassion, de générosité. On vous a transformés en machines à tuer ! »

Casimir regardait la neige tomber, à travers le dessin délicat des rideaux jaunis par le feu de bois. Le visage du fermier avait vieilli, des rides amères s'ouvraient autour de sa bouche volontaire. Ses épaules étaient légèrement affaissées, comme si elles avaient cédé sous le poids d'une nouvelle responsabilité, trop lourde à assumer. Il parla, d'une voix douce, en s'adressant plutôt à lui-même, sans regarder ses fils ou Françoise qui s'était effondrée sur une des chaises pailonnées, les coudes sur la toile cirée.

« Oui, tu as raison, il n'y a plus de compassion, plus de pitié dans ce monde nouveau qui a perdu le sens de la justice ; alors c'est à nous de rétablir l'équilibre. Ton Église ne peut rien, sinon nous faire des promesses pour un avenir meilleur, incertain. La mort d'Emile est un acte de résistance. La charité et la compassion n'ont pas leur place dans l'univers concentrationnaire des nazis, tu le sais très bien. Hauser soutenait ce régime totalitaire ; à cause de gens comme lui, beaucoup de crimes ont été commis. Sa mort est un signal fort : celui de la Résistance d'un peuple qui se relève. Hors de nos frontières, des gens se battent, donnent leur vie pour nous libérer. Nous devons lutter de l'intérieur en attendant leur venue. Alors le sacrifice de la famille Hauser n'aura pas été inutile. »

Le père se retourna vers ses enfants, il posa une main sur l'épaule de sa femme qui s'était tue, accablée :

« Il y a encore une chose que vous devez savoir : on soupçonne Emile d'avoir dénoncé sa femme auprès de la

Milice. Il avait bu, il est vrai, mais il a tenu des propos antisémites à plusieurs reprises. Simone en souffrait, et Guillaume ne comprenait pas. Finalement Hauser a regretté ses propos, je crois qu'il aimait sincèrement sa femme. Un sacré dilemme ! »

Plus tard, Samuel se retira dans sa chambre. Le silence était retombé sur la ferme ; on entendait seulement le bruit lointain des sabots ferrés des deux chevaux qui remuaient dans leur box, grattant le sol. La nuit tombait, favorisant la réflexion mais ajoutant une nouvelle angoisse à cette journée lourde de conséquences. Rodriguez pensa qu'il n'y avait plus qu'à attendre, les autres ne seraient pas longs avant de se manifester. Mais le père n'envisageait pas de prendre la fuite. Pour aller où ? Il se battrait si nécessaire, pour protéger son bien, son coin de pré, la scierie et le reste de l'exploitation.

Samuel ne trouvait pas le sommeil. Il sortit dans la cour de la ferme, les cristaux de neige brillaient au clair de lune, le paysage était en fête pour ce mariage de la terre avec le ciel étoilé. La fontaine coulait sur son lit de glace, rassurante. Le monde retenait son souffle.

Au-dessus de lui, cachant l'horizon, la falaise calcaire miroitait, livide. Il eut soudain le sentiment profond que la montagne le regardait, mais il la sentait indifférente au malheur des hommes. Casimir avait raison : ils devaient prendre leur destin en main. Le bonheur et la liberté ne se méritent pas, ils se construisent, jours après jours. Parfois, il fallait recommencer, comme Sisyphe roulant son rocher vers un sommet où seul le vent du soir écoute les plaintes de l'humanité. Aujourd'hui, les dieux n'aiment plus les sommets, ils se cachent dans les vallées profondes, la honte sur leur visage diaphane. Dans leur

toute puissance, ils devraient prendre conscience de leur lâcheté, de la souffrance des faibles, de la douleur des enfants comme Guillaume, qui voyait son avenir compromis. Mais la pitié n'existe pas dans le ciel. Seule la solidarité entre les hommes de bonne volonté permettait de surmonter les épreuves provoquées par la folie furieuse de quelques-uns. Juvet s'accrochait à ces valeurs simples mais belles, que sont la tolérance et la justice. Lui aussi avait raison. On peut toujours gagner sur ce terrain là, à condition d'essayer. Il ne faut pas baisser les bras.

Pourtant le juste était parfois confronté à un terrible cas de conscience : donner la mort pour préserver la vie du plus grand nombre. Rodriguez savait bien que le crime est toujours injustifiable. Mais fallait-il laisser Emile Hauser faire assassiner des jeunes gens qui se battaient contre l'occupant ? C'est dans ce genre de circonstances que se jouait la comédie humaine. Les situations extrêmes révèlent l'homme dans son désarroi, dans ses contradictions. Et le ciel reste toujours désespérément muet !

Dans les jours qui suivirent, le calme revint peu à peu dans les esprits. Mais la gravité de ces événements douloureux avait marqué durablement les habitants de Bellecombe. Les gens se regardaient avec suspicion, de la crainte sur le visage : qui oserait dénoncer ? À quand le prochain meurtre ? Même les meilleurs amis surveillaient leurs conversations, leur comportement. Derrière un visage familier se cachait peut-être un résistant ou un futur collabo ? De nouvelles règles, basées sur la peur et la délation s'installaient dans notre société, paralysant les bonnes intentions. Comment les

tenants du fascisme et de l'ordre nouveau pouvaient-ils justifier cela ? Dans ce régime de terreur germait les débuts d'une guerre civile et de l'anarchie qui s'en suivrait. Aveuglés par leur imbecilité, les gardiens de cet ordre arbitraire créaient les bases d'un système qui allait les engloutir ; mais dans cette chute programmée, ils allaient emporter avec eux le meilleur d'une Nation.

Le dimanche suivant, Samuel fut brutalement réveillé par un bruit de voix, provenant de la cour, et qui résonnait dans l'air figé, glacial, de ce matin d'hiver. Des mots allemands, prononcés par une voix dure, pénétraient dans sa chambre, comme autant d'intrus violant son intimité. Il se leva en tremblant et ferma la fenêtre restée entrouverte pendant la nuit. Le réveille-matin marquait six heures cinq. On heurta violemment sur la porte en chêne. La voix de Casimir se fit entendre dans la grande salle du bas. Une voix calme. Le fermier était prêt à affronter le pire.

Quelqu'un aboya des ordres brefs. Samuel entendit des pas monter l'escalier de sa chambre. Un homme casqué, armé d'une mitraillette, fit irruption dans la chambre à coucher, en le bousculant sans ménagement. Il tremblait de froid dans sa chemise de nuit, de peur aussi. L'autre fouilla la chambre, sans prononcer une parole, avec des gestes précis et nerveux. Samuel descendit dans la grande salle de la ferme. Il y avait du monde : deux soldats en uniforme gris, un gradé au visage rasé de près, peu aimable, dictant des ordres d'une voix métallique. Casimir et Françoise étaient dans la cuisine, avec deux autres personnes, un membre de la Gestapo reconnaissable à son chapeau à larges bords et un civil en

imperméable marron, qui parlait français. Casimir désigna son fils du doigt aux deux hommes :

« Mon fils, Samuel. Il étudie au lycée d'Aix, il nous rejoint seulement en fin de semaine. Il m'aide à la ferme pendant les vacances. Il ne sait pas grand chose des événements qui ont frappé la vallée. Il passe beaucoup de temps plongé dans ses bouquins... »

Le père fit une pause, il regardait le visage apeuré de Françoise ; il reprit la parole, d'une voix sereine, s'adressant à Samuel :

« Ces Messieurs désirent avoir des renseignements sur Victor Hauser, le frère d'Emile. Il paraît que Victor ne s'entendait pas avec son frère, à cause de son mode de vie libertin. Ils le soupçonnent d'avoir participé au meurtre. Je leur ai dit que tu ne le connaissais pas ; c'est la vérité. D'ailleurs je ne l'ai gardé que quelques jours. Il ne s'intéresse qu'aux femmes et il n'a jamais fait de politique. »

Casimir se retourna vers l'homme au chapeau mou :

« Il vous faut chercher ailleurs, je pense que Victor est inoffensif.

— C'est à nous d'en juger, Monsieur Rodriguez. Mais vous-même, où étiez-vous à l'heure du crime ?

— J'étais chez-moi, ensuite je suis passé ce matin-là chez Bornet pour lui emprunter un outil de forge.

— Monsieur Bornet est votre ami, n'est-ce pas ? Il ne va pas témoigner contre vous. De plus, nous pensons que vous cachez des armes dans votre ferme. La perquisition nous permettra de vérifier nos informations. Vous n'avez pas une très bonne réputation auprès de nos services. On dit aussi que votre fils fréquente assidûment Monsieur Joël Gustin ; cet homme défend des idées subversives qui ne peuvent que nuire à la paix qui doit

régner dans ce pays. D'ailleurs, il a reconnu ses erreurs ; maintenant il est prêt à collaborer avec nous ! »

L'homme paraissait sûr de lui, mais Samuel savait qu'il mentait : jamais Gustin ne s'allierait avec ces brutes, même sous la contrainte. Le commissaire en imperméable intervint à son tour, il paraissait ennuyé. On l'avait envoyé, un peu contre son gré, pour accompagner le détachement et son collègue de la Gestapo. Il s'appelait Albert Lauzier et n'avait pas la réputation d'être bien méchant. Dehors, il s'adressa à l'homme au chapeau mou qui attendait, les lèvres pincées :

« Je crois que vos soldats ont terminé la fouille. Ils n'ont rien trouvé, à part un vieux fusil de chasse. Il nous reste encore le bâtiment de la scierie. Descendons au torrent ; attention, le sentier est glissant ! »

Le galonné en casquette donnait déjà des ordres à ses hommes qui passaient le hangar au peigne fin, fouillant dans les engrenages et même à l'intérieur de la conduite forcée qui était à sec. Au bout d'une heure de vaines recherches, les Allemands se regroupèrent devant la ferme avec Lauzier. Le commandant de la patrouille s'adressa à Casimir, en mauvais français :

« Nous revenir, monsieur. Nous savons vous aidez les maquisards. Bientôt, nous avoir des preuves. Question de temps, « Heil Hitler ! »

Après le départ du détachement, tout le monde respira devant un bol de café au lait. Casimir avait le visage fermé ; il remuait de sombres idées. Il pensait à Samuel, qui avait été repéré par les autorités allemandes :

« Ils vont certainement nous punir, à leur manière. Ils nous croient coupables, et pour une fois ils n'ont pas tort ! J'ai peur pour Samuel, ils vont certainement

l'envoyer comme STO en Allemagne, un jour ou l'autre. Si c'est le cas, tu resteras caché à Aix. Ne remonte plus à la ferme. Je t'enverrai quelqu'un en ville au cas où la situation devrait se détériorer.

— Je suis prêt à prendre le maquis, ils ne me font pas peur !

— Ne dis pas n'importe quoi. Ce serait une solution extrême. On n'en est pas là, heureusement. »

Les Allemands n'étaient pas revenus à la ferme des narcisses, et la vie avait repris son cours, rythmée par les travaux quotidiens, dès le retour du printemps. Mais l'affaire Hauser n'était pas terminée. Le gamin, Guillaume, était très perturbé. Françoise l'avait reçu, avec sa mère, quelques jours à la ferme. Il aimait bien jouer avec Jacques ; les deux gosses s'entendaient à merveille et passaient des heures entières, ensemble, dans la forêt voisine.

Un jour, l'employé de la poste était monté à la ferme avec un pli important. Il poussait son vélo, le visage écarlate, peinant sur le chemin de terre. Il avait accosté Françoise, qui retournait une plate-bande, dans son jardin :

« Vous ne connaissez pas la dernière nouvelle, aux Déserts ? Il y a encore eu un drame. Le gamin Hauser a mis le feu à la grange, en face de la ferme. Tout a brûlé, mais le pire, c'est que son oncle, Victor, dormait à l'étage. Guillaume ne le savait pas ; Victor avait bu, il était arrivé tard, le soir avant, sans avertir personne. Il est gravement brûlé mais vivant. On l'a hospitalisé à Chambéry. Sale histoire ! »

Le samedi suivant, Samuel écouta avec attention le compte rendu de la tragédie, autour de la table familiale. Casimir avait dit :

« Il faudra prendre le gosse quelque temps chez nous. Simone a besoin de repos ; ta mère ira la trouver au hameau, elle a besoin d'aide... »

Le père Rodriguez culpabilisait un peu. Il est toujours difficile d'évaluer la portée d'un geste aussi grave qu'un assassinat. Il y a toujours des effets secondaires imprévus, qui prouvent que l'on ne maîtrise pas les événements. Les maquisards qui avaient exécuté le père de Guillaume n'avaient pas mesuré les conséquences de leur geste sur le reste de la famille, sur des innocents. Leur justice s'apparentait à celle des occupants : expéditive et source de nouveaux meurtres. On n'en sortait pas.

Le commissaire Lauzier était remonté plusieurs fois à la ferme des narcisses. L'enquête sur la mort d'Emile piétinait. Les Allemands voulaient prendre des otages dans les villages de la vallée, en espérant que les responsables du meurtre se rendraient. Mais Lauzier avait réussi à les en dissuader. Il espérait en savoir plus en questionnant les cultivateurs. La Gestapo s'était finalement désintéressée de l'affaire : c'était un règlement de compte entre Français. Ils avaient d'autres soucis.

*

Au lycée, le directeur avait décidé d'organiser une excursion culturelle de plusieurs jours à Lyon, pour

marquer le jubilé de l'établissement. Avec les beaux jours, ce serait une vraie partie de plaisir. Certains professeurs étaient plutôt contre cette manifestation, qui tombait au pire moment de l'occupation. La répression était féroce, et les Allemands, qui commençaient à perdre la guerre sur tous les fronts, étaient de plus en plus nerveux en face de la Résistance qui s'organisait. Antoine Jouvét, qui avait des contacts à Lyon avec un collège de filles, avait proposé une soirée dansante, pour détendre un peu les esprits. Le directeur, un calviniste convaincu, avait d'abord refusé. Finalement, il s'était ravisé ; l'idée était bonne. En ces temps troublés, les jeunes avaient besoin de retrouver des joies simples, les valeurs saines de la République. Rien de tel que la convivialité entre deux classes de sexes opposés.

C'était aussi l'opinion de Bernard Louvier, qui avait trouvé ce projet valable. Dans le couloir du lycée, il avait fait remarquer à Rodriguez, entre deux cours :

« Enfin une initiative un peu originale. Il paraît que les filles ne sont pas très farouches dans les grandes villes. On va s'amuser ; tu oublieras un peu ta Louise qui te fait trop de misères ! »

Justement, Louise, il l'avait rencontrée le dimanche précédent. Elle paraissait malheureuse, ne se plaisait plus avec le fils Bornet qui devenait jaloux. Il avait demandé sa main à plusieurs reprises, mais elle ne tenait pas au mariage. Samuel n'était pas étonné : il connaissait bien sa Louise maintenant. Elle ne se laisserait pas enfermer dans le petit bonheur quotidien que lui proposait Bernard. La jeune fille tenait à son indépendance, et elle appréciait encore Samuel qui, lui, avait compris comment elle fonctionnait : il ne la harcelait pas constamment, savait la

comprendre, un vrai ami en quelque sorte. C'était sa manière à elle de concevoir l'amour...

Dans l'après-midi, à l'heure de la sieste, ils étaient montés dans le séjour de la maison Barbier, sous le toit en pente qui diffusait une chaleur rassurante. Elle s'était offerte sur une des banquettes, parmi les coussins qui sentaient un peu le moisi. Les volets étaient restés fermés. Ils avaient fait l'amour avec toute la passion de jeunes amants qui expriment enfin, avec leurs sens, des sentiments refoulés pendant tant d'années. En caressant son corps généreux, Rodriguez avait oublié en quelques minutes toutes les petites vexations dont Louise avait le secret. Elle s'abandonnait complètement contre lui. Le silence de la maison vide accompagnait leurs moments d'extase ; après, il la serra contre sa poitrine, pour ne plus jamais la perdre.

Il avait dû s'endormir quelques minutes. Dehors, un couple de pies jacassait dans la haie de frênes et d'acacias. Les oiseaux l'avaient brusquement réveillé ; il tenait la tête de Louise contre sa poitrine, ses cheveux caressaient le bas de son visage. Elle dormait, comme un petit enfant satisfait, un sourire sur les lèvres. Il la regarda, en pensant qu'après un long parcours elle lui reviendrait. Il connaissait encore mal la jeune fille, l'avenir allait lui démontrer qu'il avait tort : certains êtres étaient beaucoup plus complexes qu'on ne l'imagine. Ils en devenaient imprévisibles, insaisissables même. Il croyait la comprendre, alors qu'il n'avait fait que projeter ses propres désirs, sa manière très personnelle d'appréhender la réalité. Il s'était fabriqué une Louise à sa mesure, et il ne voyait pas qu'elle lui échappait ! L'invention de la réalité – de *sa* réalité - était le lot de tout le monde, mais le réveil pouvait être brutal.

Les jours suivants, ils s'étaient revus. Elle descendait parfois à Aix, et ils passaient la nuit ensemble dans la mansarde. Un samedi, après une matinée de travail à la scierie, il devait la rencontrer au bistrot de son père. Elle avait pris congé, pour profiter d'un bel après-midi de la fin du printemps. Samuel s'était rendu à pied en direction de la place du village. Il fut frappé par un attroupement devant le garage de Gustin, en face du bar-tabac du père Compas. Louise le rejoignit, de l'inquiétude sur le visage :

« Que se passe-t-il, je n'ai pas vu Joël ce matin. J'ai servi des clients jusqu'à onze heures, mais le rideau métallique est resté fermé. Je ne comprends pas. Il y a des gens de la police allemande. Que nous veulent-ils ? »

— On va se renseigner, Gustin est peut-être absent. »

Il y avait aussi un soldat en uniforme de la Wehrmacht, qui tenait son casque d'une main tout en passant son autre main libre dans ses cheveux blonds, coupés en brosse. Il parlait bien le français, avec un léger accent. Il avait l'air ennuyé :

« C'est un suicide, on a retrouvé le garagiste pendu dans son atelier. »

Il montra du bras les agents de la Gestapo en civil :

« Ils disent que c'était un agitateur, il avait déjà été condamné. Il n'y aura pas d'enquête. L'homme a laissé un mot exprimant ses regrets. Il avait pris conscience des fautes qu'il avait commises : des critiques répétées contre le gouvernement. Il n'avait pas compris que nous apportions une nouvelle prospérité à votre pays. Il s'est fait justice, en quelque sorte... »

Samuel était en état de choc ; il ne pouvait pas y croire. Il avait discuté quelques jours auparavant avec son

ami qui paraissait avoir récupéré. Et maintenant... Il saisit la main de Louise qui pleurait silencieusement. La scène, autour de lui, sur la place déjà chaude, avait soudain basculé : Gustin lui avait tout appris, il avait été son confident depuis tant d'années ! Le garagiste lui avait montré une voie nouvelle, qui sortait des lieux communs servant de repères au plus grand nombre. Il lui avait enseigné cet esprit critique, qui manquait tellement à nos contemporains, toujours prêts à se rallier à des principes simplistes, à des idées toutes faites.

Visiblement, l'agent de la Gestapo avait fait courir un faux bruit sur la soi-disant conversion de Joël Gustin. Samuel devinait qu'il y avait sûrement tout autre chose sur son billet d'adieu. Un message de renoncement, mais aussi d'espoir !

Il ne pouvait plus profiter de cette belle journée ; le village était en deuil, un voile nuageux passait devant le soleil. Une ombre s'étendit sur la place, recouvrant les choses et les gens, comme un manteau ténébreux. Il frissonna. Louise lui prit la main, qu'elle serra très fort. Les deux jeunes gens quittèrent la place où régnait maintenant une atmosphère funèbre. Le cœur gros, ils prirent le chemin de la ferme des narcisses pour annoncer la terrible nouvelle à Casimir.

*

L'excursion à Lyon avait été programmée pour début juillet. Le jour du départ, une joyeuse effervescence animait le parc devant le lycée. Les collégiens se lançaient des quolibets, certains chahutaient déjà dans le

car qui devait les amener à la gare. Rodriguez, plus sage, discutait avec Louvier, qui tentait de cacher la cigarette qu'il venait d'allumer.

« Ils m'énervent ces jeunes ; rien dans la tête. Pour les conneries, ils sont un peu là ! »

Il est vrai que Samuel Rodriguez était un des plus âgés du lycée. Le directeur avait hésité à l'inscrire, mais Casimir avait tenu bon. Samuel avait pu commencer ses études grâce à une dérogation, au vu de ses bons résultats. Mais cette année, il s'était un peu laissé aller. Il n'était plus motivé pour ce travail trop scolaire. Les sciences l'avaient attiré, peut-être à cause de son contact permanent avec la nature, dans son jeune âge, à la ferme et dans la montagne. Mais, après plusieurs discussions avec Jouvét, le prof d'histoire-philo, il avait réalisé que cette approche de la réalité était vaine, quoique honnête dans sa rationalité. Elle ne répondait pas aux questions profondes que se posait le jeune homme : les sciences ne font que proposer des modèles qui tiennent le plus souvent de soucis esthétiques et n'expliquent pas grand chose. Il était saturé de faits d'observations, et se posait toujours la question du « pourquoi ». On entrait alors dans le domaine de Jouvét, mais ce dernier se contentait de sourire, en répétant la phrase de Socrate : « Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien ». Samuel, déçu, levait les épaules, comme pour dire que l'on ne pouvait pas s'en tirer avec ce genre de lieu commun, qui tenait plutôt de l'anecdote.

À la gare, le train de Lyon attendait ; la locomotive crachait une épaisse fumée noire, en émettant des chuintements accompagnés de bruits sinistres. Une patrouille allemande surveillait l'embarquement, un lieutenant aboyait des ordres en parcourant le quai d'un

pas furieux. Louvier fit un geste obscène en sa direction, tout en s'exclamant :

« Regarde ce con. Il ne sait même pas qu'il va devoir prendre bientôt lui aussi un train, mais vers l'Allemagne cette fois. On va bientôt en être débarrassés de ces salopards. Ils sont en train de dérouiller sur le front russe !

— D'accord, mais évite de nous faire repérer ; le dirlo nous regarde... »

Le train longeait le lac du Bourget et sur l'autre rive, la dent du Chat pointait sa crête calcaire vers un ciel sans nuages. Le directeur avait pris la parole, après avoir imposé le silence :

« Ecoutez attentivement : nous serons logés pendant une semaine dans un couvent situé en bordure de la vieille ville ; c'est un ancien manoir, au-dessus de la Saône. Les sœurs sont assez aimables pour nous héberger, inutile de vous recommander un maximum de respect envers elles. Je ne tolérerai pas le moindre dérapage. Nous prendrons le repas du soir et le petit déjeuner dans le réfectoire du couvent. De la discipline, donc. Mardi soir, nous avons organisé, pour vous, un bal avec une classe de jeunes filles. Nous espérons un comportement exemplaire de votre part ! »

À la suite de ces derniers mots, les jeunes garçons poussèrent des hurlements de joie, mêlés de ricanements. Samuel pensa qu'un rappel à l'ordre n'était pas inutile : c'était une excursion à risque et il attendait le déroulement des événements avec intérêt.

Pendant l'arrêt d'Ambérieux, trois soldats armés entrèrent dans leur wagon ; Rodriguez sentit une boule d'angoisse qui remontait de son estomac noué par la

peur. Depuis le suicide de Gustin, il ne supportait plus la vue de ces uniformes qui banalisaient la répression et la mort. Un jeune lieutenant, avec l'insigne SS cousu au col de sa vareuse, examina les papiers de tous les élèves. Il prenait son temps, les regardant avec un air d'arrogance sur son visage poupon. Louvier, qui plaisantait tout bas selon son habitude, remarqua :

« Ils sont sûrs d'eux ; regarde-les comme ils sont fiers, tellement ficelés dans leur propagande ; ils se croient les maîtres du monde. Justement, le monde, ils sont en train de le perdre. Bientôt, ils imploreront la pitié, à genoux. Pauvres imbéciles, irrécupérables !

— Tu crois qu'ils recherchent quelqu'un ? Il y en a encore d'autres sur le quai.

— J'ai lu dans le journal que des combattants de la France libre ainsi que des instructeurs anglais avaient été parachutés, dans le Vercors et autour du massif du Grand Colombier. C'est à côté. Les Allemands sont sur le pied de guerre. Plusieurs convois ferroviaires ont été attaqués. Les voies sont hors d'usage pour un bout de temps. »

Avec un gros retard, le train traversa la banlieue lyonnaise, au milieu de l'après-midi. Même sous le soleil, le paysage de vieilles usines désaffectées et d'immeubles délabrés, respirait la misère. La fumée noire de la locomotive était rabattue contre les façades tristes, soulignant le rebord des fenêtres comme des cernes. De vieux wagons rouillés, au rancard, attendaient une fin improbable, sur une ligne oubliée.

Samuel poussa un soupir de soulagement lorsqu'ils entrèrent en gare de Perrache. Ici, il y avait foule. Dans un haut-parleur, une voix nasillarde hurlait des informations en français et en allemand. Sur le quai,

l'inévitable patrouille allemande, casquée et armée, était alignée le long du train. Un gradé, la casquette profondément enfoncée sur le front, les bottes luisantes, longeait les wagons en vociférant. Les élèves du lycée d'Aix descendirent alors, l'un après l'autre, avec précaution. Le directeur avait fait passer le mot : « Pas de chahut, ils sont nerveux. Ils ne vous feront rien : ils recherchent simplement des terroristes... »

Samuel pensa encore une fois à Gustin, qui avait un point de vue très personnel sur les terroristes. Aujourd'hui, ceux qui répandaient la terreur portaient un uniforme et se réclamaient d'un État. Comme ils étaient les plus forts, ils traitaient les résistants de terroristes, une manière de se rallier l'opinion des gens simples. Finalement, on était toujours le terroriste de quelqu'un, surtout lorsqu'on tentait de défendre les plus démunis et l'honneur d'un pays qui avait perdu sa substance.

À la tombée du jour, ils commencèrent leur installation dans l'ancien château transformé en couvent, qui présentait plusieurs dortoirs à l'étage. Le bâtiment était entouré d'un vaste jardin, bien entretenu, et qui dominait le fleuve. Dans leur dortoir, ils étaient une dizaine de jeunes, un peu excités, et Samuel avait choisi un lit à côté de celui de son camarade. Le prof de sciences était venu aux nouvelles ; il avait recommandé encore une fois le silence. En quelques mots, il avait expliqué le programme de la première soirée : repas au cloître, et couchés à 22 heures ; la journée du lendemain serait chargée. Ses dernières paroles furent accompagnées d'un concert de sifflements et de huées. Les garçons réclamaient une soirée libre. Des coussins commencèrent à voler à travers le local. Mais le prof fut

inflexible. Après son départ, Louvier lança un clin d'œil à Rodriguez :

« Il nous prend pour des novices. Nous sommes là pour nous amuser non ? Qui prétendra le contraire ! En tout cas, moi, je sors ce soir. Qui m'aime me suive ! »

Rodriguez était en train de déballer ses affaires. Il sauta sur le lit en criant :

« Moi, j'en suis. Le couvent, c'est un coup tordu organisé par le directeur. Il cherche à nous faire la leçon. Le choix des petites sœurs, ce n'est pas un hasard. Il nous prend pour des séminaristes. On va lui montrer qu'il se trompe... »

Le repas du soir eut lieu dans un réfectoire glacial, aux murs fraîchement repeints. Un silence lugubre régnait dans la grande salle, où l'on n'entendait que le bruit des cuillères heurtant le fond des assiettes. La mère supérieure, le haut du visage en partie camouflé derrière sa cornette blanche, avait dit quelques mots de bienvenue d'une voix autoritaire. Elle secouait vivement sa coiffe ; les extrémités s'agitaient, telles les ailes d'un albatros prisonnier du vent marin.

Rodriguez se dit qu'elle devait mener ses pensionnaires à la baguette, on ne riait sûrement pas souvent dans la communauté. Mais ces jeunes filles s'étaient données au Christ et les nourritures terrestres n'étaient pas pour elles. Il se demandait comment elles pouvaient rêver d'accéder à l'être suprême en menant une vie basée sur la frustration, sur le refus des plus beaux instants que Dieu, dans son éternelle bonté, avait apportés à sa créature sur terre. Elles avaient parié sur l'éternité, faisant taire en elles les désirs les plus élémentaires. Décidément Rodriguez avait de la peine à

comprendre ce refus de vivre, cet avenir hypothéqué, au nom d'un paradis incertain.

À la fin du repas, le directeur prononça quelques paroles de remerciement. A neuf heures trente, il commanda le retour dans les chambres. Les pensionnaires remontèrent bruyamment l'escalier principal qui menait aux dortoirs. Louvier traînait un peu en arrière du groupe, il semblait très intéressé par la porte principale et les fenêtres du cloître. Après une dernière bataille de polochons, vite réprimée par un des profs, le calme de la nuit s'installa progressivement parmi les jeunes lycéens. Dehors, on entendait les aboiements frénétiques du chien du jardinier. Des bruits de moteurs étouffés parvenaient jusque dans le dortoir, depuis le quai Rousseau qui longeait la rive droite de la Saône, en contrebas.

Rodriguez était resté éveillé, il écoutait tous les sons provenant de la pièce. Quelques ronflements sonores meublaient le silence, des lits craquaient sous le poids des corps qui se retournaient, cherchant le sommeil. Avant l'extinction des feux, Louvier avait glissé un mot à l'oreille de son camarade : « La porte principale est fermée, et les fenêtres sont toutes munies de barreaux ; une vraie prison. On pourrait tenter quelque chose par l'escalier de la cave. Il doit bien y avoir un soupirail qui donne dans le jardin. Tiens-toi prêt sur le coup des onze heures. Les frangines devraient déjà dormir profondément : elles se lèvent tôt pour la prière du matin ! »

À l'heure dite, les deux garçons quittèrent leur lit. Samuel était resté habillé. Ils attachèrent leurs souliers au moyen des lacets, afin de les suspendre sur la nuque.

Dans le noir, ils gagnèrent silencieusement, en chaussettes, la porte du dortoir. Le corridor était faiblement éclairé par l'ampoule du hall d'entrée, à l'étage inférieur. Pas un bruit, le bâtiment paraissait abandonné. Ils descendirent un escalier de ciment qui menait dans les caves. Une ampoule solitaire éclairait tristement un couloir qui sentait le renfermé et la poudre à lessive. Louvier s'arrêta devant une porte entrouverte :

« Regarde, je crois qu'on a gagné : c'est la buanderie, et il y a un soupirail, je vois le clair de lune à travers. Pas de barreaux, on va passer. Il est un peu haut, aide-moi à monter sur ce chaudron ! »

Pendant l'opération, un récipient métallique tomba brusquement sur le sol, réveillant des échos dans le vieux manoir. Samuel pensa que tout était perdu : il se voyait déjà devant le conseil de discipline du lycée. Pourtant, passé quelques minutes, le silence retomba sur le cloître. Il remit ses souliers et traversa le soupirail à son tour ; le passage était étroit mais, après quelques contorsions, il se retrouva assis sur l'herbe sèche, à côté de Louvier, qui ajustait ses lunettes.

« Il faut se dépêcher, à cause du chien. Mais je crois qu'ils l'ont mis en laisse. Allons-y, le portail est resté ouvert ! »

Ils étaient maintenant devant un arrêt de bus, sur le trottoir de l'avenue du Quai Rousseau. Une odeur de vase montait du fleuve qui coulait presque sans bruit, en contrebas. L'eau noire clapotait contre le mur en pierres de taille, recouvert de mousse et d'algues enchevêtrées. Louvier montra les lumières de la ville en amont :

« On doit pouvoir prendre le dernier bus. Il nous mènera jusqu'à Fourvière ; j'ai un oncle qui tient une boîte de nuit dans le quartier de Saint-Jean. Il est ouvert

toute la nuit ; les Allemands aiment bien s'amuser, c'est la principale clientèle. Ils amènent parfois des filles, des poupées de luxe ! Je te dis que ça...

— Il ne serait pas un peu collabo, ton oncle ?

— Qu'est-ce que tu vas imaginer ! Il fait des affaires, c'est tout. Comme mon père avec le Casino ! »

Un bus sortit de nulle part et s'arrêta devant les deux garçons. Le conducteur, un grand blond affalé dans son siège, les salua un peu surpris, le visage fatigué par sa journée de travail :

« Vous v'nez d'où à c't'heure ? Faites attention, il y a tous les soirs des alertes sur la ville, surtout la nuit. Les Anglais bombardent les lignes de chemin de fer et les gares. Hier, c'était les Brotteaux : il y a eu de gros dégâts... »

Louvier essuya ses lunettes embuées. Il dévisagea avec impertinence le conducteur, de ses yeux de myope :

— À quelle heure le premier bus demain ?

— Dès cinq heures ; à condition que Brunet ne soit pas malade. C'est lui qui prend le premier service. Avec lui, on ne sait jamais !

— J'espère que votre Brunet sera ponctuel, sinon on risque de sérieux ennuis ! »

Après une course de quinze minutes le long de la Saône, le bus tourna à gauche, en face du pont Bonaparte plongé dans l'obscurité. Ils étaient les seuls passagers à cette heure tardive. Ils regardèrent les feux arrières qui disparaissaient derrière un pâté de maisons, ensuite ils rejoignirent le vieux quartier, après une courte marche dans la pénombre des rues. La lumière des fenêtres était masquée par des couvertures, ordre des autorités. La gare

de Perrache n'était pas très loin et les Anglais rataient souvent leur cible.

Au fond d'une petite ruelle au sol recouvert d'un grossier dallage calcaire, Bernard Louvier s'arrêta devant une porte basse, discrètement éclairée par une ampoule peinte en rouge. On entendait des bruits de conversations et des rires étouffés provenaient de l'intérieur de l'estaminet. Dans la salle basse, l'atmosphère était irrespirable. La fumée des cigarettes formait une couche vaporeuse, épaisse, qui stagnait au-dessus des têtes. L'assemblée était composée de soldats allemands débraillés, qui jouaient aux cartes ou pelotaient des filles qui montraient des sourires de commande figés sur leur visage outrageusement fardé. Un phono jouait un air de Charles Trenet, mais les paroles du chanteur se perdaient dans les rires gras et les huées.

Rodriguez se sentit soudain mal à l'aise. Qu'était-il venu faire dans cette galère, lui qui ne rêvait que nature, tranquillité, et grands espaces ? Passé un moment d'euphorie, il commença à être vraiment inquiet : ils pouvaient être dénoncés par un camarade pris d'insomnie ; ou alors un prof pouvait découvrir leur absence lors d'une inspection de routine. Le directeur était méfiant. Et s'ils rataient le premier bus ? Leur fugue serait découverte et ils risquaient une sanction exemplaire. Il imaginait aisément les commentaires des enseignants et les remarques indignées de la mère supérieure. Décidément, la bonne idée de Louvier et leur escapade lui plaisaient de moins en moins.

L'oncle avait apporté une bouteille de vin, de l'ordinaire, et deux filles déjà très éméchées s'étaient assises à côté des jeunes gens. Louvier embrassait sa compagne dans le cou ; il avait posé sa main blanche sur

une fesse de la fille qui riait aux éclats. L'autre cherchait à coller son corps contre l'épaule de Rodriguez, avec un air faussement attristé, une moue d'enfant sur son visage trop fardé. Il sentait son parfum lourd, bon marché, mélangé à une odeur animale de femme en chaleur. Son haleine puait l'alcool. Il tenta de reculer, mais elle le tenait fortement par la taille. Il réussit à se dégager lorsque le garçon apporta la bouteille. La fille regarda Samuel, les lèvres pincées de dépit :

« Alors, chéri, tu n'aimes pas le contact des femmes ? Tu préfères les hommes ? Non mais quel gamin ! Retourne dans ton couvent... ! »

Évidemment, Louvier s'était empressé de raconter leur aventure ; les filles en riaient encore de bonheur. Elles avaient répandu la nouvelle dans tout le cabaret. Des clients levaient leurs verres en portant un toast à l'attention des deux garçons. Louvier paradait, il voulait monter sur la table, mais Rodriguez réussit à le calmer.

Le temps passait, et le niveau du vin baissait inexorablement dans la bouteille. Samuel se sentait un peu gris, ses yeux tombaient de fatigue. Il s'était finalement abandonné contre sa compagne, qui le caressait avec des petits cris de satisfaction. Il eût un sursaut de révolte lorsqu'elle chercha à l'embrasser sur la bouche : il pensait à Louise, à ses belles boucles blondes qui chatouillaient sa poitrine nue, après l'amour. À cet instant, un des convives se mit à chanter un « lied » en allemand, d'une grosse voix avinée. Rodriguez se leva, chancelant ; il tira le bras de son compagnon qui avait la tête plongée dans le corsage de sa partenaire d'un soir.

« Je me tire, j'en ai assez entendu. Il est bientôt quatre heures ; je vais prendre l'air, il fait bon dehors ! Je te laisse avec la fille ; rendez-vous à la station de bus. »

Louvier leva la tête, un peu ahuri. Il avait perdu ses lunettes qui étaient tombées avec un bruit de verre brisé sur le sol en pierre. Samuel lut soudain une certaine résolution d'ivrogne dans ses yeux clairs. Il se leva à son tour, en repoussant la grosse fille blonde qui s'accrochait à sa chemise :

« Pas question, on a commencé ensemble, on finira la soirée dans le même bateau. Surtout si on doit affronter le tribunal du lycée d'Aix ! Pas vrai les filles ? Allez, on sort, j'étouffe ici... »

Dehors, il faisait bon, un petit air chaud caressait le visage des deux jeunes gens. Louvier longea la ruelle d'un pas incertain, en direction de la Saône. La lune éclairait les façades anciennes d'une lumière blanche, irréaliste. Une ombre se détacha de l'encadrement d'une porte entrebâillée. Une femme maigre, vêtue d'une jupe collante, le visage peint, accosta Louvier, qui recula, surpris.

« Tu montes mon gars ! Je te ferai un prix d'ami. À cette heure, tu seras le dernier client. Après, je me couche... »

Ce fut Rodriguez qui vit la patrouille allemande le premier, pendant que Louvier répondait à la prostituée, en cherchant ses mots. Le bruit des bottes martelant le sol dallé l'avait averti du danger. Les sbires, encore à l'entrée de la ruelle, arrivaient droit sur eux. Louvier leva la tête, tout en serrant le bras de la femme qui s'était retirée dans l'allée.

« Nom de Dieu, il ne manquait plus que ceux-là... Pour le coup, on n'est pas encore rentrés au couvent ! Vite, Samuel, on fonce dans le couloir : c'est une traboule, elle traverse sous les maisons ; on va arriver

dans l'avenue, de l'autre côté. Les Allemands n'aiment pas trop ce genre d'endroit : ils ont peur d'être pris dans un traquenard ! »

La femme referma violemment la porte, et s'élança dans le corridor de pierre qui sentait l'urine. Les deux garçons suivaient, en courant, la peur au ventre. À l'entrée de la traboule, on entendait des cris et des ordres brefs. Les soldats armaient leurs mousquetons, Samuel percevait le cliquetis métallique des mouvements de charge. La femme les avait quittés ; elle s'était réfugiée au sommet d'un escalier dérobé. Les deux fuyards débouchèrent dans l'avenue, de l'autre côté de la traboule ; une sirène en délire se mit soudain à hurler au-dessus de leurs têtes, sur le toit d'un bâtiment à la façade lourdement sculptée. Ils entendirent, au loin, le son lugubre des autres sirènes de la ville qui se mettaient en route à leur tour, chantant leur monotone mélodie de mort.

« Une alerte ! C'est inespéré ; les Allemands vont rester terrés dans le couloir de la traboule ; il faut en profiter pour se tirer. Les Anglais en veulent sûrement à la gare de Saint-Paul. Il y a souvent des convois de munitions. »

Les premières bombes tombèrent d'abord sur l'autre rive de la Saône, dans un fracas apocalyptique. Les deux garçons couraient maintenant le long du Quai Romain Rolland, en direction du pont de La Feuillée. Il y avait peu d'habitation, seulement quelques parcs et promenades plongés dans l'obscurité. Louvier n'en pouvait plus, il était largement distancé par son camarade, habitué aux courses de montagne. Samuel avait repéré un abri, sous la berge. Les deux lycéens, réunis après avoir repris leur souffle, se blottirent dans ce

tunnel de pêcheurs qui donnait sur l'eau sombre du fleuve. Résignés, ils attendaient le déluge. Louvier claquait des dents, de peur et de fatigue. Il était complètement dégrisé.

« C'est la fumée qui m'handicape. Si on s'en sort, j'arrête la cigarette pendant une année, c'est juré. Ils visent l'Hôtel de ville des Terreaux, les Allemands y ont installé un PC de la Kommandantur. C'est aussi là qu'on interroge les résistants. Ils vont certainement bombarder la gare de Saint-Paul, maintenant ! »

Comme pour donner raison à Louvier, un véritable feu d'artifice mortel éclata en amont du fleuve, à quelques centaines de mètres. On y voyait presque comme en plein jour et le souffle des explosions agita la surface de l'eau. Samuel se bouchait les oreilles ; il pensa un instant à son père, directement visé par ce déluge de feu et d'acier, dans la gare de Montmedy, là-bas dans le Nord. Personne ne pouvait arrêter cette autodestruction de l'espèce qui, par bêtise, victime de son progrès technologique, s'enfonçait dans la pire des barbaries.

De longues minutes s'écoulèrent, le rythme des explosions ne paraissait pas diminuer. Soudain, après une dernière salve provenant de la DCA allemande, un silence de plomb descendit sur la ville, coupé au loin par le bruit décroissant des sirènes et des avions qui retournaient vers leur base, mission accomplie.

La tête bourdonnante, les deux compères remontèrent sur le quai. Louvier secouait ses lunettes en contemplant d'un air désolé son verre brisé :

« J'en ai une deuxième paire à Aix ; je vais être borgne ces prochains jours. On s'en est bien tiré, les Boches ont disparu, la voie est libre.

— Il est cinq heures moins dix. Tu crois que Brunet et son bus seront au rendez-vous ?

— Il faut espérer ; mais j'ai peur que le lycée soit déjà sur le pied de guerre ; avec l'alerte, ils doivent être tous debout !

— Ce n'est pas sûr qu'ils aient constaté notre absence ; tu imagines la confusion ! Regarde, il y a un arrêt à cinquante mètres. Il n'y a plus qu'à attendre. »

À cinq heures cinq, le bus de Brunet s'arrêtait le long du trottoir, devant les deux fugueurs, comme si rien ne s'était passé. À Lyon, certaines personnes s'habituèrent au pire ; elles s'installaient dans la guerre, inconscientes de l'absurde, résignées et dépassées par les circonstances. Mais d'autres habitants découvraient en eux des réserves insoupçonnées de courage et de solidarité, seuls remèdes contre le fléau.

Sur le coup des six heures, ils étaient rendus devant le portail doré du manoir, plongé dans le silence. La fenêtre du soupirail était toujours ouverte et ils se glissèrent silencieusement dans la buanderie, faiblement éclairée par le soleil levant. Ils montèrent le grand escalier en chaussettes, le corps ramassé, les genoux pliés, à l'écoute du moindre bruit. Dans le dortoir, on entendait des ronflements sonores. Les deux compères s'étendirent encore habillés sous les draps froids.

Dix minutes après, une sonnerie insistante résonnait dans les couloirs du couvent, marquant le début d'une nouvelle journée de prières. Les lycéens sautaient déjà de leurs lits, en jetant des regards entendus en direction de Rodriguez et de son camarade, immobiles sous leurs duvets. Ils n'avaient pas fermé l'œil de la nuit, et ils

allaient devoir affronter cette longue journée d'été, qui s'annonçait étouffante dans les vieilles rues de Lyon.

La visite culturelle des curiosités architecturales du vieux Lyon fut un vrai calvaire pour Samuel, qui faillit se trouver mal au beau milieu de l'amphithéâtre romain. Il avait tenu le coup, dans la fraîcheur reposante de la Cathédrale de Fourvière, et même suivi le commentaire de la jeune guide avec un certain intérêt. Mais là, sous le soleil, appuyé contre le mur d'enceinte déjà chaud, il réalisa que le paysage, sous ce ciel bleu, impitoyable, où tournaient les hirondelles, se mettait soudain à basculer. Mort de fatigue, il faillit tomber. Les excès de cette nuit folle le rattrapaient. En face de lui, Louvier n'en menait pas large non plus : il avait les yeux cernés de noir derrière ses lunettes cassées, et tanguait légèrement sur ses longues jambes.

À plusieurs reprises, le directeur les avait observés, en fronçant les sourcils. Il semblait se douter de quelque chose et faillit interpellier les deux jeunes gens. Rodriguez, épuisé, fut pris d'une crise de fou rire, pendant la visite d'un sanctuaire, où reposait, dans un sarcophage de pierre, un personnage important de la ville. Il ne se rappelait plus lequel ; pour lui, ils se ressemblaient tous, avec des noms compliqués. Scandalisé, un des profs l'avait sévèrement rappelé à l'ordre.

« Monsieur Rodriguez, vous devriez donner l'exemple. Un peu de dignité que diable ! Vous êtes le plus ancien du lycée, déjà un adulte. Dois-je vous le remettre en mémoire ? »

Il s'était tu, conscient de sa maladresse. C'est vrai qu'il avait le sentiment de ne pas vraiment appartenir à ce

groupe de jeunes lycéens, déjà sur le chemin des grandes écoles, prêts à affronter une future carrière administrative et à rentrer dans le rang. Lui, il visait un autre but, à la fois plus noble et plus difficile : défricher une terre nouvelle, se tracer un chemin original mais authentique dans la jungle des idées reçues, et les méandres compliqués d'une société mécanisée qui avait perdu son âme. Il pensa un instant à Gustin, le cœur gros. Le garagiste philosophe lui avait ouvert les yeux : il éviterait les pièges du conformisme. Rodriguez se sentait armé pour faire face à son avenir : une construction délicate qu'il ne voulait pas gâcher.

Pendant la trêve du soir, il put reprendre ses esprits. Il se coucha sagement, après le repas et passa une bonne nuit. La journée du lendemain ressembla à celle de la veille. Les vieux monuments succédaient aux Musées ; un monde figé, en conserve, qui ne plaisait pas trop à Rodriguez. Mais le directeur était infatigable, il cherchait à emmener les élèves dans son sillage, à développer chez les jeunes ce sens de l'esthétique qui donnait du sel à l'existence. Il y croyait fermement et personne n'osait le contredire. Sur ce point, Rodriguez était assez d'accord.

Enfin, la soirée tant attendue, celle du bal avec les jeunes lycéennes, s'annonça : le ciel s'était coloré en rose et les deux classes étaient réunies dans le jardin du cloître ; les massifs de fleurs embaumaient l'atmosphère. Des bus spécialement affrétés remontaient l'allée de gravier pour transporter les étudiants en ville.

La salle de bal était située au milieu du quartier populaire de Bellecour, en rive gauche. L'orchestre était déjà là, sur un podium, au fond de la salle. Un accordéoniste pianotait sur son instrument d'un air très

concentré et le guitariste, à ses côtés, accordait sa Gibson.

Autour des musiciens, un groupe de jeunes filles, vêtues de longues jupes à fleurs, balayant le sol, jacassaient en prenant des mines concernées. Elles se dispersèrent à la vue des garçons qui lançaient de lourdes plaisanteries. Samuel, lui, était un peu intimidé. Il avait toujours de la peine à aborder les filles, par peur de ne pas être à la hauteur. Après un rapide discours de présentation, très flatteur pour ces demoiselles, les deux profs responsables ouvrirent le bal sous un tonnerre d'applaudissements. L'orchestre démarra aussitôt une Java très rythmée, et au bout de quelques minutes, les premiers couples commencèrent à se former. Rodriguez hésitait, il attendit la fin du premier morceau. Il se lança au deuxième, un tango, qui lui paraissait plus abordable. Il invita une petite rouquine, au nez retroussé, qui n'arrêtait pas de parler. En l'écoutant, il avait l'impression de se retrouver dans sa chambre, le matin, quand les alouettes poussent leurs trilles au-dessus du champ de blé. La fille, un peu grasse, dégageait cette odeur âcre des corps en sueur, après l'effort ; il dut la tenir à bout de bras, en fronçant discrètement le nez.

Au fil des danses, il prenait de l'assurance, en perdant un peu de sa timidité naturelle. Les quelques verres de rosé y étaient aussi pour quelque chose. Au milieu d'une danse, il remarqua une jolie noirette, la taille élancée, qui avait le visage tourné vers lui. Elle avait des yeux noirs qui brillaient comme des tisons sous la lumière des lampes. Sa robe tzigane lui donnait une apparence fragile, avec toute la pureté et la simplicité d'une fleur sauvage. Il aurait bien voulu l'inviter, mais elle était très demandée, un groupe de lycéens, dont

Louvier, l'accaparaient à tour de rôle, sans lui laisser le temps de souffler.

Après la dernière danse, les musiciens rangèrent méticuleusement leurs instruments, une cigarette aux lèvres. La salle se vidait, un premier groupe de jeunes rejoignait les bus, stationnés devant l'entrée de l'immeuble.

Rodriguez flânait entre les tables ; il échangea quelques mots avec des copains, en songeant à cette jolie fille de tout à l'heure, inaccessible. Et soudain, il la vit : au fond de la salle, dans l'ombre du podium. Elle se relevait en secouant ses boucles d'ébène qui soulignaient la pâleur de son visage. Elle refermait son sac à main. Rodriguez lui sourit, un peu emprunté ; il ne savait pas comment l'aborder. Ce fut elle qui prit la parole :

« Je ne trouvais plus mon sac. Vous ne partez pas ? Vos camarades sont déjà dans les bus.

— J'ai la permission de minuit. Mais vous-mêmes, vous êtes la dernière ? On vous a abandonnée ?

— J'habite dans le quartier, à deux rues d'ici. Je vais rentrer à pied. Vos amis sont gentils, mais un peu ennuyeux ; je n'aime pas que l'on me colle de trop près. Ils manquent de finesse !

Il pensa qu'elle lui donnait peut-être une chance. Il décida de la saisir. Le visage de Louise s'interposa quelques secondes entre eux, mais il chassa rapidement cette vision : la fidélité, ce n'était pas le genre de son amie. Elle n'attachait pas d'importance aux liaisons amoureuses, jouait l'indifférente. Il s'approcha de la jeune fille qui fouillait à nouveau son sac à main :

« Si vous le désirez, je peux vous accompagner jusqu'à votre domicile... les rues ne sont pas sûres... il y a souvent des alertes...

— D'accord, avec plaisir. Je dois passer aux lavabos, auparavant... Attendez-moi devant la porte du local. »

Elle le rejoignit sur le perron, et après quelques pas le long du trottoir désert, elle lui prit familièrement le bras. Il eut un sursaut de bonheur. Il était déjà conquis par la gentillesse spontanée de sa compagne. Elle s'appelait Edith et ses parents étaient des réfugiés hongrois vivant dans le Nord, sans le sou. Elle habitait chez une grand-mère à Lyon qui subvenait péniblement à son entretien et à ses études. Elle parlait avec un léger accent, d'une voix chantante qui charmait les oreilles de Rodriguez. Il chercha à l'embrasser sous un réverbère, mais elle le repoussa avec un sourire sur ses lèvres peintes :

« Non, Samuel, laisse-moi te connaître un peu. Je t'ai regardé pendant le bal, je crois que tu n'es pas comme les autres. Tu peux faire le bonheur d'une femme... Je veux te revoir, nous avons des choses à partager ! » Elle utilisait des grands mots, un langage un peu ampoulé, emphatique, comme dans les romans... mais elle paraissait sincère...

Elle lui donna un rendez-vous pour le lendemain matin à dix heures, sur le parvis de l'église de Fourvière. Ils ne pouvaient pas se manquer, et ils auraient la journée devant eux pour apprendre à mieux se connaître. Rodriguez la laissa devant la porte de son domicile. Il lui tenait la main. Après une légère hésitation, la jeune fille l'embrassa rapidement sur la joue, ses lèvres l'effleurèrent comme une caresse. Samuel recula, confus. Edith avait déjà disparu derrière la vieille porte ; on

entendait le bruit décroissant de ses pas dans l'allée. Il reprit le chemin de la ville, cherchant un taxi, rare à cette heure avancée. Des idées et des images confuses s'entrechoquaient dans sa tête. Il n'avait jamais éprouvé une telle attirance pour une fille...

Louise était avant tout une copine ; ils se connaissaient depuis si longtemps ! Il avait fini par accepter ses caprices, son extravagance. Elle faisait déjà partie de la famille, en quelque sorte. Et puis leurs rapports étaient devenus très charnels, avec quand même un peu d'amour. Mais elle avait de la peine à partager, défendant son fief personnel avec acharnement : son égoïsme était démesuré. Edith, c'était autre chose : il devinait chez cette fille le besoin de communiquer en amour, en donnant une part d'elle-même. Il sentait chez elle un certain respect de l'autre, un désir d'équilibre dans les relations avec son partenaire. Elle prenait l'amour au sérieux. Rodriguez aussi pensait que ce n'était pas une petite affaire : former un couple, c'était engager l'avenir, hypothéquer sur le bonheur. Etonnant chez une fille de cet âge, alors qu'elles étaient le plus souvent si capricieuses ! Mais il pouvait se tromper...

De retour au cloître, il se mit rapidement au lit. Il ne trouvait pas le sommeil : les yeux grands ouverts dans le noir, il écoutait les ronflements et les soupirs de ses camarades de chambrée. Le lendemain, ils devaient quitter Lyon pour visiter une abbaye dans un couvent bénédictin, à la campagne. Encore une idée du directeur, qui était très attaché aux valeurs spirituelles. Peut-être pour faire oublier son allégeance au régime de Vichy ?

Avant de s'endormir, il avait pris sa décision. Le rendez-vous avec Edith comptait maintenant pour lui plus

que tout au monde ; il quitterait le lycée. Il n'avait plus de goût pour ces études trop conventionnelles, qui allaient le couper de ses racines : la ferme et la grande forêt de sapins...

Le lendemain, à l'heure du départ, il se cacha dans les toilettes du couvent. À travers la porte peinte, il entendait des voix qui appelaient. Un instant, celle de Louvier résonna à quelques mètres de sa cachette, pour le principe : le garçon était au courant de sa fugue. Rodriguez écouta le bruit des bus qui faisaient crisser le gravier du jardin, les moteurs ronflaient. Ensuite, un grand silence retomba sur la bâtisse. On entendait seulement le pépiement des moineaux, et le gazouillis des mésanges. Ils étaient finalement partis, l'abandonnant à son sort. Dans l'escalier, il croisa quelques jeunes sœurs, la tête penchée et les mains jointes. Personne ne s'occupait plus de lui. Sur le quai, il prit un bus ; il y avait encore peu de monde à cette heure matinale. Il but un café amer en ville et, à dix heures, il était devant la porte sculptée de l'église de Fourvière. Elle n'était pas là, il l'avait pressenti : on ne pouvait décidément pas faire confiance aux femmes. Il s'était trompé, Edith était comme les autres.

Il descendit les marches qui menaient au parvis de l'église, de la déception sur le visage. Et soudain, il la vit : elle montait une ruelle en pente qui débouchait sur la place. Son beau visage était éclairé par le soleil du matin qui jouait dans ses boucles un peu folles. Elle était essoufflée, mais pas trop désolée de son retard :

« J'ai fait un bout à pied, avec ce beau temps ! Ils t'ont laissé partir ? »

— Non, j'ai fait le mur ; ils m'ont cherché mais ils n'ont pas pensé aux WC. Ils ne sont pas bien malins. Me

voilà ! Mais je risque l'expulsion du lycée. Cependant, je crois que le jeu en vaut la chandelle. »

Il avait perdu toute sa timidité. Il la serra dans ses bras, respirant l'odeur parfumée de ses cheveux. Deux Allemands en uniforme de SS, qui descendaient les marches de l'église, les regardèrent, avec un sourire. Ils firent un commentaire amusé, en recoiffant leurs képis.

Ils profitèrent de cette matinée radieuse pour parcourir le vieux Lyon, ses ruelles chaudes pavées, qui renvoyaient une lumière blanche, blessant les yeux. Entre les façades claires, marquées par des siècles d'histoire, ils avaient découvert une nouvelle liberté ; ils s'étaient en quelque sorte affranchis du temps. Même la guerre les avait quittés, avec ses laideurs. Dans la vieille ville de pierre, ils vivaient une sorte d'exil heureux, à deux, loin de cette existence ordinaire, marquée par des rites et des préjugés qui conduisent inexorablement à la perte de l'individu. On les regardait depuis les boutiques d'alimentation ou de vêtements, à l'ombre des arcades ; des gens se détournaient sur les terrasses de bistrots. Samuel ne voyait que sa compagne, il la tenait par la taille. Elle souriait, confiante.

À midi, ils mangèrent dans un petit bouchon, la salle était minuscule, mais il faisait frais et ils se sentaient encore plus proches ; ils vibraient au rythme de la même symphonie, celle du bonheur partagé. La nourriture était comptée, et le vin acide. C'était un rappel des circonstances qui obligeaient à des restrictions drastiques, même dans les bons restaurants.

Dans l'après-midi, ils marchèrent sans but précis, le long des quais de la Saône. Quelques pêcheurs surveillaient leurs lignes, patiemment, les yeux fixés sur

l'eau verte. Absorbés, ils ne répondirent pas à leur salut. Deux chalands remontaient lentement le courant, créant de larges vagues qui flattaient la rive. Rodriguez regardait Edith qui caressait ses boucles de cheveux, dérangées par une petite brise qui longeait le fleuve. Elle était tout simplement belle, sans ostentation. Il la serra encore dans ses bras. Elle s'abandonnait, en lui parlant d'une voix douce, les yeux humides :

« Tu reviendras ; je t'attendrai. Rien ne peut nous séparer maintenant. Si tu ne reviens pas, je te rejoindrai à Bellecombe. Tu ne pourras plus te débarrasser de moi ! »

Ils utilisaient les mots de tout le monde, des mots inusables, éternellement répétés ; mais pourquoi en chercher d'autres ? Ils étaient comblés, bercés par cette journée d'été qui les avait réunis, un peu par hasard. Samuel balbutiait, comme dans un rêve ; il ne trouvait que des paroles banales. Ses gestes même lui paraissaient inutiles : il se sentait gauche, maladroit. Il avait peur de la perdre.

Le soir, ils rejoignirent lentement une station de bus. Rodriguez pensa que les lycéens devaient être de retour de leur excursion chez les Bénédictins. Edith lui tenait la main, en la serrant très fort. Il l'embrassa, la gorge nouée. Depuis la fenêtre du bus, il vit qu'elle lui faisait un signe d'encouragement, en se tenant les pouces. Il lui sourit, une dernière fois, inconscient de leur destin.

Au couvent, c'était le branle-bas de combat : le directeur était en grande conversation à l'étage, avec la mère supérieure, qui agitait frénétiquement sa cornette en prenant une mine offensée. Des petites sœurs couraient dans les couloirs lugubres et se croisaient sur l'escalier de pierre, en silence, le front bas. Rodriguez rencontra un

lycéen le long du sentier de gravier, entre deux plates-bandes. Le garçon le regarda, avec une certaine admiration dans les yeux ; il secouait la tête, incrédule :

« Ça alors, mon vieux, on peut dire que tu as foutu un sacré bordel. On en a parlé toute la journée. Le dirlo est furieux, il veut convoquer une commission spéciale, certains profs veulent t'expulser du lycée. Ils t'attendent au premier. Bon courage quand même. Louvier nous a dit que la fille en valait la peine... »

Il ne répondit pas. L'angoisse au ventre, il s'engagea dans le hall d'entrée ; il croisa un enseignant sur l'escalier ; l'homme avait un regard furibond. À l'étage, Antoine Juvet, contrarié, faisait les cent pas devant une porte close. Il poussa un soupir de soulagement en voyant Rodriguez :

« Enfin, te voilà ; je leur ai dit que tu avais fugué pour une fille dont tu étais tombé fou amoureux ; un coup de tête très romantique. Ils devraient comprendre, eux qui prônent le retour à des valeurs traditionnelles. Un vrai Roméo ; ta Juliette était au rendez-vous, au moins ? »

Sans attendre la réponse, Juvet esquissa un léger sourire, en guise d'encouragement : « Entre ! Ils attendent. Fais-toi tout petit ; l'humilité devant le pouvoir, ils aiment ça. Mais tu risques gros ! »

En ouvrant la porte, il avait déjà pris sa décision. Il ne transigerait pas, et il quitterait le lycée de son plein gré. Devant lui, le directeur et deux profs de troisième année le regardèrent entrer comme une bête curieuse, le visage fermé. Le premier s'exprima gravement, en appuyant sur les mots, pour bien souligner l'ingratitude de l'élève Rodriguez. Son crâne chauve luisait sous l'éclairage cru d'un globe en porcelaine, pendu à mi-hauteur :

« Monsieur Rodriguez, votre cas est sérieux, vous avez trahi la confiance que nous avions mise en vous ! Cette fugue est impardonnable, romantisme ou pas. Vous devez vous rappeler que nous avons fait une exception, lors de votre inscription : nous avons toléré votre présence parmi nous, malgré votre âge avancé. A vingt ans vous devriez déjà travailler, le pays a besoin de bras. Nos amis allemands peuvent aussi vous employer, vous savez que le système des STO, mis en place par le gouvernement, donne toute satisfaction et beaucoup de jeunes sont heureux de partir en Allemagne, pour construire la nouvelle Europe ! »

Rodriguez regardait le vol lourd d'une mouche qui tournait autour de la source lumineuse ; l'insecte maladroit heurtait parfois le globe avec un bruit mat. Les paroles de l'homme résonnaient désagréablement dans la salle aux murs nus. Samuel pensait à Edith, dessinait son visage fin sur le plafond de plâtre vierge. Le discours sirupeux de cet individu acquis à une cause méprisable lui soulevait le cœur. Les miliciens, ralliés à l'occupant, tenaient les mêmes propos, à Boisin, prêts à asservir ou à assassiner leurs frères. Il était fatigué ; il répondit, sans passion :

« Il y a des choses que vous ne pouvez pas comprendre. Je ne veux pas vivre sans honneur. Vous avez choisi la collaboration, moi je désire combattre la tyrannie, comme mon père. Je quitte votre institution, votre présence et celle de vos collègues me sont devenus insupportables. Cette journée m'a ouvert les yeux : j'aime cette jeune fille, elle sera peut-être un jour ma femme, mais dans un pays libéré de l'oppresseur. Et ce ne sera pas grâce à vous ! »

Il avait provoqué un beau scandale : les trois hommes s'étaient levés presque simultanément, en prenant la parole de manière désordonnée. Le directeur avait le visage rouge, il suffoquait. Il faisait encore chaud en ce début de soirée. Rodriguez sortit de la salle de cours, en silence, la tête haute. Dans le couloir, Jouvét attendait, le visage interrogateur :

« J'abandonne le lycée, avant qu'ils ne se décident à m'expulser. J'ai assez de travail à la ferme, je dois aider mon père et je veux développer la scierie. Les gens ont besoin de planches pour reconstruire ce qui a été détruit par la faute des hommes. Les Allemands ont beaucoup brûlé dans les villages, depuis que des jeunes ont pris le maquis. J'aurai au moins l'impression de jouer un rôle utile ; c'est aussi une manière de résister. Et puis, je passerai de temps en temps vous voir à Aix. Je sens que nous aurons des entretiens passionnants ! »

Après le repas du soir, avalé dans une ambiance tendue, Rodriguez essaya de se retirer dans son dortoir pour trouver un peu de calme et faire le point. Peine perdue : il fut assailli de questions par ses camarades qui le traitaient un peu comme un héros. Seul Louvier avait pris un ton goguenard, cherchant à en savoir plus sur la journée de son ami. Il voulait des détails, s'acharnait. Rodriguez dut se débarrasser de lui, en faisant taire son commérage avec quelques mots bien placés. Ensuite il se mit au lit, en se cachant sous les couvertures, les mains sur les oreilles.

Le lendemain, en début d'après midi, les deux classes étaient réunies sur le quai de gare. L'ambiance était morose. Rodriguez avait beaucoup bu, contrairement à son habitude, dans un bar en face de Perrache ; il s'était

un peu réconcilié avec Louvier, qui avait cessé ses plaisanteries faciles. À deux, ils avaient vidé une bouteille, et ils tenaient à peine debout. Rodriguez était monté dans un wagon, en oubliant son maigre bagage sur le quai. Il se sentait malheureux, tout à coup, dans ce monde qu'il trouvait sans pitié, injuste. Edith lui manquait déjà cruellement, il en avait les larmes aux yeux. On lui apporta finalement ses affaires. Il s'enferma alors avec Louvier dans un compartiment, loin des regards. Il s'endormit, et ne se réveilla qu'à Aix. Heureusement pour lui, le directeur était resté à Lyon, pour motif de service. Il n'avait pas eu besoin de l'affronter à nouveau.

Dans les semaines qui suivirent, il reprit son travail à la ferme : les récoltes approchaient et chacun donnait le maximum. Françoise avait mal accepté la décision du fils, mais Casimir lui avait dit, en la consolant :

« Je savais qu'il n'était pas fait pour les études. Depuis la mort de Gustin, le gosse a changé : j'ai l'impression qu'il a mûri ! Et on a besoin de lui ici ; un jour, il reprendra l'exploitation. Le lycée, c'est un nid de collabos ; il est mieux à Bellecombe. Mais cette affaire de Lyon, avec son Edith, m'inquiète. Il est en permanence plongé dans ses pensées, un peu ailleurs ; il guette tous les jours le facteur. Mais je crains surtout que la Milice ne lui fasse des ennuis : à Aix, ils ont dû le dénoncer à l'Administration. Le gouvernement cherche des bras pour le travail obligatoire, et ils nous ont déjà dans le collimateur. »

Un jour, le postier apporta une enveloppe rose, qui sentait le parfum de muguet. Françoise la mit de côté. Le soir, Samuel découvrit l'enveloppe ; il débordait de joie

et d'impatience. Le petit mot était court : la jeune fille attendait son retour et lui parlait d'amour. Elle terminait sur une note d'inquiétude : il y avait eu plusieurs arrestations dans son quartier, et elle avait peur pour elle et sa grand-mère. Rodriguez ne comprenait pas vraiment pourquoi : les deux femmes étaient inoffensives.

À la fin août, il profita d'un moment de répit pour se rendre quelques jours à Lyon. Il avait répondu à la première lettre, et il espérait en recevoir une deuxième. Mais rien n'était venu. Elle s'était peut-être absentée quelque temps, pour revoir sa famille à Amiens. Dans le train, il se sentait léger... elle serait là, comme la première fois, et l'accueillerait de sa voix douce et chantante. Il regarda, avec une certaine fierté, son costume neuf, qui le gênait un peu aux articulations. Il en était fier : du sur mesure, acheté dans une boutique arabe d'Annecy, à l'occasion des cinquante ans de sa mère.

Il prit un taxi depuis la gare, et se fit amener dans l'impasse Michelet où logeait Edith. Devant la vieille porte en bois, il s'arrêta, le cœur battant. Ses jambes se dérobaient sous lui. Rassemblant tout son courage, il tambourina sur le panneau de chêne, réveillant un écho sinistre dans le couloir silencieux. Après quelques minutes d'attente, il entendit des pas traînants qui s'approchaient péniblement de la porte. Celle-ci s'entrouvrit et une tête étrange, un peu repoussante, se glissa avec précaution dans l'ouverture. Une tête de vieille femme, les cheveux gras, jaunis par la fumée, un visage laid où il pouvait lire des marques de cupidité. De la bouche partaient deux rides profondes qui trahissaient une certaine méchanceté naturelle, ou une ancienne rancœur refoulée. Il y avait aussi de la crainte dans ses

yeux usés : les stigmates d'une époque. Rodriguez s'était légèrement reculé, surpris et un peu dégoûté devant l'apparition :

« Je viens d'Aix pour rendre visite à mon amie ; elle habite dans l'immeuble. Elle est hongroise, avec un nom un peu compliqué. Pour moi, c'est Edith... Nous allons nous marier. »

La vieille eut comme un ricanement, un rictus, qui écarta ses lèvres gercées. Elle fit un geste de la main, en ouvrant la porte toute grande. Elle parlait d'une voix rauque, en salivant, avec un accent populaire :

« Z'êtes aussi d'la police ? Y sont v'nus la semaine passée, pour la vieille et la fille. Elles sont Juives, des Youpins, alors vous comprenez : j'ai averti le commissariat. J'veux pas d'ça chez moi. Ils les ont embarquées, pour les envoyer dans un camp d'travail ; z'ont parlé de la Pologne. L'est temps que ces Juifs paient pour tout l'argent qu'ils nous ont pris ! On n'était plus chez nous, mais le Maréchal a mis d'l'ordre. Il faut r'donner la France aux Français, pas vrai ? »

Rodriguez sentit comme une caresse glaciale remonter le long de sa moelle épinière. Son estomac s'était noué. La façade de la maison vacillait devant lui ; il posa une main contre le mur de pierre froide.

« Vous les avez dénoncées ? Mais savez-vous que vous les avez envoyées à la mort ! Vous êtes sans pitié, j'ai honte pour vous. C'est ignoble ; et la croix en or que vous portez autour du cou, elle ne vous inspire pas ? La compassion, ça ne vous dit rien ?

— D'quoi j'me mêle ? Vous avez du culot, vous ! Attendez que j'appelle la police.

Au fait, z'êtes Juif, vous aussi ? Ou bien Arabe ? On n'aime pas trop les basanés dans le quartier. Mon fils

travaille à la Kommandantur, il s'occupe de gens comme vous. Il ne va pas tarder... »

Rodriguez pensa que cette vieille folle était capable de le faire arrêter. Il ne voulait pas connaître le fils ! Avec les soupçons qui pesaient déjà sur sa famille, il se voyait mal parti. Elle était dangereuse, agressive, comme un serpent venimeux. La bonne femme claqua brusquement sa porte. Samuel recula, ensuite il remonta la ruelle d'un pas pressé.

Il trouva un taxi en maraude, sur un grand boulevard, et se fit ramener à Perrache. Dans le train, il mesura l'ampleur de sa peine : il avait perdu son premier grand amour, l'espoir n'était plus permis. La machine infernale s'était refermée sur elle ; elle serait broyée avec des milliers d'autres, en maudissant le ciel. À cet instant, le jeune Rodriguez exécrait la race humaine dans son ensemble, capable et coupable de l'immolation de ses meilleurs éléments, au nom d'un système qui arrangeait les intérêts de quelques-uns. Il avait encore en tête les sermons du père Laville, qui prêchait la réconciliation avec l'occupant. Et Edith allait mourir !

En arrivant à la gare de Culoz, après une heure de voyage, Rodriguez avait pris sa décision : il rejoindrait le maquis ; la haine montait en lui par vagues successives, enivrante comme un poison. Les Allemands allaient payer ce meurtre gratuit, la milice aussi. Déjà les maquisards harcelaient la troupe ; la Wehrmacht perdait des hommes, et beaucoup de matériel. Les trains sautaient ou déraillaient un peu partout. Il voulait participer à ce grand mouvement de résistance, qui conduirait à la victoire !

À Aix, en descendant de son wagon, il avait le visage détendu, les yeux brillants. Un être nouveau était né, prêt au combat. Il bâtirait son œuvre sur des fondations saines : comme Jouvett, il avait fait le choix de la Justice et de la Tolérance. Mais avant, il fallait étouffer la « bête national-socialiste » qui vomissait ses slogans xénophobes et populistes.

*

En septembre, la Wehrmacht était en recul sur tous les fronts. Les mouvements de résistance s'enhardissaient dans toute l'Europe, les Alliés débarquaient dans le Sud de l'Italie. Un vent de libération commençait à souffler en France, malgré une répression toujours féroce.

La famille Rodriguez, jusque-là miraculeusement épargnée, s'attendait à voir débarquer la Gestapo du jour au lendemain à la ferme des narcisses. Samuel passait le gros de son temps en forêt. Il rêvait au doux visage de son amie disparue, à sa couronne de boucles noires. Elle se matérialisait dans les ramures des sapins sombres, faiblement agités par une petite brise d'arrière saison. Il songeait, le visage triste, en regardant le brouillard mélancolique qui serpentait entre les troncs rugueux et humides. Sa peine était toujours aussi forte, et son visage, vieilli par la douleur, avait pris des rides.

Casimir venait le voir souvent, dans sa chambre. Il participait à sa manière au drame qui avait touché son fils. Françoise montait aussi, le soir, après le repas ; elle priait, pendant que lui, étendu sur son lit, regardait les vieilles poutres mal équarries du plafond, les yeux secs. Il

sentait alors toute la misère du monde qui remplissait peu à peu la pièce. Il fermait les paupières, impuissant.

Il avait revu Louise, qui était au courant des malheurs de son amant. Curieusement, elle restait très discrète, se contentant de lui caresser les cheveux, en se blottissant contre sa poitrine. Elle se taisait, l'écoutant parler. Elle n'était pas jalouse. Samuel lui était reconnaissant de son mutisme ; la présence de Louise lui faisait oublier pour un temps sa terrible aventure. Il sortait lentement de la dépression : la jeune fille l'aidait, avec cette sorte d'instinct maternel que les femmes ont dans les moments difficiles de l'existence. Elle avait aussi parlé mariage, pour la première fois. Mais les événements devaient s'accélérer, et les derniers actes de la guerre allaient faire plier leurs destins.

Une sentinelle allemande avait été exécutée par les maquisards au col de Plainpalais. Tout le pays était en effervescence, la chasse aux « terroristes » s'était intensifiée. La Gestapo de retour, perquisitionnait ; ils s'étaient intéressés à la situation de Samuel, promettant de revenir.

Un jour d'octobre, Rodriguez descendait d'une coupe de bois, sur le sentier raide qui dominait le torrent de Bellecombe. Un des ouvriers qui l'accompagnait, la hache sur l'épaule, s'arrêta soudain, en montrant la cour de la ferme, bien visible depuis les pentes de la montagne :

« Il y a du monde. J'ai vu plusieurs types en canadiennes, c'est la police. Je suis sûr qu'ils sont là pour toi. Il faut remonter... »

Rodriguez connaissait bien ce corps spécial de policiers à la solde de Vichy : on les appelait les

« canadiennes » à cause du manteau à col de fourrure qui leur servait d'uniforme. Ils étaient chargés du maintien de l'ordre et de la lutte contre les maquis. Des Français qui envoyaient à la mort d'autres Français. Ils étaient pires que la Milice ou que les Gardes mobiles. En remontant le sentier glissant, Samuel Rodriguez eut peur pour sa famille. Ils allaient peut-être s'attaquer à Casimir et à Françoise : on connaissait leurs sympathies pour le maquis.

Rodriguez et ses deux compagnons passèrent la soirée au pied de la barre rocheuse qui surplombait la forêt de sapins, dans une petite balme qui sentait la chèvre. La nuit tombée, ils reprirent le chemin de la vallée. La ferme était plongée dans l'obscurité, mais Casimir était assis dans la vieille cuisine faiblement éclairée par une lampe à pétrole qui grésillait. Il attendait son fils, le visage triste :

« Cette fois, c'est la bonne : ils sont venus te chercher pour t'enrôler dans un groupe de travail obligatoire en partance pour l'Allemagne. C'est un coup de ton directeur, il n'a pas avalé la cavale de Lyon. Les STO, c'est une punition. Il faut que tu disparaisses. Je vais prendre contact avec le corps franc du lieutenant Simon, de Thorens. Ses hommes te protégeront ; il y a des barrages partout sur les routes de Haute-Savoie. Ils t'emmèneront aux Glières. Sur le plateau, ils sont en train de réunir tous les groupes de résistance de la région. »

Il se leva, en posant sa main lourde de travailleur agricole sur l'épaule de son fils. Casimir avait vieilli ; une certaine lassitude se lisait maintenant sur son visage creusé par l'inquiétude.

« En attendant, tu logeras dans la maison Barbier. Ils l'ont déjà fouillée, cet après-midi. Louise t'apportera de

quoi manger ; elle te tiendra compagnie, c'est une bonne fille... »

Il passa les jours suivants à l'étage de la vieille maison, les volets hermétiquement clos. Louise était venue à plusieurs reprises. Bernard Bornet aussi : son ami ne lui en voulait pas d'avoir repris la jeune fille. Après tout, c'était son choix à elle, et il connaissait le caractère un peu fantasque de Louise.

Bornet vint le trouver au soir de sa troisième journée d'isolement dans la maison Barbier. Il se mit à parler fébrilement :

« Ils te cherchent au village, et à Aix. Les miliciens ont fait une descente dans l'immeuble où tu logeais, en face du Casino. Le père de Louvier est intervenu : il leur a dit que tu étais réfugié en Suisse, chez des parents. Les autres n'ont pas insisté.

Maintenant, écoute bien : ton départ pour les Glières est organisé avec les gars de « Robin des Bois » ; c'est comme ça qu'on l'appelle, là-bas, le lieutenant Simon. Un vrai casse-cou. Ils viennent te chercher demain dans la matinée. Tu vas être surpris : c'est le boucher de Lescheraines qui fera le transfert, dans son fourgon réfrigéré. Il doit livrer à Annecy. Je t'ai apporté des habits chauds, deux pulls et une canadienne ; mais j'ai oublié les gants ! Les gars suivront, dans une traction, habillés en miliciens. C'est un peu leur spécialité, ils aiment les déguisements... ; en cas de coup dur, ils interviendront !

— Et toi, les miliciens ne t'ont pas encore fait d'ennuis ?

— Non, notre famille bénéficie d'une relative tranquillité. Tu imagines : ils n'osent pas embêter le fils

du maire du village. Mon père joue un peu sur les deux tableaux. C'est parfois bien utile ! »

Après une nuit blanche, passée à ruminer de sombres pensées, Rodriguez se sentit prêt à affronter sa nouvelle vie dans la clandestinité. Louise était venue lui dire au revoir, des larmes coulaient sur son visage anxieux. Il ne reconnaissait plus la jeune fille qui avait perdu cette apparence un peu trop superficielle qu'il lui reprochait, souvent, dans leurs rapports tumultueux d'adolescents. Dehors on entendait le bruit d'un moteur Diesel, qui s'arrêtait sous la terrasse de la maison. Un discret coup de klaxon les avertit que le moment de la fuite avait sonné.

Samuel salua le boucher, un grand gaillard jovial qui avait les joues rougies par le froid de cette matinée d'hiver. En souriant, il montra le fourgon de la boucherie, et son enseigne peinte en rose :

« Tu auras encore plus froid à l'intérieur, mais j'ai réglé la température au minimum. C'est un petit désagrément, mais comme ça ils n'y verront que du feu, si on peut dire ! J'ai un autre jeu de plaques pour la Haute-Savoie, et des faux papiers. Tout est prévu ! Ce n'est pas la première fois... »

Une Citroën 11 CV noire les attendait au pied du col de Leschaux. Elle démarra discrètement derrière le fourgon. Trois hommes en habits de miliciens étaient à l'intérieur.

Ils furent arrêtés plusieurs fois avant Annecy ; un des barrages, le long du lac, était tenu par des soldats allemands lourdement armés. Caché derrière une carcasse gelée, Rodriguez n'en menait pas large. Il entendait la voix dure d'un des hommes, qui donnait des ordres en

mauvais français. Mais Jérôme, le boucher, ne perdait pas contenance : il ouvrit l'arrière du fourgon, en montrant les pièces de viande. La Citroën les avait rejoints, elle stationnait sur le bas côté, le moteur tournait. Les hommes étaient prêts à dégainer...

La traversée de la ville ne posa pas de problème particulier. Ensuite, en pleine campagne, la route sinueuse qui menait à Thorens était déserte. Elle longeait l'extrémité du massif des Bornes, recouvert de son manteau blanc. Après une heure de route, un dernier barrage fut franchi, à l'entrée de la vallée de la Filière. Finalement, le fourgon s'arrêta, dans une cour de ferme, au milieu de la vallée. Jérôme ouvrit la porte coulissante du véhicule. Rodriguez se leva, à moitié gelé.

« On est arrivé, mon prince. Il y a d'autres gars comme toi à la ferme ; ils attendent leur transfert sur le plateau. Les miliciens et les gardes mobiles occupent la Verrerie, il faudra contourner le village. Vous partirez cette nuit, il n'y aura pas de lune. Vous emprunterez un sentier de bûcherons. Avec la neige et les embuscades, les forces de l'ordre ne s'y risquent pas. Tu as les mains gelées, viens te réchauffer à l'intérieur ! »

Rodriguez sauta sur le sol glacé. Le soleil disparaissait derrière les crêtes calcaires, déjà sombres. L'air vif lui fouetta le visage. Un air qui lui apporta une sensation de liberté. Ici des hommes retrouvaient l'espoir d'une vie digne.

Chapitre 5

On le présenta à ses nouveaux compagnons, des jeunes pour la plupart. Parmi eux, un homme d'une quarantaine d'années, le teint brun, le salua en levant son verre de vin. Il avait le type espagnol, avec des favoris épais qui lui cachaient les tempes. Il s'appelait José et avait participé à la guerre contre les troupes fascistes de Franco. Il s'était ensuite réfugié en France, avec bien d'autres républicains; un point commun avec le clan Rodriguez. On le surnommait « le matador », du fait de sa haute stature et de son corps cambré, prêt à porter l'estocade fatale.

Les jeunes gars causaient forts, avec de grands éclats de rire. Lui, il restait discret : la guerre, il connaissait ; les exploits étaient rares, la plupart du temps les combats se déroulaient dans la confusion la plus totale. Dans son pays, il avait assisté à des scènes d'horreur, indignes d'un soldat. C'était pourtant le quotidien, dans les maquis comme dans les grandes batailles. Il n'y avait jamais de vrai gagnant.

Rodriguez avait tout de suite remarqué l'homme qui le regardait, avec un air amusé, une étincelle d'humour dans

ses yeux bruns. Il sentait qu'il allait s'en faire un ami. Il s'assit à côté de lui, sur un vieux banc de bois qui branlait dangereusement. José lui serra la main :

« Alors, il paraît que cette nuit, on ne va pas dormir beaucoup ! On attendait plus que toi. C'est le lieutenant Morel, on le surnomme Tom, qui organise notre excursion nocturne vers le plateau. Il nous prendra en charge sous les falaises, à la grotte de la Diau. Ils ont une planque relais dans la grande salle, après l'entrée principale. Un dépôt de munitions. Ils vont nous armer avant la montée au col : on ne sait jamais, la Milice patrouille sur les sentiers. »

La femme du paysan leur avait préparé un repas copieux, en prévision d'un long séjour au froid. Elle les servait, sans un mot, comme si elle avait toujours été à leur disposition. Avec le café, une boîte remplie de tabac noir circula entre les convives. Dans les maquis, on fumait beaucoup. Le tabac permettait une détente relative, pour des gens qui risquaient leur peau à tout moment.

Leur guide, un grand maigre, qui ressemblait à Fernandel, dit quelques mots de bienvenue. Il recommanda aux nouveaux arrivants de prendre un peu de repos. Le départ était fixé à dix heures du soir. Le ciel était couvert, le temps calme ; des conditions idéales pour leur entreprise.

Rodriguez fut réveillé par les préparatifs du départ. Dans le dortoir rustique, des lampes torches éclairaient épisodiquement les visages, les yeux clignotaient sous les éclairs de lumière. Des bols de café fumant les attendaient sur la vieille table polie par l'usage, rassurante. Le liquide lui brûla la gorge, mais après

quelques minutes, il était complètement réveillé. Des ombres s'agitaient derrière son dos. Le guide annonça le départ. Il s'appelait Matthieu.

La petite troupe d'une dizaine de personnes traversa les champs, en direction de la rivière que l'on entendait couler faiblement, dans le noir. Après les premiers grands froids, le Nant d'Usillon était à l'étiage. Devant la haie de bouleaux, qui longeait la rive, Matthieu s'arrêta brusquement, en se tournant vers les fugitifs ; sa maigre silhouette se découpait contre le rideau d'arbres, à peine visible :

« On va descendre dans la rivière et remonter le courant. Il y a peu d'eau ; au pire, vous aurez les pieds mouillés. Ils vous les sècheront là-haut, quand vous serez rendus. Maintenant, je vous demande le silence le plus total. Il y a un barrage, sur la route, avant la Verrerie. On y sera dans deux kilomètres... »

La marche sur le fond de la rivière était rendue pénible par l'obscurité presque absolue. Rodriguez trébuchait régulièrement ; il s'était rattrapé à plusieurs reprises, de justesse, contre l'épaule de José qui le précédait. Il avait les pieds gelés et le froid commençait à gagner son corps, malgré la marche soutenue imposée par Fernandel. Il entendait maugréer derrière lui. Le guide filait toujours, en brassant le courant avec ses souliers cloutés. À un moment, ils entendirent le bruit d'une conversation provenant d'un des lacets de la route, au-dessus de leurs têtes. Ils passaient devant le barrage qui contrôlait l'entrée du village.

Plus loin, la petite troupe quitta le lit du torrent qui cascadaient maintenant, depuis l'amont, sous le pied de la falaise encore invisible. Ils empruntèrent un petit sentier raide et sinueux qui surplombait le ravin. Une couche de

neige fine saupoudrait le sol gelé. Les sapins qui garnissaient la pente rajoutaient des taches noires à l'obscurité ambiante. Rodriguez entendait la respiration rauque des jeunes, derrière lui, marchant d'un pas régulier de montagnards. La progression dans cet univers de glace paraissait interminable, mais leur guide ne leur accordait aucun répit. Entre les sapins, on commençait à deviner le miroir blafard de la falaise calcaire, à peine éclairée par quelques étoiles qui clignotaient timidement entre des lambeaux de nuages.

Soudain, ils débouchèrent dans un cirque naturel encombré de blocs titanesques, éboulés de la paroi. Une ombre plus foncée, au pied du mur vertical, indiquait l'entrée de la grotte. Matthieu se retourna pour la deuxième fois vers le groupe, en chuchotant :

« La Diau ; un réseau actif de plusieurs kilomètres. Dangereux en période de crue. On n'a pas encore atteint l'extrémité de la galerie principale. C'est une bonne cachette, les miliciens se méfient; ils ne sont pas à l'aise dans la caverne ! »

Devant l'entrée, sur un terre-plein naturel, trois hommes attendaient silencieusement. Matthieu fit les présentations. Un des hommes, jeune, au visage énergique, les cheveux courts, coupés en brosse, se présenta : « Je suis Tom, le responsable de ce maquis. Nous cherchons à rassembler tous les corps francs de la région, ainsi que les réfractaires au STO ; nous avons besoin d'hommes sur le plateau ; Londres a décidé d'en faire un point essentiel de la Résistance en Haute-Savoie. On s'attend à des attaques sévères de la part des forces de l'ordre. Entrons dans la grotte, on va vous distribuer des fusils. Maintenant vous êtes des nôtres, pour le meilleur j'espère ! »

Dans la grande salle, entre les blocs de rocher gigantesques descendus du plafond, un des maquisards sortit un lot de fusils et de pistolets mitrailleurs avec des paquets de munitions, enfouis sous l'éboulis. Il commença la distribution, avec un commentaire ironique pour chacune des nouvelles recrues. Sa voix résonnait bizarrement dans la caverne, réveillant des échos oubliés le long des parois tachées d'humidité.

« Là-haut, ils vous apprendront à utiliser ces jouets. Le mode d'emploi est simple : si on vous tire dessus, vous ripostez. C'est tout. »

Il rajouta cependant :

« Il faut quand même savoir viser juste. Les autres ne font pas de cadeau. Vous aurez un instructeur pour chaque section. Ce sont des pros, des anciens Chasseurs alpins, qui ont refusé de déposer les armes. Vous serez entre de bonnes mains. Un conseil : ne lâchez jamais votre arme ; je connais des gars qui dorment avec... »

La nuit basculait lentement vers une aube naissante, livide ; les crêtes blanches, spectrales, sortaient de l'ombre lorsqu'ils débouchèrent sur le plateau. Un vent glacial parcourait la vallée perchée, soulevant de petits nuages de neige poudreuse. Rodriguez avait les extrémités du corps gelées, et les tempes douloureuses à cause du froid et du manque de sommeil.

Au centre de la plaine de Dran, le chalet du PC des Glières accueillit les nouveaux arrivants. Le drapeau tricolore claquait au vent : ici, la France avait retrouvé son âme. Au milieu de la salle commune, un grand feu, dans une cheminée de pierre, jetait une lumière chaude sur l'assemblée : des hommes rudes qui avaient choisi la révolte. Ils avaient déjà fait le sacrifice de leur vie ; leur

arme était la fraternité. Beaucoup allaient mourir, dans l'indifférence de cet hiver rigoureux et de la montagne qui les avait protégés.

Tom, le responsable du maquis, prononça encore quelques mots de bienvenue. Des tasses de café fumant circulaient entre les hommes. Ensuite, les chefs de sections se présentèrent aux nouveaux arrivants. José fut affecté à la section Ebro, avec ses compatriotes espagnols. Son visage buriné s'éclaira à cette nouvelle : il avait l'impression de retrouver d'anciens compagnons d'arme. Rodriguez, quant à lui, rejoignit la section Liberté, composée surtout de communistes qui avaient dénoncé le pacte germano-soviétique, au début de la guerre.

Le jeune lieutenant, qui dirigeait la section, vint lui serrer la main, chaleureusement. Il était de taille moyenne, avec un début de calvitie ; le front dégagé indiquait une forte personnalité, tournée surtout vers la réflexion ; il portait des lunettes rondes, à monture d'acier qui lui donnaient un air d'éternel étudiant. Ses yeux bruns brillaient d'une lumière que Rodriguez devait qualifier plus tard de « mystique ».

Il apprit, selon la rumeur, que le lieutenant Gabriel était de nationalité suisse et qu'il avait dû quitter son pays sous la pression d'une cabale fasciste, dans le canton de Neuchâtel. Ses opinions politiques avaient été jugées un peu trop gauchistes par ses supérieurs, plutôt tournés vers l'Allemagne nazie. En Suisse, on aime l'ordre, c'est bien connu ; même au détriment de l'individu. Il avait été rayé des cadres de l'armée et avait perdu son travail d'enseignant ; il décida alors de rejoindre le maquis français, pour engager le combat contre la tyrannie. Il avait rendu son passeport à croix

blanche à Berne⁵. Il ne supportait plus le compromis helvétique qu'il jugeait trop dégradant, au service des banques et du grand capital.

Dans les jours qui suivirent, les nouvelles recrues furent soumises à un entraînement intensif. Ils apprenaient à connaître les dures règles de la montagne, en hiver. Rodriguez partait tous les jours à ski, en randonnée dans le karst autour du plateau, avec son groupe. Le lieutenant Gabriel leur enseignait la topographie des lieux qu'il connaissait mieux qu'un savoyard. Ils s'orientaient avec les cartes d'état-major, en maniant la boussole. Un exercice difficile les jours de brouillard. Il fallait alors se diriger d'après le tracé des sentiers, la forme des sapins permettait parfois de retrouver le chemin du retour. Se repérer était une question de survie : c'était le grand avantage que possédaient les maquisards sur les forces de l'ordre souvent désorientées.

Au mois de janvier, ils subirent plusieurs attaques des Gardes mobiles de réserve, basés à Thorens. Rodriguez fit le coup de feu avec sa section, sur le sentier qui menait à la grotte. Ils repoussèrent l'ennemi, qui subit de lourdes pertes. Ils eurent aussi plusieurs blessés.

Le jeune homme rencontra Tom, au chalet-infirmerie. Le lieutenant était songeur. Après avoir dit quelques mots de réconfort à ses hommes, il sortit, accompagné de Rodriguez :

« J'ai reçu des ordres. Londres veut garder le plateau à tout prix, je ne crois pas que ce soit une bonne solution.

⁵ Cf. Jean Liniger : Georges-Henri Pointet, Vie-Textes-Documents. Nyon, 1967.

Ne le dis pas aux autres, mais je pense que les Glières, c'est seulement viable à court terme, comme refuge temporaire. À long terme, comme le veulent les Alliés, c'est une autre histoire. Nous sommes enfermés dans une nasse sur ce plateau, un vrai piège. Tous les sentiers d'accès sont maintenant contrôlés par les Gardes mobiles et ils ont appelé la Milice en renfort. Les Anglais nous ont promis des parachutages qui ne viennent pas. On doit commencer à se rationner : nous sommes trop, plus de 400, et nous manquons d'armes et de munitions.

— Pourtant, on occupe une position idéale, à condition d'obtenir un coup de main des Alliés. Les Américains veulent envoyer un bataillon de paras ; il faut attendre, tenir jusqu'à leur arrivée...

— Justement, là est le problème. Des bruits courent comme quoi les Allemands désirent prendre les choses en main. Jusque-là, c'était une affaire franco-française. Avec l'aide de l'abbé Guilloud, on est même arrivés à négocier avec les forces de l'ordre. On se tue un peu, mais modérément. Ils nous laissent des passages et libèrent des prisonniers. Avec les Boches, ce sera une autre chanson ; j'ai peur qu'ils envoient l'aviation... »

Rodriguez fit quelques pas dans la neige mouillée. Le soleil, rouge sang, basculait lentement derrière la croupe boisée de la montagne des Frêtes. Il remit son béret, un vent froid s'était levé, lui glaçant le lobe des oreilles. Le lieutenant s'était tu quelques instants ; il reprit la parole, d'une voix désabusée :

« Dommage, l'idée était bonne au départ. Nos chefs ont voulu copier le modèle du Réduit national, cher à nos amis suisses. Le général Guisan est un résistant dans l'âme, et le retrait des troupes helvétiques dans les Alpes est une bonne stratégie. Le scénario reste d'ailleurs

toujours valable, malgré l'opposition de certains cadres militaires et hommes politiques suisses qui désirent tout bonnement s'aligner sur le Reich, en cas de menace. Et il y en a beaucoup, surtout en Suisse alémanique. Demande à Gabriel...

Mais, aux Glières, il y a une grande différence avec le Réduit helvétique : les Suisses ont toutes les Alpes pour se replier, avec quantité de possibilités de fuites, notamment en France où ils pourraient rejoindre et renforcer nos maquis ; ils peuvent tenir sur plusieurs fronts à la fois. On peut imaginer une guérilla bien organisée, alimentée par les Alliés. Ici, on étouffe sur ce plateau, et nous ne sommes que quelques centaines. Que peut-on faire contre une armée ? Non, Samuel, j'ai de mauvais pressentiments... »

Bien que le plateau des Glières fut complètement encerclé, les maquisards jouirent d'une trêve de quelques jours, fin février. Le temps était beau, mais très froid ; une bise glaciale balayait la plaine de Dran, pliant la pointe des sapins ; les ramures s'agitaient, avec impatience, comme pour se débarrasser d'un fardeau inutile.

Rodriguez discutait avec José, devant le chalet abritant son unité. Ils s'étaient mis à l'abri, dans un petit hangar, sur le côté du bâtiment. Le soleil de cette matinée éclairait les vieilles planches des parois qui dégageaient une odeur de résine chaude et de bétail. L'Espagnol venait parfois rencontrer Rodriguez, qui avait un peu de peine à se faire accepter par les membres de sa section : tous des communistes un peu trop sectaires à son goût. José lui avait dit :

« Ils sont jeunes, pas très instruits. À cet âge, on est idéaliste. L'important, pour l'instant, c'est de lutter ensemble contre la tyrannie. Après, on aura tout le temps de reconstruire une société où chacun pourra s'exprimer selon sa sensibilité. La démocratie, c'est fait pour ça, même si le système manque parfois un peu d'efficacité au niveau des décisions. Le despote éclairé, je n'y crois pas, il y a toujours des dérapages. Quant au communisme, c'est un système généreux mais qui étouffe trop l'individu, en lui procurant une assistance dans la vie qui lui enlève tout esprit créatif, tout engagement. Mais le capitalisme, qui ramène l'existence à des valeurs bourgeoises, en promettant l'illusion d'un confort dans la consommation, fait de même. Avec beaucoup de laissés pour compte. Je pense que l'avenir est dans un Parlement européen qui regrouperait toutes les tendances, moins les extrêmes, bien sûr.

— Toi aussi, tu es idéaliste. L'Europe, ce n'est pas pour demain.

— Raison de plus pour s'y mettre tout de suite ! »

José avait raison, il n'y avait pas d'autre solution. Les vieilles recettes nationalistes n'avaient apporté, finalement, que des conflits à répétition. Il était temps de changer de modèle.

« Comment as-tu fait pour aboutir aux Glières, dans la Résistance ? Tu pourrais vivre tranquille, quelque part dans une grande ville française en attendant la fin de la guerre ?

— Tu vois, à Alicante j'ai passé une jeunesse heureuse ; nos actes étaient contrôlés par le rituel de l'Église, qui prenait notre destin en main. On m'a appris que ce monde-ci servait à en gagner un autre, meilleur, où régnerait enfin l'harmonie entre les hommes. Alors,

on oubliait un peu de s'occuper des problèmes du quotidien ; les gens s'endormaient dans une fausse sécurité, sans voir la montée du fascisme, qui poussait sa tête hideuse par-dessus nos frontières. Et puis Franco a débarqué, venant de la colonie rifaine, avec sa troupe. La guerre civile s'est installée ; en 37 les nazis ont un peu donné le coup de main à leur allié, en bombardant la ville de Guernica. Un massacre de civils ! On dit que l'aviation allemande se faisait la main, justement. Un exercice en vraie grandeur, en quelque sorte. Dieu n'était pas au rendez-vous. À cette époque, je commençais à me poser pas mal de questions. Je demandais des explications au curé de mon village ; il se taisait, embarrassé. Il balbutiait : les voies du Seigneur, etc. C'était un bon type, je pense qu'il ne croyait pas lui-même à ses boniments.

Et puis, j'ai perdu la foi, d'un coup, mais j'ai retrouvé ma raison, celle qui me guidait, enfant, dans les collines desséchées autour de mon village et m'expliquait le monde. Il faut dire que mes convictions religieuses n'étaient pas très solides. J'ai réalisé que l'humiliation du corps n'amenait pas obligatoirement à la béatitude de l'esprit, à l'ouverture vers la Divinité. L'expérience mystique, ce n'était pas pour moi. J'étais trop attaché à la terre et au bonheur qu'elle nous procure. J'ai découvert le corps de la femme aussi, à cette époque. Ceci explique cela. J'ai aussi réalisé qu'il y avait des gens autrement plus dangereux que le clergé, qui faisait pourtant déjà beaucoup pour nous enlever le goût de l'existence, à cette époque. Le fascisme bien ancré en Espagne était le nouvel ennemi, celui qui menaçait notre joie de vivre sur cette planète ! Mais ils étaient trop forts, et j'ai dû

m'exiler, comme beaucoup de mes camarades. Alors, me voilà !

Je parle beaucoup, mais c'est aussi une manière de rompre sa solitude, tu ne crois pas ? »

Le soleil, haut dans le ciel, chauffait agréablement les visages ; Rodriguez imagina de lointaines vacances, dans un pays où l'homme aurait enfin sa place avec le droit de circuler librement. Il rêvait de rivages africains, revoyait les yeux brillants de Gustin qui parlait de mirages au bout de la piste de Tamanrasset, l'oasis des hommes voilés. Il rêvait du silence des grandes hamadas effleurées par le vent chaud.

Un vol de corbeau passa au-dessus du chalet. On entendait le bruit du glissement des ailes dans l'air glacé. Quelques croassements lugubres résonnèrent dans le paysage figé, retransmis par un lointain écho. Un bruit de pas dans la neige molle alerta Rodriguez. Le lieutenant Gabriel s'approchait des deux hommes, l'air soucieux. Son visage s'éclaira, lorsqu'il leur serra chaleureusement la main :

« Alors, on comploté ? Vous faites des têtes bien sérieuses ! Par ce beau temps, profitez un peu du plateau. Allez rendre visite aux gars des autres sections : ils seront enchantés.

— Avec José, on refait le monde. Il en a bien besoin. Parfois on aimerait savoir où on met les pieds, qu'est-ce qu'on fait dans cette galère ! Vivement la quille !

— Je vous comprends, on laisse en bas des êtres chers, qui nous attendent. Mais on ne peut pas rester les bras croisés devant la barbarie de l'envahisseur. On a fait le bon choix. Dans la vie, il ne faut pas hésiter à se mettre quelquefois en danger, ou à se remettre en question. C'est

bon pour la tête, et ce sera tout bénéfice pour la suite. Le malheur des gens c'est qu'ils ne savent plus vivre intensément ; ils s'ennuient, en faisant semblant d'avoir trouvé le bonheur. Ils s'accrochent à des petites joies très matérielles, oublient l'essentiel. En fait, ils trichent constamment, à leur entourage et à eux-mêmes.

— Alors, qu'elle est ta recette du bonheur ?

— Je lui ai donné un nom. C'est une recette simple, mais qui demande un minimum de courage. Je l'ai appelée la théorie du « plus difficile surmontable ». Ne riez pas ! C'est tout à fait sérieux. Nous sommes nés avec un gros cerveau dont les capacités sont très peu utilisées et notre corps renferme des potentialités insoupçonnées. Chaque individu est capable de fournir de gros efforts dans tous les domaines, de se dépasser, de s'épanouir. Or la plupart des gens préfèrent se replier sur eux-mêmes, en se réfugiant dans un confort facile, en obéissant à un réflexe d'autoprotection. L'esprit est alors muselé, canalisé dans les chemins de la banalité qui conduisent à la médiocrité et à l'indifférence. Cette situation est encore accentuée par les gouvernements qui tendent à prendre en charge l'individu, tout en le niant. Tout le monde entonne alors le même refrain, et on assiste à un nivellement par le bas dans la société. La consommation aveugle et les congés payés, mal utilisés, contribuent à cette dégradation de l'homme moderne, qui devient alors une machine à procréer et à consommer. C'est un des buts visés par le Maréchal et son équipe. Ils ont besoin de petits soldats pour jouer à la guerre !

— Il y a quand même des gens assez lucides pour ne pas se laisser prendre à ce jeu-là, tu ne crois pas ?

— C'est certain, mais ils sont peu nombreux. Ceux-là ont trouvé la voie du bonheur, la voie la plus difficile,

justement : en testant leurs capacités morales et physiques dans des situations extrêmes. Il faut savoir mettre sa vie à l'épreuve, comme l'alpiniste pris dans la tourmente ; c'est dans cet effort que tu découvriras le bonheur. Je crois que les gars vivent ça ici, peut-être inconsciemment. »

Un groupe d'hommes sortit à cet instant du chalet ; des rires fusaient se perdant dans l'atmosphère glaciale, cristalline. Ils confectionnèrent des boules de neige, et jouèrent comme de jeunes chiots insouciant, oubliant le lieu ; ils étaient sortis de la guerre. Le lieutenant Gabriel leur sourit en répondant aux plaisanteries d'usage.

« Oui, je pense qu'ils vivent actuellement cet état de grâce. Leur sacrifice n'est pas inutile, il sert la cause de la Liberté, mais ils ont grandi aussi dans l'estime d'eux-mêmes. Ils peuvent se regarder dans un miroir et sourire à leur image. Ce n'est pas le cas de beaucoup de nos concitoyens, en France comme en Suisse... »

Il s'interrompit brusquement, un pli de contrariété se formait sur son front dégarni. Il regarda Rodriguez en essuyant le verre de ses lunettes :

« J'ai quitté Tom il y a plus d'une heure. Je suis inquiet : il veut effectuer un raid sur Entremont pour prendre des otages et obtenir la libération de plusieurs des nôtres. Mais il y a une centaine de gardes mobiles en ville. Il part ce soir, avec une compagnie. Nous restons sur le plateau, pour surveiller les accès et intervenir en cas de besoin lorsqu'ils se replieront. »

Rodriguez passa le reste de la journée avec une dizaine d'hommes de sa section, dans la cluse d'entrée du plateau, au-dessus du village de la Verrerie. Ils avaient installé une mitrailleuse qui balayait la route en lacets, enneigée, permettant l'accès à la plaine de Dran.

Rodriguez vivait intensément ces instants de communion, malgré des différences d'opinions bien légitimes entre des hommes au caractère fort, qui luttèrent pour leurs convictions. Il pensait souvent à Louise et à Edith. Elles étaient avec lui, chaque instant, à ses côtés, dans ce désert blanc. Il était là aussi pour elles !

Le lendemain dans la soirée, ils apprirent la nouvelle, qui les laissa sans voix, un instant démoralisés : le lieutenant Tom-Morel avait été tué par le commandant des forces de l'ordre, pendant une réunion de pourparlers. Il y avait encore un autre mort et plusieurs blessés parmi les maquisards. Les corps furent remontés pendant la nuit suivante.

Les Gardes mobiles tentèrent de profiter de la confusion pour lancer un nouvel assaut sur le plateau. Mais les Espagnols de la section Hoche leur barrèrent la route, avec détermination, à côté de la Chapelle de Notre Dame des Neiges, sous la Pointe de Dran. C'est à cette occasion, que José fut tué. Il s'était battu comme un lion, payant trop de sa personne.

Dès l'annonce de ces événements, Rodriguez s'était retiré derrière le chalet de la section Liberté, à l'abri des regards. Il regardait les sapins, noires sentinelles inutiles, gardiens d'un monde indifférent à la douleur des hommes. Des larmes gelaient sur son visage ravagé par la peine.

Dans la nuit, ils furent réveillés par le bruit d'une escadrille qui longeait la vallée à basse altitude. Une pluie de parachutes descendait du ciel étoilé, des containers roulaient sur la neige gelée, avec un bruit sourd. Il y en avait près d'une centaine, dispersés tout le long de la plaine, parfois accrochés aux arbres ou enfouis

dans un ravin du karst. Une vraie débauche d'armement. Dans la journée qui suivit, les maquisards estimèrent avoir reçu près de 90 tonnes de matériel. Il y avait de quoi équiper une armée ; ils ne savaient que faire de toutes ces armes, ils n'étaient pas assez nombreux pour les récupérer : ils devaient tenir en priorité les postes d'accès au plateau. Maintenant les miliciens prêtaient main forte aux gardes mobiles. Il en venait de partout.

Gabriel, qui gardait le col de Spée avec un détachement de la section Liberté, à l'extrémité Nord-est de la montagne des Frêtes, était catastrophé, impuissant devant l'absurdité de la situation. Londres était en train de condamner le maquis des Glières, à cause d'une mauvaise estimation de la situation topographique du site.

« C'est de la folie, les Anglais ont couvert le plateau de containers. Ils sont bien visibles depuis le ciel. Les Allemands ne vont pas laisser faire, ils doivent croire à une action de grande envergure. Mais plus personne ne peut accéder à la vallée, nous sommes faits comme des rats ! »

Comme pour lui donner raison, un avion de la Luftwaffe, un Heinkel, survola la plaine de Dran en début de soirée, sur toute sa longueur. Il ne tirait pas, mais la sinistre croix noire, peinte sur le fuselage, signifiait déjà la fin du maquis. On voyait distinctement la tête du pilote, qui faisait des signes incompréhensibles. Rodriguez tira quelques rafales en direction de l'appareil, la rage au cœur. Le lieutenant l'obligea à baisser son arme :

« Inutile, ils vont revenir de toute façon. Il faudra se tenir prêts pour l'assaut final ! »

Les corps de Tom et de son compagnon furent inhumés, le lendemain dans la matinée, à l'issue d'une courte cérémonie, près du grand mât où flottaient encore les couleurs de la Liberté. Dans le jour blanc, sans soleil, une haie de maquisards présenta les armes. Le brouillard recouvrait lentement le fond de la vallée, les hommes disparaissaient peu à peu dans les limbes brumeux du plateau qui s'associait à la cérémonie funèbre.

Le temps s'améliora dans l'après midi. Un bruit de moteurs dans le ciel encore encombré de lourdes nuées annonça le retour de l'aviation allemande. Cette fois les appareils entamèrent une ronde mortelle, mitraillant et incendiant les chalets les plus accessibles. Les hommes se protégeaient tant bien que mal, en utilisant les irrégularités du terrain. Rodriguez s'était réfugié au fond d'une doline, proche de son chalet en flamme.

Le soir, ils durent dormir dehors, dans un bivouac improvisé avec des toiles de tente. Il fut réveillé à plusieurs reprises par le froid très vif, qui paralysait les volontés. Pendant la journée suivante, ils s'installèrent dans un nouveau cantonnement : une grange, encore intacte, avec des camarades d'autres sections.

Quelques jours plus tard, le destin du maquis des Glières fut repris par un nouveau commandant, le capitaine Bayard. Devant les hommes, il fit un discours réaliste de la situation. Bayard était sans illusions : beaucoup d'hommes allaient mourir, quelques-uns s'en tireraient peut-être. Mais il ferait son devoir jusqu'au bout sur le plateau.

Maintenant, les avions de la Luftwaffe harcelaient quotidiennement les maquisards, et la Milice, remplaçant les GMR, lança plusieurs attaques d'envergure. Pendant

ce temps, à Annecy, les Allemands préparaient l'assaut final contre le plateau.

À la fin mars, plus de 4000 hommes des troupes de montagne allemandes s'élancent à l'assaut, soutenus par des miliciens et une unité SS. L'artillerie de montagne et l'aviation pilonnent sans répit les positions des maquisards. Malgré une résistance acharnée, sous une pluie d'obus, les Français sont contraints de céder du terrain. Le capitaine Bayard fait passer un dernier message, avant de décrocher avec sa section : « Tenez jusqu'à la nuit ».

Rodriguez, qui avait fait le coup de feu toute la journée sur la route du col de la Verrerie, sentait venir la fin. Plusieurs compagnons avaient été tués, à ses côtés, mais les survivants avaient pu repousser, à la grenade, la montée inexorable des troupes allemandes. Il en venait constamment. En fin de journée, sa section dut se replier sur le centre du plateau. Le lieutenant Gabriel avait été formel ; il annonça, la mort dans l'âme :

« C'est fini. J'ai reçu un ordre de repli. Cette nuit, nous quittons les Glières. Nous allons profiter de ces quelques heures de répit pour nous préparer à une difficile retraite. Nous descendrons par l'accès Sud-ouest, en suivant le Nant Debout, sous la ferme de la Rosière. Mais il faudra se disperser dans la forêt : ils nous attendent certainement au débouché dans la vallée du Fier, à la hauteur de la cluse de Morette. Ensuite, chacun pour soi ; il faudra charger pour forcer le passage. Prenez des grenades ! »

Dans le silence de la nuit, les hommes de la section Liberté commencèrent leur descente dans la vallée. Ils firent la première partie du trajet à ski ; on entendait le

bruissement régulier des lattes sur la neige glacée. Ensuite, au chalet de la Rosière, ils se dispersèrent, à pied, dans la forêt dense qui surplombait la vallée du Fier. Une lune voilée éclairait faiblement le paysage. Rodriguez et deux autres hommes accompagnaient le lieutenant Gabriel, qui marchait rapidement, entre les sapins. Au loin, en direction du nord, on entendit des détonations suivies d'une forte explosion. Gabriel se retourna vers ses hommes ; sous le béret noir, son visage était livide.

« Le capitaine fait sauter le dépôt de munitions. Ils vont retenir les Allemands, nous avons encore le reste de la nuit devant nous. Demain l'ennemi va lancer la grande offensive, la dernière... »

La pente de la forêt s'était dangereusement accentuée. Il leur fallut franchir des petites barres rocheuses. Ils dominaient maintenant la vallée, on entendait passer des véhicules sur la route de Thônes, un convoi militaire. À trois heures du matin, ils prenaient pied sur une terrasse d'alluvion, à proximité de la cluse de Morette. Gabriel fit un signe de la main.

« Attention ! Il y a des sentinelles allemandes. Couchez-vous, on va les localiser avant de foncer. En face, on va essayer de rejoindre un sentier de bûcherons qui mène à la Dent du Cruet. En principe, la voie est libre, là-haut. La Milice a nettoyé la vallée du Lindion, il y a quelques semaines, et ils n'ont pas laissé de troupes sur place. »

Une petite brume, provenant de la rivière proche, rampait sur le manteau neigeux. Sur leur droite ils entendirent soudain plusieurs rafales de fusil-mitrailleur, déchirant le silence. Les Allemands avaient repéré un autre groupe de fuyards, ils ne feraient pas de quartier.

Profitant de la confusion, les quatre hommes franchirent rapidement la rivière ; l'eau glacée montait jusqu'aux genoux. Ils se retrouvèrent, après une dizaine de minutes, sur le flanc gauche de la vallée, au pied du massif de la Dent du Cruet. Le départ du sentier était bien visible et les forces de l'ordre avaient négligé de faire garder cet accès à la montagne.

Rodriguez était épuisé ; cette fuite dans la nuit, sur ces pentes inhospitalières et gelées, dans cette forêt sinistre, signait l'échec de la Résistance. L'ennemi renforçait, plus que jamais, son emprise sur le pays. Là-haut, dans le maquis du Lindion démantelé et déserté, ils pourraient tenir quelques jours, pas plus. Personne ne tenterait de les ravitailler : les Allemands et les miliciens étaient partout, surveillant tous les chemins.

Devant le chalet du Lindion, après une heure et demie de marche épuisante sur une neige cartonnée, le lieutenant commanda une pause ; les hommes étaient hors d'haleine. L'aube se levait inaugurant une nouvelle journée tragique. Gabriel montra le sommet de la Dent qui sortait de l'ombre, imposante et menaçante :

« Il y a un dépôt de vivres dans la grotte, sous la falaise, après la chatière d'entrée. Les miliciens ne se risquent pas dans les étroitures. On pourra tenir quelques jours ; ensuite on tentera de rejoindre le maquis du Vercors. Des groupes des Forces françaises de l'Intérieur sont en train de se constituer. On continuera le combat... !

*

L'année 1944, qui avait si mal commencé, était pourtant porteuse d'espoir. Depuis son maquis du Vercors, Rodriguez parlait maintenant tous les jours avec ses compagnons d'armes de ce débarquement prochain, annoncé par la radio de Londres. On ne savait pas où il se ferait. On parlait de la Provence, et les Allemands se préparaient à une riposte dans le Sud. Pourtant, il eut lieu le 6 juin 44, dans le Nord, là où personne ne l'attendait. Au début de cet été libérateur, le jeune Rodriguez avait rejoint le maquis du Revard, dans les Bauges. Il se sentait plus près de sa famille et de Louise. Il l'avait revue plusieurs fois, clandestinement, et il avait goûté à nouveau aux délices de son corps nerveux. La maison Barbier servait de point de rencontre.

La Gestapo avait arrêté son père, mais faute de preuves sur ses activités et celles de son fils, ils l'avaient relâché après plusieurs jours d'interrogatoire musclé. Le 10 juin, le plateau du Revard fut attaqué à son tour par la Wehrmacht. Rodriguez trouva refuge au Margeriaz. Les hommes de son corps franc harcelaient les Allemands démoralisés. Puis, se joignant à un groupe d'Annecy, ils s'étaient spécialisés dans l'attaque des trains de munition.

En août, les Alliés entraient dans Paris. Le Reich touchait à sa fin : Hitler échappait de justesse à un attentat préparé par des membres de son propre état-major. Mais la pieuvre fasciste s'accrochait et il fallut encore de longs mois pour terrasser la bête, à l'extérieur comme à l'intérieur du pays.

Un dernier sursaut de l'armée hitlérienne eut lieu dans les Ardennes, en décembre. Les Américains et les troupes coloniales françaises payèrent un lourd tribut. En mars 45, les Alliés franchissaient le Rhin. L'Allemagne était finalement à genoux, et en mai le chef du Haut

commandement de la Wehrmacht, le maréchal Keitel, signait la capitulation sans conditions.

À Bellecombe, ce fut la liesse chez les Rodriguez, comme dans le reste du village d'ailleurs. Samuel était descendu de son maquis, fêté comme un héros. Mais il n'attachait pas trop d'importance à toute cette agitation. Il pensait à ceux qui étaient restés, là-haut, sur les plateaux sauvages des Bornes et des Bauges. On leur devait ce monde nouveau qui s'annonçait. Cependant leurs familles étaient en deuil, et rien ne remplace l'absence d'un père, d'un fils ou d'un mari. Il s'inquiétait aussi de la chasse aux collabos qui commençait déjà. Les Français se dénonçaient mutuellement, réglant parfois de vieilles affaires personnelles. La justice n'y retrouvait pas son compte et la rumeur étendait son influence malsaine sur les villages.

Un phonographe tournait dans la cour de la ferme, à côté de la fontaine. Des gens dansaient, des voisins venus faire la fête. Samuel n'entendait pas la musique. Il regardait Louise, épanouie, qui riait dans les bras de son père.

Le mariage fut décidé pour l'automne suivant. Françoise était comblée, elle était inquiète de voir son fils qui se renfermait dans de longues périodes de mutisme. Il lisait beaucoup et s'éloignait du monde des hommes, comme dégoûté au contact de ses semblables. Casimir pensait, avec raison, que son union avec la jeune fille permettrait à son garçon de tirer un trait sur l'horreur de ces années de guerre. Et puis, il y avait assez de travail pour un jeune ménage à la ferme et à la scierie ! Il fallait reconstruire le pays.

Le nouveau gouvernement avait réorganisé le service militaire, et une armée bien structurée, forte des erreurs et des expériences de la guerre, avait vu le jour. Samuel Rodriguez fut appelé pour un entretien à Aix avec un adjudant recruteur : un grand blond, jovial, qu'il avait déjà rencontré dans un maquis des Bauges. Il s'appelait Laquille, un nom facile à retenir ! L'adjudant avait un tic désagréable qui lui déformait la bouche. Il parlait en chuintant un peu de la langue, mais c'était un chic type :

« Assieds-toi, Samuel. Content de te revoir en bonne santé. On en a bavé, là-haut, pas vrai ? Bon, tu sais que, comme ancien résistant, tu as droit à un régime de faveur dans l'armée ? Tu commenceras avec le grade de caporal, et tu auras toutes les facilités pour devenir officier supérieur. Maintenant j'ai une proposition qui devrait t'intéresser : je sais que tu aimerais voir du pays. Notre armée coloniale engage des jeunes pour le Maroc ; ça commence à bouger là-bas, certains mouvements demandent l'indépendance du pays. On ne va quand même pas lâcher le morceau. Je peux proposer ta candidature, qu'est-ce que tu en dis ?

— Pourquoi pas ! J'en parlerai à Louise. Bien sûr, la séparation ce n'est pas très bon, mais voir du pays, c'est un vieux rêve. Elle pourra aussi me rejoindre quelque temps ?

— Oui, et il y a aussi deux grands congés de prévus, avec les voyages en France à la charge de l'État. Un vrai cadeau !

— Je vais réfléchir. »

De retour à la ferme, Rodriguez sortit un vieil atlas, avec une carte du Maroc. Il y avait aussi quelques figures, des photographies de mauvaise qualité, un peu

surexposées, représentant un paysage désolé, sans un arbre, écrasé par le soleil. Des personnages en turbans, vêtus de longues tuniques blanches en tissu léger, chevauchaient des mulets qui trottaient en direction d'un horizon sans limites. Au loin, un troupeau de chameaux dessinait une tache sombre sur le sol caillouteux.

Il resta de longues minutes à contempler les photos. Certaines avaient été prises dans le Rif oriental, là où l'armée partait en exercice, avec les troupes espagnoles. Mais, dans un premier temps, son unité serait basée à Azrou, dans le Moyen Atlas. Ensuite, il voyagerait, du moins il y comptait bien.

Sa décision était prise. Louise ne s'était pas opposée à son départ :

« De toute façon, si tu restes en France, ils t'enverront à l'autre bout du pays, alors... ! Je viendrai te trouver, j'aimerai aussi connaître le Maroc. On en dit beaucoup de bien. »

Au début de l'année suivante, Rodriguez embarquait sur le « Ville de Tanger » avec la troupe. Il était un peu mal à l'aise dans son uniforme neuf qui sentait encore la caserne. Il avait aussi de la peine avec la discipline trop stricte de l'armée. Dans le maquis, la fraternité remplaçait la discipline ; c'était un moteur autrement plus efficace, mais il est vrai que les hommes étaient tous des volontaires.

La mer était agitée, et il fut malade, comme la plupart des hommes de sa section. Au bout du troisième jour, la côte marocaine était en vue. Il dévorait des yeux le contour bleuté des collines du Rif, tombant dans la mer finalement apaisée, la surface à peine remuée par une légère houle.

À Tanger, la troupe monta dans des wagons à bestiaux en bois, qui sentaient le mouton. Le train était tiré par une antique locomotive à vapeur qui dégageait une fumée noire irritant les poumons et piquant les yeux. Rodriguez avait eu droit au confort d'un wagon de passager. Il était assis sur un siège dur, en face du capitaine qui commandait le nouveau contingent de jeunes recrues. Rodriguez n'aimait pas cet homme, qui sentait la caserne et qu'il trouvait trop arrogant, très militaire avec sa voix cassante, parfois à la limite de l'hystérie. Il devait souffrir de violents conflits intérieurs, et se montrait désagréable vis-à-vis des soldats de la troupe. Le jeune forestier pensa que le séjour à Azrou serait mouvementé, mais il n'avait pas trop envie d'affronter son supérieur, qu'il ne connaissait que depuis quelques jours.

Ils débarquèrent à Taza. Rodriguez fut déçu : il trouva la ville triste. Un vent froid soufflait du nord, amenant de gros nuages noirs, chargés de pluie. Pendant qu'ils montaient dans les camions bâchés, les premières gouttes martelèrent le sol de terre ; en un instant les rues de Taza furent transformées en ruisseaux, une eau brune s'écoulait déjà entre les roues des lourds véhicules de l'armée. Un groupe d'Arabes courait le long des maisons de ciment, cherchant un abri contre les bourrasques humides. Un cavalier en burnous, penché sur le dos de sa mule, remontait l'avenue, en zigzaguant entre les flaques d'eau boueuses. Il croisa une charrette chargée de légumes, tirée par un âne, et qui roulait rapidement en direction du souk au centre de la localité, provoquant des jets d'eau sale contre les passants. Ces derniers tentaient de se protéger derrière le capuchon et les plis de leur djellaba.

Décidément, il n'avait pas imaginé le Maroc sous la pluie et le froid. Il ressentait une impression de profonde morosité ; ce temps d'hiver ne cadrerait pas avec l'image un peu idéalisée qu'il s'était faite du pays. Ce fut encore pire à quelques kilomètres avant Azrou. La forêt de cèdres multicentenaires disparaissait en partie derrière un voile de brouillard qui serpentait entre les branches dégoulinantes de pluie et secouées par un vent froid. Il fut impressionné par le profil hiératique des grands arbres, qui apportaient une note de solennité au paysage. Il y avait quelques plaques de neige dans le sous-bois, à l'entrée du village.

Le lieutenant Dubosc les attendait devant leur cantonnement, à la sortie d'Azrou. Rodriguez descendit du camion, en faisant aligner ses hommes devant son supérieur. Ensuite, il se tourna vers le lieutenant, un gars plutôt sympathique, avec une grosse moustache à la gauloise. Rodriguez fit une grimace, tout en se frottant les mains rougies par le froid :

« Sale temps ! J'ai l'impression d'être de retour en Savoie, dans les Bauges...

— Soyez le bienvenu. Ici c'est un temps normal en hiver ; on est en altitude. Comme le disait le maréchal Lyautey : « Le Maroc est un pays froid où le soleil est chaud ! ». Vous en ferez l'expérience. En attendant, venez vous réchauffer à l'intérieur ; j'ai reçu une bouteille de whisky, une bonne marque. Un cadeau du major... »

Rodriguez pensa qu'il n'avait pas beaucoup vu le soleil ces deux derniers jours. Il attendait le printemps avec impatience.

Pourtant, le lendemain matin, il devait avouer que le lieutenant Dubosc avait eu raison. Ce dernier vivait

d'ailleurs dans le pays depuis plusieurs années et connaissait bien l'Atlas et les régions du Sud ; il était ingénieur forestier et Samuel trouva que c'était une heureuse coïncidence. Le ciel était d'un bleu profond et le soleil, déjà chaud, caressait la cime des cèdres, immobiles dans l'air pur.

Après le déjeuner, la section, guidée par le lieutenant se dirigea vers un lieu d'exercice, au fond d'une petite vallée calcaire. Une partie de la compagnie était déjà sur place, et le capitaine était en grande conversation avec un chef de tribu berbère. Le gradé haussait le ton, avec une moue dédaigneuse sur le visage. Il fit un signe impérieux, et le chef berbère s'inclina en allant rejoindre un groupe de tentes noires, en lisière de forêt. Des femmes et quelques enfants étaient alignés devant les tentes, silencieux. Dubosc se pencha sur l'oreille de Rodriguez ; il chuchota :

« Le capitaine Lefèvre est maladroit. Il veut faire déguerpir ces nomades qui se sont installés sur le terrain d'exercice. Mais ces gens sont chez eux ! C'est la meilleure manière de provoquer la haine des tribus contre la France. Cet imbécile ne se rend pas compte qu'il prépare le terrain de la résistance contre nos troupes. »

Rodriguez connaissait ce genre de situation, il l'avait déjà vécue, en France occupée. Seulement à Bellecombe, ils étaient à la place du chef berbère, sous le joug des Allemands et de la Milice. Les rôles étaient inversés. Décidément, Gustin avait raison : on répétait toujours les mêmes erreurs ; seuls les acteurs changeaient...

Dans les semaines qui suivirent, il prit conscience du difficile problème des relations entre communautés. Ou plutôt de l'absence de tentative de communication de la part des Français avec le peuple berbère : la majorité des

colons et des militaires voulait ignorer tout simplement jusqu'à l'existence des indigènes. Certains s'étaient pourtant battus en Italie et dans les Ardennes, à côté des Français ! Gustin avait aussi noté ce mépris total des Européens envers les Nord-africains, en Algérie. C'était poser les bases d'une future guerre d'indépendance.

Au début du printemps, le bataillon du Moyen Atlas organisa une réception à l'hôtel de France, pour fêter le départ du major qui prenait sa retraite en Provence. Il y avait beaucoup de beau monde, et les femmes des militaires étaient présentes, en robes de soirée, dans le grand salon de l'hôtel, attendant avec impatience l'ouverture du bal qui devait clore la réception. Des cadres nord-africains participaient aussi à la cérémonie mais Rodriguez remarqua qu'ils étaient volontairement tenus à l'écart des discussions passionnées qui animaient les groupes d'officiers européens de l'état-major. Des civils en habits noirs représentaient l'administration de la Résidence. Quelques serviteurs berbères tournaient inlassablement autour de cette foule bourdonnante. Personne ne faisait attention à eux. Comme dans la vie courante, le Marocain n'existait pas aux yeux des colons. Ces gens étaient transparents, des quantités négligeables.

Le délégué de la Résidence fit un discours flatteur, en retraçant la vie exemplaire du major. Il fut très acclamé. Personne n'évoqua les massacres de civils et de partisans berbères dans le Nord du Rif, par les garnisons françaises et espagnoles, dans les années 30, sous l'autorité du major alors grand ami du maréchal Pétain. Il valait mieux éviter les fausses notes, et puis ce n'était pas le moment, ni le lieu.

Le major remercia chaleureusement l'assemblée, à la fin d'une longue tirade aux accents paternalistes. Il avait les larmes aux yeux. Rodriguez était écœuré. Il avait eu le temps de se faire une opinion quant à la sincérité de ce genre de discours. Il remarqua que les Marocains n'avaient pas applaudi. Il quitta l'hôtel avant le début de la soirée dansante.

Au mois de juin, de grandes manœuvres étaient prévues avec les Espagnols dans les collines marneuses et desséchées du Rif oriental. Les camions amenèrent la troupe à Mezguitem, un petit douar situé au sommet d'une crête de terre brune. Quelques eucalyptus poussiéreux étaient plantés entre les maisons indigènes en pisé. Rodriguez fut saisi par la beauté désertique du paysage alentour : jusqu'à l'horizon, pas trace de végétation. Des collines pelées, miroitaient sous le soleil implacable qui faisait vibrer l'air surchauffé. Dans ce décor dénudé, des ondes de chaleur montaient dans le ciel presque blanc ; le paysage ondulait, sous les yeux fatigués du jeune caporal.

Les hommes souffrirent terriblement pendant les dix jours que dura l'exercice. Les réserves d'eau étaient comptées ; cela faisait aussi partie de l'entraînement. Il y avait très peu d'habitants dans cette région déshéritée. Même les nomades évitaient ces collines maudites. Ils préféraient traverser la plaine du Guercif, plus au Sud, pour rejoindre la frontière avec l'Algérie.

Vers la fin du séjour, Rodriguez devisait, au coucher du soleil, avec le lieutenant Dubosc qui avait allumé un petit cigare parfumant l'air plus frais de cette soirée d'été. Entre deux volutes de fumée, il avait fait remarquer à son collègue :

« Tu vois j'aime ce pays qui me le rend bien. La vie dans le bled est simple et dure. Mais les paysages et les gens ne mentent pas : inutile de tricher, c'est le bled qui décide pour toi. Il t'accepte ou te rejette, bien que tu aies l'impression de rester maître de tes décisions. Ensuite, le pays rentre peu à peu dans tes veines, remonte au cerveau. Et là, c'est trop tard. Tu es pris par le décor, envoûté. C'est mon cas...et peut-être le tien ? »

Ils étaient sous les palmiers de l'oasis d'Aïn Zora. Des soldats chantaient derrière les murs du vieux bordj. Dans le calme du soir, ils entendirent aussi les premières notes gutturales de la prière du muezzin monter dans le ciel mauve, un chapelet de sanglots. Dubosc écrasa soigneusement l'extrémité de son cigare sur le sol sableux. Il reprit la parole en caressant sa moustache :

« Au fait, j'ai appris que Durieux, qui a quitté l'armée il y a quelques années, avait l'intention de vendre son exploitation dans le Haut Atlas central. Marcel n'a pas réussi à faire tourner sa scierie ; il n'est pas très bon en gestion commerciale et je le soupçonne d'être un peu paresseux. De plus, il n'a pas le contact avec la population locale : le caïd lui fait pas mal d'ennuis. Son prix est intéressant ; qu'en dis-tu ? Toi qui cherches à t'installer, c'est une occasion. Bien sûr, l'endroit est un peu perdu : il y a cinq heures de piste depuis le chef-lieu, le douar de Ouaouizaght ! »

Rodriguez avait acquiescé poliment. Il n'avait pas vraiment songé à son avenir : il n'était pas pressé et il y avait Louise ; elle se voyait plutôt une existence paisible quelque part en Savoie. Le jeune homme y repensa plus tard, nu sur son lit métallique, cherchant vainement le sommeil. Pourquoi pas après tout ? Il se sentait de force à reprendre cette exploitation. Mais il fallait un petit

capital. Il pourrait toujours emprunter : dans la colonie les jeunes gens entreprenants obtenaient des facilités de la part des banques ; ils étaient encouragés par la Résidence.

Les événements décidèrent pour lui. Il reçut une semaine plus tard un courrier de Bellecombe : Louise lui annonçait la mort du vieux Compas, son père. Il laissait un petit héritage, et le bistrot, qui marchait mieux depuis la libération. D'autre part, elle avait l'intention de le rejoindre au Maroc, pour quelques semaines à la fin du mois.

Rodriguez accueillit sa femme sur le quai de la petite gare de Taza. Louise était éprouvée par la chaleur et se plaignait d'une migraine persistante. Elle regardait autour d'elle, curieuse et un peu effrayée par l'animation de la ville arabe. À Azrou, le climat d'altitude, plus frais, lui fit du bien. Elle logeait à l'hôtel de France ; la gentillesse et la générosité naturelle du personnel indigène l'avaient conquise. Elle s'extasiait devant la douceur des paysages, et le mystère de la forêt de cèdres. Rodriguez en profita pour parler de Durieux et de la scierie, dans le Haut Atlas. Louise avait hésité, la décision était difficile à prendre. Ils allaient engager toute leur existence dans cette aventure incertaine ! Elle avait peur de cette vie qu'il faudrait partager avec la population berbère, un peuple qu'elle ne comprenait pas encore. On les disait insoumis, un peu voleurs, des montagnards durs avec les autres et avec eux-mêmes !

Rodriguez demanda un congé d'une semaine, il voulait visiter le site de la Cathédrale avant de s'engager. Ils rencontrèrent Durieux au café de Paris, à Beni Mellal : un petit homme rond, âgé et mal rasé, qui sentait l'alcool.

Il baisa la main de Louise, en la félicitant sur sa bonne mine. Rodriguez était un peu agacé par le comportement du bonhomme. Durieux voulait vendre au plus vite, il avait l'air déçu, parlait de sa malchance en affaires, du caractère difficile des indigènes.

« Ils sont paresseux, imprévisibles. Je n'ai plus l'âge et surtout les nerfs pour continuer l'exploitation. Mais vous êtes jeunes, et le site est magnifique : la forêt de pins... Il y a encore de l'argent à gagner... »

Le lendemain, au soir, ils étaient au pied de la Cathédrale, après des heures de piste éreintantes, passées dans une vieille Peugeot aux amortisseurs épuisés. Louise, le visage brun de poussière, des gouttelettes de sueur sur le front, regardait le monolithe, muette d'admiration. Rodriguez visitait le hangar des scies, à demi en ruine, d'un œil connaisseur. Il y avait du travail, mais l'endroit était enchanteur. Durieux avait raison : il y avait de l'argent à gagner. Le jeune homme contemplait la grande forêt de pins d'Alep qui tapissait les flancs de la vallée ; il plongea sa main dans l'eau froide de l'oued Ahançal. Louise, épuisée, lui souriait, une étincelle de bonheur dans ses yeux clairs. Les deux époux savaient maintenant que leur destin allait se jouer ici, dans cette vallée encore étrangère...

Troisième partie

*La justice est peinte un bandeau sur
les yeux, mais doit-elle
être muette ?*

Voltaire. *L'affaire Calas*.

Chapitre Un

L'hôpital de Marrakech était un immeuble triste de quatre étages, à la façade grise. Un jardin exotique bien entretenu faisait le tour du bâtiment et isolait un peu les malades du bruit de la grande avenue Ben Abdallah toute proche. Derrière sa fenêtre, Rodriguez pouvait suivre le va-et-vient des jardiniers et du personnel soignant, sur les allées couvertes de sable jaune. Il passait une partie de son temps à essayer de reconnaître les infirmières qui déambulaient pendant la pause, les pans de leur blouse blanche flottant au vent. Depuis l'étage supérieur, ce n'était pas très facile : elles se ressemblaient toutes, sous leur charmante coiffe immaculée, aux bords relevés. Il avait quand même rapidement repéré la silhouette d'Aïcha, reconnaissable à ses longs cheveux noirs, arrangés en une longue tresse serrée aux reflets bleutés et à sa démarche lente, pleine de noblesse. La jeune berbère s'était prise d'amitié pour lui dès le premier jour. Elle avait compris que Rodriguez était victime d'une grave dépression, suite à l'accident, et qu'il fallait soigner la tête en même temps que sa jambe.

Il était arrivé en mauvais état, ce jour de décembre, un peu avant Noël. Une ambulance militaire l'avait amené

depuis Beni Mellal, en roulant à vive allure sur la route détrempée. Le forestier était inconscient, sous l'effet de l'injection pratiquée par le médecin du bataillon, avant son départ. À Marrakech, le docteur Garnier de l'hôpital Avicenne, avait pris le blessé immédiatement en charge. Dès son réveil, le praticien s'était approché de la tête de Rodriguez ; ce dernier avait les traits crispés par la souffrance.

« Je pense pouvoir sauver votre jambe. Cette bonne nouvelle devrait vous aider à supporter vos douleurs. Bien sûr, vous ne marcherez plus comme avant. On va vous opérer au plus vite, nous avons de bons chirurgiens. Vous n'êtes pas transportable, il vaut mieux vous soigner au Maroc. On verra ensuite pour la rééducation... Il faudra peut-être vous rapatrier chez vous, en Savoie »

Après son opération, Rodriguez avait dû se préparer à une longue convalescence. Le médecin n'avait pas exclu des complications et il fallait que le forestier prenne son mal en patience. La jambe était sauvée, c'était bien le principal. Le chirurgien avait fait un travail d'orfèvre, en fixant les os brisés avec des plaques de métal, des vis et des boulons.

À son réveil, Aïcha était présente au chevet du blessé. La jeune femme le regardait avec beaucoup de douceur et de compassion. Il connaissait ce regard fait, à la fois, de résignation et de chaleur humaine ; il l'avait vu souvent dans les yeux des femmes de la vallée de l'oued Ahançal. Elles étaient fortes sous leur apparente faiblesse. Aïcha avait noté les marques de découragement sur le visage du forestier. Il avait les traits tirés et ne parlait pratiquement plus... se réfugiait dans l'isolement de sa souffrance. L'infirmière avait averti le médecin, qui avait parlé de

dépression postopératoire. Mais Aïcha, qui connaissait un peu l'histoire de Rodriguez, savait que le forestier payait, en quelque sorte, pour le lourd bilan de sa vie brisée : Louise disparue et maintenant l'incapacité de reprendre la tête de son exploitation avant longtemps. Il parlait de vendre, en montrant sa jambe inerte. Parfois, il tournait la tête sur son oreiller, les yeux fermés et les poings serrés.

Le docteur Garnier avait prescrit des antidépresseurs. Sous l'effet des médicaments, le forestier perdait le sens des réalités ; il passait ses journées à regarder le plafond et les mouvements du ventilateur qui ronronnait doucement au-dessus de sa tête : à Marrakech, les journées pouvaient être parfois chaudes, même en hiver. Rodriguez se détachait peu à peu de son entourage, dans une indifférence malsaine.

Deux semaines après l'opération, il eut une première visite du commissaire Janvier chargé de l'enquête sur l'accident de la scierie. Pour le commissaire il s'agissait bien d'un attentat, il confirmait les soupçons du contremaître et les premières constatations du sergent Clairvois. Rodriguez entendait les paroles de Janvier comme dans un rêve. Les mots avaient perdu de leur importance, il ne se sentait pas concerné par le sort des coupables : tout se diluait dans un présent rythmé par la vie morne et sans saveur de l'hôpital. Le commissaire marchait en long et en large dans la pièce éclairée par les rayons d'un soleil radieux. Il regardait le jardin et les allées éclatants de lumière, à travers la baie vitrée. À un moment, il se tourna vers le lit du convalescent ; sa voix avait pris un ton plus dur, il insistait sur les mots, comme pour chercher à persuader son interlocuteur peu attentif :

« Vous avez des ennemis, monsieur Rodriguez. Nous tenons une première piste sérieuse : un mouvement

indépendantiste dans la région du Tadla. Nous soupçonnons aussi fortement une personne parmi vos connaissances : le forestier Ben Kassem ; il a appartenu à l'aile radicale de l'Istiqlâl. La rumeur dit qu'il aurait même rencontré Ben Barka à Fès, lors d'un meeting organisé par les Jeunes Marocains. »

Il avait sursauté sur son lit. Accuser Omar lui semblait tout à fait ridicule. Le jeune forestier était son ami depuis plusieurs années, tout le monde le savait ; après le départ de Louise, Rodriguez s'était encore rapproché de la famille Ben Kassem. Fatima le considérait comme un frère, et les deux époux l'avaient toujours accueilli chaleureusement. Il est vrai que, parfois, il n'était pas en accord avec le point de vue du jeune marocain : en particulier sur l'avenir de la colonie ; mais leurs discussions avaient toujours été franches et amicales. Leurs échanges d'idées étaient quelquefois un peu mouvementés, mais ça faisait partie du jeu. Rodriguez le dit à Janvier, avec une certaine irritation dans la voix.

Pourtant le commissaire ne voulait pas en démordre. Il écouta le blessé d'une oreille distraite en se grattant la joue, l'air préoccupé.

« En effet, je sais que vous êtes plutôt en bons termes avec Ben Kassem. Mais ce n'est pas l'avis de tout le monde. Les ragots vont vite dans la colonie et ils ont la vie dure. Quoi qu'il en soit, nous continuons à interroger votre personnel. Je vous tiendrai au courant, bien évidemment... »

Le commissaire ramassa son chapeau, posé sur le guéridon, et fit un petit signe d'encouragement à Rodriguez avant de disparaître dans le couloir. Une odeur d'éther et de désinfectant pénétra dans la pièce. Le forestier ferma les yeux, épuisé. Il pensa à Omar et aux

belles journées passées ensemble, sous les pins, devant le chalet : Louise aimait beaucoup Fatima. Les deux femmes avaient le même tempérament un peu espiègle : elles riaient de tout, heureuses de vivre, insouciantes. Mais la lente érosion du temps, le climat et la routine du quotidien avaient miné le caractère de sa femme et la belle entente du début. La scierie avait eu raison de leur couple.

Quelques jours plus tard, Rodriguez reçut une visite surprise : Raymon Beaudin, des Travaux Publics, heurta à la porte, discrètement. Il avait toujours le même pas élastique, et paraissait aussi fébrile que d'habitude : il tournait autour du lit du forestier en laissant échapper des sons incohérents. Là, Rodriguez ne le reconnaissait plus ; il avait dû se passer quelque chose. Le personnage prenait habituellement un ton mesuré en face de son interlocuteur, pesant ses mots, et on le sentait sur ses gardes, de peur d'être pris quelque part en défaut. Il ne supportait pas la contradiction. Rodriguez en déduit que le directeur des TP avait dû subir un de ces revers de l'existence qui vous changent radicalement un homme.

Après dix minutes de monologue, Beaudin s'effondra sur la chaise métallique à côté du lit du blessé, le visage émacié, méconnaissable. Le forestier avait finalement compris que la femme du directeur avait quitté la colonie, avec ses deux garçons, pour retourner en France. Bernadette en avait assez d'être trompée par son mari avec toutes les jolies femmes de la Résidence. Elle avait eu le courage de rompre son union, fatiguée de cette constante humiliation. Rodriguez comprenait sa décision ; elle pourrait refaire sa vie en métropole.

Par contre, pour Beaudin, la fuite de sa femme était une catastrophe. Il était devenu la risée de toute la colonie. On connaissait sa vanité, son esprit étroit et pointilleux de fonctionnaire zélé, qui faisait passer les intérêts de l'État, et surtout les siens, avant ceux de ses collaborateurs. Pourtant il aimait encore sa femme et ses enfants. C'était un coup dur pour son orgueil de mâle. Dans un sens, le bonhomme n'avait eu que ce qu'il méritait. Il se souciait peu des autres, et maintenant il allait devoir affronter la pire épreuve qui attendait les gens de son espèce : la solitude.

Beaudin prit la main fiévreuse du malade dans la sienne, il fixait un point dans la pièce, le regard absent :

« Vous comprenez, Rodriguez, je ne peux pas me passer de Bernadette. Quand je me réveille, le matin, je la sens encore tout près de moi. Après quelques minutes, je réalise que la chambre est vide. Alors je monte chez les enfants : ils ont emporté tous les jouets ; il ne reste que les meubles. Le soir c'est encore pire. Après le travail au Ministère, je rentre dans cette maison déserte. C'est insupportable. J'ai pensé que vous comprendriez : vous avez vécu les mêmes événements avec votre femme. J'ai besoin de vos conseils. »

Finalement il ne parlait que de lui ; une habitude chez Beaudin : il ramenait tout à sa petite personne, s'écoutait parler. C'était désespérant. Il ne s'était même pas inquiété de l'état de santé du forestier !

Rodriguez murmura quand même quelques mots de réconfort ; mais il était fatigué et la tête lui tournait : il supportait mal les médicaments et la présence du personnage. Il exprima le désir d'être seul ; Beaudin lui faisait pitié maintenant et une certaine lassitude l'envahissait devant l'inutilité de cette conversation. Le

directeur des TP secoua la tête, comme s'il comprenait la situation. Il se leva et se dirigea vers la porte, à pas lents cette fois. Rodriguez remarqua son dos voûté ; ses cheveux noirs mal coiffés, avec quelques mèches grises, recouvraient sa nuque épaisse. L'homme avait vieilli ; il avait définitivement perdu de son esprit combatif. Il n'exploiterait plus les erreurs ou les faiblesses des autres à son profit, mais il avait peut-être gagné en humilité. Finalement son visiteur s'était montré sous son vrai jour : grotesque et pitoyable.

Dans la semaine, il reçut une seconde visite, agréable celle-là : son ami le capitaine Robert venait aux nouvelles, avec une bonne bouteille de vin de Bourgogne. Il dominait le lit de sa haute taille, un large sourire sur le visage, avec quand même un peu d'inquiétude dans ses yeux bleus :

« Le médecin m'a dit que tu t'en tirais bien. Tu pourras remarcher. On t'attend là-bas : Ali a pris les choses en main pendant ton absence ; la scierie tourne toujours ; presque tous les ouvriers sont à l'ouvrage. Dans les douars, on ne parle que de ton affaire ; tu sais que les indigènes t'aiment bien !

— Justement, je me fais du souci pour Omar. Je ne comprends pas les soupçons du commissaire. Ce garçon n'y est pour rien !

— Oui, probablement. Mais l'enquête piétine et Ben Kassem ferait un coupable idéal. On parle même de le révoquer, mais Lepage le défend : il connaît bien son subordonné et il a gardé confiance en lui.

— Tant mieux, Omar est une personne de qualité et le pays aura besoin de gens qui lui ressemblent. La convention d'indépendance n'est pas encore signée ?

— C'est une question de jours, maintenant. De mon côté, j'attends les ordres de la Résidence pour la suite. Le sultan est en train de constituer les nouvelles Forces Armées du futur royaume, avec l'aide du colonel Oufkir et du prince héritier Hassan. Edgar Faure est à Rabat ; il négocie encore les derniers points de détails du traité. »

Rodriguez savait que le capitaine Robert n'approuvait pas ce traité d'indépendance. Comme beaucoup de colons, il pensait que le pays serait rapidement livré au chaos. Les guerres intestines entre tribus reprendraient plus que jamais. À moins que Mohammed Ben Youssef n'y mette bon ordre : le peuple était très attaché à la monarchie et l'islam était un ciment solide qui pouvait assurer la paix civile. Mohammed V était très croyant et considéré comme un descendant du prophète. C'était une garantie de crédibilité pour le souverain. Mais le pouvoir très centralisé de Rabat se heurterait inévitablement aux aspirations sociales, progressistes, de l'aile dure de l'Istiqlâl.

En quittant son ami, Robert l'informa du retour d'Omar qui rentrait d'une mission de plusieurs semaines dans les oasis du Sud.

« Il viendra te trouver prochainement. J'ai aussi envoyé un petit mot à Bellecombe ; il faut quand même informer ta famille.

— Tu as bien fait, je voulais attendre un peu ; inutile de les affoler avec de mauvaises nouvelles. Je leur enverrai une lettre qui résumera toute l'histoire. »

Le traité d'indépendance fut signé le 2 mars 1956. Tout le pays était en liesse, et les couloirs de l'hôpital décorés comme pour une grande fête. Rodriguez était toujours couché, avec de la fièvre. Sa jambe le faisait

souffrir à nouveau, mais le docteur Garnier n'était pas trop inquiet. Le corps du forestier cherchait à s'adapter à une nouvelle situation, après le choc de l'accident. Et il prenait encore beaucoup de médicaments contre une possible infection.

Il faisait déjà chaud à Marrakech, surtout après le repas de midi, et Aïcha passait beaucoup de temps au chevet de Rodriguez ; elle épongeait son front avec un linge humide et lui parlait de sa famille, dans le bled, avec des paroles douces. Il s'endormait apaisé.

Il reçut une réponse à sa lettre trois semaines plus tard. Les nouvelles n'étaient pas bonnes à Bellecombe. Françoise avait fait une attaque cérébrale et ne reconnaissait plus personne. Jacques était toujours dans son sanatorium à Leysin ; son état de santé restait stationnaire. La tuberculose continuait à lui ronger le poumon gauche. Casimir était désespéré ; il ne pouvait plus assumer la direction de l'exploitation et il avait mis la scierie en vente. Rodriguez reposa la lettre sur la couverture de son lit, avec un geste de lassitude. Les événements de ces derniers mois étaient trop forts pour lui. Un sort aveugle et malfaisant s'acharnait sur sa vie, comme si le destin cherchait à lui faire payer une dette oubliée. Il frissonna, malgré la chaleur et attendit Aïcha avec impatience, les yeux rivés sur la porte fraîchement repeinte.

Le docteur Garnier venait volontiers bavarder avec son malade, entre deux consultations. C'était un petit homme sec, aux yeux pétillants de malice, qui voyait le monde de manière très optimiste. Rodriguez pensait que c'était indispensable pour une personne qui se dévouait aux soins des malades. Garnier n'était pas trop inquiet du

nouveau statut d'indépendance du Maroc. L'armée française continuait d'entretenir une dizaine de milliers d'hommes dans le pays, garantissant ainsi une certaine stabilité. Ensuite les Forces Armées Royales prendraient le relais.

Pour le personnel soignant français, il ne voyait pas vraiment de difficultés. Les médecins étrangers continueraient leur travail en attendant la relève. De plus, des projets de coopération étaient prévus, et des étudiants marocains étaient déjà en cours de formation dans les hôpitaux français.

« Il faut bien continuer à s'occuper des malades ; pour nous peu de choses vont changer, du moins pendant quelques années. Après, se posera le problème de l'entretien des infrastructures et celui du personnel. Je pense que les Marocains devront faire face à un nouveau défi : la corruption pourrait gangrener les institutions. C'est le lot de tous les systèmes autoritaires et le Maroc n'y échappera pas. Mais vous me connaissez : je suis optimiste et je pense que le pays entrera peu à peu dans la modernité, et trouvera le chemin de la justice sociale. »

Entre-temps, Rodriguez reçut la visite attendue de son ami Omar. Le jeune homme entra dans la chambre du malade après avoir heurté timidement à la porte entrouverte ; il était très ému :

« Mon pauvre Samuel, j'aurais voulu pouvoir te soutenir dans cette nouvelle épreuve. Le destin s'acharne sur toi, ce n'est pas croyable. On parle d'attentat, j'ai de la peine à l'admettre. Qui pourrait t'en vouloir ? Ils ont envoyé des inspecteurs dans le Sud, à Goulimine, pour m'interroger... Mais je n'y suis pour rien ! Ils disent que j'ai tout organisé avant mon départ pour le désert.

J'aurais payé des hommes de main pour saboter la chaîne. Ils n'ont aucune preuve. J'espère que tu n'imagines pas une seconde...

— Bien sûr que non. Mais il y a pas mal de groupes indépendantistes incontrôlés qui agissent dans l'ombre, depuis le retour du sultan. Et certains membres de la gauche marocaine veulent en finir avec la présence militaire française et les colons. Le Palais doit concéder une partie de ses pouvoirs à l'ancienne ALM encore bien active dans le Sud. L'avenir ne sera pas de tout repos.

— J'ai confiance. En attendant, ils me surveillent. Ils ont même questionné Fatima pendant une heure au poste de police. Janvier veut connaître toutes nos relations. Je n'aime pas ce type, il cherche un coupable à tout prix. Il court après une promotion, comme beaucoup de fonctionnaires français. Tiens, regarde Beaudin, ils sont pareils... »

Les jours suivants, les visites se succédèrent à un rythme accéléré. Comme si toutes ses connaissances s'étaient donné le mot ! Santini déboula dans la chambre du malade, en fin de matinée, le visage rouge, en agitant les bras de manière désordonnée. Son haleine sentait l'alcool : il avait dû s'arrêter dans un bar du centre-ville avant d'affronter les murs fermés de l'hôpital. Le Corse avait posé amicalement sa main sur l'épaule de Rodriguez ; il regardait la jambe inerte avec une moue d'indignation sur son visage mal rasé :

« Ils t'ont bien arrangé ! Il paraît que Janvier tient des suspects. Ils vont les faire avouer, c'est de la canaille. J'ai toujours dit qu'on ne pouvait pas faire confiance aux indigènes. Avec tes théories humanistes, tu vois où ça t'a mené ! Moi, je ne ferais pas tant de façons. Mais avec leur traité d'indépendance, on n'est plus chez nous !

— Ecoute, Gaston, tu sais bien qu'on n'a jamais été chez nous : ce pays ne nous appartient pas ; il nous a été prêté et nous le gérons au mieux, c'est tout. Ceux qui croient posséder leur terre se trompent. Ils sont en pleine illusion. Un jour, les tribus récupéreront leur patrimoine et on ne peut rien y faire. Sinon collaborer avec les Berbères pour entretenir ces richesses naturelles. À moins qu'une oligarchie marocaine ne s'empare des terrains et ne les travaille à son profit. Ce serait une nouvelle colonisation et je ne le souhaite pas ! »

Dans l'après-midi, il eut encore la visite de Luigi accompagné de Lepage, le forestier de la Résidence. Ce dernier était indigné des soupçons qui pesaient sur les épaules de Ben Kassem ; il avait une entière confiance en son jeune collaborateur. Luigi était plus nuancé, il parlait fort, tout en s'épongeant le front avec un grand mouchoir à carreaux :

« On ne sait jamais, ces jeunes cachent leur jeu. J'ai dû renvoyer un Arabe qui s'était inscrit au parti communiste. Clandestinement, tu imagines... ! On a retrouvé sa carte par hasard, dans les vestiaires de l'hôtel. Il connaissait aussi Omar, je les ai vus souvent ensemble. À ta place, je me méfierais... »

Qu'est-ce qu'ils avaient tous à vouloir prendre sa place ! Rodriguez, indigné, savait bien que son ami était innocent. Et puis personne ne pourrait jamais occuper sa place dans ce lit aux draps rugueux, qui sentaient la lessive, avec cette jambe morte qui refusait pour l'instant d'obéir à sa volonté. Il faillit se fâcher, mais renonça à faire une remarque, qu'il trouvait de toute façon inutile. Chacun fabriquait son voisin selon sa propre vision, et celle de Luigi était bien étriquée.

Le lendemain, il reçut la visite de l'Arabe de Marrakech qui voulait lui acheter la scierie. Rachid Alaoui était un petit homme maigre, à la peau claire, portant la calotte musulmane brodée, perchée au sommet de son crâne rasé. Il était vêtu d'une gandhoura bleue, légère, et semblait déjà souffrir des premières chaleurs. Après les salutations d'usage, il alla droit au but :

« Dans votre état, il vaudrait mieux rentrer en France. Ma proposition tient toujours, je suis même prêt à vous proposer une rallonge. Un autre accident pourrait vous être fatal... Songez-y ! »

Rodriguez souleva la tête, surpris. Il avait les tempes serrées par un début de migraine. Que voulait dire Alaoui... Était-ce une menace ou un conseil de prudence ?

Avant de quitter le malade, Alaoui insista encore un peu sur la situation précaire du forestier, dans le cadre de l'indépendance toute récente du pays : « Avec les nouveaux accords conclus à Rabat, on vous imposera de toute façon un associé marocain. Ce ne sera pas facile pour vous. Les Français ont pris l'habitude d'être les maîtres en Afrique du Nord. Mais le monde change, monsieur Rodriguez... »

Il n'avait pas tort, mais Rodriguez pensa que l'homme d'affaire remplacerait avantageusement les derniers colons. On changeait les exploiters, mais la misère du peuple resterait la même.

Il prit un cachet d'aspirine, la douleur irradiait maintenant dans la nuque. Il s'étendit bien calé au fond de son lit, et chercha le sommeil. Il entendait des bruits de conversation dans le couloir. Dehors, un véhicule bruyant remonta l'avenue Ben Abdallah. Finalement, il renonça au sommeil et pensa une fois de plus à Louise.

Comment aurait-elle réagi après l'attentat ? Elle n'était pas peureuse, malgré son caractère dissipé. Il la savait prête à affronter l'adversité. Elle serait restée à ses côtés, il en était sûr. La fuite avec le métis n'était qu'une manière de lui prouver qu'elle maîtrisait encore sa vie, qu'elle pouvait faire un autre choix dans l'existence. Personne n'avait pu lui imposer quoi que ce soit, et la scierie avait pesé trop lourd sur ses épaules. Elle n'aimait pas Paul Morand ; elle avait déjà dû le quitter, le métis n'avait aucune envergure.

Une infirmière entra, avec un pot de thé. Ce n'était pas Aïcha, mais une jeune française, originaire du Var, qui avait de beaux cheveux bruns, coupés courts. Elle ressemblait à Edith, si rapidement disparue dans les méandres de l'Histoire. Il repensait parfois à cette équipée lyonnaise, un peu folle, qui avait orienté sa vie vers un destin plein d'embûches. Sans la jeune fille, il aurait peut-être continué ses études, avec un bon poste à la clef dans une administration, aux Eaux et Forêts par exemple. Et surtout il aurait encore ses deux jambes intactes...

Décidément, on n'était pas maître de son destin et Louise avait tort. Elle devait se débattre quelque part en Europe, essayant de regagner une illusoire liberté. Mais la vie ne faisait pas de cadeaux et elle serait bien obligée de rentrer dans le rang, un jour ou l'autre. L'instinct de rébellion s'émoussait avec l'âge.

Une sonnerie annonça le repas du soir. Rodriguez aidé de son infirmière tenta de s'asseoir dans son lit. Il mangea de bon appétit et échangea quelques mots avec la jeune fille. Il se sentait bien maintenant. Il avait conscience d'écrire un nouveau chapitre de sa vie. Il maîtrisait peu à peu la douleur et il avait accepté le

handicap de sa jambe malade. Il savait qu'il marcherait à nouveau.

*

Il commença les séances de physiothérapie au début de l'été. Il faisait de rapides progrès grâce aux exercices en piscine, à l'hôtel Hilton ; la piscine était louée par l'hôpital quelques heures dans la semaine. Il se sentait revivre dans l'eau tiède et regardait avec surprise sa jambe qui s'agitait doucement dans l'eau transparente qui sentait le chlore. À l'hôpital, il se déplaçait dans une chaise roulante, ce qui lui permettait de longues promenades sur les allées sableuses. Aïcha poussait la chaise, en lui décrivant les plantes qui ornaient les plates-bandes, parfumant le grand jardin inondé de lumière. Elle lui cueillait des fleurs, qu'il regardait le soir avec bonheur sur son guéridon. La jeune femme faisait beaucoup pour hâter sa rééducation.

En automne, il commença à marcher, en s'aidant d'une béquille. Il regardait sa jambe malade qui reprenait vie, s'animant comme une partie de son corps qu'il redécouvrait, comme si elle lui était devenue étrangère. Il devrait s'habituer à faire fonctionner ce membre qui lui avait manqué si longtemps. Omar avait assisté aux premiers pas du convalescent. Il applaudissait à chaque progrès accompli par le forestier. Le docteur Garnier était satisfait de l'évolution de l'état de santé de son malade, tant sur le plan physique que psychologique. Rodriguez avait changé, son regard était plus dur. On lisait comme une froide détermination dans ses yeux noirs, et sur son

visage creusé par des mois de souffrance. Il mettrait le temps nécessaire, mais il allait démasquer ses mystérieux ennemis. Ils devraient encore compter avec lui.

L'année suivante, un jour de février, Garnier lui avait dit :

« Maintenant, vous êtes pratiquement autonome. Dans l'avenir, vous ne pourrez plus faire de grands déplacements avec votre béquille, bien entendu ; mais je pense que, si tout va bien, dans les prochains mois, vous pourrez rentrer à la scierie dès le retour du printemps. Vous sentirez encore des douleurs, plus ou moins régulières : c'est inévitable. Je vous ai prescrit de nouveaux analgésiques, prenez-les dès aujourd'hui. »

Le mois de mars fut marqué par de fortes pluies, parfois orageuses, qui tombèrent sur la palmeraie de Marrakech. Les palmiers balançaient leurs chevelures folles au gré des bourrasques et la terre rouge saignait entre les troncs gorgés d'eau. Rodriguez regardait les gouttes qui rayaient le ciel gris, et venaient éclater sur la vitre de sa fenêtre, déformant le paysage. Il attendait, il avait fait l'apprentissage de la patience à l'hôpital. Son heure viendrait et il ne ferait pas de quartier.

Les premières grandes chaleurs s'abattirent sur la ville au début du printemps, sans transition. Le vent d'est parcourait les avenues de la grande cité, brûlant les façades et le revêtement des rues encombrées d'automobiles et de charrettes. Omar était venu, à l'occasion d'un congé, pour ramener son ami dans la vallée où les habitants attendaient son retour avec impatience. Depuis quelques semaines, le nouveau gouvernement avait nommé un associé marocain, pendant l'absence de Rodriguez, pour reprendre en main

la scierie qui périssait. C'était un jeune homme timide, nommé El Kabous, qui avait eu un peu de peine à s'imposer auprès des ouvriers de l'exploitation. Ces derniers avaient travaillé bénévolement à la scierie, en attendant le retour de leur patron. Malgré leur dévouement, les résultats de l'entreprise n'étaient pas bons ; les commandes diminuaient depuis la déclaration d'indépendance.

El Kabous était dépassé par l'ampleur de la tâche. Il avait suivi une formation littéraire à l'Université de Rabat, et il était mal préparé à sa nouvelle fonction, qui lui avait été attribuée d'ailleurs sans discernement et un peu contre son gré. Comme beaucoup de Marocains issus des grandes écoles, il ne connaissait pas le bled, et se sentait étranger dans sa propre patrie. El Kabous était né dans le pays des Zaers, au sud de Meknès ; il était le fils d'une grande famille de nomades berbères qui s'était fixée à Fès depuis une génération. Il avait eu une enfance bourgeoise, marquée par la collaboration avec l'occupant français. Mais, à l'âge adulte, il militait avec le parti de l'indépendance, par réaction contre son père qui s'était enrichi pendant le protectorat. La France avait détourné à son avantage le pouvoir de certains caïds ; ces féodaux jouaient le jeu des autorités coloniales.

Rodriguez n'avait pas accepté la nouvelle de la venue d'El Kabous de gaîté de cœur. Il avait haussé les épaules, devant Santini qui lui avait annoncé, sur un ton colérique, l'arrivée du jeune marocain dans la vallée : « Je l'ai rencontré, un jeunot à peine sorti de ses cahiers d'étude ; il fallait s'y attendre ; moi, ils veulent m'imposer un type formé à l'École des Mines de Nancy. Je ne l'ai pas encore vu, je crois qu'il ne tient pas du tout à venir s'enterrer à Tazoult. Ils rêvent tous d'une vie de bureau

pépère, pas loin de la famille. Sa femme préfère les magasins de Rabat ou de Marrakech ; il paraît qu'elle passe ses vacances à Paris, elle fréquente les boutiques de luxe, le malheureux y laisse une grande partie de son salaire. Tu les vois à la mine... ! »

Rodriguez comprenait que le problème de la relève était difficile, voire insoluble à court terme, pratiquement dans tous les pays qui avaient accédé à l'indépendance au début de la deuxième moitié du XX^e siècle. Un nouveau défi à relever pour le tiers-monde, mais peu de responsables politiques en étaient conscients et le sujet restait encore tabou. Le travail sur le terrain, effectué jusque-là par les colons, était très mal considéré par les futurs cadres marocains. Le bled, c'était bon pour les fellahs et les travaux au grand air, comme tous les travaux manuels d'ailleurs, réservés à une caste inférieure. Rodriguez ne voyait pas d'avenir à une telle attitude ; il fallait que les Marocains se prennent en main, pas seulement derrière un bureau, le cul sur une chaise !

Omar conduisait la Jeep des Eaux et Forêts ; Lesage avait insisté : « Tu pourras ramener Rodriguez jusqu'à la Cathédrale, il sera content. Fougerolles a fait damer la piste la semaine passée, ils ont bouché pas mal de trous. Quand même, sois prudent ; conduis lentement, sa patte est encore fragile ! »

Rodriguez avait passé la nuit chez les Ben Kassem ; Fatima l'avait reçu avec beaucoup d'émotion. Le bébé avait grandi, il courait déjà sur la terrasse. Après le couscous, Rodriguez s'était endormi, serein, en regardant les étoiles...

Le lendemain, ils prenaient la piste. À Tilougguit les gens avaient arrêté la Jeep, à l'entrée du village. Des

femmes embrassaient les mains du forestier ; il reconnut plusieurs ouvriers dans le groupe enthousiaste qui poussait des cris de joie. En fin de journée, un véritable comité d'accueil attendait le véhicule au niveau du douar d'Imi n'Warg, avant le pont qui était toujours en place, malgré les fortes crues du printemps. Les Berbères, en costume de fête dansaient sur la piste, éclairée par les rayons rasants du soleil couchant. Le « you-you » des femmes remplissait le creux de la vallée, réveillant des échos innombrables sur la façade pourpre de la Cathédrale. Rodriguez sortit avec peine de la Jeep, arrêtée en contrebas du local des scies. Il ne voulait pas d'aide, c'était à lui maintenant de montrer qu'il était digne de la confiance que ses ouvriers mettaient encore en lui. Il marcha résolument en direction du chalet, en s'appuyant fermement sur la canne en métal qui ne le quittait plus. Ali l'attendait sur le perron, il applaudit à l'arrivée de son patron. Quelqu'un avait posé des fleurs contre la porte d'entrée ; un luxe : les fleurs étaient plutôt rares dans la vallée.

Après la fête, Rodriguez et le jeune Omar s'installèrent sur le perron, sous un ciel piqué d'étoiles. Les deux hommes n'avaient pas sommeil ; la jambe du forestier était douloureuse : il accusait la fatigue de cette longue journée passée sur la piste. Omar était en train de préparer l'ataï dans la petite cuisine. Il rejoignit son compagnon en remarquant :

« Ils ont fait du bon travail pendant ton absence. Mais El Kabous a de la peine à se faire respecter... Ici, les jeunes gens n'ont pas d'autorité, surtout en face des anciens. C'est la coutume, on n'y peut rien. Tu le verras demain, il est parti passer quelques jours dans sa famille, chez les Zaer Zaïane. Il est courageux, mais peu

efficace ; je pense qu'il ne tiendra pas longtemps à la Cathédrale ! »

Omar versa le thé dans les verres, en inclinant la théière bien au-dessus du plateau de cuivre. Il versa à nouveau le liquide encore trop clair dans le récipient qu'il agita quelques secondes. Il ajouta un gros morceau de sucre brut, puis remplit à nouveau les verres brûlants. Rodriguez regardait ces gestes familiers, qui sentaient bon le bled. Ici le temps s'était arrêté ; le forestier eut la bizarre impression qu'il avait toujours été là, en face de cette montagne qui dégageait une sorte de magnétisme. Omar reprit la parole :

« Je me suis renseigné : quelques jours avant l'attentat on a vu des personnes douteuses dans la vallée et à Beni. Ils n'appartiennent pas aux tribus de cette région de l'Atlas. Le capitaine Robert te le confirmera. Mais le commissaire ne veut rien entendre : il pense toujours à un acte d'origine politique. Tu devrais aussi mener ton enquête ; dans la vallée, les gens sont prêts à t'aider.

— Oui, cette fois ils ne m'auront plus. Je vais organiser des tours de garde sur le site. Maintenant que l'armée s'est retirée, c'est à moi de faire régner l'ordre. Je trouverai mes agresseurs, tôt ou tard ! »

Les troupes françaises avaient quitté la vallée après la déclaration d'indépendance. Un nouveau caïd, venu de la plaine, avait été nommé à Ouaouizaght et plusieurs sections de moghasnis tentaient de faire régner l'ordre le long de l'oued Ahançal. Mais les militaires n'étaient pas assez nombreux pour résoudre tous les conflits et surtout combattre une bande armée qui sévissait depuis plusieurs semaines, attaquant les douars isolés et les intérêts des anciens colons.

Le capitaine Robert était resté en poste à Ouaouizaght, il servait de conseiller personnel auprès du caïd ; le nouveau gouvernement avait encore besoin de l'aide de l'armée française pour structurer les Forces Armées Royales, ainsi que, dans le bled, de l'expérience des officiers aux affaires indigènes. Delauze avait été déplacé dans un bureau de la nouvelle administration marocaine à Beni Mellal. Sa présence en pays berbère n'était pas souhaitée, des bruits couraient sur sa manière un peu trop énergique de gérer les gens et les affaires.

Plusieurs compagnies françaises étaient restées basées dans la plaine du Tadla, prêtes à intervenir dans l'Atlas, aux côtés des FAR, en cas de troubles majeurs.

Le lendemain, le camion de la mine s'arrêta devant le hangar de la scierie, sur le coup de midi. Un soleil de plomb écrasait la piste chauffée à blanc ; un vent sec et cuisant descendait sur la vallée. Le camion dégageait une odeur de tôle surchauffée mélangée à celle de l'huile du moteur. Averti, Rodriguez descendit en direction de la piste, claudicant sur le terrain en pente. Son nouvel associé, El Kabous, sortait de la cabine du véhicule. C'était un jeune homme maigre, à la chevelure noire, bien fournie, avec un visage fin et pâle d'intellectuel. Il tendit une main un peu molle au forestier :

« J'espérais vous rencontrer, j'ai appris votre retour et surtout la nouvelle de votre guérison. J'en suis très heureux. Pendant votre absence, j'ai fait de mon mieux ; mais les conditions du marché sont de plus en plus dures. Les Français retirent leurs capitaux du pays, et les financiers européens ne veulent plus investir chez nous ! »

Omar les avait rejoints ; il avait entendu les derniers mots de la conversation. Il rajouta :

« Cette situation révèle bien la mentalité de beaucoup de colons et des hommes d'affaires. Le développement du pays à long terme ne les a jamais intéressés. Ils veulent simplement faire fortune et rapatrier leur capital en Europe. Un calcul égoïste, qui finalement ne profite à personne : les colons eux-mêmes sont victimes de cette mauvaise gestion. Maintenant ils ont tout perdu, et bien des familles doivent rentrer en France dans le besoin ; le mouvement se dessine aussi en Algérie. Ils ne sont pas tous comme Samuel, malheureusement... »

Le chauffeur sortit un sac en tissu grossier de la cabine ; El Kabous le prit, en remerciant de la tête. Il sortit des lettres et deux paquets ficelés qu'il tendit à Rodriguez :

« Je vous amène le courrier, avec de bonnes nouvelles, je l'espère. Il y a une lettre de France.

— C'est l'écriture de mon père. J'avais aussi commandé des livres à la librairie de Marrakech. Ici, on n'a pas trop de distractions, vous avez dû vous en rendre compte. »

Il prit le paquet de courrier qu'il serra précieusement contre sa poitrine. Ces feuilles de papier représentaient le dernier lien matériel avec l'Europe ; Bellecombe était si loin maintenant. Et puis il espérait toujours recevoir des nouvelles de Louise.

Dans la petite cuisine, qui sentait le café, il posa les lettres sur la table. L'une d'elle l'intrigua : l'enveloppe de papier brun était tachée et l'adresse mal orthographiée, écrite par une main malhabile. Il l'ouvrit : le texte était en arabe. Rodriguez tendit la lettre à Omar qui le regardait,

un peu étonné. Ce dernier traduisit, avec de la surprise dans la voix :

« Je n'y comprends rien, c'est du charabia. Mais ça ressemble quand même à une lettre de menace. Le type parle de destin et de vengeance. Il fait allusion à l'attentat et à ta jambe. Il promet encore des représailles si tu ne quittes pas la vallée. C'est la lettre d'un détraqué, mais il vaut mieux la prendre au sérieux. Parles-en à Janvier, il cherche toujours des indices. Évidemment, ce n'est pas signé ! »

Rodriguez n'avait pas peur ; il avait déjà reçu des courriers injurieux par le passé. La scierie faisait des jaloux. Mais les lettres étaient écrites en bon français d'habitude. Cette fois il se découvrait de nouveaux ennemis. Il haussa les épaules et fit un geste fataliste de la main :

« Au moins je suis averti ; les rondes autour des bâtiments ne seront pas inutiles !

— J'en dirai un mot au caïdat, à Ouaouizaght, ce soir. Ils t'enverront un moghasni ; il vaut mieux une garde armée, on ne sait jamais... »

À ce moment, on heurta à la porte de la cuisine. Ali était debout sur le seuil, les deux bras tendus :

« Alhamdo lilah, ela slamah ; mezyan bezzef » : c'est très bien maintenant, vous êtes enfin de retour. El Kabous, il ne connaît pas les gens d'ici. Eh !... comment veux-tu les faire travailler ! Il est trop jeune... »

Rodriguez embrassa le contremaître ; il avait cette impression, fréquente au contact généreux de la population, de retrouver un membre de sa famille, de retourner dans le giron paisible, rassurant, de son clan. C'est vrai que ces gens représentaient un peu son nouvel environnement humain, surtout qu'il ne fréquentait

d'habitude pas trop les colons européens : il les trouvait dans l'ensemble plutôt ennuyeux avec leurs problèmes domestiques. Ils étaient vite lassants. Depuis l'indépendance, ils se plaignaient en gémissant de leurs malheurs futurs, de la fin du protectorat. Ils se lamentaient : « De notre temps on aurait fait comme ci... ou comme ça... etc. » À l'hôpital, il les évitait. Ils parlaient d'aller se faire soigner en France, n'avaient plus confiance dans le personnel.

*

Pendant les mois qui suivirent, Rodriguez réapprit les gestes du quotidien de la vallée. Il avait pensé trouver facilement les vieux réflexes qui conditionnaient l'existence au pied de la Cathédrale. Mais il dut rapidement déchanter et reconnaître que sa jambe et les douleurs associées à son accident l'handicapaient terriblement. Il devait s'arrêter au milieu d'une besogne, remonter péniblement la pente de terre, en traînant la jambe, pour retrouver son lit. Les médicaments contre la douleur provoquaient aussi des nausées et des vertiges. La chaleur l'accablait, lui qui se vantait de supporter des températures extrêmes. Pourtant l'exploitation tournait quand même : mal, mais elle tournait !

Au début de l'année, il dut se rendre cependant à l'évidence : il lui fallait licencier du personnel. Il l'avait fait une seule fois, mais c'était un cas de force majeure : Ramirez, l'Espagnol de Tilougguit, qui décidément buvait trop. Il l'avait récupéré, traînant la misère dans les rues de Beni Mellal. C'était encore un réfugié républicain

qui avait choisi l'exil au Maroc, contraint par les événements. Rodriguez avait alors pensé à son ami José, mort là-haut en héros, aux Glières, dans la neige et le froid de cet hiver fatal de mars 44. Mais il ne pouvait pas faire confiance à Ramirez, qui de plus regardait Louise d'un peu trop près. Il était retourné dans son dénuement; il vivait avec une femme berbère, dans un douar de la plaine, entretenu par la famille de sa compagne.

Rodriguez avait donc renvoyé une dizaine d'ouvriers Aït Isha. Les hommes baissaient la tête, résignés, avant de quitter la Cathédrale. Il leur avait donné une petite avance, de quoi voir venir. Ils seraient de toute façon pris en charge par les gens de leur tribu : il n'y avait pas d'assurance chômage au Maroc...

En se couchant, ce même soir, il avait pris une décision. Il irait trouver sa banque à Marrakech, pour demander un crédit afin de relancer l'exploitation. Il avait besoin d'un nouveau matériel et il comptait acquérir des locaux à Beni Mellal. Santini lui avait depuis longtemps conseillé de s'agrandir et d'ouvrir un atelier de transformation et de finition, afin de contacter directement la clientèle. Les intermédiaires mangeaient une grosse partie des bénéfices, c'était bien connu.

Il profita d'un voyage du camion de la mine pour se rendre à Marrakech. Il avait mis un costume gris perle, celui des grandes occasions. Il le portait à son mariage et Louise était fière de son allure. Elle trouvait qu'il faisait citadin ; enfin, il était habillé convenablement !

L'immeuble de la banque de Paris et des Pays Bas était situé au centre ville, et donnait sur une avenue à grand trafic, bordée de jacarandas. Le vent de l'hiver

secouait les branches noires de pluie. Les beaux arbres, bleus au printemps, faisaient grise mine.

Un jeune fondé de pouvoir vint l'accueillir dans le grand hall recouvert de marbre. Le sol était glissant et les rares clients avançaient avec prudence. Le son de leurs voix résonnait comme dans une église. Le jeune homme se présenta : il s'appelait Plantier et voulut prendre le bras de Rodriguez, mais celui-ci refusa, en montrant sa canne.

Dans le bureau, au sol couvert de moquette, il faisait chaud et il régnait une atmosphère de bien-être et d'opulence, un peu trop lourde au goût du forestier. Il regrettait déjà la grande forêt de pins qui sentait bon la résine chaude. Il expliqua en quelques mots la raison de sa visite. Plantier écoutait attentivement ; il acquiesça plusieurs fois avec des hochements de tête entendus. Il paraissait approuver le discours un peu enflammé de Rodriguez qui défendait sa cause. Ce dernier se tut soudain, à court d'arguments. Plantier prit la parole à son tour, avec une voix douce, chaleureuse :

« Bien sûr, monsieur Rodriguez, nous sommes au courant de vos ennuis. La banque fera le maximum pour vous aider. Des hommes comme vous sont nécessaires dans cette nouvelle Afrique qui se dessine. Comment va votre jambe ? »

Le fondé de pouvoir avait insensiblement changé de ton, il s'apitoyait, avec des trémolos dans la voix, en désignant du doigt le membre malade du forestier. Il n'avait pas vraiment répondu à la demande de Rodriguez, qui attendait poliment, enfoncé dans son siège. Il remarqua que le jeune homme portait une cravate de fantaisie, avec un coucher de soleil peint sur un fond de mer déchaînée. Le jeune banquier reprit la parole :

« Vous comprendrez cependant que votre requête demande réflexion. Pour tout vous avouer, la politique de la banque de Paris a changé, depuis notre rachat par la famille de Siegenthaler. Nous nous orientons vers la gestion des grandes fortunes et encourageons les entreprises ayant une certaine envergure, comme la culture intensive des agrumes ou le tourisme à grande échelle, en accord avec des membres de la famille royale. De plus nous sommes dans l'incertitude : on parle maintenant de nationalisation ! L'aide aux petits colons, c'est du passé. Nous ne pouvons plus prendre de risques, la banque n'est pas un organisme charitable ! Et avec cette jambe... Vous n'offrez pas une garantie suffisante... »

Ça, Rodriguez l'avait compris ! Il regrettait maintenant le vieux Sauthier qui lui avait accordé un prêt quelques années auparavant, au début de son installation. La banque de Paris avait alors encore un rôle social, elle soutenait des projets individuels, n'hésitait pas à s'engager dans des aventures audacieuses. Il soupira : avec la nouvelle génération, l'aventure coloniale était terminée. L'argent appelait l'argent et tant pis pour ceux qui restaient, comme lui, au bord du chemin !

Il se leva, déçu. Il était inutile de continuer cette conversation. L'autre avait déjà classé son affaire, il le lisait dans ses yeux clairs. Plantier l'accompagna jusqu'à la porte de son bureau :

« Je ferai quand même suivre votre demande. Comptez sur moi... »

Dehors, une petite pluie glacée fouetta le visage de Rodriguez ; il pensa qu'il devait neiger dans la vallée ; la piste serait difficilement praticable. Il frappa le sol de sa

canne et se dirigea, en boitant, vers la station de taxi la plus proche. Il rejoignit son hôtel à l'heure du déjeuner.

Chapitre 2

L'année 1958 fut marquée par des événements sanglants au Maroc, qui donnèrent en partie raison à la vision plutôt pessimiste de Rodriguez sur l'avenir du pays. L'euphorie de l'indépendance passée, les luttes intestines pour le pouvoir reprirent de plus belle. Les troubles se déplaçaient maintenant au Sahara, où l'Armée de Libération Nationale était regroupée, harcelant les forces coloniales espagnoles et menaçant le pouvoir central à Rabat. Avec la bénédiction du Palais, déjà menacé l'année précédente par la rébellion des populations du Tafilalet, les armées espagnole et française montèrent l'opération « Ecouvillon » qui conduisit à la liquidation de la Résistance, pourtant soutenue par le FLN algérien et l'Egypte de Nasser. Les FAR, conduites par le prince héritier Hassan, auraient été aussi de la partie. Mais les nouvelles arrivaient avec difficultés dans les grandes villes du Nord, filtrées par le pouvoir en place, et il était difficile de démêler le vrai du faux.

Rodriguez avait de fréquents entretiens avec le capitaine Robert qui, bien que démobilisé, fonctionnait encore comme conseiller officieux auprès de l'armée

marocaine. Sa grande expérience lui avait gagné la confiance des autorités. Il avait le plus souvent des informations de première main et en faisait profiter son ami. Robert était rentré d'un voyage de plusieurs semaines dans le Sud.

Ce matin d'été, ils étaient assis devant le chalet ; la scie tournait au ralenti, et quelques ouvriers parmi les plus fidèles, s'étaient groupés à l'entrée du hangar. Ils ne montraient plus beaucoup de cœur à l'ouvrage, certains n'avaient pas été payés depuis plusieurs mois. Mais ils ne réclamaient pas, ils savaient que Rodriguez attendait des rentrées d'argent. Le forestier se tourna vers la silhouette de Robert, qui se détachait en contre-jour, devant le mur ocre de la montagne :

« Ils sont adorables, j'aimerais les garder tous. Mais je vais devoir bientôt mettre la clef sous le paillason. La banque refuse catégoriquement un nouveau prêt, j'ai reçu la confirmation hier matin. C'est la troisième fois que je les relance. Je vais devoir mettre en vente, à la fin de l'année au plus tard. Et encore, il faut que je puisse tenir jusque là ! Ces salauds me tiennent à la gorge ; j'ai des intérêts en retard et ils s'inquiètent de l'instabilité dans le bled. Ils veulent un investissement sûr.

— Évidemment, la guerre dans le Sud décourage les hommes d'affaire européens. On parle maintenant de nouveaux soulèvements dans le Rif et le Moyen Atlas. Le gouvernement s'appuie sur l'aile monarchiste de l'Istiqlâl, ça ne plait pas à tout le monde. La gauche syndicale va certainement se séparer du parti. Pour changer de sujet, j'ai appris qu'un enquêteur marocain avait été nommé à Beni ; il s'occupe de ton affaire. Il travaille pour la Sûreté Nationale. Janvier est finalement rentré en France. Tu as du nouveau de ton côté ?

— Non, pas encore ; d'ailleurs le commissaire Janvier voulait classer l'affaire, surtout qu'il ne fonctionnait plus que comme expert auprès de la Sûreté. Ils ont innocenté Omar, mais ça a été long. Ils n'ont aucune charge contre lui. J'attends maintenant des informations du côté de Marrakech. Le caïd du douar d'Amizmiz sait quelque chose, mais il tient à la discrétion. Ali enquête pour moi, il a de la famille là-bas... »

Il n'avait plus reçu de lettres de menace et la vie avait repris son cours, monotone. La scierie était sous surveillance constante et deux moghasnis armés de mousquetons avaient élu domicile dans le chalet, dans la chambre de Jacques, au-dessus de la tête de Rodriguez qui avait maintenant de la peine à s'endormir : les deux hommes entamaient des palabres sans fin à l'heure du coucher, en tamazight, à voix très haute. Ensuite, ils ronflaient jusqu'au petit matin.

Un jour d'automne, il se rendit au souk de Tilougguit. Après ses achats de légumes et de fruits, sur la place de terre qui sentait la viande fraîche et les épices, il décida de rendre visite à Mohammed Ibrahim l'instituteur. Sa femme, Malika, le reçut, avec un large sourire de bienvenue. Malika était une jeune femme intelligente qui avait suivi des études de théologie à l'Université de Marrakech. Elle était la fille d'un riche commerçant juif, converti à l'islam, qui possédait une grande boutique de meubles traditionnels et d'artisanat en médina. Son mari, Mohammed, avait des idées progressistes et respectait l'érudition de sa jeune femme. Rodriguez aimait passer quelques heures dans leur maison à la façade jaune, dont les fenêtres donnaient sur l'oued, en contrebas. Il écoutait Malika, qui parlait de tolérance et rêvait d'un monde plus

juste. C'est un langage qu'il comprenait et qui dépassait tous les clivages religieux ou nationalistes. La société était malade de ses superstitions et de ses peurs ; une maladie chronique qu'il fallait surveiller en permanence, et dont on devait maîtriser les effets dévastateurs. Malheureusement on ne guérissait pas de cette maladie-là !

Dans le salon, aux murs blanchis à la chaux, il faisait frais et une forte odeur de café saturait l'atmosphère. Malika apporta une deuxième tasse et s'installa derrière la table basse, en face du forestier, en resserrant le nœud du foulard qui cachait son épais chignon de cheveux noirs. Elle versa le liquide parfumé avec précaution.

« Je le prends sans sucre, je trouve qu'il a plus d'arôme. Alors, monsieur Rodriguez, comment vont les affaires ? Mohammed m'a dit que vous désiriez mettre la scierie en vente ?

— C'est exact, je me trouve dans une situation difficile. La banque refuse de me soutenir, je suis trop petit pour eux. Vois-tu, Malika, dans ce monde très imparfait l'argent ne circule que dans un cercle restreint de nantis. Et ça ne date pas d'hier ; déjà en Europe le libéralisme a ouvert la porte à tous les excès. Les pauvres restent pauvres ou, s'ils réussissent à obtenir une petite part du gâteau, ils servent d'alibi aux plus riches qui s'empressent de déclarer que tout le monde avait ses chances. Quant aux misérables, ils n'ont plus que les yeux pour pleurer. Heureusement ce n'est pas mon cas, je peux toujours reprendre la ferme du père à Bellecombe. Mais je suis devenu un étranger pour les gens là-bas ; je n'ai plus rien à y faire !

— Je comprends votre malaise. En fait vous vivez un drame collectif, depuis l'indépendance. Vous être en train

de perdre vos racines africaines, et tout cela à cause de la mauvaise conduite de colons peu scrupuleux et de financiers sans vergogne, qui ont alimenté la haine des mouvements nationalistes. Un vieux schéma, monsieur Rodriguez ! Vous en êtes aussi victime avec ces attentats à répétition ; ça vous a coûté une jambe... »

Il aimait bien Malika qui portait un regard lucide sur le monde. Ses yeux bordés de khôl brillaient, s'enflammant au fil des mots. Au cours de la conversation, elle secouait la tête, indignée, en fronçant les sourcils. Elle vivait ses convictions, mais gardait un esprit ouvert à la critique, prête à nuancer. Parfois, il croyait voir le visage de Gustin, plissé par l'effort de convaincre, cherchant les mots justes pour défendre ses idées non-conformistes, en face d'un auditoire incrédule.

Elle apporta quelques biscuits secs dans une soucoupe de verre, qu'elle posa devant Rodriguez :

« C'est ma mère qui les a faits, ils sont très bons. Je pense maintenant à cette situation, que vous vivez probablement comme un échec. Je crois que vous êtes victime non seulement d'un système qui ne fait pas de cadeaux, mais aussi de votre éducation judéo-chrétienne qui tend à vous culpabiliser, même inconsciemment... Dans les Évangiles, on n'aime pas les perdants.

— Que veux-tu dire ? Le père Lacroix ne serait pas content de t'entendre...

— Sûrement, mais il ferait mieux de relire la parabole des serviteurs, dans Matthieu 25... Je vous ennuie ? Bon, écoutez plutôt : « ...*On donnera à celui qui a et il sera dans l'abondance ; mais à celui qui n'a pas, on ôtera même ce qu'il a !* » Dans le fond, on ne prête qu'aux riches. C'est une lecture au premier degré, bien sûr, mais la société fonctionne sur la base de ce

genre de cliché. C'est une erreur évidente, mais les possédants l'ont répétée à toutes les époques, provoquant les grandes révolutions de l'Histoire. C'est un peu désespérant, mais on ne tire aucune leçon du passé. Et vous êtes la victime innocente de ce genre d'injustice. À quoi bon aider les petites entreprises, alors que les grandes rapportent tant d'argent ! C'est le raisonnement inconscient de votre banquier de Marrakech, certainement un protestant réformé d'ailleurs. Ils prennent, inconsciemment, les Évangiles au pied de la lettre. Quant au sens profond du texte, qui s'en soucie ? La lecture superficielle suffit à justifier tous les excès. C'est très arrangeant pour celui qui est du bon côté de la barrière. Ça lui donne une bonne conscience...

En conclusion, il faut savoir s'écarter des Écritures, qui ne reflètent que les us et coutumes d'une société, à un instant donné ! Elles cachent l'essentiel : l'ouverture de la pensée sur des chemins vierges. Mais c'est déjà le domaine de la philosophie, de la raison et de la sagesse pure ! »

La jeune femme se leva en lissant sa djellaba froissée, parsemée de miettes de biscuits. Ils entendirent soudain des pas provenant du vestibule. Malika tourna son regard en direction de la porte du salon :

« Je parle beaucoup ! Je crois que Mohammed est de retour. L'école se termine à 15 heures, c'est encore l'horaire d'été. » Puis, reprenant le fil de la conversation :

« Vous voyez que les études de théologie ont parfois du bon. Ces vieux textes conditionnent notre vie quotidienne ; on sous-estime leur importance, mais ils dictent nos comportements. On n'y échappe pas, nous en savons quelque chose dans le monde musulman, parfois un peu trop lié par les textes. Un retour à l'individu est

indispensable dans les deux cas. Les mouvements de masse n'apportent que misère et intolérance. Vous l'avez vécu en Europe dans un monde sans dieux, vidé de sa substance spirituelle. Attention de ne pas récidiver au nom d'une idéologie chrétienne, cette fois basée sur le mérite et l'apologie de la réussite. Ce sont de faux amis qui masquent les vrais moteurs du bonheur dans un monde livré à la spéculation et au profit : je pense au pouvoir de création de l'individu et à la recherche de la Justice. Une Justice qui ne serait pas aveugle, mais avec les deux pieds bien ancrés sur terre. Il faut d'abord épuiser le champ des possibles, avant de regarder plus haut ! »

Mohammed était entré dans la pièce, et écoutait depuis plusieurs minutes déjà. Il applaudit aux dernières paroles de sa femme.

« Voilà qui est parlé ! Qui dit que les femmes marocaines sont brimées dans leur vie quotidienne ! C'est Malika qui pense pour deux chez les Ibrahim. Mais les mots ça ne nourrit pas ! Heureusement qu'elle sait encore faire la cuisine, sinon il ne me resterait plus qu'à retourner chez ma mère. Tu restes avec nous Samuel ? Il y aura un tajine aux coings ce soir.

— Non, j'ai promis à Ali d'aller avec lui, rendre visite à sa famille à Tamga. Ils font la fête pour la circoncision du petit. On se reverra... »

*

Au cours de l'hiver, il eut la visite de plusieurs personnes intéressées par la vente de l'exploitation.

L'Arabe de Marrakech se présenta un des premiers, il savait que Rodriguez avait des difficultés avec sa banque, et il tenta de faire baisser le prix de vente. Il avait pris un ton arrogant, qui ne plaisait pas du tout au forestier. Ce dernier tint bon et il renvoya finalement Rachid Alaoui à ses affaires douteuses. L'autre s'était mis en colère ; il avait même pris un ton menaçant, mais Rodriguez n'en avait cure. Chez ce genre de personnage, les menaces n'étaient le plus souvent que des pétards mouillés.

La neige tardait à venir et la piste restait toujours praticable. La température était clémente et il faisait bon se promener sous les pins, seuls les hauts plateaux étaient frangés de blanc.

Un samedi, il prit le GMC pour se rendre à Beni Mellal. Il avait rendez-vous avec un acheteur à l'hôtel de Paris. Omar l'attendait aussi pour passer le week-end chez ses parents à El Ksiba.

Devant l'hôtel, une Mercedes neuve était stationnée ; la carrosserie, brillante comme un miroir, renvoyait des reflets agressifs. La voiture de l'acheteur, probablement. L'homme était seul à une table, l'allure soignée, en costume cravate. Il n'avait rien d'un entrepreneur, et encore moins d'un forestier. Il se leva pour saluer, la mine pincée. Pendant la conversation, Rodriguez apprit que l'autre venait au nom d'un grand consortium qui dépendait d'un membre de la famille royale. Il représentait aussi les intérêts de la banque de Paris et des Pays Bas. Rodriguez pensa que la boucle était bouclée : maintenant qu'il était presque en faillite, la banque tentait de récupérer son bien à bas prix. Un sentiment de révolte envahit son esprit ; il avait la mâchoire crispée : on pouvait tuer pour moins que ça. Il allait répondre, lorsqu'il aperçut Luigi qui entra par la grande porte

vitree, la mine sombre. L'Italien se dirigea vers lui. Il salua les deux hommes, avec son fort accent méridional, en prononçant quelques mots d'excuse :

« Tu ne connais pas la dernière ? Beaudin s'est suicidé, on a découvert son corps hier soir chez lui, dans une mare de sang ! Je l'ai appris par Jussieu qui devait renouveler son permis de résidence. On en parle dans tout Marrakech... ! »

Rodriguez avait oublié son acheteur. La nouvelle l'avait ébranlé. Il n'aimait pas le directeur des TP, mais la mort n'avait jamais rien résolu. Beaudin aurait pu racheter son attitude méprisante envers ses collaborateurs, il avait eu encore une chance après le départ de Bernadette. Maintenant, c'était fini, il ne pourrait plus rien prouver ; on garderait de lui le souvenir d'un être vaniteux et ambitieux. Un bien triste bilan. Le forestier était maintenant de mauvaise humeur. Comment pouvait-on être aussi bête : gâcher stupidement une vie, guidé par quelques principes rigides et dépassés qui remontaient à une éducation bourgeoise et conservatrice, celle d'une famille d'enseignants de province. Dans le fond, les gens comme Beaudin appartenaient déjà au passé, un résidu de la fin du XIX^e siècle, lorsqu'on croyait alors avoir tout compris, au nom de la science. Rien de pire que les certitudes : c'était le début de la servitude pour l'entourage. Des termes qui riment et qui annoncent un futur plein de malheurs, avec des larmes et des grincements de dents.

Quand-même, l'acte désespéré de Beaudin, par certains côtés, ne manquait pas de grandeur. Peut-être un dernier sursaut de lucidité ? Un acte d'impuissance face à

la solitude ? La reconnaissance d'une vie ratée ? Beaucoup de questions qui resteraient sans réponse.

Rodriguez, revenu à la réalité, regardait son interlocuteur, sans comprendre : son acheteur parlait fort maintenant, avec des plis de contrariété sur le visage :

« Vous ne répondez pas à notre proposition. Je dois rendre une réponse à mes clients dans les plus brefs délais. La banque n'attendra pas, ils vous font une faveur ! »

L'autre paraissait sûr de lui. Il s'était levé, en vissant son chapeau sur ses cheveux bien peignés, luisants de brillantine. Luigi avait disparu dans sa cuisine : on entendait un bruit de casseroles entrechoquées. Rodriguez était las de cet entretien ; il pensait à son rendez-vous avec Omar, au beau visage de Fatima, à son sourire. Il répondit, sans attacher trop d'importance à ses paroles, presque machinalement :

« Votre proposition ne m'intéresse pas. J'ai d'autres acheteurs, plus près des réalités du terrain et qui aiment ce pays et leurs habitants. Je leur fais confiance pour la suite. Dites-le à vos clients : ils auront de toute façon le dernier mot un jour ou l'autre ; avec de l'argent on achète même les âmes, vous devez en savoir quelque chose. La société des marchands a un bel avenir devant-elle ! »

C'était un peu une manière de gagner encore du temps, un prétexte qu'il se donnait pour retourner à la Cathédrale dans quelques jours, comme si rien ne s'était passé. Il voulait rester maître de son destin, encore une fois ; oublier l'évidence d'une faillite prochaine.

Le courtier, déçu, avait disparu sans rien dire, avalé par le grand soleil qui pénétrait dans la salle, à travers

l'encadrement de la porte ouverte sur la rue. Samuel appela Luigi :

« C'est l'heure de l'apéro : sers-moi un Pernod. On va trinquer à la santé de ce pauvre Beaudin qui n'aura plus mal aux dents. Quand même, il est venu me trouver à l'hôpital. Mais je crois que c'était plus pour me parler de ses problèmes existentiels que pour s'apitoyer sur ma jambe ! »

Dehors, il faisait presque aussi chaud qu'au printemps. Rodriguez monta derrière le volant du GMC, en tirant avec peine sur sa jambe malade. Il pouvait conduire, mais il avait parfois de la difficulté à actionner la pédale d'embrayage ; à cause de la raideur de sa jambe gauche, il faisait craquer les vitesses ; mais la boîte du tout-terrain était solide.

Omar le guettait depuis le bord de sa terrasse. Le jeune garde forestier héla Rodriguez, qui éteignait son moteur :

« Tu es en retard, on t'attendait pour griller les sardines. Un vrai temps d'été ! »

Fatima lui tendit la main ; elle était debout sur la dernière marche de l'escalier en ciment. Il l'embrassa, en la félicitant sur sa bonne mine. Le petit Krime courait sur la terrasse en poussant des cris aigus. Des assiettes de métal attendaient les convives. L'ombre offerte par la tonnelle de vigne vierge était douce, comme le regard de Fatima qui lui souriait. Il s'installa, le dos contre un coussin brodé, détendu.

En fin d'après-midi, Omar lui proposa une promenade en médina. Il devait acheter de la nourriture pour le lendemain et des herbes pour la tête de Fatima qui souffrait de migraines à répétition et d'insomnie. Le

soleil déclinant avançait des ombres allongées entre les murs des maisons aux façades jaunes de la ville. Devant la porte de la médina, une foule multicolore s'agitait. Un gardien en burnous de laine se proposa pour garder la camionnette.

La boutique de l'herboriste était sombre et étroite ; elle sentait les collines chaudes du bled. Le propriétaire, un barbu encore jeune, avec un fort embonpoint qui tendait sa gandhoura, les reçut chaleureusement :

« A salam aleikoum, mehraba bik ! » soyez les bienvenus. La paix sur toi, Omar...

— « Labès, bighir, Ahmed ! » La santé et la paix sur ta famille !

— « Abdulillah... »

Il faisait encore chaud dans l'échoppe de l'herboriste, et Rodriguez, fatigué par sa journée et une mauvaise nuit de sommeil, sentait une sorte d'agacement monter en lui. Probablement suite à cette discussion stérile avec le courtier à l'hôtel de Paris ; à la mort spectaculaire de Beaudin aussi, qui ne cadrerait pas vraiment avec le personnage.

Il ressentit à cet instant de violentes douleurs dans la jambe. L'herboriste avait quitté momentanément sa boutique pour aller chercher de la monnaie ; Omar lui avait donné un gros billet. Rodriguez parla alors de la proposition du consortium ; il s'énervait, ne trouvant pas ses mots, se massant la jambe gauche avec un rictus de souffrance. Un moment, il fit allusion à la famille royale, et à ceux qui allaient profiter de son travail, en rachetant la scierie pour une bouchée de pain. Il eut le tort de parler un peu trop librement du pays et de la légèreté de certains Marocains, ainsi que d'une certaine arrogance des jeunes aussi, depuis l'indépendance.

Omar, vexé élevait déjà le ton, avec de grands gestes des avant-bras. En face, dans la boutique du barbier, on les regardait curieusement, à travers la vitre sale. Des personnes s'arrêtaient dans la ruelle, en face de la devanture, des rides d'interrogation sur le visage. Rodriguez se sentit soudain un peu honteux et ridicule de s'être laissé prendre par la colère. Ces gens le connaissaient et son ami n'était pour rien dans la situation désastreuse où il se trouvait ; le Maroc non plus. Il s'excusa en quelques mots, pour calmer le jeu. À cet instant, il ne pouvait pas savoir que cette courte altercation aurait de graves conséquences pour l'avenir de son ami !

Il resta trois jours avec la famille Ben Kassem ; pendant son séjour à El Ksiba, il oublia un peu ses soucis : le retour en France, dans la ferme vide de Bellecombe où son père malade remuait le passé, en l'absence de Françoise qui n'était déjà plus de ce monde. La scierie qui ne fonctionnait plus qu'au ralenti, et qu'il finirait bien par vendre un jour. Alors il faudrait quitter la vallée, il n'aurait plus rien à faire dans ce pays. Par moments il avait le sentiment angoissant que le paysage et les gens lui devenaient presque hostiles, le rejetaient comme un étranger. Qui voudrait encore d'un infirme ? Mieux valait partir, quitter la scène...

Fin janvier, l'insurrection contre le pouvoir royal avait repris de plus belle dans le Rif, malgré le gouvernement de gauche d'Abdallah Ibrahim. La tribu des Beni Ouriaghel avait pris la tête de la « siba », le mouvement de dissidence. Une grande confusion régnait alors dans le royaume. Moulay Hassan et Abdallah Ibrahim entrèrent en libérateurs dans le port d'El Hoceima « libéré » après

le massacre de milliers de Rifains. Le spectre de la guerre civile planait à nouveau sur le pays. La situation économique était devenue catastrophique à la suite de la fuite des capitaux vers l'Europe. Et l'ordre colonial s'imposait encore dans les campagnes, les terres restant la propriété de quelques riches bourgeois marocains.

Rodriguez commentait ces événements tragiques avec le capitaine Robert, dans son petit appartement de Beni Mellal. Le vieux militaire était retourné à la vie civile, et il préparait son retour définitif en métropole. Il comptait s'installer dans la région de Marseille où il avait de la famille. Il louerait une petite maison dans l'arrière-pays : le climat rappelait un peu celui du Maroc. La transition ne serait pas trop pénible.

« Viens me rejoindre, quand tu auras vendu. Tu es encore jeune et tu trouveras sûrement un petit boulot, avec ton éducation... J'ai des relations dans l'administration, aux Eaux et Forêts. Ils cherchent des gens de qualité et d'expérience pour former des jeunes et les envoyer en Afrique du Nord. On parle beaucoup de coopération entre la France et le Maghreb, depuis l'indépendance du Maroc et de la Tunisie

— Oui, ça me plairait assez. Je n'ai pas vraiment l'intention de retourner dans le Nord. Mon frère pourrait reprendre l'exploitation du père, à condition qu'il guérisse. Quant à moi, je dois d'abord régler mes affaires dans la vallée. Je veux trouver un acheteur convenable. Lesage par exemple, mais il a aussi des problèmes d'argent...

— Pourquoi pas, en effet ! Mais n'attends pas trop, le pays est en plein bouleversement. »

*

Les beaux jours étaient arrivés, accompagnés d'un vent chaud qui avait fait rapidement fondre la neige des hauts plateaux. Une eau boueuse dévalait les torrents au pied des grandes falaises ruiniformes, qui montaient une garde éternelle sur la vallée de l'oued Ahançal. Des groupes d'oiseaux impatients se préparaient au grand voyage vers le nord, volant en rangs serrés au-dessus de la rivière.

Rodriguez était maintenant la plupart du temps seul à la scierie. Les moghasnis avaient retrouvé leur cantonnement à Ouaouizaght et il ne restait plus que trois ouvriers pour assurer seulement un minimum d'entretien autour des machines. Les commandes avaient chuté, et le forestier attendait avec résignation le moment où les scies s'arrêteraient définitivement de tourner. Il regardait maintenant le monde avec indifférence. Il n'avait toujours pas trouvé d'acheteur à des conditions convenables, et bientôt l'exploitation serait saisie. Mais ce qui avait été construit ici pendant toutes ces années lui resterait à jamais ; il l'emporterait dans ses souvenirs, avec lui, lors de son exil en France.

Un après-midi du mois de mai, il ressentit le besoin de retrouver la douceur du sous-bois dans la forêt de pins maintenant désertée par les ouvriers. Il était seul, et avait passé une très mauvaise nuit dans le chalet où il avait fait chaud jusqu'au petit matin. Le soir précédant il avait attendu la visite d'Ali, mais le contremaître n'était pas venu et Rodriguez en avait été très affecté : il ressentait cette absence comme une désertion.

Sur le sentier mal tracé il avançait péniblement, appuyé sur sa canne qui heurtait le sol dur avec un bruit sourd, irrégulier, au rythme de sa marche hésitante. À mi-pente, il dut s'asseoir sur le sol couvert d'aiguilles parfumées : en face, de l'autre côté de la vallée, la Cathédrale le dominait, écarlate et imposante sous les rayons du soleil qui déclinait lentement sur l'horizon. Après une dizaine de minutes, il reprit sa marche, en direction des premières maisons de Tamga, une centaine de mètres plus haut, encore invisibles derrière l'écran vert tendre de la futaie.

Il entendit soudain un bruit de pas suivi du craquement d'une branche morte, à sa gauche : quelqu'un d'autre marchait dans la forêt, mais les rayons solaires, diffusant en contre-jour entre les branches de pins, l'empêchaient de distinguer la présence des intrus. Il ne vit que des silhouettes noires sur le fond plus clair des ramures immobiles. Une des silhouettes se détacha du groupe, un objet à la main. Le coup de feu réveilla soudain de multiples échos dans la vallée. Il sentit une douleur violente à la gorge, comme si on lui traversait le cou avec un fer rouge. Il tomba à genou, devant le tronc d'un jeune pin, sa canne heurta le sol avec un bruit métallique.

L'autre en face était maintenant bien visible, il déroulait lentement le chèche qui lui cachait le visage, et ne laissait qu'un mince passage pour les yeux. La face à demi-découverte, il se mit à parler, d'abord lentement, puis de plus en plus rapidement ; sa voix était déformée par la colère. Des mots durs, en français, que Rodriguez ne comprenait cependant pas. Un voile rouge descendait devant ses yeux, masquant la lumière du jour. Quelqu'un

prononça des paroles en arabe cette fois, comme à regret, derrière l'homme au chèche.

Le meurtrier s'était encore rapproché du blessé, il montrait son visage qu'il avait presque collé contre celui du forestier. Ce dernier l'avait reconnu, il eut un sursaut de surprise, d'incompréhension totale. Il entendit des mots qui résonnaient bizarrement dans sa tête ; l'autre parlait de justice et de vengeance, l'heure avait sonné disait-il, et Rodriguez payait pour la faute commise. Il prononça un nom, en chuchotant à l'oreille du moribond.

Rodriguez avait maintenant les yeux grands ouverts, des rides d'incrédulité sillonnaient son visage livide. Avec sa main droite, il comprimait la blessure mortelle : une flaque brune colorait le sol et sa chemise était maculée de sang, jusqu'à la ceinture. Il entendit des pas s'éloigner. Lentement, il se coucha sur le côté ; il voyait la Cathédrale en face de lui, qui s'élevait majestueuse et inconnue, entre la pointe des arbres. La montagne avait perdu sa couleur, elle s'enfonçait peu à peu dans les ténèbres. Il perdit conscience pendant quelques secondes, puis rouvrit les yeux. Il revoyait le visage familier de son assassin, mais il ne pouvait pas le haïr. Cet homme faisait partie de ceux qui pensent que la souffrance pouvait se racheter par une autre souffrance. Aux portes de la mort, le forestier trouva une sorte de paix, comme si le passé était enfin exorcisé.

La Cathédrale avait presque disparu derrière un rideau de brume. Il relâcha la pression sur son cou et un flot de sang s'écoula le long de sa poitrine. Il sentit sous sa main l'écorce rugueuse d'une branche de pin. Dans un effort surhumain, il se dressa et se mit à gratter le sol argileux, fébrilement, gravant des signes ; puis il s'affaissa d'un coup. Son corps roula à nouveau sur le côté, recouvrant

la tache de sang qui s'élargissait, absorbée lentement par la terre sèche.

La nuit était tombée, d'un coup, et le ciel s'était rempli d'étoiles. La lune montait lentement dans le ciel. L'ombre indifférente de la Cathédrale planait sur le hangar de la scierie. Ali était arrivé en fin de journée, il avait encore bu le thé de menthe avec des gens du douar, avant de rejoindre le chalet du forestier ; il voulait s'excuser auprès de lui pour le rendez-vous manqué de la nuit précédente. Il avait été retenu, le petit avait fait une poussée de fièvre. Maintenant, Ali appelait son patron ; il avait déjà parcouru, d'un pas nerveux, les chambres du chalet et s'étonnait de son absence. Quelque chose ne jouait pas : d'habitude Rodriguez se couchait tôt, il lisait dans son lit, un verre de vin à portée de la main. Il n'était sûrement pas parti faire une promenade en pleine nuit, avec sa jambe malade. Le contremaître eut soudain la sensation d'un drame. Il frissonna, une boule d'angoisse lui comprimait le thorax ; il avait la gorge sèche. En face de lui, la façade blême de la Cathédrale sortait de l'obscurité, éclairée par la pleine lune.

Ils découvrirent le corps du forestier, un peu avant minuit. Ali avait demandé de l'aide au douar d'Imi n'Warg. Les fellahs avaient tous répondu présent, ils s'étaient dispersés le long des rives de l'oued, fouillant le massif de lauriers à la lumière des lampes de poche ; certains avaient même allumé des torches rudimentaires, enduites de poix. Le contremaître, accompagné de deux paysans en djellaba, était monté dans la pinède pour alerter les gens de Tamga. Ils étaient tombés sur le corps du forestier, éclairé par les pâles rayons du disque lunaire

qui éclairait la scène entre les ramures décharnées et immobiles des résineux.

Ils transportèrent le corps de la victime dans son chalet, sur le grand lit qui n'était pas défait. Un attroupement s'était formé, des femmes se lamentaient en levant les bras au ciel. Malgré l'heure tardive, Ali décida d'avertir le poste de Tilougguit. Il emprunta le vieux GMC de Rodriguez qui attendait sagement, dans l'ombre, devant le chalet. Les deux moghasnis en place à Tilougguit pourraient avertir le caïd par radio.

L'aube se levait sur le grand village berbère. Le ciel teinté de violet annonçait une journée de deuil. Ali avait traversé le douar en actionnant le klaxon du véhicule qui résonnait lugubrement dans l'air vif du matin. La nouvelle du meurtre faisait déjà le tour des maisons, et les villageois étaient sortis dans les ruelles de terre, commentant l'événement avec force gestes. Un des moghasnis avait parlé par radio avec le caïdat de Ouauizaght. Il s'adressa en tamazight à Ali qui attendait anxieux, debout dans l'encadrement de la porte du poste :

« Smouqqel, chouf », j'ai fait le plus vite possible. Ils dorment encore là-bas, mais la sentinelle va avertir le caïd. Ils vont établir un barrage sur la piste et envoyer une patrouille dans les collines, autour du douar. Il faut faire vite, « fissa » ! Les meurtriers sont peut-être encore dans la vallée.

— « Ouagha », de mon côté, je retourne à la scierie. Il faut qu'on avertisse les gens de Tazoult, leur radio est en panne et m'sieur Santini est en déplacement à Casa. Je vais interroger les ouvriers de la mine : ils ont peut-être vu quelque chose. En attendant le commissaire, je pousserai jusqu'à Zahouiat Ahançal : le « makkadem »

est un ami, il connaît les familles jusqu'aux Bou Guemès.

Dès la mi-journée, toute la vallée était au courant du meurtre. Le bruit de l'agression mortelle s'était aussi répandu au pied de l'Atlas, dans les villes et les villages. À Beni Mellal, c'était la consternation, et les commentaires allaient bon train dans la petite communauté européenne. L'hôtel de Paris était bondé, une forte odeur d'anis et de bière flottait dans l'atmosphère étouffante, saturée par la fumée du tabac brun. Luigi passait d'une table à l'autre, en répétant toujours le même discours, avec obstination :

« Je l'ai averti, Rodriguez. Il était trop bon avec les indigènes. Chacun à sa place. On ne peut pas leur faire confiance, et c'est pire depuis l'indépendance : plus personne ne nous protège. Regardez Jussieu, ils ont attaqué son poids lourd, en pleine nuit, sur la route de Marrakech. Le Palais ne contrôle plus rien. Jussieu s'en est tiré de justesse, il va arriver pour l'apéro, demandez-lui ! Moi, j'ai compris : je rentre en Italie. »

Quelqu'un dans la salle avait remarqué :

« Le caïd est impuissant ; de notre temps, on aurait envoyé l'armée nettoyer ce nid de terroristes. On sait bien qu'ils ont l'appui des populations locales, ils sont tous de mèche ! Il faut écraser la rébellion, comme dans le Sud. C'est un coup des communistes et du FLN : l'exemple de l'Algérie est contagieux : ils veulent liquider la présence coloniale dans toute l'Afrique du Nord. Maintenant, je pense à ma femme et à mes enfants : on n'a plus rien à faire dans ce pays ! »

Il y eut quelques applaudissements. Luigi offrit une tournée générale. Chacun y allait de sa proposition, mais

tous reconnaissaient qu'ils étaient mieux protégés au temps de la colonie. Le nouveau Maroc courait à sa perte et à l'anarchie, et toutes les entreprises allaient être nationalisées. Beaucoup avaient prédit le déclin du pays après l'indépendance et les événements semblaient leur donner raison. Seulement les responsables étaient aussi en Europe, assis dans des bureaux douillets, contemplant une carte de l'Afrique accrochée au mur. Ceux là dirigeaient le monde au nom d'un profit immédiat, faisaient ou défaisaient les gouvernements, indifférents aux souffrances et aux aspirations légitimes des peuples à la liberté. Avec l'appui des grandes familles féodales, ils traçaient les nouvelles frontières du Maroc moderne, sur le terrain, mais aussi entre les nantis et ce peuple misérable qui avait perdu ses marques. Ce nouveau Maroc ressemblait beaucoup à l'ancien. Rodriguez avait peut-être payé ce marchandage de sa vie.

Omar apprit la nouvelle en fin de journée, par la rumeur publique. Il était en congé, chez lui pour quelques jours. Il ne voulait pas y croire, et demanda confirmation par téléphone à Lepage, qui était déjà au courant. Le jeune forestier était catastrophé, il perdait son meilleur ami, un homme d'honneur, dont la société avait encore bien besoin ! La tristesse du jeune homme était immense, il ne mangea pas de la journée ; il avait le regard fixé sur les toits de la ville, accoudé au mur de ciment de la terrasse, questionnant le ciel, le poing levé. Fatima était venue plusieurs fois pour le consoler, elle lui parlait doucement, évoquant les moments de bonheur qu'ils avaient passés ensemble sur cette même terrasse, à refaire le monde, la tête dans les étoiles. Dans la soirée, il eut la visite de Lepage qui apportait des détails. Le garde

forestier travaillait maintenant pour le nouveau Ministère des Eaux et Forêts dirigé par un jeune ingénieur marocain. Lepage, à l'instar de beaucoup de militaires des services spéciaux français, fonctionnait maintenant en tant que conseiller technique de l'administration. Mais il n'était plus armé.

Lepage s'assit à l'ombre, sous la tonnelle. Il enleva sa casquette et passa une main moite dans ses cheveux roux, plaqués sur les tempes par la sueur. Il fit une grimace qui en disait long :

« Sale affaire, ce soir tout le pays est en ébullition. Les Marocains veulent aller vite, ils ont nommé le commissaire Salim Boukhari pour diriger l'enquête. C'est un dur, il ira jusqu'au bout. En outre, l'Ambassade de France réclame un émissaire de Paris, pour superviser le bon déroulement de l'enquête. On n'est pas loin de l'incident diplomatique.

— Je ne peux pas croire que ce crime soit le fait des indépendantistes. Ils sont contre la présence des troupes françaises dans le pays, mais ils ne s'attaqueraient pas à une personne handicapée. Je ne vois pas le rapport. Surtout que Samuel a toujours défendu les gens du bled contre les abus de l'occupant ! Il était très atypique de ce point de vue.

— D'accord, mais Boukhari fait la chasse aux extrémistes de la gauche UNFP. C'est un proche du Palais et à ta place, je me méfierais ; par le passé ils ont déjà voulu te faire porter le chapeau ! »

En fin de semaine, l'émissaire de Paris débarquait à l'aéroport de Marrakech : c'était l'ex-commissaire Janvier, à la retraite, envoyé en mission spéciale. Sa connaissance du pays et des habitants de la région de

Beni Mellal et du Tadla en faisait l'enquêteur idéal. Omar apprit la nouvelle avec consternation. Il avait la désagréable impression que Janvier venait régler un vieux compte avec lui. Il ne croyait pas à l'objectivité du commissaire, qui ne le portait pas dans son cœur.

*

En France, l'événement avait défrayé la chronique. Il avait eu un effet dévastateur sur une partie de l'opinion publique plutôt favorable à l'indépendance des anciennes colonies. Le meurtre d'un colon handicapé, connu pour ses idées humanistes était perçu comme un vrai scandale, et les partisans marocains décrits comme des sauvages par les partis extrémistes. Ce meurtre apparemment gratuit était finalement exploité à des fins politiques, par certains médias.

Quelques jours après l'assassinat de Rodriguez, le capitaine Robert était attablé sur une terrasse du vieux port à Marseille. Il ne connaissait encore rien des événements, et jouissait paisiblement de sa retraite au soleil du Midi. Des bateaux de pêche quittaient lentement le quai encombré de filets ; ils étaient entourés de mouettes qui lançaient des cris stridents en planant dans l'air pur du matin. Une odeur de vase montait des enrochements noirs, battus par les vagues, recouverts d'algues et de coquillages. Le vent d'est s'était levé, apportant des effluves marines qui invitaient à une croisière au grand large.

Le vieux soldat contemplait sa tasse, comme un objet curieux ; son esprit vagabondait. Il se voyait encore de

l'autre côté de la Méditerranée, dans les collines sèches d'Afrique. Il avait laissé une partie de son passé là-bas, dans cette deuxième patrie. En France, il était chez lui, mais il avait de la peine à raccrocher avec cette société qui oubliait souvent l'essentiel en se réfugiant dans une fausse sécurité : les gens étaient désormais soumis à la consommation, à la recherche d'un confort qui les écartaient du sens profond de l'existence : le dépassement de soi et l'apprentissage de l'étonnement. Des multinationales créaient le besoin et les gens suivaient, sans se poser de questions ; triste avenir !

Un appel du patron, venu du fond du bar à peine éclairé, l'obligea à lever la tête, interrompant sa rêverie :

« Viens voir, Serge, il y a un article qui te concerne dans le journal. Ça c'est passé dans ta région : ils ont assassiné un colon français, un brave type apparemment. Il y a quand-même des salauds !

— J'arrive, mais mon café va refroidir ! »

La photo de Rodriguez, en première page, debout devant le hangar des scies, lui sauta aux yeux : il ressentit un choc violent dans la poitrine. L'article donnait quelques détails sur la découverte du corps dans la pinède et sur la blessure mortelle au cou qui avait provoqué la mort. La balle était ressortie après avoir sectionné une des carotides, et il n'était pas possible d'identifier l'arme du crime. Un pistolet probablement. Quant aux agresseurs, ils couraient toujours, mais certains témoignages permettaient de penser qu'un groupe d'Arabes inconnus dans la vallée était à l'origine du meurtre. Des charbonniers, probablement, ou bien des braconniers pris en flagrant délit. Mais le commissaire Boukhari, chargé de l'enquête, privilégiait d'ores et déjà la piste politique : il soupçonnait un groupe d'activistes

appartenant à la gauche radicale, qui sévissait dans la plaine du Tadla. Un suspect était d'ailleurs entendu à la Sûreté nationale.

Robert était remonté dans sa 4CV, la tête vide : il n'avait pas encore réalisé l'étendue du drame. La mort de Rodriguez était une perte irréparable : grâce à lui, une paix relative avait régné pendant des années dans la vallée. Maintenant les haines entre communautés allaient resurgir. Plus personne ne pourrait rompre la spirale de la violence lancée contre les anciens occupants mais aussi entre les Marocains eux-mêmes.

De retour dans sa maison, Robert réfléchit longuement : à travers la vitre de la fenêtre du salon il regardait le champ de lavande qui ondulait sous les bourrasques du vent froid, amenant son lot de nuages gris. Le ciel participait aussi à cet événement funeste. En fin de journée, il avait pris sa décision : il retournerait là-bas ; il devait faire quelque chose pour démasquer les criminels. Rodriguez méritait qu'on lui rende justice. Robert n'avait pas confiance dans les enquêteurs officiels qui ne connaissaient pas la mentalité des gens du Haut Atlas.

Une semaine plus tard, le *Constellation* se posait avec deux heures de retard sur la piste de l'aéroport de Marrakech. Dehors, devant la baie vitrée du hall d'accueil, il fut surpris par une bouffée d'air étouffant qui lui brûla le visage. Le chergui soufflait depuis plusieurs jours déjà et une poussière jaune recouvrait les cultures. Il prit un grand taxi qui l'emmena, après une heure et demi de route, devant l'hôtel de Paris, à Beni Mellal. La fraîcheur relative de la grande salle du bas le surprit

agréablement. Quelques rares clients causaient à voix basse. Pietro Luigi sortit brusquement de sa petite cuisine, à l'entrée du capitaine Robert. Il y avait de la surprise sur son visage en sueur :

« Vous êtes de retour ? On nous a dit que vous aviez acheté une maison en Provence. Vous auriez mieux fait de rester en France, ici les choses tournent mal, surtout depuis que Janvier mène l'enquête. Mais vous êtes sûrement déjà au courant... ?

— Oui, mais je viens d'arriver et je ne connais pas les derniers développements de l'affaire.

— Les choses vont mal pour Sidi Ben Kassem, le garde forestier. Il paraît que Janvier a produit des preuves contre lui. Il a été incarcéré à Marrakech, à l'isolement. Remarquez que ça ne m'étonne pas trop. Ben Kassem a toujours été soupçonné d'appartenir à un groupe extrémiste. Les jeunes, aujourd'hui...

— C'est impensable, Omar était l'ami intime de Rodriguez. Ils partageaient tout, et Samuel passait souvent des vacances avec les Ben Kassem.

— Faut croire qu'il cachait bien son jeu ! »

Le capitaine Robert était atterré devant une telle nouvelle qui lui paraissait totalement absurde. Le commissaire Janvier devait être aveuglé par sa manière très personnelle de mener l'enquête : il lui fallait un coupable le plus rapidement possible. Il est vrai que la poussée médiatique, à la suite de ce meurtre, devait être très forte. Au risque de déboucher sur une erreur judiciaire ! Il décida d'en avoir le cœur net.

Il se rendit le lendemain matin dans les locaux de la Sûreté, où Janvier avait établi son quartier général. Le commissaire le reçut avec amabilité ; Robert était

considéré par tous comme un grand soldat et un homme de cœur.

« Asseyez-vous, capitaine, soyez le bienvenu. Que puis-je pour vous ? »

Robert expliqua son point de vue en deux mots : il voulait témoigner de l'innocence du jeune Omar.

« Vous n'avez pas de preuves contre lui ; à moins de les fabriquer... ? »

Janvier ne se vexa pas. Un léger sourire se dessinait sur son visage un peu buté. Il sortit une grande enveloppe brune d'un tiroir du bureau, et étala le contenu devant lui : des photos assez ternes, qui représentaient une surface terreuse, un sol forestier, avec quelques brindilles tombées d'un arbre. La terre était grattée par endroits et recouverte de taches foncées.

« Aucune preuve ? C'est vous qui le dites. Regardez plutôt !

— On dirait des lettres dessinées sur le sol ; et ces taches noires ?

— Exactement ! J'ai pris la peine d'emmener un photographe avec moi, pour avoir un souvenir des lieux du drame. Ça m'a plutôt bien réussi : avant de mourir, Rodriguez a désigné son meurtrier par des initiales, creusées dans le sol. Voyez : OSB ! Bon, la dernière lettre pourrait aussi être un E ; ensuite, on aurait peut-être le début d'un K. Le forestier n'a pas eu le temps d'écrire un nom complet, seulement des initiales ! Les taches de sang, en foncé, recouvrent une partie des lettres. Donc, elles n'ont pas pu être écrites ultérieurement pour faire accuser Omar. C'est bien lui le coupable, il n'y a pas de doute.

— D'accord, mais vous reconnaissez vous-même que l'initiale du nom de famille n'est pas sûre. Il y a quand même un doute !

— Pas pour nous : Boukhari partage mon point de vue. En France nous avons déjà connu une affaire analogue : la victime avait écrit le prénom de son meurtrier en lettres de sang sur le mur de sa cave. Rodriguez a fait pareil. N'importe quel jury un peu sensé enverrait Omar à la guillotine avec une telle preuve ! »

L'entretien était terminé. Robert sortit du bâtiment la tête basse. Effectivement, tout accablait le jeune forestier. Avant de sortir de la pièce, Janvier lui avait encore dit : « De plus on a des témoins qui ont assisté à une querelle entre les deux hommes, quelque temps auparavant, dans la boutique d'un apothicaire, au souk de Beni. Ils ne s'entendaient pas aussi bien que certains le prétendent... ».

Cependant, quelque chose clochait : Omar n'avait aucun mobile. Et ces lettres gravées par un mourant ne voulaient peut-être rien dire. S'il avait été encore vivant, Rodriguez aurait ri de telles preuves, d'une telle accusation qui risquait d'envoyer un homme, son meilleur ami, de vie à trépas. Lui seul savait qu'Omar était innocent. Et Rodriguez était mort !

Contre toute évidence, Robert trouverait la vérité ; il était obstiné. Le capitaine, comme le forestier, connaissait la vallée et les hommes ; il parlait leur langue et respectait leurs coutumes. Il allait commencer par-là !

Chapitre 3

Il décida d'utiliser les moyens de déplacement locaux. C'était l'occasion de renouer un peu avec la population, d'écouter les commentaires sur les récents événements. Dans le bus rouillé qui l'emmenait à Ouaouizaght, Robert ouvrit toutes grandes ses oreilles, à l'affût d'une éventuelle information concernant le meurtre. Mais les passagers, des femmes pour la plupart avec des enfants en bas âge, parlaient surtout de leurs soucis quotidiens : du prix des denrées, de leur habitation insalubre et de l'état de la piste. Depuis que le barrage avait été mis en eau, l'État avait dû reloger plusieurs familles de fellahs, dans des conditions parfois précaires et le mécontentement grondait sur les rives de l'oued Abid. C'était le sujet de conversation principal dans le bus surchauffé, qui avançait péniblement en évitant les nombreux nids-de-poule, agrandis par les pluies récentes et qui creusaient l'ancien goudron de la route du col d'Adoumaz. Pas un mot concernant le meurtre de Rodriguez. Robert était un peu déçu, mais pas trop étonné : le sujet était grave et les gens paraissaient inquiets ; comme si le coupable vivait encore parmi la population ! Ils avaient plutôt tendance à se replier sur

eux-mêmes ; ils craignaient les représailles ; ils se méfiaient aussi des étrangers.

À Ouaouizaght, il descendit du bus avec son bagage devant l'entrée du souk, une arche en ciment, ornée à son sommet d'une étoile chérifienne peinte à la main. Des taxis Mercedes attendaient ; l'un d'eux n'avait plus de pare-brise. Il choisit celui qui lui parut le plus fiable, malgré les taches de rouille et les fissures dans la carrosserie cabossée. Le chauffeur, un gros homme en sueur, la moustache bien fournie, s'essuyait le front avec un mouchoir sale ; il ouvrit la portière du passager :

« Entrez, capitaine, je vous ai reconnu ! « Merhaba », on ne vous a pas oublié à Ouaouizaght. Vous restez quelque temps dans la vallée ?

— Je veux voir l'endroit où Rodriguez a été tué ; j'aimerais aussi en savoir plus sur les circonstances de sa mort. C'était mon ami !

— Sale affaire, mon capitaine, on est tous secoués ici au village. Les gens l'aimaient bien... »

Un attroupement se formait autour de la Mercedes : des gamins en shorts crasseux, les cuisses brunes, et des adultes, curieux, qui dodelinaient de la tête, en se grattant les cheveux sous la « rezza », le turban de tissu blanc qui les protégeait de l'ardeur du soleil. Un chien hargneux s'était mêlé au groupe ; il aboyait entre les jambes des gosses, en direction de Robert. Le chauffeur s'était tu ; le capitaine voyait bien qu'il aurait voulu en dire plus, mais il était gêné maintenant par la foule qui s'agglutinait, curieuse, autour de son taxi. Robert lui sourit, en haussant les épaules :

« Je vais manger quelque chose dans la gargote de Ben Larbi. Rendez-vous dans une demi-heure. On pourra parler en route... »

Sur la piste, en direction de Tilougguit, la chaleur était intolérable. Robert aurait bien voulu baisser la vitre de la portière, mais le mécanisme était grippé et ne fonctionnait plus : une fine poussière argileuse pénétrait partout, provoquant aussi l'irritation des muqueuses et des quintes de toux. Une grosse mouche tournait inlassablement autour de son front couvert de gouttelettes de sueur ; il agitait inutilement la main pour l'éloigner. Après le pont, il engagea la conversation avec le chauffeur, agrippé à son volant, comme après une bouée :

« Que dit-on dans la vallée, au sujet de l'arrestation d'Omar ? Il était bien connu dans les douars, les gens l'appréciaient !

— Ça dépend des gens ! Il n'était pas très bien vu des braconniers qu'il avait mis à l'amende. Maintenant, beaucoup pensent qu'il n'a rien à voir dans cette affaire. On parle d'un groupe de terroristes venus d'ailleurs, déguisés en charbonniers. Ils voulaient faire un coup d'éclat pour déstabiliser le Palais et le discréditer auprès de l'opinion française. Ils ont pas mal réussi jusqu'à maintenant. On a frisé l'incident diplomatique ! » Le chauffeur parlait un français presque sans accent.

Il évita de justesse un bloc de grès posé au milieu de la piste, en poussant une exclamation en arabe ; il leva son bras, qui pendait le long de la portière, la paume de sa main gauche ouverte vers le ciel :

« Chouf ! » On ne dirait pas qu'ils ont nettoyé la piste le mois passé. Le travail est à refaire après chaque pluie un peu violente. Bon, si vous voulez en savoir plus, il faut questionner Sidi Youssef, le Noir de Tilougguit, celui qui tient le bric-à-brac. Il a des informations sérieuses, le commissaire français l'a déjà interrogé. À

vous, il en dira plus. Il vous connaît, depuis le protectorat.

— Je connais aussi Sidi Youssef ; il nous a souvent dépannés pour des petites réparations au poste et à la cantine. Il a remis en état notre vieux phono, à plusieurs reprises ; grâce à lui on a eu de la musique. Il est très habile. Nos gars ont apprécié !

— C'est ça, mais il faudra lui donner la pièce. Les informations de ce genre, ça coûte. À la Cathédrale, essayez aussi de rencontrer Ali, le contremaître de Rodriguez. Il sait beaucoup de choses également, et il désire venger son patron. Mais il n'aime pas non plus le commissaire. Ali dort quelquefois dans le chalet. Depuis que la scierie ne fonctionne plus, il fait garder les installations par un couple de Berbères qui loge dans l'ancienne maison forestière. »

Robert pensa qu'avec un peu de temps et de patience, il trouverait des informations permettant de relancer l'enquête. La piste d'un groupe étranger à la vallée lui paraissait intéressante, plusieurs personnes envisageaient déjà cette hypothèse. Il en parlerait aussi à Santini ; à Tazoult, ils devaient être au courant des allées et venues entre les douars : la piste de Zahouiat Ahançal et d'Azilal passait à proximité de la mine.

Ils entrèrent dans Tilougguit avec le coucher du soleil. Les habitants commençaient à sortir de la fraîcheur relative des maisons, dans l'air encore chaud, pour reprendre contact avec la terre dure des ruelles, et échanger quelques mots après la première prière du soir. Robert se fit déposer chez l'instituteur, et lui demanda l'hospitalité pour la nuit. Le couple Ibrahim était aussi très affecté par la disparition brutale de Rodriguez.

Malika ne croyait pas à la culpabilité du jeune Omar avec qui elle avait fait ses études secondaires, au lycée de Beni, avant de fréquenter l'Université de Marrakech.

« Il est un peu emporté, très idéaliste, comme la plupart des jeunes marocains, grisé par le vent de l'indépendance. Mais il est incapable d'un acte violent.

— Oui, mais il est un des rares marocains à porter une arme : son pistolet de service. Et Janvier m'a dit qu'il avait été utilisé le jour du meurtre !

— Omar aimait tirer dans les collines ; il s'exerçait sur des bouteilles. Ça ne veut rien dire. Je pense qu'ils sont en train de fabriquer un coupable. Boukhari ne l'aime pas ! »

Le lendemain, il rencontra le Noir bricoleur, Sidi Youssef, devant sa boutique. Il était en train de récupérer des pièces dans le ventre d'un vieux poste de radio en bois. Il tenait une ampoule usée à la main, lorsque Robert l'accosta :

« Labès », Sidi Youssef, tu te souviens de moi ? J'aimerais te poser quelques questions, on peut entrer dans ta boutique ?

— « Ouagha », mon capitaine, je ne t'ai pas oublié. Tu sais causer aux gens ; les autres « roumis » ils ne sont pas comme toi ! »

Dans l'ombre de la minuscule échoppe, il commença son interrogatoire. Il fallait de la patience : Sidi Youssef lâchait des bribes d'informations, mettait des formes à son discours en tamazight, mélange de mots arabes et français. Il faisait semblant d'avoir perdu un détail, cherchait dans sa mémoire en levant une main hésitante en direction du plafond de branchage. Une vieille, vêtue d'une casaque à fleur serrée à la taille par une ceinture de

tissu, apporta un plateau en bois avec une théière de thé brûlant et des verres. Le Noir commençait enfin à donner des précisions sur l'attentat, il était mis en confiance par la voix posée de Robert, répétant à plusieurs reprises les mêmes questions, avec une obstination tranquille.

« Ils étaient quatre ou cinq et ils sont venus par la piste d'Azilal, en camion. Ils se sont fait passer pour des charbonniers, mais des gens du Talmest ont cru reconnaître un des agresseurs : il est d'un petit village au sud de Marrakech, le douar d'Amizmiz. Je ne l'ai pas dit au commissaire français. Il ne parle pas notre langue, et nous traite comme avant. Il pense que le témoignage d'un indigène ne vaut rien ! »

Ainsi, la rumeur concernant la présence d'un commando étranger à la vallée se confirmait. De plus, des habitants du douar d'Amizmiz avaient entendu parler d'une prime qui aurait été versée à une des familles du village, pour un service rendu. On ne savait pas d'où venait l'argent.

Le capitaine Robert était satisfait ; il était sur la bonne voie. Au Maroc, il y avait de sérieuses difficultés à garder longtemps un secret pour soi. Tout se savait, les gens parlaient beaucoup : c'était leur passe-temps favori.

Il décida de se rendre à la Cathédrale, directement après avoir pris congé du Noir et de la famille Ibrahim. Il lui tardait de revoir le contremaître de Rodriguez, dont il connaissait le dévouement. Le témoignage d'Ali serait capital pour la suite de son investigation. Malgré la chaleur accablante, il se sentait bien : il imaginait le visage souriant et résolu du forestier dessiné sur le flanc des collines d'argiles teintées en lie de vin par les oxydes de fer, plantées de jeunes pins et de chênes verts. Le

paysage coloré vibrait sous les rayons impitoyables de l'astre solaire au zénith. La Jeep roulait rapidement, le jeune conducteur berbère faisait craquer les vitesses, sans se soucier des dégâts causés à la mécanique. Un nuage de poussière brune se soulevait à l'arrière du véhicule qui tanguait. Le nuage retombait lentement, comme à regret, sur la piste desséchée et déserte.

Ali attendait à la hauteur du village d'Imi n'Warg, avant le pont sur l'oued Ahançal. Il avait été mystérieusement averti de la venue du capitaine. La nuit, les Berbères se déplaçaient parfois sur de grandes distances, profitant de la fraîcheur.

Les deux hommes marchèrent de concert, en devisant. Ils suivaient la piste en direction du pont. Ali avait maigri, et ses yeux étaient fiévreux. Depuis la mort de Rodriguez, il ne dormait plus. Devant le chalet, il s'arrêta en poussant un soupir :

« Je crois que m'sieur Samuel en savait trop. Depuis son retour de l'hôpital, il menait sa propre enquête sur les attentats qui ont visé l'exploitation. Il était sur le point d'aboutir, mais il n'a pas voulu m'en dire davantage. Il a parlé, un soir, d'un certain Mustapha, qui tient une boutique de meubles anciens, dans la médina de Marrakech. Il vend aussi des articles d'artisanat pour les touristes. Il est originaire d'Amizmiz et il connaîtrait le ou les commanditaires de ces actes criminels. On a dû savoir que Rodriguez allait apprendre la vérité et on l'a supprimé. C'est la seule explication logique à sa mort qui ne rapporte rien à personne...

— Tu en as parlé à quelqu'un ? Tu risques aussi ta peau à ce jeu-là !

— Non, vous êtes la première personne à être au courant. Allez-voir ce Mustapha, il est facile de le trouver, tout le monde le connaît en médina.

— D'accord, mais il faut que je termine mon enquête dans la vallée d'abord. Demain je monte à Tazoult, il paraît que Santini est de retour. Ça a dû lui faire un choc, à lui aussi. Il était bien lié avec Rodriguez ; ils se voyaient souvent. Maintenant, c'est le dernier colon dans la vallée. Il est probablement le prochain sur la liste ; je lui dirai d'être sur ses gardes ! »

Ils passèrent la soirée à évoquer le personnage du forestier. Le site leur parlait de lui : Rodriguez devait aussi s'arrêter le soir, pour écouter le bruit du vent qui froissait les ramures des grands pins et qui faisait chanter les boiseries du chalet. Le murmure de l'oued remontait du fond de la vallée. La grande falaise ocre de la Cathédrale montait la garde sur les réalisations des hommes. Mais la montagne avait failli à sa mission, une fois. Et Rodriguez en était mort.

Robert secoua sa mélancolie. Il se tourna vers la silhouette d'Ali, lui aussi plongé dans ses pensées :

« On va se coucher. Demain on monte à la mine. On poussera jusqu'au Talmest, si nécessaire... »

Ils avaient pris le GMC, qui roulait lentement, en gravissant la piste du col. Après plusieurs virages serrés, ils arrivèrent en vue des premiers bâtiments, comme accrochés au flanc de la montagne : un piton calcaire qui s'élançait vers le ciel. Ali conduisait avec prudence ; des ravins profonds plongeaient sur l'oued Ahançal, une centaine de mètres plus bas.

Sur le terre-plein de la mine, déjà inondé de soleil malgré l'heure matinale, ils croisèrent deux ouvriers qui

se rendaient à leur travail. Ils portaient des lampes à carbure d'un vieux modèle à la ceinture. L'équipement était encore vétuste et Santini ne se préoccupait pas trop de la sécurité de son personnel : les mineurs travaillaient en habits traditionnels, et les gosses, en haillons, avaient les pieds nus. Ali s'adressa à un des deux hommes qui indiqua une fenêtre à l'étage du bâtiment principal :

« Chouf », c'est ouvert. Le patron s'est couché tard, il a beaucoup bu hier soir. Lui très en colère, surtout depuis la mort de m'sieur Rodriguez. Montez, Santini content de vous voir ce matin ! »

Robert précéda Ali dans l'escalier de bois qui menait au premier étage. Il entendit un bruit de voix courroucée provenant de la pièce, accompagné d'un clapotement d'eau remuée. La porte était entrebâillée. Au fond de sa chambre à coucher, Santini se tenait debout, face à la fenêtre ouverte, le torse nu. Il plongeait un linge dans une cuvette d'eau claire. Le Corse ne les avait pas entendus entrer ; il fut surpris par la voix joviale de Robert, qui s'excusait de leur intrusion, et se retourna d'un bond devant les deux hommes, en poussant un juron :

« Bon Dieu ! Vous m'avez fait peur. Je ne vous attendais pas, c'est une visite surprise ? »

Robert aperçut immédiatement, avec une marque d'étonnement sur le visage, l'importante cicatrice qui balafrait le torse et le flanc gauche du corps de Santini : la peau était boursouflée, une ancienne blessure qui dessinait la forme d'une hideuse araignée blanche. Le capitaine comprit alors pourquoi le Corse n'enlevait jamais sa chemise devant une tierce personne et détestait se baigner, selon lui à cause de son allergie aux moisissures. Dans un réflexe de pudeur, Santini saisit sa

chemise pour recouvrir l'horrible balafre. Il regarda les deux visiteurs ahuris:

« C'est une ancienne brûlure, au deuxième degré. Je me suis fait ça à Bastia, il y a pas mal d'années : un tonneau de goudron brûlant qui s'est renversé sur moi ; une grosse bêtise. On refaisait l'étanchéité du toit d'un hangar, avec les ouvriers de mon père. Le fût était posé en hauteur, j'étais dessous ! Il a choisi ce moment pour basculer... Vous voyez le résultat : six mois à l'hôpital de la ville, mais je n'ai pas été greffé !

— Excusez-nous, Gaston ; j'aurais dû vous avertir de ma visite, mais le temps presse. Ils ont inculpé Omar pour le meurtre de Rodriguez. On court vers l'erreur judiciaire, il faut faire quelque chose. Votre témoignage peut être précieux ! »

Robert avait toujours eu de la peine à tutoyer le propriétaire de la mine, qu'il trouvait trop vulgaire. Ses exploits dans les bordels de la région, et ses beuveries, étaient connus de tous ; l'image des colons européens en souffrait passablement, les indigènes en faisaient des gorges chaudes, déjà du temps du protectorat. On en parlait longuement dans les casbahs de la vallée et dans la grande salle de l'hôtel de Paris, autour d'une consommation.

« Je suis au courant, les nouvelles vont vite dans ce maudit pays. Même en plein désert, il y a toujours quelqu'un pour colporter des ragots. Ils ne savent pas écrire, mais ils parlent. Je ne sais pas grand-chose, mais descendons au réfectoire ; Majhouba va nous faire un café... »

Le Corse enfila sa chemise à la hâte, en pestant contre la grosseur des boutons de nacre qui entraient mal dans les boutonnieres trop étroites. Ses mains tremblaient.

Il écouta les questions du capitaine avec attention. Il répondit de manière un peu évasive, en regardant la jeune berbère verser le liquide fumant dans les tasses.

« Mes ouvriers ont aperçu le camion des charbonniers, l'après-midi du crime. Je l'ai dit à Janvier. Mais ça n'innocente pas pour autant le garde forestier. Il a pu s'entendre avec des hommes de main. Surtout qu'il était sur les lieux à l'heure de la mort de Rodriguez ; du moins, on le dit, mais vous connaissez les rumeurs... Moi, j'étais encore à Marrakech, avec mes Allemands. Ils veulent faire baisser le prix du minerai, la concurrence est grande avec les Etats-Unis ; c'est la même histoire avec les phosphates : les Yankee veulent notre peau. J'ai appris le meurtre deux jours après, à Beni Mellal. Je perds un ami ! »

Le Corse s'était levé, la mine triste, avec une ride de découragement dessinée sur son front bruni.

« Je vais quitter la vallée. Ils ont eu leur indépendance, qu'ils se débrouillent maintenant ; on n'a plus rien à faire dans ce pays. D'autres risquent de perdre la vie : le Nord est de nouveau en rébellion ; ça va bientôt être notre tour... ! »

L'entretien était terminé. Robert ne cachait pas sa déception : il n'avait rien appris de nouveau. Il décida de continuer son enquête sur Marrakech : ce Mustapha devait savoir beaucoup de choses et il espérait pouvoir remonter la piste des charbonniers, jusqu'au vrai meurtrier.

Il fit ses adieux à Ali, qui ne voulait pas quitter le chalet. Le contremaître espérait toujours apprendre du nouveau sur place. Le lieu du crime le fascinait, il remontait souvent le petit sentier de terre sous la pinède. Les lettres au sol étaient presque effacées, et la tache de sang avait pâli : on devinait encore ses contours qui dessinaient les frontières d'un pays dont on ne revenait pas !

À Beni Mellal, Robert voulut rencontrer Fatima, mais la jeune femme était partie rejoindre sa famille dans le Moyen Atlas, avec le garçon. Elle ne supportait plus les regards entendus du voisinage. Ici, les gens avaient déjà prononcé leur verdict.

Il se rendit à la poste principale où se trouvait le terminus du bus de Marrakech. Le véhicule était déjà là, le moteur tournait au ralenti. Une odeur grasse de diesel mal réglé le saisit à la gorge. Le chauffeur lisait un journal, posé négligemment sur le volant. Robert acheta un aller simple pour Marrakech ; il comptait retourner en France après son séjour dans la ville rouge. Il voulait poser des questions au père de Rodriguez ; il avait le sentiment que Casimir pourrait lui apprendre des choses intéressantes sur Samuel et sa vie à Bellecombe sous l'occupation. Le chauffeur quitta finalement son journal, et regarda le vieux militaire, qu'il avait reconnu :

« Vous choisissez mal votre moment, mon capitaine. Une partie de la ville est bouclée, les émeutiers ont construit des barricades aux entrées de la médina. Le roi a fait donner l'armée, il y a même des militaires français qui participent à l'opération. Comme au Sahara !

— Je verrai bien ; pourvu que mon bonhomme ne se fasse pas tuer ! J'aimerais l'interroger avant ! »

Au moment du départ, le moghasni, qui gardait l'entrée de l'immeuble postal, se mit au garde-à-vous. Robert y vit un mauvais présage. Il n'aimait pas les saluts militaires, hors du temps de service ; c'était une manière de rendre les honneurs qui ressemblait à un adieu.

Tout au long de la grand-route, ils croisèrent des véhicules des Forces Armées Royales bondés de soldats marocains au regard agressif, le mousqueton entre les jambes. Un peu avant Marrakech ils furent même dépassés par une automitrailleuse lancée à toute allure. Robert pensa que le Palais mettait les grands moyens pour mâter les rebelles.

Ils furent arrêtés à plusieurs barrages, mais le bus put reprendre à chaque fois sa route en direction du centre-ville. Le capitaine descendit avec un groupe de passagers bruyants qui se dispersa rapidement dans la foule compacte sur les trottoirs de l'avenue, sous les palmiers agités par le vent du désert. Il se rendit à pied à son hôtel, avec son maigre bagage à la main. Il voulait attendre le soir avant de tenter de pénétrer dans la médina en pleine insurrection. Il aurait aussi plus de chance de rencontrer Mustapha dans sa boutique.

Au coucher du soleil, il monta dans un petit taxi bleu qui l'emmena en face de la Koutoubia, la grande Mosquée terminée au XIIe siècle par le sultan Yacoub El Mansour, victorieux d'une campagne en Andalousie. À quelques centaines de mètres, la place Djemâa el f'na était gardée par un important cordon militaire. Mais il connaissait une astuce pour pénétrer dans la ville arabe. Le patron du café du Maghreb, au fond de la place, était une connaissance. Et il savait que la porte de service de

l'établissement donnait directement dans une ruelle de la médina.

Il attendit la nuit noire pour entrer dans le café qui n'était pas gardé. Au-dessus de sa tête, un hélicoptère militaire tournait avec obstination, comme s'il n'arrivait pas à prendre une décision sur la route à suivre. Le bruit des pales était infernal. Le patron, Salim, lui fit un signe depuis son comptoir. C'était le moment, il n'y avait qu'un misérable fellah en burnous dans la salle, qui dormait affalé sur une table, à côté de son verre vide, malgré le tintamarre de l'hélico et les cris des soldats de la troupe sur la place. Salim lui glissa un papier dans la poche avec l'adresse du boutiquier écrite au crayon gras.

Dans la ruelle, timidement éclairée par les rayons lunaires, il eut de la peine à se repérer. On entendait encore les bruits de la place, un peu assourdis. L'hélicoptère s'était éloigné en direction de la ville. Les rues pavées de la médina, encombrées de détritrus, étaient vides : pas une âme. Il trouva étrange cet abandon, comme si un drame venait de se dérouler ici, quelques heures auparavant. Les gens avaient eu peur de quelque chose ; ils se tenaient terrés dans les maisons aux toits plats. Robert se perdit au milieu d'un carrefour : il hésita quelques minutes mais il retrouva finalement son chemin en lisant le nom des rues à la lumière de son briquet. Dans une petite venelle qui sentait l'urine, à côté de la boutique d'un artisan, il repéra une forme couchée, emballée dans une djellaba. Il retourna le corps et recula devant la tache de sang qui s'étalait sur le tissu brodé. L'homme était mort, tué par balle probablement. La famille n'avait pas osé récupérer le cadavre.

La rue où se trouvait la boutique de Mustapha était plongée dans le noir, comme le reste de la médina. Un

rideau métallique avait été tiré devant l'entrée du petit commerce. Aucun bruit ne filtrait de l'intérieur. Robert appela à plusieurs reprises, d'une voix enrouée. Finalement une porte s'ouvrit derrière lui et une forme blanche, de haute taille, s'avança au milieu de la ruelle, d'un pas hésitant :

« Salam aleikoum, Sidi; msilgher !... Je vous observe depuis quelques minutes ! Il ne faut pas rester là, ils vont revenir. Ils ont fait un massacre avec l'hélico, je les ai vus : le colonel tirait des rafales sur les manifestants ; il y avait beaucoup de femmes. Tout le monde courait, c'était affreux ! Une vraie panique. Il y avait aussi des corps d'enfants, couverts de sang. Ils étaient piétinés par la foule qui reculait dans les rues de la médina.

— Ecoute, je cherche à rencontrer Mustapha, ton voisin. Il a cadenassé sa boutique, mais il ne doit pas être loin. C'est très important, la vie d'une personne est peut-être en jeu !

— « Ouallah, Sidi ! » Vous n'avez pas de chance. Mustapha a quitté le Maroc quelques jours avant les émeutes... il est prudent. On l'a averti. C'est un ancien « makkadem », il connaît beaucoup de monde et il a encore de la famille en France, à Bordeaux. Maintenant il travaille avec son frère à la mosquée de la ville. »

Décidément, Robert jouait de malchance. Depuis les confidences d'Ali, il n'avait rien appris de nouveau sur les assassins de Rodriguez. Son enquête piétinait. Il en saurait peut-être plus en fouillant dans le passé du forestier, à Bellecombe. Ici son investigation en était au point mort.

Soudain, les deux hommes entendirent le sifflement de la tuyère de l'hélicoptère au-dessus de leur tête. L'appareil, noir sur le ciel étoilé, avait subitement bondi

depuis les toits en terrasse et le pilote braquait le rayon aveuglant d'un puissant projecteur sur les façades livides des maisons aux volets clos. L'Arabe poussa brutalement Robert dans l'allée du « Rhyad » ; la grande porte sculptée était restée entrouverte. Le lieutenant se retrouva assis sur le carrelage froid d'un escalier en pente raide, à côté de son sauveur.

« Ils vous auraient tiré dessus. Vous ne les connaissez pas !

— Merci ! Oui je les connais. Des militaires qui veulent faire régner l'ordre, le leur, à tout prix. Certains sont un peu sadiques, aussi. Ils doivent jouir en tirant sur la foule. Ce sont des criminels, on a connu ça en Europe. On devrait les exclure de l'armée, seulement, ils sont utiles au pouvoir : ils font le sale boulot, sans état d'âme. »

Robert passa la nuit dans le luxueux Rhyad ; le propriétaire était une personne de bonne famille mais ne supportant pas les dérapages du pouvoir. Un homme de dialogue avec qui Robert se trouva de nombreux points communs. Il attendit le matin, avant de quitter son hôte ; ce dernier l'accompagna jusqu'aux vieux murs extérieurs de la médina. Un peu avant midi, il était de retour à son hôtel.

*

Il resta encore un jour à Marrakech : il tenait à prendre des nouvelles du jeune Omar dans sa prison. Le directeur, un Berbère du Tadla, qu'il avait eu sous ses ordres avant

l'indépendance, lui fit une faveur : il lui accorda un entretien d'une demi-heure avec l'accusé.

Omar était très affecté par son séjour en incarcération. Les conditions de survie dans les prisons marocaines étaient très dures, les prévenus manquaient de tout et ils étaient à peine nourris. Le jeune forestier avait maigri, et son visage était tuméfié. Ses bourreaux cherchaient à le faire avouer, mais il avait tenu bon.

« Vous ne me croyez pas coupable, n'est ce pas ? Je le lis dans vos yeux... Dans le cas contraire, vous ne seriez pas ici ! Les visites sont interdites.

— Je suis sur la trace des meurtriers. C'est une question de temps, mais un des témoins important s'est réfugié en France. Il a peur, je pense qu'il ne parlera pas. J'ai l'intention de revoir d'abord les proches de Rodriguez, sa famille, ses connaissances, et l'environnement dans lequel il a vécu. La clef du mystère est peut-être là-bas, à Bellecombe. Ensuite, en cas d'échec, j'irai questionner Mustapha à Bordeaux. Seulement si c'est nécessaire !

— Je compte sur vous, mon procès va s'ouvrir dans quelques semaines. Janvier et Boukhari sont pressés et les juges veulent ma tête, pour l'exemple. J'ai toute l'opinion française contre moi ! »

Avant de quitter le prisonnier, le capitaine Robert s'était engagé à innocenter le jeune garde forestier. Il pensait alors à Rodriguez ; sa mémoire le soutenait dans sa recherche de la vérité. Le forestier avait toujours défendu un certain idéal de justice. Il prétendait que, sans cela, la vie ne valait pas la peine d'être vécue. Les années d'occupation et la vie dans la solidarité des maquis préalpins lui avaient ouvert les yeux. Mais la justice des hommes, la seule disponible, était bien imparfaite, à

plusieurs vitesses, et il fallait que des voix s'élèvent régulièrement pour dénoncer les dérapages et les passe-droits accordés à certains, au nom de la raison d'État.

Il passa en coup de vent à son hôtel et se fit conduire à l'aéroport, sur la route d'Essaouira. Il avait un vol réservé sur la ligne régulière Marrakech-Marseille.

Après trois heures de vol, il atterrit sur la piste de Marignane. Il faisait presque aussi chaud qu'au Maroc, le ciel de ce mois d'août était d'un bleu intense, sans nuages. Aux Bords, il retrouva sa maison, intacte, qui sentait un peu le renfermé. La 4CV attendait sagement au garage.

Il ne voulait pas perdre de temps ; le lendemain, il roulait sur la N7, encombrée de véhicules de tourisme. Il y avait déjà de nombreux bouchons et il passa plus d'une heure dans la traversée de Montélimar. Il arriva tard le soir à Aix-les-Bains, mais son hôtel était encore ouvert. Une gracieuse savoyarde, aux cheveux blonds, relevés sur la nuque, lui indiqua sa chambre. Les murs et les plafonds boisés dégageaient une forte odeur de résine de pin. Il pensa à Rodriguez et au chalet. C'était comme si le forestier l'accompagnait dans ses pensées, et lui dictait sa conduite. La présence du capitaine Robert en Savoie, sur les traces du forestier n'était peut-être pas due au hasard !

Il prit le chemin de Bellecombe, par une autre matinée radieuse. Robert avait l'impression de se rendre dans un lieu de vacances. La nature s'ouvrait au monde, tout respirait la joie et la sérénité. Un moment, il douta de sa mission : le meurtre de Rodriguez était un mauvais rêve et la mort programmée d'Omar n'était que le faux pas d'une justice abusée par un excès de zèle de la part d'un

procureur qui manquait de discernement. Tout rentrerait bientôt dans l'ordre.

Dans la cluse du Chéran, il dut patienter derrière un char à blé tiré par deux chevaux fatigués.

À Bellecombe, il se renseigna sur la place du village presque déserte ; on lui indiqua le chemin de la ferme des narcisses.

Avant de remonter dans la 4CV, il regarda la devanture du garage de Gustin. Devant l'entrée, un jeune homme travaillait ; il avait la moitié de son corps plongée sous le capot ouvert d'une vieille Panhard. On entendait des coups de marteau qui résonnaient sur la place. En face, le bistrot de Compas était ouvert, les premiers clients, accoudés au comptoir, commentaient l'actualité devant un verre de blanc limé. C'était une partie de l'univers du jeune Rodriguez, avec les deux personnages qui avaient le plus compté pour lui : Gustin, pérorant dans son garage et Louise servant des clients en riant aux éclats dans le café de son père. Ici une page avait été tournée, d'autres acteurs s'inscrivaient dans cette histoire très humaine. Les fantômes du passé ne reviendraient pas.

Le terre-plein devant la ferme des narcisses était désert. Seul le glouglou mélancolique de la petite fontaine, au milieu de la cour, rompait le silence. Robert frappa à plusieurs reprises sur le battant de la vieille porte en chêne. Il entendit finalement un bruit de pas et quelqu'un ouvrit la porte, lentement, comme à regret. Robert reconnut le visage de Casimir, il avait vu une photo au chalet, mais l'homme avait bien changé : il s'était tassé sur lui-même et ses cheveux, toujours abondants, étaient blancs et mal soignés. C'était un

homme détruit qui se tenait debout devant lui. Robert se présenta et expliqua en deux mots la raison de sa visite. Casimir l'invita à prendre place dans la petite cuisine, et posa deux verres sur la toile cirée :

« Je ne vois plus beaucoup de monde, depuis que Françoise a été hospitalisée. Elle a perdu la boule, pour moi c'est comme si elle était morte. Je lui ai annoncé la mort de Samuel, mais elle a à peine réagi ! Parfois elle ne me reconnaît même plus !

« Vous voulez connaître des détails sur la vie de mon fils ? Nous avons eu la vie dure, c'était la guerre. On a vécu de bien tristes événements ; beaucoup de gens ont été tués dans la région, autant les Allemands que les résistants. La vie ne valait pas cher. Samuel a dû fuir le travail obligatoire, il a vécu plusieurs mois dans les maquis des Préalpes. Tout le monde l'appréciait : c'était un gentil garçon. Il n'avait pas d'ennemis.

« Bien sûr, il y a quand même eu quelques sales histoires. Les Allemands prenaient des otages dans tous les villages et arrêtaient des résistants, sur dénonciation, pour les fusiller. La Milice était partout ; on devait se méfier de ses voisins. Comme la famille Hauser, des amis de ma femme : elle aimait bien Simone et le petit. Le père était un collabo, il a fallu le liquider, il avait envoyé des jeunes à la mort. J'y étais, c'est moi qui ai donné le coup de grâce. Horrible, monsieur ! Donner la mort est un geste qui vous marque à tout jamais. J'en rêve encore. Mais mon fils n'a pas été mêlé à cette histoire ; il était trop jeune.

— Par la suite, vous ne lui connaissez pas d'ennemi ?

— Non, mais dans les lettres qu'il m'envoyait il me parlait des attentats dont il a été victime : sur la voiture

d'abord. Ensuite il y a eu l'incendie et puis la jambe ! Je ne comprends pas... »

Finalement cet entretien était assez décevant. Après tout, les coupables potentiels devaient nécessairement faire partie de la période marocaine de Rodriguez. Il n'avait pas que des amis là-bas, malgré son caractère conciliant. Robert pensa à l'Arabe de Marrakech ; Alaoui était un financier qui n'avait pas bonne réputation. Il n'hésitait pas à rançonner les gens et à les mettre sur la paille. Il n'avait sûrement pas apprécié la manière dont Rodriguez avait refusé son offre. Le caïd de Beni était aussi suspect ; il voulait racheter la scierie et le forestier avait dû le remettre en place, sèchement, à plusieurs reprises. Le jeune El Kabous était hors de cause : il admirait sincèrement le travail du forestier. Restait Lepage qui avait aussi des vues sur l'exploitation. Mais ce n'était pas le crime d'un Européen. Rodriguez était peut-être simplement mort parce qu'il était au mauvais endroit, au mauvais moment : les rôdeurs avaient été pris en flagrant délit de braconnage. Ils s'étaient fait passer pour des charbonniers. Voilà l'explication, c'était tout simple : un crime absurde, sans préméditation, comme ils l'étaient souvent. Enfin Robert ne croyait pas au crime politique.

Restaient cependant les inscriptions sur le sol. Les initiales incomplètes d'Omar devaient avoir une autre signification, mais laquelle ? Le forestier, qui lisait beaucoup, aimait bien jouer avec les mots ; il jonglait avec les syllabes, répondait par des contrepèteries à ses interlocuteurs médusés. Tout le monde éclatait de rire, alors.

De retour à Aix, Robert se promena le long de la rive du lac, un vent frais soulevait des vaguelettes qui venaient caresser les enrochements. Son esprit vagabondait, toujours autour de ces fameuses lettres. Pourquoi des initiales ? Parce que le mourant n'avait pas eu la force d'écrire le nom de son assassin en entier. C'était la thèse défendue par le commissaire Janvier. Le temps pressait, le forestier n'avait plus que quelques secondes à vivre. Avec tout ce sang perdu... !

Il était fatigué et il sentait un début de migraine lui comprimer les tempes. Robert mangea peu, mais il but une demi-bouteille de vin ; ensuite il rejoignit rapidement sa chambre. Il chercha le sommeil, qui tardait à venir. Dans la pénombre de la pièce, il voyait toujours devant ses yeux les maudites lettres qui allaient envoyer un homme à la mort : OSB. Il avait quand même l'impression que quelque chose clochait, mais quoi ? Il alluma sa lampe de chevet et contempla le plafond couvert de lames de pins. Il y avait beaucoup de nœuds dans ce bois bon marché. Au Maroc, le bois de pin était le principal revenu du forestier de la Cathédrale.

Il eut l'impression que le plafond tournait légèrement, c'était l'effet de la bouteille de vin. Il devrait se contrôler, le médecin lui avait dit que l'alcool n'était pas bon pour sa santé. Les taches marron formaient des images troubles devant ses yeux. Des contours de lettres aussi, imprécis et fugaces. Par jeu, il chercha sur le bois les initiales d'Omar « Sidi » Ben Kassem. Il trouva un O un peu difforme, un S incomplet et le B au fond de la pièce, au-dessus de la fenêtre entrouverte, plongée dans la nuit d'été. Mais était-ce un B ou un E ? Sur la photo, il était difficile de trancher, le corps en roulant avait effacé

une partie de la majuscule. Il décida que c'était bien un E...

Il dut s'endormir quelques minutes. La lampe était toujours allumée, l'ampoule émettait un grésillement agaçant. Il allait éteindre, lorsqu'il remarqua, toujours au plafond, la lettre P, bien dessinée ; en dessous il y avait encore un H et le O accusateur qu'il avait précédemment repéré. Il pensa immédiatement aux PHOcéens, des Grecs repoussés dans l'Antiquité vers l'Ouest par l'armée perse et qui avaient fondé Marseille. Il chercha un autre mot et tomba tout naturellement sur PHOnétique. Ensuite il s'endormit pour de bon, après avoir éteint la lumière.

Il fut réveillé au petit matin par un rayon de soleil. Il avait encore la tête lourde ; le vin passait mal. En ouvrant les yeux, il revit le P, si bien dessiné par les nœuds de la frisette. Il repensa au dernier mot qui lui était venu à l'esprit, avant de trouver le sommeil : *phonétique*. Il ne reconnut pas les autres lettres qu'il avait cru voir dans son délire...

Soudain, il comprit : Rodriguez aimait bien s'amuser à déformer l'orthographe des mots. La langue française est riche en syllabes qui se prononcent de manière identique. Parfois une seule lettre pouvait aussi avoir valeur de syllabe, comme le O justement. Ainsi les initiales inscrites sur le sol pouvaient signifier tout autre chose que les premières lettres du nom du jeune garde forestier !

Par exemple le son de la lettre O pouvait s'écrire EAU ou HAUT, ou encore AU. Avec un H muet, on pouvait faire HAU ; avec les deux lettres suivantes inscrites sur le sol de la pinède, on arrivait sans peine à HAUSE.

Il bondit de son lit et se retrouva chancelant sur ses deux pieds. Ce pouvait-il que... ! Mais oui, Rodriguez

avait désigné son assassin de cette manière, il n'avait pas eu la force d'écrire le nom complet, il en était persuadé maintenant ! Robert, au milieu de ses réflexions, rejoignait la théorie du commissaire Janvier. Le capitaine se rappela aussi l'entretien avec Casimir : il lui avait parlé de cette famille Hauser, disparue tragiquement pendant la guerre.

En s'habillant, il décida d'en avoir le cœur net. La famille Hauser avait habité un petit hameau, au-dessus des Déserts. Il se renseignerait là-haut. Quelqu'un devait encore se rappeler les détails de cette affaire. Casimir avait aussi parlé d'un frère de la victime : un certain Victor, un mauvais garçon, disait-il ! Robert espérait bien le rencontrer ; d'après Casimir il n'avait pas quitté la région. Il vivait probablement à Grenoble, depuis la fin de la guerre.

Après un rapide petit déjeuner, accompagné de deux tasses de café brûlant, Robert reprit la route de Bellecombe. Passé le village, il se dirigea sur Lescheraines, puis s'engagea en direction du col de Plainpalais. À la hauteur du hameau de La Magne, il fut ralenti par un troupeau de vaches qui partaient aux champs ; il roula au pas pendant une dizaine de minutes, derrière les bêtes qui progressaient placidement sur la route couverte de rosée, en direction de leur pâturage. Il tambourinait sur le volant, les mains crispées par l'impatience : il voulait arriver avant le repas de midi. Au milieu du hameau, il se rappela que Rodriguez lui avait parlé à plusieurs reprises de La Magne. Après la débâcle des Glières, il s'était réfugié ici, chez un paysan qui faisait partie d'un réseau clandestin de la Résistance. Une

famille nombreuse, il y avait huit enfants en bas âge. Rodriguez aimait faire sauter les petits sur ses genoux !

Au col de Plainpalais, Robert s'arrêta quelques minutes pour consulter la carte routière. La route descendait vers le sud-ouest, en direction de Chambéry. Le village des Déserts n'était plus qu'à un quart d'heure de voiture, accroché dans la pente boisée, sous le plateau du Margéraz.

Une grosse ferme bordait la route, à l'entrée du village, en lisière de forêt. Une vieille femme, les cheveux gris étroitement serrés dans un fichu de couleur, était en train de rincer les seaux qui avaient servi à la traite du matin. Elle tenait un tuyau d'arrosage à la main, et se retourna vers la 4CV en entendant le bruit du ralenti. Robert pencha la tête par la portière :

« Je cherche le maire du village ; où se trouve sa ferme ?

— M'sieur l'maire est absent, sa femme a été hospitalisée à Chambéry ; mais vous trouverez son adjoint ; c'est la maison suivante ! »

Un homme d'âge mûr, en bleu de travail, le reçut, la fourche à la main devant un tas de fumier d'où s'élevait une vapeur grasse. La ferme était bâtie en hauteur et une femme, penchée à une fenêtre de l'étage, avait sorti des écredons peints de grosses fleurs aux couleurs criardes. L'homme salua Robert ; il paraissait surpris de sa présence. Le village ne recevait pas beaucoup d'étrangers. Le capitaine lui expliqua en quelques mots la raison de sa visite. L'adjoint avait l'air embarrassé ; il tenait toujours sa fourche, et regardait en direction de la fenêtre, comme pour demander conseil.

« Vous comprenez, ce n'est pas bon de remuer ces vieilles histoires. Il y a plus de quinze ans de cela. J'étais

encore jeune homme pendant la guerre et j'ai bien connu les Hauser ; ils venaient d'Alsace et ils habitaient le hameau d'En-Haut, à dix minutes, en bordure de forêt. Vous voyez le chemin d'ici ! Mais entrez, on sera mieux dans la ferme pour parler.

— Merci, vous êtes trop aimable ! Je vous le répète, la vie d'un homme est en jeu et votre témoignage peut tout remettre en question.

— Dans ce cas... Je vous dirai ce que je sais, capitaine. Je suis un ancien du Maquis, si je peux vous être utile ! Je passe devant... »

Dans la cuisine qui sentait l'étable, Robert apprit tous les détails de la sombre histoire. Simone Hauser avait pris la fuite avec le gamin, pour le Midi, un an après l'assassinat de son mari. Victor, le beau-frère, l'avait accompagnée. Il s'était très mal remis de la perte d'Emile : un modèle pour lui, malgré les soupçons de collaboration qui pesaient sur son frère. Et puis il y avait eu l'incendie de la grange, allumée par le gamin, après le règlement de compte ; Victor avait été gravement blessé : des brûlures au deuxième degré. Il avait été hospitalisé plusieurs mois à Chambéry...

Un drôle de gars, Victor, un homme à femmes, comme on dit et qui s'emportait pour un rien. Il était violent après avoir bu. Un caractère colérique et il n'avait pas apprécié d'être congédié par le vieux Rodriguez. Il avait la rancune tenace. On l'avait revu après la Libération, dans la région de Grenoble. D'après la rumeur, il se faisait entretenir par une femme beaucoup plus âgée que lui. Simone et son fils Guillaume avaient disparu, probablement déportés, arrêtés dans une des

rafles qui faisaient le déshonneur du pays. Elle était Juive.

En quittant la ferme, Robert eut le sentiment d'avoir fait un grand pas en avant. Il savait qu'il existait maintenant une relation étroite entre Rodriguez et ce Victor Hauser. Il n'y avait plus de doute pour le capitaine : les lettres énigmatiques dessinées sur le sol desséché désignaient ce personnage au passé douteux. Mais l'adjoint prétendait que Samuel Rodriguez ne l'avait pas connu ! Comment aurait-il pu l'identifier dans la pénombre de la pinède ? Et surtout, comment ce Victor Hauser aurait-il pu passer inaperçu dans la vallée de l'oued Ahançal ? C'était pratiquement impossible, en pays berbère tout le monde connaissait tout le monde, le moindre déplacement faisait l'objet de commentaires détaillés autour du feu de bois, après la prière du soir.

Et soudain, il eut la vision sinistre de la poitrine ravagée de Santini devant les yeux... Il la revoyait cette hideuse cicatrice, d'une blancheur livide, comme une étoile de chair. Curieuse coïncidence, il avait maintenant identifié deux personnes qui avaient été gravement brûlées au torse ; des blessures qui auraient pu être mortelles ! Pour des raisons différentes, il est vrai...

Sur la route d'Aix, il profita d'un ralentissement pour faire le point. Et si l'une des deux versions était fausse ? Ce ne pouvait en aucun cas être celle de l'adjoint des Déserts, puisque Casimir lui avait fait le même récit concernant Victor Hauser. Et il était facile de se renseigner à l'hôpital de Chambéry. Restait à vérifier les dires de Santini ; l'histoire du tonneau de goudron paraissait vraisemblable. D'ailleurs, pourquoi diable aurait-il menti ? Il n'avait rien à se reprocher, en dehors

de sa conduite légèrement dépravée et qui ne regardait personne. C'était sa vie après tout !

Quand même, il fallait qu'il en sache plus sur le Corse, son passé sur l'île de beauté n'était pas clair. Il était toujours resté dans le vague sur ses débuts dans la vie professionnelle et sur sa famille. Il parlait d'un père un peu tyrannique, et de fiançailles malheureuses qui lui avaient gâté le caractère. Ce n'était pas vraiment une surprise, mais il ne donnait pas de détails sur son adolescence aux environs de Bastia, dans la plate campagne fertile de la côte Est.

Après tout, ces deux hommes n'avaient simplement pas eu de chance. On voyait tous les jours des accidents similaires qui touchaient parfois plusieurs personnes, dans des contextes différents. Les statistiques le démontraient largement.

Avant de se coucher, il se rappela une remarque que lui avait faite Rodriguez, à plusieurs reprises, concernant l'attitude parfois un peu bizarre de Santini. Le forestier lui avait dit : « C'est curieux, Santini n'enlève jamais sa chemise, même pendant les grandes chaleurs. Il refuse de se baigner dans l'oued ; Louise le plaisante souvent. Il dit qu'il a peur de l'eau. Moi, je crois qu'il nous cache quelque chose... »

Robert savait maintenant. Le Corse ne voulait pas montrer sa cicatrice. Par pudeur, ou par honte ? Il était très fier de son corps musculeux et de sa haute taille. Il devait se sentir diminué avec cette terrible marque du destin. Comment faisait-il avec les filles de l'hôtel de Paris ? Robert pensa qu'il devait garder sa chemise, même pendant l'amour. On voyait de tout dans les lupanars, et cette lubie passait inaperçue, comme le reste.

Après une nuit peuplée de cauchemars, Robert avait pris sa décision. Il se sentait l'esprit clair malgré une légère migraine. La piste de Santini en valait une autre et il lui suffisait de se renseigner sur le passé du Corse pour lever les derniers doutes. Si l'homme avait dit vrai, il ne lui resterait plus qu'à envisager le règlement de compte politique. Mais il fallait aussi démontrer qu'Omar était innocent, dans tous les cas de figure. Vaste programme, mais il irait jusqu'au bout.

Il envisagea un instant de se rendre en Corse pour trouver des témoins du passé de Santini. Mais il trouva une meilleure idée : le lieutenant Legoff, avec qui il avait combattu en Italie dans un bataillon des troupes coloniales, avait été nommé préfet de Haute Corse ; non sans mal, étant donné ses origines bretonnes ! Legoff serait enchanté de mener cette petite enquête pour lui. La guerre les avait liés et ils partageaient la même vision, un peu pessimiste, sur les perspectives d'amélioration de l'humanité.

Il demanda la préfecture de Bastia, cependant la ligne était encombrée. Il passa alors à table, la salle à manger était pleine : beaucoup de voyageurs de commerce. Aix était une ville en plein essor. En observant les clients de l'hôtel, Robert trouva que les gens consommaient vraiment trop, depuis le début des années cinquante. Il ne voyait pas d'avenir à cette fringale d'achats et de déplacements le plus souvent superflus !

Il eut son téléphone en début d'après-midi, après le pousse-café. Legoff était un peu surpris de la demande du capitaine. Il ironisa, au bout du fil :

« Tu joues au détective maintenant ? Mais s'il s'agit d'éviter une erreur judiciaire... Je vais faire de mon mieux, ton client a dû certainement laisser des traces de

son passage sur l'île, même s'il est parti jeune de sa ferme natale. On va questionner ses parents. Je vais aussi faire examiner les archives de l'hôpital : un grand brûlé, ça ne passe pas inaperçu ! Mais tout cela va prendre un peu de temps. Je t'écirai.

— D'accord, et merci pour le service. Ecris-moi aux Biods, je redescends dans le Midi à la fin de la semaine. »

Robert passa encore quelques jours à flâner autour du lac du Bourget. Il se renseigna aussi à Chambéry sur Victor, dans les bars mal famés de la ville. On se souvenait de l'homme : pendant la guerre il était parti avec sa belle-sœur pour Marseille, après l'exécution de son frère. Victor était ensuite remonté sur Chambéry. Après la Libération, on n'avait plus entendu parler de lui. Des clients avaient déclaré l'avoir effectivement vu du côté de Grenoble, récemment.

Robert n'avait rien appris de plus ; il renonça provisoirement à ses investigations et prépara son départ pour Marseille.

Aux Biods, il fut occupé une dizaine de jours par la réfection du toit de la ferme qui prenait de l'âge. Il devait surveiller le travail des ouvriers, qui manquaient parfois à l'appel et ne montraient pas trop d'ardeur à l'ouvrage. Peut-être à cause des grandes chaleurs de cette fin d'été.

Il reçut des nouvelles du Maroc. Le procès du garde forestier était prévu pour l'automne, et l'instruction était terminée. Omar était considéré comme coupable par les enquêteurs et il serait vraisemblablement condamné à la peine capitale. La justice marocaine voulait faire un exemple. Le Palais cherchait aussi à resserrer les liens de coopération avec la France, et le pays faisait la chasse

aux activistes qui tentaient de déstabiliser le royaume. Le Pouvoir avait besoin de récupérer les investisseurs qui avaient fuit l'empire chérifien après l'indépendance. Il fallait faire le ménage, préparer le terrain pour de nouveaux financiers trop frileux, développer un tourisme sans danger. La tâche était délicate. Les médias de France s'étaient emparés de l'affaire Rodriguez : l'arrestation d'Omar était le signe de la bonne volonté du gouvernement marocain qui prenait enfin les choses en main. Le jeune forestier faisait les frais de cette politique de rapprochement.

Quelques semaines plus tard, il reçut un courrier provenant de Corse. Une grande enveloppe bleue qui contenait divers documents. La lettre d'accompagnement de Legoff était assez laconique, mais très édifiante :

« Cher ami,

J'ai mené ma petite enquête. L'hôpital de Bastia n'a jamais soigné de grand brûlé portant le nom de Victor Santini. Ils sont formels. Mais il y a mieux : je n'ai pas trouvé trace d'une famille Santini ayant exploité une ferme dans les villages autour de Bastia. Le nom est plutôt répandu dans la région de Corte et dans le sud-ouest, autour de Sartène. Il y a aussi des Santini à Bastia, mais ce sont des commerçants de père en fils : ils tiennent une pharmacie sur la Grand-Place. Gaston Santini est inconnu dans les archives de la mairie également ! Ton bonhomme vit donc sous une fausse identité, c'est certain.

Bien amicalement. Pierre. »

Les documents étaient des photocopies d'extraits du registre des entrées de cas graves, admis d'urgence à l'hôpital de Bastia, depuis les années trente. Il y avait beaucoup de blessés par brûlures, des intoxications et des tentatives de suicide. Mais Santini ne figurait pas parmi ces patients.

Robert était stupéfait, il avait de la peine à se rendre à l'évidence : le propriétaire de la mine de plomb de Tazoult était un menteur qui avait caché sa véritable identité pendant toutes ces années. Victor Hauser, c'était lui. Et il n'était pas arrivé dans la vallée par hasard. Il avait dû prendre son léger accent corse pendant un court séjour sur l'île. Un habile dissimulateur qui avait aussi bénéficié de quelques appuis dans le milieu marseillais pour se fabriquer une nouvelle identité ! Avait-il tué Rodriguez ? Le capitaine Robert en était persuadé, maintenant, et la haine devait être le mobile principal. Mais pour la justice, il fallait des preuves. Et ces preuves se trouvaient au Maroc ; maintenant les langues allaient se délier !

*

Robert atterrit à Marrakech dans une des premières Caravelles d'Air France nouvellement mise en service sur les lignes d'Afrique du Nord. Le biréacteur assurait trois liaisons hebdomadaires avec l'ancienne capitale du Maroc, dans des conditions de confort agréables. Le voyage avait duré une demi-heure de moins qu'avec les appareils traditionnels à hélices.

Le capitaine pensa que ce nouveau mode de déplacement rapide était un atout pour le pays qui investissait beaucoup sur la mise en valeur de son patrimoine culturel et naturel.

À Beni Mellal, il se rendit directement au quartier général du commissaire Janvier qui rentrait de mission. Il eut un long entretien avec le commissaire. Ce dernier, incrédule, écouta les explications du capitaine, sans prononcer un mot. Il avait aussi examiné les documents fournis par l'ancien soldat. Ensuite, il avait regardé son vis-à-vis, avec un pli de perplexité sur le front, puis il prit la parole, à son tour, après un temps de réflexion :

« J'ai de la peine à croire à cette histoire. Il faudra un complément d'enquête ; pour moi, le dossier était bouclé. Tous les faits reconnus au cours de mes investigations accusent Ben Kassem. Je parlerai cependant de votre version au procureur. Il pourra vérifier vos dires, par l'intermédiaire de l'ambassade. Le témoignage de Legoff est crédible, on ne peut pas mettre en doute ses conclusions. Mais de là à accuser Santini du crime de Rodriguez... ! Je vais informer le commissaire Boukhari de ces faits nouveaux. Restez à Beni, je vous tiendrai au courant ! »

Robert prit une chambre à l'hôtel « Chems », à l'entrée de la ville. L'hôtel, nouvellement construit, accueillait les voyageurs de passage et les premiers groupes de touristes qui visitaient les villes impériales. Il profita de ces quelques jours d'attente pour rendre visite à Fatima qui était de retour chez elle. Il apportait un message d'espoir ; avec la culpabilité probable de Santini, Omar était hors de cause. Mais la jeune femme secoua la tête, peu persuadée :

« Ici on désigne les coupables ; la disparition de mon mari arrangeait beaucoup de monde. Ben Barka a pris sa défense dans la presse. Mais ses articles ont été en partie censurés !

— Tu oublies que j'ai encore une certaine influence auprès des autorités ; je connais du monde à la Sûreté nationale et au Palais. La justice est peut-être manipulée dans ce pays, mais moi je ne suis pas muet. Ils m'écouteront, j'ai promis à Omar de le tirer de là ! »

Deux jours après, il reçut une convocation provenant du bureau du procureur de la région de Marrakech. Il devrait présenter les documents en sa possession. Le nouveau suspect serait également convoqué dans la journée, ainsi que les commissaires Janvier et Boukhari qui continuaient l'enquête.

Janvier lui rendit visite dans la soirée à son hôtel. Il passerait le lendemain prendre le capitaine Robert avec un véhicule de service ; Boukhari ferait aussi partie du voyage.

Ils arrivèrent en fin de matinée devant le Palais de justice de Marrakech. Le chauffeur rangea le fourgon de la Sûreté, à l'ombre d'un palmier, au milieu du grand parking qui entourait le bâtiment. Janvier proposa un repas léger, dans une brasserie de l'avenue. Le rendez-vous était prévu à quatorze heures.

Il faisait frais dans le grand bureau du magistrat. Le procureur, un « Fassi » fils de bonne famille, était un petit homme rond avec un visage joufflu qui lui donnait un air bonhomme. Mais ses yeux noirs les dévisageaient avec sévérité. Il ordonna aux trois visiteurs de prendre place. Il regardait déjà sa montre, en leur faisant comprendre qu'il n'avait pas de temps à perdre.

« Soyez concis, cette affaire est suffisamment embrouillée. Il y a du vrai dans la version de monsieur Robert : nos services ont reconnu le délit d'usurpation d'identité ! Ce Santini est un dissimulateur. Ses papiers sont d'habiles contrefaçons, mais l'Ambassade de France confirme la supercherie. Nous ne pouvons pas accepter ce genre d'individus au Maroc ; notre pays en plein développement a besoin de la collaboration d'entrepreneurs étrangers honnêtes, sans histoires. Victor Hauser sera arrêté dans la journée dès son arrivée dans mon bureau. Il sera certainement expulsé du territoire. Reste le meurtre de Rodriguez... Il faudrait faire avouer le suspect ! »

Robert se leva et, faisant le tour du bureau métallique, il parla longuement à l'oreille du magistrat. Celui-ci ouvrit des yeux étonnés :

« Si vous le dites, on vérifiera ! Permettez que j'informe ces messieurs, c'est quand même eux qui mènent l'enquête ! »

Le procureur essuya son front humide de sueur, et résuma la situation :

« Avec ces nouveaux éléments, je crois que l'affaire est en voie d'être élucidée. Le capitaine vient de me dire qu'un témoin capital, un certain Mustapha, est au courant de tous les détails du meurtre. Il l'a eu au bout du fil hier soir, à son hôtel. Le capitaine Robert nous réservait donc une surprise ; mais je rappelle qu'il s'agit d'une instruction pour meurtre, pas d'une tragédie de Racine ! Gardez le suspense pour les journalistes.

Bon, commandant Robert, je vous laisse continuer, vous connaissez les faits mieux que moi ! Ces messieurs vous écoutent... »

Le vieux soldat se leva une deuxième fois ; il faisait face maintenant au commissaire Janvier qui ne cachait pas sa surprise. Boukhari, bouche bée, suivait la conversation avec de l'incompréhension sur le visage. Robert passa une main maigre, qui ne tremblait pas, dans ses cheveux blancs ; il poussa un soupir et commença son récit :

« Voici les événements reconstitués, d'après les dires de Mustapha : notre assassin avait prévu son coup avec l'aide de trois misérables qui avaient déjà travaillé pour lui à Tazoult et qui sont responsables des attentats précédemment commis sur les biens de mon ami Rodriguez. Ceci dans le but de créer un climat d'insécurité autour de son entreprise. Lorsque Rodriguez a exprimé le désir de vendre la scierie de la Cathédrale, Hauser a pris peur : il voyait sa vengeance lui échapper. Il savait aussi que le forestier connaîtrait un jour la vérité sur les sabotages, grâce à ses contacts privilégiés avec les tribus de la région. Tôt ou tard, les gens auraient parlé.

Un des hommes de main vivait à Amizmiz, dans le village de ce commerçant : Mustapha. Ce dernier a eu vent de l'affaire et l'autre s'est confié, il avait des remords semble-t-il.

Le jour du meurtre, les membres de ce commando de la mort se sont déguisés en charbonniers. Santini était camouflé dans une djellaba bleue en tissu léger et il portait un voile sur le visage. Ils ont pris la piste du Tizzi n'Illissi, depuis Azilal, pour éviter de se faire repérer en traversant Ouaouizaght et Tilougguet, à l'autre bout de la piste, depuis Beni.

Ils ont arrêté le camion au pied du col de Tazoult, et ils ont continué en cheminant dans la pinède, en direction de la scierie. Le groupe d'assassins a repéré Rodriguez

qui montait, dans l'après-midi, à travers la forêt en direction de Tamga. Hauser était armé d'un pistolet, un 7,65, le même modèle que celui des gardes forestiers. Il s'est dévoilé devant Rodriguez, en révélant sa vraie identité, avant de l'abattre froidement. Une sorte de crime rituel. Ce type est fou ; d'après le témoin, il hurlait de rage en appuyant sur la gâchette ! J'ai bien connu Santini-Hauser : un grand colérique ; il m'a toujours paru un peu dérangé ! »

Robert se tut quelques instants. Le chant nasillard du muezzin, déformé par le haut-parleur, appelait à la prière depuis la mosquée voisine. Des voix criaient des injures, en arabe, dans le couloir qui menait au bureau du procureur. Ce dernier s'était enfoncé dans son siège, cherchant une position plus confortable. Il fit signe au capitaine de continuer son récit :

« J'ai presque terminé. J'ajouterai que, pour confondre ce meurtrier, il faudra encore démonter son alibi. Hauser prétendait être à Marrakech le jour du crime, avec des clients allemands. C'est ce qu'il a dit lorsque Janvier l'a interrogé. »

Le procureur fit un geste léger de la main, marquant ainsi son approbation au discours du capitaine Robert :

« On se renseignera, mais tout laisse à penser maintenant que Santini n'était pas à ce rendez-vous d'affaires. Quelqu'un s'est fait passer pour lui. Il fréquentait assez de mauvais garçons dans les maisons closes de Marrakech. Il a dû payer un complice ; les Allemands n'y ont vu que du feu : ils ne le connaissaient certainement pas ! »

L'entretien était terminé ; Boukhari resta au Palais de Justice pour interroger Santini. Robert prit rapidement congé du procureur. Il n'avait pas envie de croiser le meurtrier qui appartenait désormais à la justice marocaine. Une justice qui avait cependant accablé le jeune Omar... On pouvait douter de l'impartialité des juges qui mélangeaient allégrement le pouvoir judiciaire et la politique !

En sortant du Palais de justice, Janvier lui avait demandé :

« Et les inscriptions sur le sol, comment avez-vous deviné qu'elles concernaient Hauser ?

Robert regarda son interlocuteur qui avait de la peine à cacher une certaine déception... Bien sûr, il lui volait en quelque sorte son enquête. Le vieux militaire posa une main sur l'épaule du commissaire :

« Vous êtes trop sûr de vous, Janvier ! Et vous manquez d'imagination, comme la majorité de nos concitoyens... Vous êtes aveuglé par les préjugés : à l'image de notre justice, vous portez un bandeau sur les paupières. Vous feriez mieux de l'écarter ce bandeau et d'ouvrir vos yeux, pour contempler les dommages provoqués par la rumeur publique : elle est mauvaise conseillère, et à l'origine de bien des erreurs judiciaires !

Quant aux prétendues initiales de Ben Kassem gravées dans le sol de la pinède, il m'a suffi d'un repas un peu trop arrosé et d'un instant de contemplation sous un plafond revêtu de lattes de pins pour comprendre : les nœuds, Janvier, les nœuds ; ils nous apprennent beaucoup ! Peut-être que Rodriguez m'a aussi aidé ? N'oubliez pas également l'importance de la phonétique dans la communication ; c'est une discipline qui ne sert pas seulement à apprendre les langues...

— Que voulez-vous dire, vous parlez par énigmes, vous aussi !

— Je me comprends ; je vous abandonne ici, commissaire. J'ai des amis qui m'attendent en ville ! »

Il s'enfonça dans la foule déjà dense de cette fin d'après-midi. Au-dessus de sa tête, le muezzin lançait à nouveau sa triste mélodie en direction du ciel qui rougissait.

Épilogue

Le commandant Robert apprit la nouvelle de la garde à vue et de l'incarcération de Santini quelques jours plus tard, après son retour à Beni Mellal. Boukhari était venu le trouver à son hôtel ; les deux hommes partagèrent le repas du soir ensemble ; ils s'étaient attardés dans la salle qui se vidait peu à peu de ses clients. Le commissaire marocain était satisfait. Il avait obtenu des aveux complets du faux Santini, après deux jours d'interrogatoire. Janvier était retourné en France, et on parlait d'une probable expulsion de Santini-Hauser vers la métropole.

Le prévenu avait été confronté à un de ses anciens complices, arrêté à Amizmiz. Il ne pouvait plus nier et il s'était même vanté du meurtre du forestier, à la fin de sa garde à vue. Il était entré dans une colère noire et défiait ses gardiens. On avait dû introduire un homme armé dans sa cellule : le procureur avait peur que le prévenu n'attende à sa vie. Finalement les autorités judiciaires avaient ordonné son placement provisoire sous contrôle psychiatrique, dans une aile de la prison prévue à cet effet. Le procès déterminerait son degré de responsabilité. Mais un internement à long terme dans un établissement spécialisé était prévisible.

Avant de se lever pour rejoindre son véhicule dans le parking de l'hôtel, Boukhari avait encore ajouté :

« On sait maintenant qu'il n'en voulait pas directement à Rodriguez. Dans son esprit malade, il a cherché surtout à atteindre le père, Casimir je crois ? Pour le punir d'un ancien règlement de compte à l'origine de la mort brutale de son frère et de l'éclatement de sa famille. Un grand rancunier ce Hauser. Vous voyez où peut mener l'esprit de clan ! Chez nous, on a connu ce genre de situation entre tribus, dans l'Atlas. Par le passé, il y a eu beaucoup de morts. Maintenant, le gouvernement y a mis bon ordre ; la paix règne désormais dans les montagnes.

— Malheureusement, Hauser a atteint son but. Casimir est un homme fini ! Il ne se remettra pas de la mort de Samuel. Il est seul dans sa ferme ; sa femme et son fils cadet sont hospitalisés, probablement à vie. J'ai vu Casimir : il m'a paru travaillé par les remords, plus sûr de lui. Il est difficile de se transformer en justicier et surtout d'exécuter une sentence qui n'a été prononcée par aucun tribunal. C'est un poids qui pèse lourdement sur la conscience. Le père de Samuel Rodriguez a été rattrapé par son passé : maintenant que la guerre est bien finie, il est rongé par le doute. C'est la punition que lui destinait Victor Hauser ! »

Robert avait revu Fatima, dans la petite maison aux murs jaunes et à la terrasse ombragée. Sous la vigne vierge il avait parlé longuement, avec des mots rassurants, à la jeune femme qui attendait avec impatience la libération de son mari. Le capitaine lui avait donné des nouvelles d'Omar :

« Je lui ai rendu visite à la prison, avant de quitter Marrakech, pour lui annoncer la bonne nouvelle ! Il va bien. Il sera bientôt libéré, mais il faut encore un peu de temps : le temps que la justice et l'opinion publique réalise son erreur. C'est mieux pour lui. Beaucoup le croient encore coupable. La rumeur a la vie dure !

Le lendemain, il se rendit une dernière fois dans la vallée de l'oued Ahançal. Les gens n'étaient pas encore au courant des derniers développements de l'enquête. Pour une fois, le bouche à oreille avait du retard : les communiqués provenant de la plaine avaient pris de vitesse les traditionnelles palabres autour de l'« ataï » servi dans les petits verres embués, sur le plateau de cuivre, aux bords ornés d'arabesques.

Les anciens ouvriers de Rodriguez, surtout des Berbères de Tilougguit, n'avaient été qu'à moitié surpris de la culpabilité de l'ex-Santini : ils n'aimaient pas l'homme qui se montrait trop arrogant avec la population locale. Les conditions de travail à Tazoult étaient déplorables, et les mineurs, souvent des enfants, œuvraient pour un salaire de misère.

Robert se fit conduire à la scierie par le caïd en personne, qui voulait montrer son désir de réconciliation. Il avait longtemps cru à la culpabilité du jeune forestier marocain et s'était opposé par principe, à la contre-enquête du capitaine. Maintenant, il ne tarissait plus d'éloges à l'encontre du vieux militaire !

Devant le hangar des scies, ils furent reçus par Ali qui avait les yeux brillants. Ce dernier donna l'accolade au capitaine Robert.

« Ya ferhi, ya Sidi, baraka laoufik ! » Quel bonheur ! Vous avez découvert l'assassin. Omar va rentrer dans sa famille ; je savais qu'il n'avait rien fait de mal !

« Amdulillah ! » On va retrouver la paix dans la vallée. Ils vont enfin pouvoir enterrer m'sieur Rodriguez, l'enquête est terminée.

— Oui, la cérémonie aura lieu dans quelques jours à Marrakech. Je vais y assister avant de prendre mon avion pour la France. Cette fois, je quitte définitivement le pays. Je suis venu te faire mes adieux ! C'est aussi grâce à toi que j'ai pu confondre Santini ; je ne l'oublierai pas ! »

Après plusieurs jours passés dans la vallée, Robert avait repris la piste de Beni Mellal. Dans les différents douars les gens lui avaient fait la fête ; il avait été reçu partout comme un bienfaiteur. Il avait de la peine à s'arracher à l'hospitalité généreuse de ces gens simples. Il ne trouverait plus cette spontanéité des rapports humains dans la vieille Europe, empêtrée dans ses principes ridicules de bienséance.

Lorsque la Jeep du caïd commença à rouler sur le goudron, il sut que la fête était bien terminée. Il quittait cet ancien monde et ses habitants, vivant hors du temps, soumis à une nature qui les asservissait. Le combat était inégal et un jour ces gens disparaîtraient !

Il se rendit en fin de semaine à Marrakech. Les pluies d'octobre avaient frappé la vieille cité pendant plusieurs jours. Des pluies tropicales, venues de l'Atlantique, qui remuaient la terre rouge et ravinaient le sol. Les trottoirs de la ville européenne étaient glissants et les passants marchaient avec précaution.

Robert se fit conduire en taxi à la prison de la ville. Il voulait rendre une dernière visite à Ben Kassem, et lui annoncer son départ. Le jeune homme attendait toujours

sa libération, repoussée pour raison administrative. Une raison que personne ne comprenait, mais la justice ne relâchait pas facilement ses proies : Omar avait quand même été gravement soupçonné de meurtre et il en resterait certainement quelque chose. On ne lui pardonnait pas non plus ses relations, dans le passé, avec un mouvement indépendantiste qui penchait un peu trop à gauche.

Après avoir prodigué des mots d'espoir au jeune homme, Robert quitta la cellule d'un pas lent, avec une certaine morosité inscrite sur son visage ridé. Quel serait l'avenir de ces jeunes qui rêvaient d'un état social où les richesses seraient accessibles à tous ? Sur ce territoire ravagé par la sécheresse, une meilleure répartition des bonnes terres et des ressources en eau était la condition d'une paix civile durable. Mais pour cela, il fallait revoir la politique de culture intensive, morceler les grandes propriétés, héritage de la colonisation, et procéder à un nouveau partage des terrains, en fonction du découpage tribal ancestral. Mais le pays n'était pas prêt. Le serait-il un jour ?

« Adieu, Omar. Prends soin de toi et de ta famille ! Si tu as besoin d'aide, tu sais où me trouver. Ecris-moi de temps en temps.

— Je vous dois la vie, capitaine Robert, je ne l'oublierai pas ! »

Il se dirigea vers la sortie. Dans le couloir dallé qui donnait à l'extérieur, il croisa un homme pressé, en blouse blanche, qui parlait à un interlocuteur invisible en agitant les bras. Robert se retourna soudain, avant que l'autre ne disparaisse en coup de vent derrière la porte de

l'huissier qui contrôlait les allées et venues en direction des cellules.

« Docteur, je vous connais ! Capitaine Robert, vous-vous souvenez ? »

L'autre fit un bon en arrière. Il regarda le capitaine, l'œil surpris, à travers ses lunettes carrées. Son visage barbu s'éclaira soudain :

« Bien sûr, le Bataillon du Tadla. On vous avait muté dans le bled à Ouaouizaght, je crois. Moi j'ai continué à pratiquer à Beni Mellal, auprès de la troupe. À l'indépendance, je suis retourné quelque temps en France. Mais j'ai eu l'ennui du pays. Alors, me voilà ! Je suis une sorte de coopérant des prisons maintenant et je conseille mes collègues marocains.

— Ils vous ont affecté à la prison de Marrakech ? Ce ne doit pas être évident tous les jours !

— En effet, surtout avec des prisonniers comme ce pseudo-Santini. Il est dangereux, fort comme un Turc. Je le maintiens sous sédatifs, mais il faudra envisager un traitement plus lourd. En France, j'ai suivi une formation en psychiatrie, j'en avais assez de soigner les corps. Aujourd'hui, je m'occupe de la tête ; les maladies de l'âme sont devenues de plus en plus fréquentes.

— C'est le cas de Santini, non ? Vous le considérez comme un malade mental ?

— De toute évidence, oui. Il souffre de paranoïa, une maladie fréquente et insidieuse qui provoque des troubles apparemment bénins de la personnalité. Les patients sont inquiets et présentent une attitude de méfiance chronique vis-à-vis de leur entourage. Ils ne font confiance à personne et deviennent très vite agressifs, colériques, voire rancuniers. On les reconnaît à leur avarice malade ; ils ne se contrôlent plus. C'est une affection

nerveuse qui touche surtout les gens de la bonne société : les gens qui occupent des postes à responsabilité. Les « petits chefs » comme on dit et les parvenus. Certains se retrouvent seuls, sans vrais amis. Des pauvres types qui souffrent.

On a rencontré un cas analogue, l'année passée, qui s'est terminé de manière dramatique. Raymon Beaudin, vous l'avez connu ? C'était l'ancien directeur des Travaux publics.

— Oui, on a eu des problèmes avec lui dans la vallée. Une histoire de pont ; Rodriguez était aussi concerné. Le forestier ne l'aimait pas beaucoup, il le soupçonnait d'avoir des vues sur son exploitation. J'ai même cru, un instant, que Beaudin était à l'origine des lettres anonymes et des attentats contre la scierie. Mais il est mort avant l'assassinat de Rodriguez ! »

Le docteur Fréret, un grand nerveux lui aussi, avait posé une main amicale sur l'épaule de Robert. Il désigna le mur d'enceinte lépreux qui entourait le bâtiment carcéral :

« Je vous propose de sortir d'ici ; l'ambiance de la prison me déprime. Il y a un petit café maure au coin de la rue. Le patron est un ancien « spahi » !

Devant une tasse de café noir, autour d'une table richement décorée d'arabesques entrelacées, Fréret reprit la conversation interrompue :

« Oui, j'ai traité Beaudin pendant quelque temps, après le départ de sa femme. Il montrait déjà des symptômes graves de dépression. Mais il ne s'en vantait pas ; il était trop vaniteux. Il gardait tout pour lui. Les paranos cherchent à dissimuler leur maladie, par fierté. C'est également l'attitude de votre Santini. Ces gens sont

aussi de grands consommateurs de sexe ; il leur faut des femmes : leurs conquêtes en quelque sorte. Ils ne connaissent pas l'amour et ramènent tout au niveau de leur ego. Beaudin était connu ; à l'époque il courtisait le beau sexe dans les salons de la Résidence. On n'échappe pas à ses pulsions !

— Pourtant on dit que Beaudin était issu d'une famille respectable ; il vivait dans les beaux quartiers de Lille, où il a fait de bonnes études scientifiques.

— En effet, le père était maître d'école primaire. La petite bourgeoisie de l'époque. Mais ce père était autoritaire, avec des idées très carrées, la tête bourrée de certitudes, chose fréquente chez les enseignants. Le pauvre Beaudin a été victime de son éducation ; il a vécu dans un cadre familial sans nuances. C'est un cas de figure fréquent en France ; notre système éducatif est trop rigide, basé sur la compétition et la lutte pour une hypothétique carrière. C'est mauvais pour la tête, au bout du compte ! Quant à votre meurtrier, c'est un peu plus compliqué. Santini a été battu et humilié à l'adolescence. Son grand frère Emile l'a toujours protégé, Victor l'admirait. La nouvelle de son exécution l'a rendu fou.

— Merci de ces précisions ; votre analyse est intéressante, et explique beaucoup de choses. Mais il faut que je vous quitte, on m'attend en ville. Les obsèques de Rodriguez sont pour demain ! »

Le forestier devait être enterré dans le cimetière chrétien de Marrakech, un grand jardin exotique mal entretenu dans la banlieue Nord de la ville, à proximité des remparts de Bab el Khemis. Depuis le départ des Français, les massifs de fleurs dépérissaient, faute

d'arrosage. Le climat désertique de Marrakech était sans pitié.

Ce jour là, le ciel était couvert : de longs rubans de nuages blancs, bordés de gris, filtraient les rayons du soleil qui s'était mis en deuil. Il y avait peu de monde ; Robert ne reconnaissait plus personne, beaucoup de colons étaient déjà rentrés en métropole et Rodriguez n'avait pas de famille au Maroc. Le prêtre prononça quelques mots de réconfort d'une voix monotone. Il avait l'air pressé d'en finir. Il est vrai que Rodriguez était peu pratiquant et même connu pour ses idées anticléricales !

À la fin de l'hommage, Robert se présenta devant la fosse où reposait le cercueil. Il tenait dans sa paume une poignée de cette terre rouge d'Afrique si convoitée, à l'origine de tant de combats douteux ! Il murmura quelques paroles, à l'intention de son ami. Il parla si bas que les autres personnes présentes n'entendirent pas :

« J'ai bien reçu ton message, Samuel ! Santini sera condamné et Omar va être libéré prochainement... »

Les participants à la cérémonie se retiraient à pas lents en direction du portail en fer forgé, ouvert dans le mur d'enceinte du cimetière. Robert remarqua deux femmes, habillées de djellaba brodées, le visage voilé et qui, elles, se hâtaient vers la sortie. Il ne les avait jamais vues, des étrangères probablement, mais qui connaissaient Rodriguez. Par curiosité, il demanda au gardien, un vieillard en sarouel, les mains gercées par le maniement de la pioche, s'il savait quelque chose sur ces deux Marocaines.

« Lla, Sidi, ma areft chi » je ne sais pas, mais la plus petite a appelé l'autre : *Louise* ! »

Il lui donna un billet de dix dirhams, le vieux lui embrassa les mains. Dans la rue déserte, Robert attendit le passage d'un taxi, en vain. Il se dirigea alors en direction de la station de bus, à l'ombre des murs ocre de Bab el Khemis, porteurs d'histoire et rongés par les intempéries.

Remerciements

Ma sincère reconnaissance va à mon ami Abdelkrim Alharras, le forestier, et à sa famille qui nous ont reçus, dans leur maison de Beni Mellal, avec cette générosité naturelle du peuple marocain qui fait parfois défaut en Europe. Je remercie aussi Monsieur Alharras d'avoir bien voulu lire et critiquer une première version du roman. Je lui dédie cet ouvrage, en souvenir des moments magiques passés ensemble au Maroc, lors d'une mission de repérage en octobre 2006.

Ma gratitude va également à Jacques Jenny et Jean-Arsène Jossen, avec qui j'ai partagé tant de moments exaltants sur leurs terrains d'étude du Haut Atlas, dans les années 80. Ils retrouveront, peut-être, dans les pages de ce récit, un peu de cette ambiance simple et rude qui caractérise la vie dans les hautes vallées du pays berbère.

Je n'oublierai pas, dans ces remerciements, mon vieil ami Yvon Masi et sa famille, qui ont été mes premiers lecteurs, pleins d'indulgence, et qui m'ont encouragé à poursuivre cette périlleuse expérience : l'écriture.

Muriel Bourne, une amie de toujours, a corrigé mon orthographe parfois un peu déficiente. Je lui suis reconnaissant de sa patience et de son efficacité.

Mon frère, Michel Miazza, a bien voulu lire mon manuscrit et m'a fait part de ses remarques judicieuses et constructives.

Ma femme Michèle et mes enfants, Didier et Xavier, ont été mes fidèles lecteurs et partenaires au Maroc et en Suisse ; nous avons parcouru tout ce chemin ensemble et les mots pour le dire me paraissent maintenant presque vains : comment communiquer la richesse d'une expérience heureuse, vécue aux côtés de gens de bonne volonté ?

Table des matières

Résumé	9
Avant-propos	11
 Première partie	
Chapitre Un	15
Chapitre 2	41
Chapitre 3	69
Chapitre 4	105
 Deuxième partie	
Chapitre Un	145
Chapitre 2	173
Chapitre 3	195

Chapitre 4	223
------------	-----

Chapitre 5	281
------------	-----

Troisième partie

Chapitre Un	315
-------------	-----

Chapitre 2	343
------------	-----

Chapitre 3	371
------------	-----

Épilogue	409
----------	-----

Remerciements	419
---------------	-----

Site [www. palgeo.ch](http://www.palgeo.ch) et « **Open Library** »

Imprimé en Suisse

Tous droits réservés pour tous pays
Dépôt légal 1^{er} trimestre 2012

ISBN